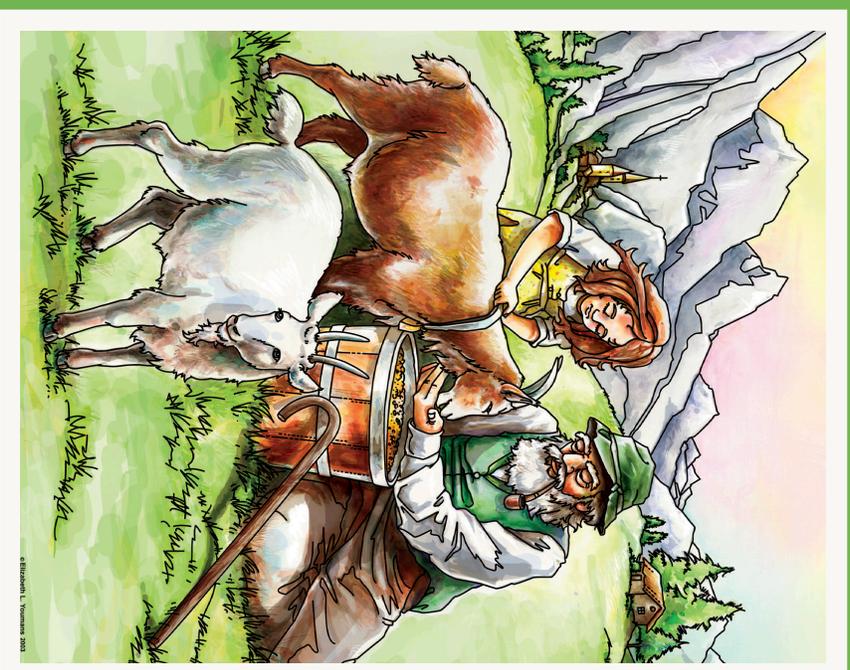


HEIDI



par Johanna Spyri

HEIDI

HISTOIRE POUR LES ENFANTS
ET POUR CEUX QUI LES AIMENT

par

JOHANNA SPYRI

Traduction autorisée



ILLUSTRATIONS D'HENRI ISEHN

PARIS

NEILSON, ÉDITEURS

25, RUE DENEFT-ROCHEREAU

LONDRES, ÉDIMBOURG et NEW-YORK

1938

TABLE

	Pages
I. En route pour l'alpe	1
II. Chez le grand-père	15
III. Sur l'alpage	26
IV. Chez la grand'mère	41
V. Deux visites, dont l'une a des consé- quences.	58
VI. Nouveau chapitre et choses nouvelles .	71
VII. Mue Rottenmeier passe une journée agitée	82
VIII. Il y a du nouveau dans la maison Sesemann	101
IX. Le maître de la maison apprend toutes sortes de choses surprenantes	115
X. Une grand'maman	124
XI. Heidi gagne d'un côté et perd de l'autre	136
XII. Il y a des revenants dans la maison Sesemann	142
XIII. Le samedi soir à l'alpe	156
XIV. Le dimanche, quand les cloches son- nent	177
XV. Préparatifs de voyage	194
XVI. Une visite à l'alpe	203
XVII. Une compensation	215
XVIII. L'hiver à Dörfl.	227

<i>Table</i>		Pages
XIX.	Toujours l'hiver	241
XX.	Les amis de Francfort se mettent en route	250
XXI.	Comment on passe son temps sur l'alpe	271
XXII.	Une surprise après l'autre	281
XXIII.	On se dit adieu et au revoir	298



HEIDI

I

EN ROUTE POUR L'ALPE

QUAND ON QUITTE LE RIANT VILLAGE DE Mayenfeld pour gravir la montagne à l'aspect imposant et sévère qui domine cette partie de la vallée, on s'engage d'abord dans un joli sentier de plaine à travers champs et vergers. Au pied de la montagne, le sentier change brusquement de direction et monte tout droit jusqu'au sommet ; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus vif, et l'on respire à pleines bouffées les fortes senteurs des pâturages et des herbes alpestres.

C'est ce sentier que gravissait par une brillante matinée de juin une grande et robuste fille de la contrée, tenant par la main une enfant dont le visage paraissait en feu malgré sa peau brunie. Ce n'était pas étonnant, car, en dépit de la chaleur de juin, la pauvre enfant était empaquetée comme au gros de l'hiver.

Heidi

Elle pouvait avoir cinq ans, mais sa véritable taille disparaissait sous une accumulation de vêtements : deux robes l'une sur l'autre, un gros mouchoir de coton rouge croisé par-dessus et d'épais souliers de montagne garnis de clous. La pauvre petite suffoquait et avait bien de la peine à avancer.

Il y avait une heure environ que les deux voyageuses avaient commencé à gravir le sentier, lorsqu'elles arrivèrent au hameau de Dörfli, situé à mi-chemin du sommet. C'était le village natal de la jeune fille ; aussi s'entendit-elle bientôt appeler de tous côtés. Les fenêtres s'ouvraient, les femmes paraissaient sur le seuil de leur porte, chacune voulait l'arrêter au passage et échanger quelques mots avec elle. Mais elle ne fit halte nulle part, se contenta de répondre en passant aux salutations et aux questions, et ne ralentit sa marche que lorsqu'elle se trouva devant une maison isolée, à l'extrémité du hameau. Une voix l'appela par la porte ouverte :

— C'est toi, Dete ? Attends un instant : nous ferons route ensemble, si tu vas plus loin.

Ainsi interpellée, la jeune fille s'arrêta, et l'enfant en profita aussitôt pour dégager sa main et s'asseoir sur le bord du sentier.

— Es-tu fatiguée, Heidi ? demanda sa compagne.

— Non, mais j'ai trop chaud, répondit la fillette.

— Nous serons tout de suite en haut ; il te faut prendre encore un peu courage et faire de grands pas ; dans une heure nous serons arrivées.

A ce moment, une grosse femme à la figure jeune et bienveillante sortit de la maison et les rejoignit. L'enfant se leva et se remit à marcher derrière les deux amies qui entamèrent aussitôt une conversation animée sur tous les habitants de Dörfli et des localités voisines.

— Mais, où vas-tu donc avec cette petite, Dete ? demanda enfin la nouvelle venue. C'est sans doute l'enfant que ta sœur vous a laissée ?

En route pour l'alpe

— Oui, répondit Dete, je la mène chez le Vieux de l'Alpe, où elle restera.

— Comment ! tu veux que cette enfant reste chez le Vieux de l'Alpe ? Je crois vraiment que tu as perdu la tête, Dete ! comment peux-tu faire une chose pareille ? Tu verras comme il va t'envoyer promener avec ta proposition !

— Par exemple ! il est le grand-père de la petite, il faut qu'il fasse sa part ; c'est moi qui l'ai eue sur les bras jusqu'à présent. Du reste, tu peux bien être sûre, Barbel, que ce n'est pas à cause d'elle que je vais laisser échapper une place comme celle qu'on m'offre. C'est le tour du grand-père, à présent.

— Oui, s'il était comme les autres gens, je ne dis pas, reprit vivement Barbel. Mais tu le connais ; que veux-tu qu'il fasse d'une enfant, et si petite encore ? Elle ne pourra pas y tenir. Et toi, où veux-tu donc aller ?

— A Francfort, répondit Dete. J'ai là une fameuse place chez des gens qui sont déjà venus l'été dernier à Ragatz ; c'est moi qui faisais leurs chambres et qui les servais, et ils m'auraient déjà emmenée si j'avais pu quitter au milieu de la saison. Cette année ils sont revenus, et ils m'offrent de nouveau de partir avec eux. Pour cette fois, j'irai, tu peux y compter !

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne voudrais pas être la petite, reprit Barbel. Personne ne sait au juste quelle sorte d'homme est le Vieux de l'Alpe. Il ne veut avoir affaire à personne ; de toute l'année, il ne met pas les pieds à l'église, et quand, une fois par an, il descend avec son gros bâton, tout le monde a peur de lui et l'évite. Il a tout à fait l'air d'un païen ou d'un Indien, avec ses épais sourcils gris et sa terrible barbe ; et je t'assure que j'aime autant ne pas le rencontrer seule !

— Eh bien, quoi ! répliqua Dete piquée, il n'en est pas moins le grand-père, et il faut qu'il prenne soin de l'enfant. Que veux-tu qu'il lui fasse, après tout ? Du

reste, quoi qu'il arrive, c'est lui qui en sera responsable, et pas moi.

— Je voudrais seulement savoir, continua Barbel, ce que ce vieux peut bien avoir sur la conscience pour faire des yeux si terribles et pour vivre tout seul là-haut sans jamais voir personne. On fait toutes sortes de récits sur son compte; tu dois bien en savoir quelque chose par ta sœur, n'est-ce pas, Dete?

— C'est bien sûr que j'en sais quelque chose ! Mais je me garderai bien d'en parler; s'il l'apprenait, cela me ferait une belle affaire !

Cependant la curiosité de Barbel n'était pas satisfaite. Il y avait longtemps déjà qu'elle désirait savoir ce qu'il en était de ce Vieux de l'Alpe, à l'air si rébarbatif, à la vie si solitaire, et dont les gens ne parlaient qu'à demi-mot, comme s'ils craignaient d'être contre lui, sans oser pourtant prendre son parti. Comme il n'y avait pas longtemps que Barbel était venue du Prättigau pour s'établir à Dörfli, elle n'était pas très au courant des circonstances passées et des particularités du pays. Dete, au contraire, une de ses vieilles connaissances, était née à Dörfli, et y avait vécu avec sa mère jusqu'à la mort de cette dernière, une année auparavant; elle était alors descendue à Ragatz pour prendre du service à l'hôtel comme femme de chambre. Elle en venait précisément ce jour-là; c'était une excellente occasion de la questionner, et cette fois Barbel était bien décidée à ne pas la laisser échapper sans en profiter. Passant familièrement son bras sous celui de Dete, elle lui dit :

— Tu es une personne qu'on peut croire quand elle dit quelque chose; je suis sûre que tu sais toute l'histoire. Dis-moi donc ce qui est arrivé à ce vieux, s'il a toujours été aussi craint et aussi sauvage.

— Je ne peux pas dire d'une manière précise s'il a toujours été comme à présent; j'ai vingt-six ans, il en a au moins septante, et tu penses bien que je ne l'ai pas connu dans sa jeunesse. Si je savais seulement que

cela ne fasse pas ensuite tout le tour du Prättigau, je pourrais te raconter toutes sortes de choses sur son compte, car ma mère et lui étaient du même endroit.

— Voyons, Dete, à quoi penses-tu ? répondit Barbel un peu piquée; on ne bavarde pas tant que ça au Prättigau. Et puis tu penses bien que je sais garder quelque chose pour moi, quand il le faut. Raconte seulement, et ne t'inquiète pas.

— Eh bien, oui ! mais tu tiendras parole ! dit Dete d'un ton significatif.

Toutefois avant de commencer son récit, elle se retourna pour s'assurer que la petite n'était pas assez près pour entendre ce qu'elle avait à dire. Mais Heidi avait disparu. Il y avait probablement déjà un certain temps qu'elle avait cessé de suivre les deux amies, sans que celles-ci, dans le feu de la conversation, s'en fussent aperçues. Dete s'arrêta, inspecta attentivement du regard le sentier qu'elle venait de parcourir et dont on pouvait suivre tous les contours jusque près de Dörfli; mais point de Heidi, nulle part.

— Ah ! je la vois, s'écria enfin Barbel qui scrutait aussi l'horizon de tous côtés; regarde là-bas. (Et elle désignait du doigt un petit point noir à une grande distance du sentier.) Elle grimpe là-bas avec Pierre le chevrier et ses bêtes. J'aimerais savoir pourquoi il monte si tard aujourd'hui. Mais au fond, tant mieux, il s'occupera de la petite, et nous serons plus libres pour causer.

— Ce n'est pas nécessaire de tant s'occuper d'elle; elle n'est pas bête pour ses cinq ans; elle sait ouvrir les yeux et faire son profit de ce qu'elle voit, je t'en réponds. Et c'est tant mieux pour elle, car elle en aura besoin plus tard; le Vieux n'a plus rien que ses deux chèvres et son chalet.

— A-t-il possédé davantage autrefois ? demanda Barbel.

— Lui ? je pense bien ! répliqua vivement Dete; il avait une des plus belles fermes de Domleschg. Ils

n'étaient que deux enfants. Son frère cadet avait un caractère tranquille et rangé, mais lui n'aimait pas travailler, il voulait faire le monsieur et passait son temps à courir le pays dans la société de gens suspects que personne ne connaissait. Il finit par perdre au jeu tout son avoir ; son père et sa mère en moururent de chagrin, et son frère, qu'il avait réduit à la mendicité, quitta le pays pour aller on ne sait où. Le Vieux lui-même, qui ne possédait plus rien que sa mauvaise réputation, disparut aussi. D'abord personne ne sut ce qu'il était devenu ; puis on apprit qu'il était entré au service du roi de Naples, et après cela on resta de nouveau douze ou quinze ans sans avoir de nouvelles. Puis tout à coup il reparut à Domleschg avec un garçon déjà grand qu'il chercha à introduire dans sa famille ; mais toutes les portes lui restèrent fermées, personne ne se souciait d'avoir affaire à lui. Naturellement il en fut aigri, il déclara qu'il ne remettrait plus les pieds à Domleschg, et c'est alors qu'il vint s'établir à Dörfl avec son garçon. Il paraît que sa femme était Suisse, qu'il l'avait rencontrée à Naples, et qu'il l'avait perdue peu de temps après leur mariage. Il devait avoir quelques économies, car il fit apprendre un métier à son fils Tobie qui devint charpentier. C'était un homme rangé qu'on aimait dans tout Dörfl. Mais quant au Vieux, on s'en méfiait ; on prétendait qu'il avait déserté l'armée, et qu'il avait eu de bonnes raisons pour cela. Le bruit courait qu'il avait tué un homme, non pas à la guerre, tu comprends, mais dans un accès de violence. Pourtant nous l'avions reçu chez nous comme parent, puisque la grand'mère de ma mère et la sienne étaient sœurs, et nous l'avons tous jours appelé l'oncle. C'est depuis qu'il est allé s'établir sur la montagne que les gens d'ici l'appellent le « Vieux de l'Alpe ».

— Mais ce Tobie, qu'est-il donc devenu ? demanda Barbel qui paraissait vivement intéressée.

— Attends un moment, nous y arrivons ; je ne peux

pas tout dire à la fois, répliqua Dete. Donc Tobie était allé à Mels en apprentissage, et quand il revint à Dörfl, il prit pour femme ma sœur Adélaïde. Ils s'étaient toujours plu, et après leur mariage ils vécurent très heureux ensemble. Mais cela ne dura pas longtemps. Deux ans après, comme Tobie travaillait à une construction, une poutre lui tomba sur la tête et le tua du coup. Quand on le rapporta à la maison dans cet état, Adélaïde en reçut un tel choc qu'elle prit une fièvre violente dont elle ne se remit pas. Elle avait toujours été d'une santé délicate, et quelquefois elle prenait des crises d'une maladie étrange dans lesquelles on ne savait pas si elle dormait ou si elle veillait. Deux semaines seulement après la mort de Tobie, on enterra Adélaïde. Tout le monde se mit alors à parler du triste sort de ces deux malheureux, et bientôt on commença à dire tout haut que c'était la punition que l'oncle s'était attirée par sa vie impie. On ne se gêna pas pour le lui dire en face, et même le pasteur le lui mit sur la conscience en l'engageant à se repentir. Mais au lieu de s'adoucir, il n'en devint que plus terrible et plus renfermé, et il ne parla plus à personne ; du reste on l'évitait autant que possible. Tout à coup, on apprit qu'il était allé s'établir sur l'alpe et qu'il ne redescendrait plus au village. C'est là qu'il demeure depuis lors, en inimitié avec Dieu et avec les hommes. Ma mère et moi, nous avons recueilli l'enfant d'Adélaïde qui n'avait qu'un an l'année dernière, quand ma mère est morte et que je suis descendue aux bains, pour gagner quelque chose, j'ai emmené la petite avec moi et l'ai mise en pension chez la vieille Ursule, à Pfäfers, pendant que je passais l'hiver aux bains où il y avait assez à faire à coudre et à raccommoder. Ce printemps, la famille de Francfort que j'ai servie l'année dernière est revenue à Ragatz et veut absolument m'emmenner. Nous parlons après-demain ; c'est une bonne place, je t'en réponds.

— Et tu comptes laisser cette petite chez le Vieux, après ce que tu m'as raconté ? Cela m'étonne que tu puisses seulement y penser, Dete ! dit Barbel d'un ton de reproche.

— Que veux-tu ? répliqua Dete. J'ai fait ma part ; que faut-il que j'en fasse à présent ? Je ne peux pourtant pas emmener à Francfort un enfant de cinq ans ! Mais à propos, Barbel, jusqu'où voulais-tu aller ? Nous voici déjà à moitié chemin du pâturage.

— Nous sommes justement arrivées à ma destination, répondit Barbel. Je suis venue pour parler à la grand'mère du chevrier ; elle file pour moi pendant l'hiver. Adieu donc, Dete, et bon succès !

Dete tendit la main à sa compagne et s'arrêta un moment pour la voir entrer dans la maison du chevrier. C'était un petit chalet bruni, situé un peu à l'écart du sentier, dans une combe qui le protégeait du vent, presque à mi-chemin entre Dörfl et l'alpage. Heureusement que le chalet était un peu abrité par la montagne, car il était si branlant, si dégradé, qu'il ne devait pas faire beau y demeurer quand le föhn soufflait avec violence, ébranlant portes et fenêtres, et faisant craquer les poutres vernoules. Ces jours-là, si le chalet avait été construit sur le pâturage il aurait sûrement été balayé par le vent et précipité au fond de la vallée. C'est là qu'habitait Pierre le chevrier, de la vallée. C'est là qu descendait chaque matin à garçon de onze ans, qui descendait chaque matin à Dörfl chercher les chèvres pour les emmener à l'alpage où elles se régalaient tout le jour d'un gazon court et parfumé. Le soir venu, Pierre redescendait en gambadant avec ses bêtes au pied léger et, arrivé à Dörfl, il faisait entendre entre ses doigts un sifflet aigu qui rassemblait aussitôt sur la place les différents propriétaires des chèvres. C'étaient presque toujours des enfants qui venaient chercher leurs bêtes, car ce sont des animaux assez paisibles dont on n'a rien à craindre. Pendant tout l'été, c'était le seul moment de la journée où Pierre échangeât quelques mots avec ses sem-

blables ; tout le reste du temps il le passait dans la société des chèvres. Il avait bien à la maison sa mère et la vieille grand'mère aveugle. Mais il partait le matin de très bonne heure, et le soir il ne rentrait que tard, étant resté le plus longtemps possible avec les autres enfants ; en sorte qu'il ne lui restait plus que le temps d'avalier son pain et son lait et de se mettre au lit pour y dormir sur les deux oreilles. Son père, qu'on appelait aussi Pierre le chevrier, parce qu'il avait exercé le même métier dans sa jeunesse, était mort d'un accident, en coupant du bois. La mère, dont le vrai nom était Brigitte, était appelée par analogie « la Chevrière » ; et quant à l'aînée, jeunes et vieux ne la connaissaient que sous le simple nom de « grand'mère ».

Dix bonnes minutes s'étaient bien écoulées depuis que Barbel avait quitté Dete, et celle-ci attendait toujours devant le chalet, ne voyant point arriver Heidi, et regardant de tous côtés pour découvrir où pourraient bien être les deux enfants et leurs chèvres. Comme ils ne paraissaient pas, elle monta un peu plus haut, à un endroit d'où elle pouvait voir jusqu'au bas de la pente. Là, elle regarda tantôt à droite, tantôt à gauche, mais sans succès.

Pendant qu'ils exerçaient ainsi sa patience, les enfants avaient fait un long détour. Pierre voulait mener ses chèvres aux endroits qu'il connaissait et où elles trouveraient des touffes et des buissons particulièrement à leur goût ; et cela avait naturellement beaucoup allongé la route. La petite avait d'abord suivi Pierre en grimpaant avec peine, étouffant dans son paquet d'habits, toute haletante, presque à bout de forces. Elle ne disait pas un mot, mais regardait tantôt son compagnon qui, les pieds nus et les culottes courtes, sautait légèrement devant elle, tantôt les chèvres aux jambes fines et élancées qui grimpaient avec agilité à travers pierres et buissons, au bord des précipices. Soudain l'enfant s'arrêta, s'assit par terre, ôta rapide-

ment bas et souliers, se releva et commença à se débarrasser promptement de l'épais mouchoir rouge et de ses deux robes, l'une après l'autre ; car la tante Dete lui avait mis sa robe du dimanche par-dessus celle des jours, pour ne pas avoir la peine de les porter. En moins d'une minute, Heidi se trouva dans son léger jupon, les bras nus sortant de sa chemise aux manches courtes. Puis elle rassembla tous ses vêtements en un joli tas, et se mit à sauter et gambader derrière les chèvres, aussi légère que l'une d'elles. Pierre n'avait pas pris garde à cette halte subite. Quand il vit arriver Heidi dans son nouveau costume, tout son visage s'épanouit d'aise, et une affreuse grimace exprima sa satisfaction intime. Lorsque, se retournant, il aperçut le tas de vêtements au bord du sentier, son visage se contracta encore davantage et sa bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles ; mais il ne dit pas un mot.

Une fois débarrassée de ce qui la gênait, Heidi entama une conversation avec Pierre, qui avait bien à faire à répondre à toutes ses questions. Elle voulait à savoir exactement combien il avait de chèvres, où il les menait paître, ce qu'il faisait là-haut quand elle était arrivée, etc. C'est ainsi que, tout en causant, ils atteignirent enfin le chalet du chevrier, non loin duquel les attendait toujours la tante Dete. A peine les eut-elle aperçus qu'elle s'écria vivement :

— Heidi, que deviens-tu ? Quelle tournure as-tu donc ? Qu'as-tu fait de ta robe du dimanche ? et de l'autre ? et du mouchoir ? Que sont devenus les souliers tout neufs que je t'ai achetés et les bas que je t'ai tricotés ? Heidi ! qu'as-tu donc fait de tous tes vêtements ?

— Là-bas ! répondit l'enfant, désignant tranquillement du doigt le bas de la pente.

La tante suivit la direction indiquée. On voyait en effet quelque chose comme un paquet surmonté d'un point rouge qui devait être le mouchoir.

— Enfant de malheur ! s'écria la tante hors d'elle. Qu'est-ce qui t'a passé par la tête d'ôter tous tes habits ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je n'en ai plus besoin, dit l'enfant qui n'avait pas du tout l'air affligée de sa conduite.

— Ah ! c'est trop fort ! As-tu perdu la tête ? On pourrait vraiment le croire ! Et maintenant, comment redescendre chercher ces habits ? Cela prendra bien au moins une demi-heure ! Voyons, Pierre, descends vite me chercher ce paquet ; mais dépêche-toi, et ne reste pas là planté à me regarder comme si tu étais cloué à ta place.

— Je suis déjà en retard, dit Pierre lentement, sans bouger de l'endroit où, les mains dans ses poches, il s'était arrêté pour écouter l'explosion de colère de la tante.

— Alors pourquoi restes-tu là à écarquiller les yeux ? Ce n'est pas le moyen de te dépêcher. Viens vers moi, je te donnerai quelque chose de beau ; vois-tu ?

Et Dete lui fit miroiter devant les yeux une pièce de cinq centimes toute neuve. Soudain Pierre prit sa course, descendit en bondissant au bas du pâturage, atteignit en quelques sauts prodigieux le tas de vêtements qu'il roula sous son bras, et reparut si rapidement avec le paquet que la tante lui en fit compliment et lui donna tout de suite la pièce promise. Pierre la fit bien vite disparaître au fond de sa poche, tandis qu'un large sourire épanouissait sa figure ; ce n'était pas tous les jours qu'il se voyait en possession d'un pareil trésor.

— Tu peux bien me porter le paquet jusque là-haut, chez le Vieux, puisque c'est ton chemin, dit la tante en se remettant en marche pour gravir la côte escarpée qui s'élevait au-dessus du chalet du chevrier.

Pierre y consentit volontiers et se remit aussi en route, le paquet sous le bras gauche et dans la main droite son fouet qu'il faisait claquer. Heidi et les chèvres gambadaient joyeusement à ses côtés. Après

trois quarts d'heure de marche, ils atteignirent enfin la saillie de rochers sur laquelle s'élevait l'habitation du Vieux de l'Alpe ; exposée à tous les vents, mais placée de manière à recevoir le moindre rayon de soleil, elle jouissait d'une vue étendue sur toute la vallée qu'elle dominait. Derrière le chalet on voyait un groupe de trois vieux sapins aux longues branches pendantes. Au delà se dressait le dernier escarpement de la montagne dont les pentes, d'abord gazonnées, devenaient, en s'élevant, rocailleuses et semées de broussailles, et se terminaient enfin par de hauts rochers abrupts et dénudés.

Sur un banc solidement fixé au mur du chalet du côté de la vallée, était assis le Vieux de l'Alpe, la pipe à la bouche, les deux mains sur ses genoux, observant tranquillement le trio qui s'approchait en compagnie des chèvres. Heidi arriva la première au haut du sentier ; elle se dirigea tout droit vers le vieillard et lui tendit la main en disant :

— Bonsoir, grand-père !

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il d'un ton rude en tendant brusquement la main à l'enfant, et fixant sur elle par-dessous ses épais sourcils un regard long et pénétrant.

Heidi soutint ce regard sans détourner une seule fois les yeux. Ce grand-père, avec sa longue barbe et ses sourcils gris, hérissés comme des broussailles, lui causait un tel étonnement qu'elle ne pouvait cesser de l'examiner. Pendant ce temps la tante était arrivée, suivie de Pierre qui fit halte un moment pour voir ce qui allait se passer.

— Je vous salue le bonjour, oncle, dit Dete en s'avancant vers lui, et je vous amène l'enfant de Tobie et d'Adélaïde. Vous ne la reconnaissez pas, je pense, puisque vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle avait une année.

— Ah !... et qu'a-t-elle à faire ici ? demanda le Vieux d'un ton bouffru. Toi, là-bas ! cria-t-il à Pierre,

tu peux partir avec tes chèvres, ce n'est déjà pas si tôt ; emmène aussi les miennes.

Pierre obéit sur-le-champ et disparut, car il ne tenait pas à rencontrer deux fois le terrible regard du vieillard.

— Elle vient pour rester avec vous, oncle, répondit Dete. Il me semble que j'ai fait ma part en la gardant ces quatre ans ; c'est bien à votre tour de faire la vôtre !

— Ah ! ah ! dit le Vieux en jetant à Dete un regard perçant. Et que comptes-tu que j'en ferai, si elle ne veut pas rester avec moi et qu'elle se mette à pleurnicher pour redescendre ?

— C'est votre affaire, répliqua Dete. Personne n'est venu me dire, à moi, comment il fallait m'y prendre, quand je me la suis vue sur les bras, à peine âgée d'un an, et que j'avais déjà bien assez à faire à nous entretenir, ma mère et moi. A présent il faut que j'aille en place, et c'est vous qui êtes le plus proche parent de la petite. Si vous ne pouvez pas la garder, faites-en ce que vous voudrez, et si elle dépérit chez vous, c'est vous qui en serez responsable. Il me semble que vous n'auriez pas besoin d'ajouter encore cela à tout ce que vous avez déjà à vous reprocher.

Dete, qui ne se sentait pas la conscience très à l'aise, s'était échauffée en parlant et en avait dit plus qu'elle n'avait compté. Le Vieux s'était levé à ses dernières paroles, la regardant de manière à la faire reculer de quelques pas ; puis il écarta le bras vers le sentier et dit d'un ton impératif :

— Tâche de redescendre un peu vite à l'endroit d'où tu es venue, et ne reparais pas ici de sitôt !

Dete ne se le fit pas dire deux fois.

— Eh bien, adieu, oncle ! adieu, Heidi ! dit-elle rapidement.

Et elle disparut sur le sentier qu'elle descendit en courant tout d'un trait jusqu'à Dörfli, mue par une violente agitation intérieure. Arrivée au village, elle

s'entendit de nouveau appeler de tous les côtés, car chacun se demandait ce qu'elle avait pu faire de l'enfant. Tout le monde connaissait Dete et savait qui était la petite.

— Où est l'enfant ? lui criait-on. Dete, où as-tu laissé l'enfant ?

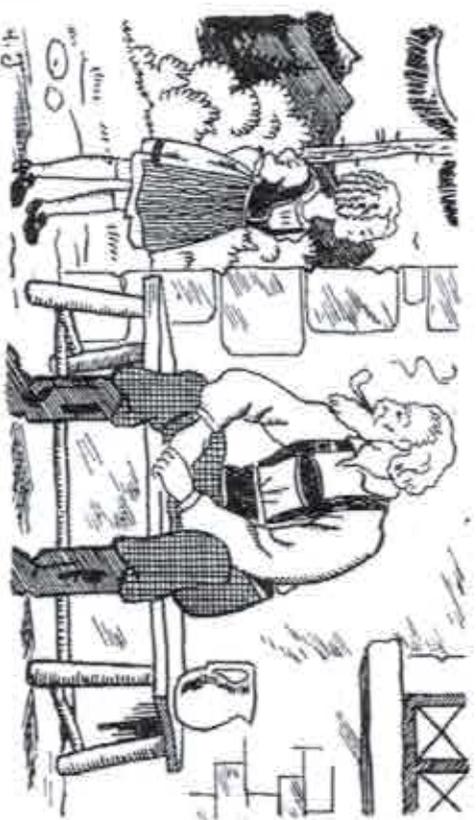
A toutes ces questions Dete répondait avec impatience :

— Là-haut, chez le Vieux de l'Alpe. Vous entendez, je vous dis qu'elle est chez le Vieux, là-haut.

Ce laconisme ne lui était pas habituel, mais elle était mortifiée de s'entendre dire de tous côtés :

« Comment peux-tu faire une chose pareille ! — Pauvre petite créature ! — Abandonner cette enfant là-haut !

— Pauvre petite ! pauvre petite ! » Aussi Dete descendit-elle en contrant aussi vite que possible, jusqu'à ce qu'elle fût assez éloignée pour ne plus rien entendre. Elle se sentait mal à l'aise. Sur son lit de mort, sa mère lui avait encore tout particulièrement recommandé la petite Heidi. Mais elle se dit, pour se tranquilliser, qu'elle pourrait lui être bien plus utile en gagnant beaucoup d'argent. Aussi était-elle contente de pouvoir s'éloigner de toutes ces gens qui voulaient se mêler de ses affaires, et d'entrer dans une belle place comme celle qu'elle avait en perspective.



II

CHEZ LE GRAND-PÈRE

QUAND LA TANTE DETE FUT DISPARU, LE Vieux se rassit sur le banc et commença à tirer de sa pipe de longs nuages blancs, en fixant les yeux sur le sol sans dire un mot. Pendant qu'il était ainsi plongé dans ses réflexions, Heidi examinait avec une satisfaction visible tout ce qui l'entourait. Elle avait bien vite découvert la petite étable aux chèvres adossée au chalet, et avait entr'ouvert la porte pour voir ce qu'il y avait dedans. Elle était vide. Elle continua alors sa tournée d'inspection et arriva aux trois sapins derrière le chalet ; le vent qui soufflait par violentes rafales courrait en passant les hautes branches touffues et semblait tantôt gémir, tantôt hurler. Heidi s'arrêta pour écouter. Puis, lorsque le vent fut devenu moins fort et que le bruit eut un peu cessé, elle tourna l'angle de la cabane et se retrouva en face du grand-père qui était toujours dans la même position. Heidi vint se placer devant lui et, les mains derrière le dos, se mit à le considérer en silence. Le grand-père leva enfin les yeux.

Heidi

— Que veux-tu faire maintenant ? demanda-t-il à l'enfant toujours immobile.

— Je voudrais voir ce qu'il y a dans le chalet, dit Heidi.

— Eh bien, viens !

Et le grand-père, se levant, se dirigea vers la porte.

— Prends ton paquet d'habits, dit-il avant d'entrer.

— Oh ! je n'ai plus besoin de mes habits, répliqua Heidi.

Le vieillard se retourna et fixa son regard sur l'enfant dont les yeux noirs brillaient dans l'attente des choses qu'elle allait sans doute trouver dans la cabane.

— Elle n'est pas dépourvue de sens, se dit-il à demi-voix.

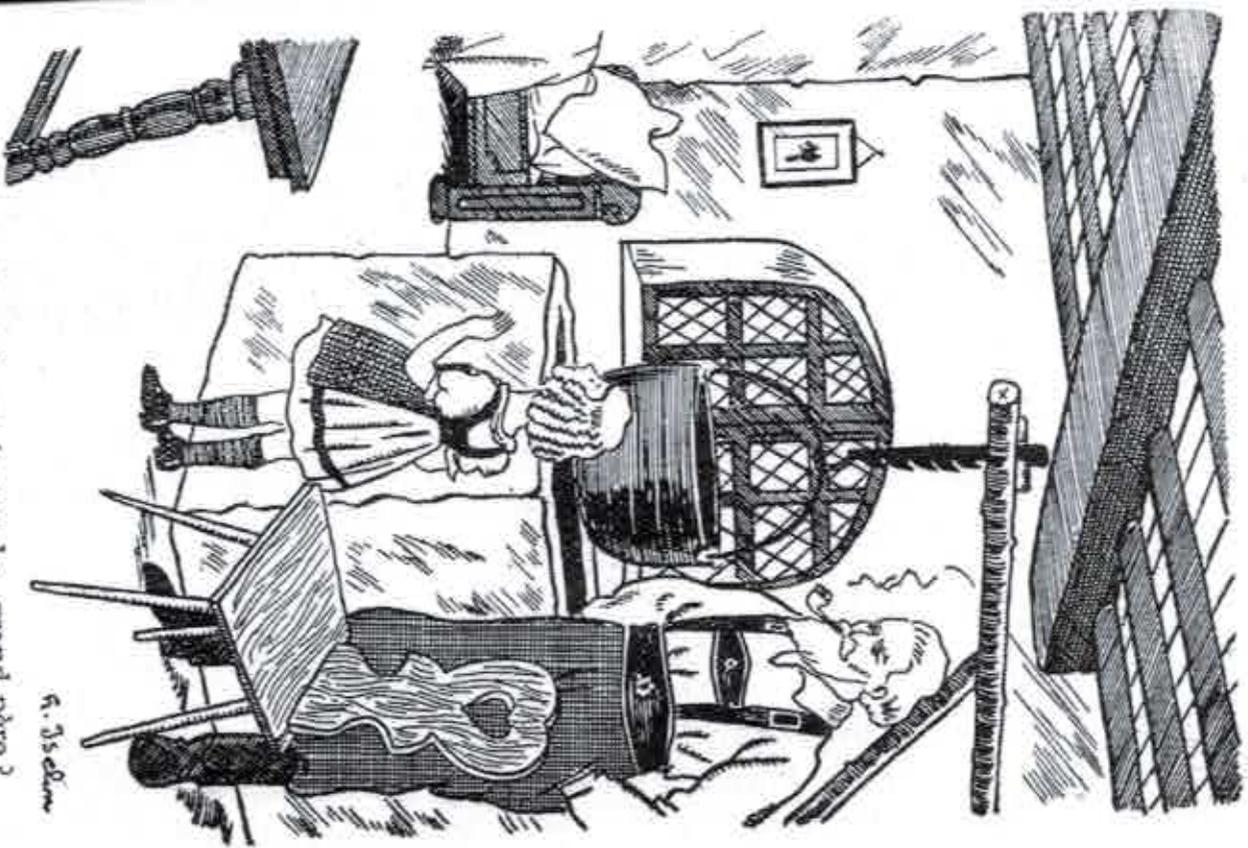
Puis il ajouta plus haut :

— Pourquoi n'en as-tu plus besoin ?

— J'aime mieux aller comme les chèvres qui ont des jambes si légères.

— Eh bien, c'est entendu, je veux bien ! répliqua le grand-père ; mais apporte quand même le paquet, nous le mettrons dans l'armoire.

Heidi obéit. Le Vieux ouvrit la porte, et l'enfant pénétra après lui dans une chambre de moyenne grandeur qui occupait toute la largeur du chalet. Le mobilier n'était pas considérable ; il se composait d'une table et d'une chaise ; dans un coin, le lit du grand-père ; dans l'autre, la grande chaudière au-dessus du foyer ; contre le mur, du côté opposé, il y avait une grande porte que le grand-père ouvrit ; c'était l'armoire. C'est là qu'il suspendait ses habits ; sur une des tablettes, on voyait deux chemises, des bas, des mouchoirs ; sur une autre, quelques assiettes, des tasses et deux verres, et sur le rayon supérieur, un pain rond, du lard fumé et du jambon. Le contenu de l'armoire était tout ce que le Vieux possédait et tout ce qui était nécessaire à son entretien. Dès qu'il eut ouvert l'armoire, Heidi s'avança vivement et y jeta son paquet tout derrière les habits du grand-père,



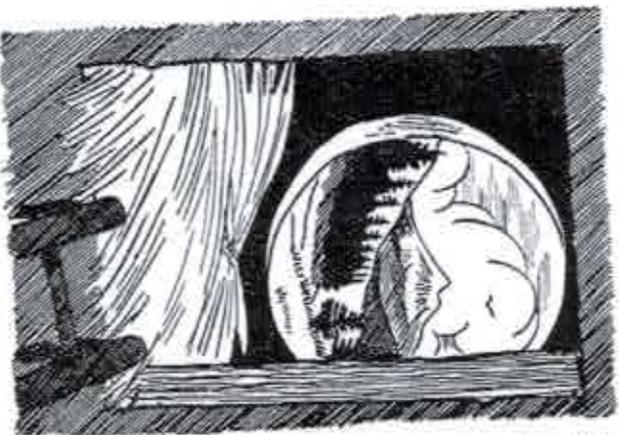
— Où faudra-t-il que je couche, grand-père ?

R. J. Selim

dans un coin où l'on ne pût aisément le retrouver. Puis elle examina attentivement la chambre et tout ce qu'elle renfermait, et dit enfin :

— Où faudra-t-il que je couche, grand-père ?

— Où tu voudras, répondit celui-ci.
— Où tu voudras, répondit celui-ci. Elle se mit à examiner C'était tout ce qu'il lui fallait. Elle se mit à examiner tous les coins et recoins du chalet, afin de trouver la meilleure place pour dormir. Dans l'angle, au-dessus du lit du grand-père, elle aperçut une échelle dressée



contre le mur ; elle y grimpa bien vite et se trouva tout à coup dans la fenière où s'élevait un grand tas de bon foin parfumé ; par une petite lucarne ronde on pouvait voir jusqu'au fond de la vallée.

— Oh ! c'est ici que je veux coucher ! s'écria Heidi. C'est si joli ! Viens voir, grand-père, comme il y fait beau !

— Je connais ça, répondit-il.

— Maintenant je vais faire mon lit, continua l'enfant qu'on entendait aller et venir d'un pas très affairé. Mais il faut que tu montes pour me donner un drap, parce que dans un lit on met toujours un drap pour pouvoir s'étendre dessus.

— C'est bon ! lui cria d'en bas le grand-père.
Puis il se leva, ouvrit l'armoire, et après avoir cherché un certain temps sur les tablettes, il tira de dessous ses chemises un grand morceau de toile grossière qui devait représenter un drap. Il le prit et monta l'échelle. Le lit que Heidi s'était préparé sur le plancher de la fenière avait vraiment très bonne façon ; le foin for-

maît un véritable coussin à l'endroit où elle devait reposer la tête, et elle l'avait placé de manière que le visage fût tourné juste en face de la lucarne.

— Allons, c'est bien ! dit le grand-père ; tu vas avoir un drap, mais attends un peu.

Et tout en disant cela, il prit un bon paquet de foin avec lequel il doubla l'épaisseur du lit, afin qu'on ne pût pas sentir le plancher au travers.

— Maintenant, arrive avec le drap.

Heidi pouvait à peine le porter tant il était lourd ; mais cela n'en valait que mieux, elle était sûre au moins de n'être pas piquée par le foin à travers cette toile épaisse. Elle aida le grand-père à l'étendre sur le lit, rentrant lestement les bords sous le foin pour lui donner bien bonne façon. Puis elle considéra son œuvre d'un air pensif.

— Nous avons oublié quelque chose, grand-père, dit-elle enfin.

— Quoi donc ?

— Une couverture ; car tu sais, quand on va dans son lit, on se met entre le drap et la couverture.

— Ah ! tu crois ? Et si je n'en ai point ? dit le Vieux.

— Oh ! bien, c'est égal, grand-père ; nous ferons une couverture avec du foin.

Et elle s'approchait déjà du tas pour mettre son idée à exécution. Mais le grand-père la retint.

— Attends un moment, dit-il en descendant l'échelle et se dirigeant vers son propre lit.

Puis il revint portant un gros sac de toile bien épaisse.

— Cela ne vaut-il pas mieux que du foin ? demanda-t-il.

Heidi tirait le sac dans tous les sens pour le déplier, mais ses petites mains ne venaient pas à bout de cette lourde étoffe. Le grand-père vint à son aide et l'étendit sur le drap. Heidi resta un moment en admiration devant cet arrangement, et dit :

Heidi

— Cela fait une superbe couverture ! et tout le lit est magnifique ! Je voudrais qu'il fût déjà nuit pour aller me coucher.

— Il me semble que nous pourrions commencer par manger quelque chose, répondit le grand-père ; qu'en penses-tu ?

Dans son zèle à organiser un lit, Heidi avait oublié tout le reste. Mais en entendant parler de manger, elle s'aperçut tout à coup qu'elle avait grand-faim, car, à l'exception d'un morceau de pain et d'une tasse de café clair au départ, elle n'avait rien pris de la journée. Aussi répondit-elle avec empressement :

— Oui, allons manger quelque chose.

— Eh bien ! descendons, puisque nous sommes d'accord, dit le Vieux en suivant l'enfant.

Il se dirigea vers le foyer, enleva le gros chaudron, le remplaça par un plus petit qui pendait à la chaîne, s'assit auprès sur le trépied et alluma un feu clair et brillant. Bientôt le contenu du chaudron commença à bouillir, tandis que le grand-père, armé d'une fourchette de fer, présentait au feu un gros morceau de fromage qu'il tourna et retourna jusqu'à ce qu'il fût bien doré. Heidi avait d'abord suivi ces opérations avec la plus grande attention ; puis, une idée subite lui ayant traversé l'esprit, elle s'éloigna vivement pour exécuter une série d'allées et venues entre l'armoire et la table. Le grand-père quitta à son tour le foyer, portant d'une main un grand pot et de l'autre le fromage rôti au bout de la fourchette. Quand il s'approcha de la table, il la trouva déjà couverte d'un pain rond, de deux assiettes et de deux couteaux, disposés dans le meilleur ordre, car Heidi avait bien compris en voyant le contenu de l'armoire qu'on aurait besoin de tout cela pour le dîner.

— Allons, je suis bien aise de voir que tu penses de toi-même aux choses, dit le grand-père en déposant le fromage rôti sur le pain, en guise de plat. Mais il manque encore quelque chose sur la table.

Chez le grand-père

A la vue de la vapeur engageante qui s'élevait du pot, Heidi comprit et courut à l'armoire. Il n'y avait qu'une seule tasse ; mais elle ne fut pas longtemps dans l'embaras : sur la même tablette étaient deux verres ; au bout d'une minute elle revint et posa sur la table la tasse et un verre.

— Bien. Tu sais te tirer d'affaire ; mais où vas-tu t'asseoir ?

L'unique chaise était celle du grand-père. Heidi s'élança comme une flèche vers le foyer, prit le trépied et s'assit dessus. X

— Cette fois tu as un siège, il est vrai, quoiqu'il soit un peu bas, dit le grand-père ; mais ma chaise ne serait pas assez haute non plus. Attends, je vais t'arranger ça.

Il se leva, remplit la tasse de lait et la posa sur la chaise qu'il approcha du trépied de manière à faire une table pour Heidi. Il y posa encore un gros morceau de pain avec une tranche de fromage doré, en disant :

— Mange, maintenant !

Quant à lui, il s'assit sur le coin de la table et entama son repas.

Heidi ne se le fit pas dire deux fois ; elle saisit la tasse, en but le contenu tout d'un trait pour étancher la soif de son voyage, poussa un long soupir en reprenant haleine, et reposa la tasse sur la chaise devant elle.

— Aimes-tu ce lait ? demanda le grand-père.

— Je n'en ai jamais bu d'aussi bon, répondit Heidi.

— Alors, en voici encore.

Et le grand-père remplit une seconde fois la tasse jusqu'au bord et la posa devant la petite qui mordait avec appétit dans son pain sur lequel elle avait étendu le fromage fondu, tendre comme du beurre. Elle mangeait et buvait d'un air parfaitement satisfait.

Une fois le repas terminé, le grand-père sortit pour aller nettoyer et mettre en ordre l'étable aux chèvres. Heidi l'observa attentivement pendant qu'il balayait

et mettait de la paille fraîche pour que les bêtes pussent dormir. Elle le suivit ensuite sous le petit hangar à côté du chalet. Là, il prit des bâtons, les coupa tous de la même longueur, tailla une planche en rond, y perça des trous dans lesquels il introduisit les bâtons, et les fixa avec des clous. Quand ce fut fini, Heidi, muette d'admiration, reconnut que c'était une chaise comme celle du grand-père, mais beaucoup plus haute.

— Sais-tu ce que j'ai fait là ? demanda le vieillard.

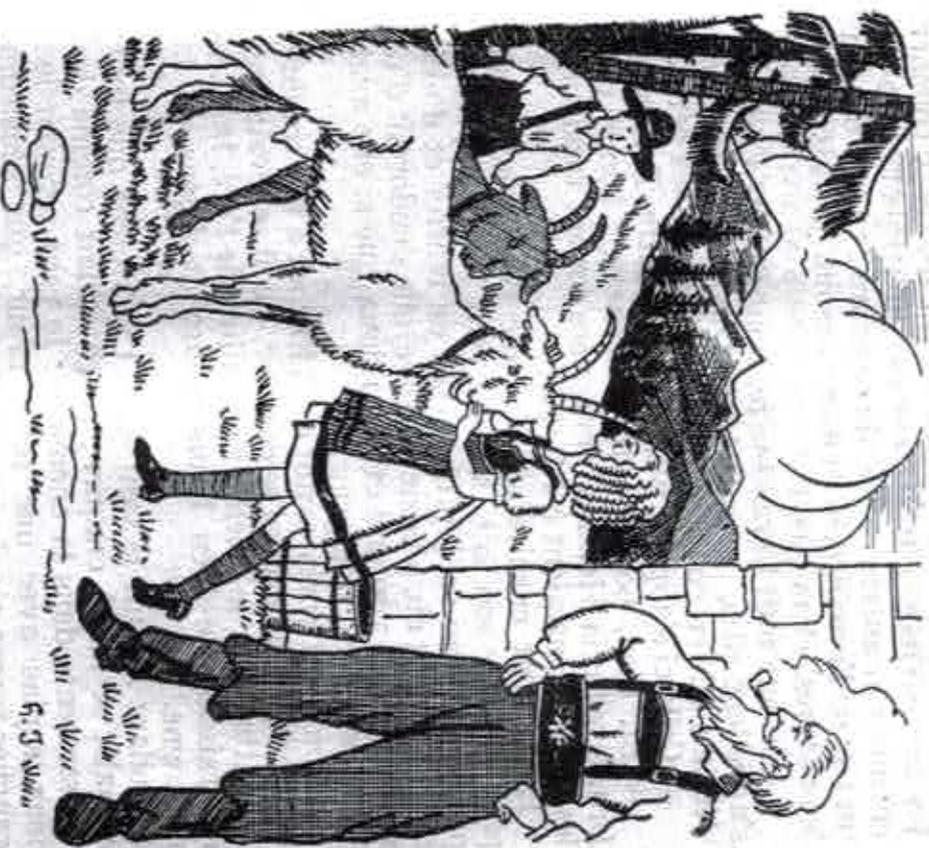
— C'est une chaise pour moi, puisqu'elle est si haute ; elle a été tout de suite finie ! dit la petite qui ne revenait pas de sa surprise et de son admiration.

— Elle sait ce qu'elle voit, elle a les yeux au bon endroit, se dit le grand-père tout en faisant le tour du chalet, armé de ses outils et de quelques morceaux de bois, donnant de temps en temps un coup de marteau, consolidant la porte, réparant une chose par-ci, une chose par-là.

Heidi le suivait pas à pas, sans le quitter des yeux et trouvant tout cela très amusant, si bien que le soir arriva sans qu'elle s'en aperçût. Un vent violent recommença à souffler et à secouer les vieux sapins. Cette musique mit Heidi tellement en joie, qu'elle se prit à sauter et à danser sous les arbres pour donner essor à sa gaieté. Debout devant la porte de l'étable, le grand-père la regardait faire.

Soudain un coup de sifflet retentit. Heidi s'arrêta court et vit le grand-père s'avancer vers le sentier. C'était Pierre et ses chèvres qui redescendaient du pâturage en sautant et se bousculant comme si elles étaient poursuivies. En un clin d'œil, Heidi fut au milieu du troupeau, poussant des cris de joie et caressant l'une après l'autre ses anciennes amies du matin. Arrivé près du chalet, le troupeau fit halte, et deux jolies chèvres, une blanche et une brune, s'en détachèrent et vinrent lécher la main du vieillard qui leur présentait un peu de sel, comme il avait l'habitude de le faire chaque soir. Puis Pierre disparut avec ses

bêtes. Heidi caressa tendrement les deux jolies chèvres l'une après l'autre, en sautant autour d'elles dans l'excès de sa joie. Puis vinrent les questions : — Sont-elles à nous, grand-père ? toutes les deux à



nous ? — Couchent-elles dans l'étable ? — Resteront-elles toujours chez nous ? C'est à peine si le grand-père avait le temps de répondre « oui, oui » à toutes ces demandes. Quand les chèvres eurent fini de manger leur sel, le Vieux dit à la petite :

— Va chercher ta tasse et apporte le pain.

Heidi obéit et revint bien vite. Le grand-père commença à traire la chèvre blanche ; quand la tasse fut pleine, il coupa une tranche de pain et dit :

— Voilà pour toi ; mange vite et monte te coucher.

La tante Dete a laissé encore un paquet avec des chemises et autres choses de ce genre ; tu le trouveras au bas de l'armoire, si tu en as besoin. Je vais rentrer les chèvres. Dors bien !

— Bonne nuit ! grand-père, bonne nuit ! Comment s'appellent-elles, grand-père ? Dis-moi leurs noms, s'écria-t-elle en courant après le Vieux et ses bêtes.

— Celle-ci s'appelle Blanchette ; l'autre, Brunette.

— Eh bien, bonne nuit, Blanchette ; bonne nuit,

Brunette ! cria Heidi de toutes ses forces, tandis que les chèvres entraient à l'étable.

Elle s'assit ensuite sur le banc pour manger son pain et boire son lait. Mais le vent la jetait presque par terre, aussi se dépêcha-t-elle de rentrer et d'aller trouver son lit où, à peine étendue, elle s'endormit d'un sommeil aussi profond et aussi doux que si elle avait été dans le lit d'une princesse.

Un moment après, avant qu'il fit tout à fait sombre, le grand-père alla aussi se coucher, car il se levait tous les matins avec le soleil, et au milieu de l'été, le soleil apparaissait de bien bonne heure au-dessus de la montagne.

Pendant la nuit le vent devint si violent que tout le chalet se mit à craquer ; on entendait comme des gémissements dans la cheminée ; le vent secouait les vieux sapins avec une telle fureur, que plusieurs branches furent cassées et arrachées. Le grand-père se leva en se disant à demi-voix :

— Bien sûr qu'elle a peur, là-haut !

Il monta l'échelle et s'avança vers le lit de Heidi. Par instants la lune se montrait toute brillante dans le ciel, puis elle disparaissait de nouveau derrière les nuages, et tout redevenait sombre. Tout à coup sa

douce clarté tomba par la lucarne sur la couche où reposait l'enfant. Dans le sommeil, ses joues étaient devenues toutes rouges ; elle dormait doucement, paisiblement, la tête penchée sur son petit bras potelé, et paraissait faire quelque rêve agréable, car une expression de doux contentement était répandue sur tout son visage.

Le grand-père contempla longtemps l'enfant endormie, puis la lune disparut derrière un nuage, et il regagna sans bruit son lit dans l'obscurité.

sortir de l'étable Blanchette et Brunnette. Heidi court à sa rencontre pour lui dire bonjour ainsi qu'aux chèvres.

— Veux-tu aller au pâturage ? lui demanda le grand-père.

Heidi sauta de joie à cette proposition.

— Mais d'abord il faut te laver pour être bien propre, ou bien le soleil se moquera de toi quand il te verra toute noire ; tiens, voilà tout ce qu'il faut pour ça.

En effet un grand baquet plein d'eau était posé au soleil à côté de la porte. Heidi y courut et commença à barboter et à se frotter avec ardeur. Pendant ce temps le grand-père était rentré dans le chalet et criait à Pierre :

— Arrive ici, général en chef des chèvres ! et apporte-moi ton havresac !

Pierre, fort étonné, obéit à l'appel et tendit au Vieux la sacoche dans laquelle il portait son maigre dîner.

— Ouvrez-la ! dit le vieillard.

Puis il y fourra un gros morceau de pain et un morceau de fromage proportionné. Pierre, stupéfait, ouvrait tout grands ses yeux ronds, car la portion de Heidi était bien de moitié plus grosse que celle qu'il emportait pour lui.

— Il faut aussi prendre l'écuëlle, continua le Vieux, parce que la petite ne peut pas comme toi prendre le lait au pis de la chèvre. Tu lui traitas deux tasses pleines à midi ; la petite ira avec toi et restera jusqu'à ce que tu reviennes. Fais attention qu'elle n'aille pas tomber en bas des rochers, entends-tu ?

En ce moment, Heidi rentrait en courant.

— Est-ce que le soleil se moquera de moi à présent, grand-père ? demanda-t-elle.

Dans sa crainte du soleil, elle s'était frottée si vigoureusement avec le linge grossier suspendu près du baquet, que son visage, son cou et ses bras en étaient devenus rouge écarlate.

III
SUR L'ALPAGE

III

LE LENDEMAIN MATIN, UN COUP DE SIFFLET aigu réveilla Heidi. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un beau rayon brillant arrivait sur son lit par la lucarne, et faisait étinceler comme de l'or tout ce qui l'entourait. Elle promena autour d'elle un regard très étonné, ne se rappelant plus où elle était. Mais en entendant retentir devant la maison la voix grave du grand-père, tout lui revint à la fois : son voyage de la veille, son arrivée sur l'alpe et la journée passée dans le chalet où elle allait toujours demeurer. Quel bonheur de ne plus vivre avec la vieille Ursula ! elle était si sourde et toujours si gelée qu'elle se tenait toute la journée au com du feu de la cuisine ou près du fourneau de la chambre. Heidi était obligée de rester près d'elle et de ne pas quitter la maison, afin que la vieille, qui ne pouvait pas l'entendre, pût au moins la surveiller du regard. Aussi combien Heidi s'était-elle souvent sentie à l'étroit, et combien aurait-elle aimé pouvoir courir dehors en toute liberté ! Et maintenant, quel bonheur de se réveiller dans une nouvelle maison, de penser à tout ce qu'elle avait vu la veille, à tout ce qu'elle verrait encore, et en tout premier lieu à Brunnette et Blanchette !

Elle sauta lestement à bas du lit et fut prête en quelques minutes, car elle n'avait pas à faire une toilette compliquée. Elle descendit l'échelle et bondit hors du chalet. Pierre le chevrier était déjà là avec son troupeau, et le grand-père était en train de faire

Il sourit en la rassurant et ajouta :

— Sais-tu quoi ? Ce soir, quand tu reviendras, tu te plongeras tout entière dans le baquet, comme un poisson ; car, lorsqu'on va nu-pieds comme les chèvres, on ne revient pas bien propre à la maison.

Maintenant, partez !

Et voilà les deux enfants grimpaient gaiement côte à côte, suivis des chèvres. Pendant la nuit, le vent avait chassé tous les nuages, on ne voyait partout que l'azur profond du ciel ; un soleil resplendissant brillait sur les verts pâturages, et toutes les petites fleurs bleues et jaunes s'ouvraient gaiement à sa lumière et semblaient sourire à Heidi. Le pâturage en était jonché ; il y avait de véritables tapis de primevères roses ; ailleurs brillaient les jolies gentianes bleues, et partout s'épanouissaient les délicats hélanthèmes. Heidi était hors d'elle ; dans son ravissement, à la vue de toutes ces jolies fleurs doucement balancées sur leurs tiges, elle oubliait tout à fait les chèvres et même Pierre, s'en allait cueillant à pleines mains, criant de joie et sautillant de droite et de gauche ; ici, c'était tout rouge, là, tout bleu ; elle aurait voulu courir de tous les côtés à la fois et avait déjà rempli de fleurs son tablier ; elle voulait les emporter à la maison et les planter dans le toit pour que sa chambre à coucher ressemblât à la prairie. Le pauvre Pierre, qui était chargé de la surveiller, avait bien à faire ce jour-là, à regarder de tous les côtés à la fois, d'autant plus que ses yeux ronds n'avaient pas l'habitude de se tourner bien vite ; les chèvres étaient comme Heidi, elles couraient dans toutes les directions, et Pierre devait sans cesse siffler, appeler, faire claquer son fouet pour rassembler toutes les fugitives.

— Où es-tu donc, Heidi ? cria-t-il enfin d'un ton assez fâché.

— Ici, répondit une voix qui semblait appartenir à une personne invisible.

Pierre ne pouvait pas découvrir Heidi, parce qu'elle



Elle avait déjà rempli de fleurs son tablier.

était assise par terre derrière un mamelon, au milieu d'un vrai champ d'orchis-vanille ; tout l'air était tellement rempli de leur douce odeur, que Heidi n'avait jamais rien respiré d'aussi délicieux. Assise au milieu des fleurs, elle aspirait à pleins poumons ce parfum pénétrant.

— Arrive donc ! cria Pierre, et tâche de ne pas tomber en bas des rochers ; le grand-père l'a défendu !

— Où sont-ils, les rochers ? demanda Heidi sans bouger de sa place, car chaque bouffée de vent embaumé la ravissait davantage.

— Là-haut, tout en haut ! Il y a encore un bon bout de chemin, ainsi viens vite ! Et puis, tout là-haut il y a le vieil épervier qui croasse !

Cela fit son effet. Immédiatement Heidi sauta sur ses pieds et courut vers Pierre en tenant son tablier plein de fleurs.

— Tu en as assez, à présent, lui dit-il ; tu restes toujours en arrière, et puis, si tu les prends toutes aujourd'hui, il n'en restera point pour demain.

Cette dernière raison acheva de convaincre Heidi ; du reste son tablier était plein, et elle se remit en marche à côté de Pierre. Les chèvres aussi étaient devenues plus sages, parce qu'elles sentaient déjà de loin la bonne herbe de l'alpage, et elles grimpaient tout droit, sans s'arrêter, pour arriver plus vite.

L'alpage, où Pierre avait l'habitude de faire halte avec ses chèvres et d'établir ses quartiers pour la journée, était au pied même des hauts rochers qui dressaient vers le ciel leurs cimes nues et abruptes. Le pâturage se terminait d'un côté par un précipice à pic, et le grand-père avait en raison de rappeler aux enfants d'y prendre garde.

Une fois arrivé, Pierre ôta sa sacoche et la déposa soigneusement dans un creux, car il savait que si le vent venait à souffler par violentes rafales, il pourrait bien lui emporter son dîner tout en bas de la montagne. Ayant pris ces précautions, il s'étendit tout de

son long sur le gazon en plein soleil, pour se remettre des fatigues de la grimpe.

Pendant ce temps, Heidi avait détaché son tablier, l'avait noué en paquet avec les fleurs dedans, et l'avait déposé dans le creux, à côté de la sacoche ; puis elle s'assit auprès de Pierre et regarda autour d'elle. Tout en bas, la vallée était plongée dans l'éclatante lumière du matin ; droit devant Heidi s'étendait un grand, grand glacier qui se détachait sur le ciel bleu foncé ; à gauche, une énorme masse de rochers d'où s'élevait comme une tour de granit, nue et abrupte, penchée d'un air grave au-dessus de l'alpage et des enfants. Heidi se taisait et regardait ; un grand, profond silence l'environnait ; le vent caressait doucement, en passant, les délicates campanules et les jolies étoilles dorées qui s'inclinaient sur leur tige déliée. Pierre s'était endormi et les chèvres grimpaient tout autour dans les broussailles. Heidi ne s'était jamais de toute sa vie sentie si heureuse ; elle aspirait avec délice la fraîche haleine des monts, le parfum des fleurs et jus-qu'aux rayons d'or du soleil ; elle n'avait plus qu'une seule envie, celle de rester toujours, toujours ainsi !

Un temps assez long s'écoula de cette manière. A la fin, Heidi avait tant de fois regardé les pics rébarbatifs au-dessus de sa tête, qu'ils lui paraissaient maintenant presque comme de vieux amis au regard bienveillant.

Tout à coup retentit un cri perçant, un croassement aigu. Elle regarda en l'air et vit un énorme oiseau comme elle n'en avait encore jamais vu, qui tournoyait au-dessus de sa tête, les ailes déployées, décrivant de larges cercles et poussant des cris rauques et sauvages.

— Pierre ! Pierre ! réveille-toi ! s'écria Heidi. Voistu l'épervier ! regarde !

Pierre se leva tout de suite à l'appel de Heidi et regarda avec elle l'oiseau de proie qui s'élevait toujours plus haut vers le ciel et disparut enfin derrière les rochers gris.

— Où est-il allé ? demanda Heidi qui avait suivi l'oiseau des yeux.

— Chez lui, dans son nid.

— Est-ce là-haut chez lui ? Qu'il doit faire beau demeurer si haut ! Pourquoi cri-t-il comme cela ? continua-t-elle.

— Parce que c'est comme ça, expliqua Pierre.

— Si nous grimpons là-haut pour voir où il demeure ?

— Oh ! oh ! oh ! interrompit Pierre, marquant dans son intonation un déplaisir croissant ; les chèvres ne peuvent pas grimper tout là-haut, et le grand-père a dit qu'il ne voulait pas que tu tombes en bas des rochers.

Là-dessus Pierre se mit à siffler et à appeler si fort que Heidi se demanda ce qui allait se passer. Mais il paraît que les chèvres connaissent ce signal, car elles arrivèrent l'une après l'autre en gambadant, et tout le troupeau fut bientôt rassemblé, les uns broutant quelques plantes, d'autres courant ici et là, d'autres enfin se battant un peu avec leurs cornes pour passer le temps. Heidi courait et sautait au milieu du troupeau ; c'était pour elle une joie indescriptible et jus-qu' alors inconnue de voir ces jolies bêtes si agiles jouer si drôlement entre elles ; elle allait de l'une à l'autre pour faire leur connaissance, car chacune avait son air à elle et ses manières particulières.

Pendant ce temps, Pierre avait vidé la sacoche et posé sur le gazon les quatre morceaux qu'elle contenait, bien arrangés en forme de carré, les gros morceaux du côté de Heidi, et les plus petits de son côté, car il se rappelait bien pour qui étaient les gros ; puis il prit l'écuelle, alla traire Blanchette qui donna de son beau lait bien frais, et posa l'écuelle pleine au milieu du carré. Alors il appela Heidi, mais il fallut crier encore plus fort que pour les chèvres ; l'enfant s'amusa tellement à regarder leurs sauts et leurs gambades, qu'elle ne voyait et n'entendait rien d'autre.

Pierre cria si fort que cela retentit jusque dans les rochers ; Heidi entendit enfin et arriva en courant à l'endroit où la table était mise. Cette vue excita encore davantage sa joie et son enthousiasme, et elle se mit à danser tout autour de ce repas appétissant.

— As-tu bientôt fini de sauter ? C'est le moment de dîner ; assieds-toi et commence, dit Pierre.

Heidi s'assit par terre.

— Est-ce que le lait est pour moi ? demanda-t-elle en admirant encore le beau carré avec la tasse au milieu.

— Oui, répondit Pierre, et les deux gros morceaux sont aussi pour toi, et quand tu auras bu cette tasse, j'irai t'en traire encore une ; après, ce sera mon tour.

— De quelle chèvre est-ce que tu traitas ton lait ?

— De la mienne, celle qui s'appelle Escargot. Mais commence à manger !

Heidi but d'abord le lait, et dès que sa tasse fut vide, Pierre se leva pour la lui remplir une seconde fois. Ensuite elle fit deux portions de son pain, garda pour elle la plus petite et tendit l'autre à Pierre, avec toute sa part de fromage, en disant :

— Tiens, prends ça, moi j'en ai assez.

Pierre resta muet d'étonnement, car il n'aurait jamais pu en faire ni en dire autant pour son compte. Il hésitait, ne sachant pas au juste si Heidi plaisantait ; mais elle lui tendait toujours le morceau de pain avec le fromage, et comme il n'avancait pas la main pour les prendre, elle les lui posa sur les genoux. Alors il vit bien que c'était pour de bon, et la remerciant d'un mouvement de la tête, il commença un repas comme il n'en avait encore jamais fait dans toute son existence de chevrier. Quant à Heidi, elle regardait à tout moment les chèvres.

— Dis-moi leurs noms, Pierre ! demanda-t-elle.

Ce n'était pas bien difficile ; il se souvenait d'autant mieux de tous ces noms qu'il n'avait pas beaucoup d'autres choses à garder dans sa tête. Il les nomma

donc l'une après l'autre sans se tromper, les montrant du doigt à mesure. Heidi écoutait et regardait avec la plus grande attention. Au bout d'un moment, elle pouvait aussi les reconnaître et dire tous leurs noms, car chacune avait des manières à elle qui la distinguaient des autres ; il suffisait de bien les regarder, et c'est ce qu'elle faisait. Il y avait d'abord le Grand Turc qui voulait toujours donner des coups avec ses grosses cornes, aussi les autres chèvres se sauvaient-elles à son approche, ne voulant rien avoir affaire avec lui. La Linotte seule, si maigre et si agile, n'avait pas peur de lui ; au contraire, elle se retournait contre lui d'un air si menaçant que le Grand Turc s'arrêtait court et cessait ses attaques, car la Linotte était très batailleuse et avait aussi des cornes pointues. Il y avait aussi Bellette, toute petite et toute blanche, qui bêlait toujours d'un ton plaintif, aussi Heidi avait-elle déjà plus d'une fois couru vers elle pour l'apaiser. Comme elle recommençait juste à ce moment, Heidi passa son bras autour du cou de la pauvre chevrette et lui dit d'un ton compatissant :

— Qu'as-tu, Bellette ? pourquoi fais-tu comme si tu appelaux au secours ?

La petite chèvre se serra contre l'enfant d'un air confiant et cessa de se plaindre. Pierre, toujours assis par terre et toujours occupé à manger son pain, continua la conversation en haussant la voix :

— Elle fait comme ça parce que la vieille ne vient plus ; ils l'ont vendue avant-hier à Mayenfeld, et elle ne viendra plus au pâturage.

— Qui est-ce, la vieille ? demanda Heidi.

— Eh bien, c'est sa mère !

— Où est sa grand'mère ?

— Elle n'en a point.

— Et son grand-père ?

— Elle n'en a point non plus.

— Ah ! pauvre petite Bellette ! s'écria Heidi en pressant tendrement le petit animal contre elle. Mais

il ne faut plus te plaindre et gémir ainsi ; sais-tu, je viendrai tous les jours avec toi, alors tu ne seras plus toute seule, et si tu as besoin de ta maman, tu pourras venir vers moi.

Bellette frotta sa tête contre l'épaule de Heidi d'un air tout content et cessa ses bêlements plaintifs. Pierre, qui avait enfin fini de dîner, s'approcha à son tour du troupeau. Blanchette et Brunette étaient de beaucoup les plus belles chèvres de la bande ; elles étaient très propres et avaient un certain air distingué, se tenant toujours à part des autres et évitant particulièrement le voisinage du Grand Turc qu'elles semblaient mépriser. Toutes les chèvres s'étaient peu à peu remises à grimper dans les broussailles, chacune à sa manière, celles-ci sautant d'un air délibéré par-dessus le moindre obstacle, celles-là cherchant avec attention les petites herbes les plus délicates, le Grand Turc essayant ses attaques à droite et à gauche. Blanchette et Brunette grimpaient sagement et trouvaient tout de suite les meilleures touffes qu'elles se mettaient bien vite à brouter. Heidi, les mains derrière le dos, contemplait tout cela avec la plus grande attention.

— Pierre, dit-elle enfin à son compagnon qui s'était de nouveau éteint sur l'herbe, c'est tout de même Blanchette et Brunette qui sont les plus jolies.

— Je sais bien, répondit-il. Le Vieux les frotte et les lave et leur donne du sel, et c'est lui qui a la meilleure étable.

Mais tout à coup, voilà Pierre qui se lève d'un bond et se met à courir dans la direction du troupeau, suivi de Heidi qui ne veut pas rester en arrière si quelque chose doit se passer. Pierre court du côté où les rochers forment un précipice et où une chèvre imprudente, si elle s'y aventurait, pourrait tomber et se casser les pattes. Il avait vu la téméraire Linotte gambader de ce côté, et il arriva juste au moment où la chevrette allait d'un saut atteindre le bord du précipice. Pierre, en voulant l'attraper, perdit l'équilibre et tomba par

terre, mais dans sa chute il eut le temps de saisir la chèvre par une jambe et de la retenir de toutes ses forces. La Linotte faisait entendre des bêlements de colère et d'indignation en se voyant empêchée de continuer sa petite expédition aventureuse, et elle tirait en avant tant qu'elle pouvait. Pierre appela Heidi à son aide ; il ne pouvait pas se relever, et il arrachait presque la jambe à la Linotte. Heidi arriva tout de suite et mesura d'un coup d'œil cette fâcheuse situation. Vite, elle arracha du sol une poignée d'herbe odorante, et l'approchant du museau de la Linotte, elle lui parla d'un ton persuasif :

— Viens ! viens ! Linotte ! sois raisonnable ! vois-tu, si tu tombais là, tu te casserais la jambe, et cela te ferait terriblement mal.

La chevrete s'était rapidement retournée et regardait, sans se faire prier, l'herbe que Heidi lui tendait. Pierre en profita pour se remettre sur ses jambes ; il saisit bien vite la Linotte par la corde à laquelle pendait sa clochette, Heidi la prit aussi de l'autre côté, et tous deux ramènèrent tranquillement la vagabonde vers le troupeau. Une fois qu'elle fut en sûreté, Pierre leva son fouet et se prépara à lui donner une bonne correction ; la Linotte, qui comprenait ce qui allait se passer, reculait toute craintive. Mais Heidi s'écria :

— Non, non, Pierre, il ne faut pas la battre, regarde comme elle tremble !

— Elle l'a mérité ! grogna Pierre en levant de nouveau son fouet.

Heidi s'élança vers lui, lui retint le bras et s'écria indignée :

— Tu ne dois pas la battre ! Ça lui ferait mal ; laisse-la aller.

Pierre regardait plein d'étonnement l'air d'autorité de Heidi dont les yeux noirs étincelaient d'indignation ; involontairement il abaissa son fouet.

— Eh bien ! je la laisserai aller si tu me donnes encore de ton fromage demain, dit-il enfin, car il

voulait au moins avoir un dédommagement pour sa peur.

— Oui, je te le donnerai, le morceau tout entier si tu veux, demain et tous les autres jours ; je n'y tiens pas ; et je te donnerai aussi du pain comme aujourd'hui, mais il ne faudra jamais battre la Linotte, ni Bellette, ni les autres chèvres.

— Ça n'est bien égal, répliqua Pierre en manière de consentement.

Alors il laissa aller la coupable, et la Linotte, enchantée, rejoignit en quelques bonds le reste du troupeau.

Pendant ce temps le jour tirait à sa fin sans que les enfants serablissent s'en apercevoir ; le soleil descendait à l'horizon et était sur le point de disparaître derrière les montagnes. Heidi s'était de nouveau assise dans l'herbe pour contempler à son aise les campanules et les hébanthèmes tout illuminés par les rayons du soleil couchant ; une vapeur dorée semblait répandue sur l'herbe, et les hauts rochers commençaient aussi à briller et à étinceler. Heidi se leva d'un bond en s'écriant :

— Pierre, Pierre, ça brûle ! ça brûle ! Toutes les montagnes brûlent, et la neige là-haut, et aussi le ciel ! Regarde, regarde comme les rochers sont en flammes ! Oh ! la belle neige, comme du feu ! Pierre, regarde donc, le feu prend aussi chez l'épervier ! Vois-tu les rochers, les sapins ! Tout, tout brûle !

— C'est toujours comme ça, répondit Pierre tout tranquillement en tressant son fouet ; mais ce n'est pas du feu.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? s'écria Heidi qui ne savait pas de quel côté se tourner pour tout voir, tellement c'était beau. Qu'est-ce que c'est, dis, Pierre ? répétait-elle.

— Ça vient tout seul, comme ça, répliqua-t-il.

— Oh ! regarde ! s'écria Heidi toujours plus excitée, les voilà tous à coup qui deviennent roses ! Vois-tu

celle-là qui a de la neige, et celle-là, là-bas, toute pointue ! Comment s'appellent-elles, Pierre ?

— Les montagnes n'ont pas de noms, répondit-il. — Que c'est beau, cette neige toute rose ! Oh ! comme il y a des roses là-haut sur les rochers ! Bon, voilà que cela devient tout gris ! Et à présent c'est tout éteint ! Oh ! Pierre, c'est fini !

Et Heidi s'assit sur l'herbe d'un air très désappointé, comme si tout était réellement fini.

— Ce sera la même chose demain, dit Pierre ; lève-toi, il faut partir.

Il siffla et appela pour rassembler les chèvres, et toute la bande prit le chemin du retour.

— Est-ce que ce sera tous les jours comme ça ? tous les jours quand nous viendrons au pâturage ? demanda Heidi en descendant de l'alpage.

— Presque tous les jours.

— Mais sûr demain ?

— Oui, oui, sûr demain.

Alors Heidi fut rassurée. Elle avait reçu tant d'impressions diverses, il se passait tant de choses dans son esprit, qu'elle ne pouvait pas parler, et le silence régna entre les enfants jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au chalet. Le grand-père était assis sous les sapins, sur un banc qu'il y avait placé et où il attendait ses chèvres chaque soir, parce qu'elles arrivaient toujours de ce côté-là. Heidi s'élança vers lui, suivie de Blanchette et de Brunette qui connaissaient bien leur maître et leur écurie.

Pierre lui cria encore :

— Tu reviendras demain, n'est-ce pas ? Bonne nuit ! (Car il avait ses raisons pour désirer que Heidi revint au pâturage.)

Heidi retourna vite vers lui pour lui tendre la main et l'assurer qu'elle ne manquerait pas de l'accompagner, puis elle courut encore après Bellette, la prit par le cou et lui dit :

— Dors bien, Bellette, et rappelle-toi que je serai

de nouveau là demain, et que tu ne dois plus bêler si tristement.

Bellette tourna la tête vers Heidi et la regarda avec des yeux bien doux et bien reconnaissants, puis elle rejoignit le troupeau en gambadant. Heidi revint sous les sapins.

— Oh ! grand-père, comme c'était beau ! s'écria-t-elle en approchant. Le feu, les roses sur les rochers et les fleurs bleues et jaunes ! et regarde ce que je te rapporte !

Et Heidi secoua aux pieds du grand-père la provision de fleurs qu'elle avait apportées dans son tablier. Mais les pauvres fleurs, quel air elles avaient ! Heidi ne les reconnaissait plus. C'était tout comme du foin ; plus une seule petite corolle n'était ouverte.

— Oh ! grand-père, qu'est-ce qu'elles ont ? s'écria Heidi tout effrayée. Elles n'étaient pas ainsi ; pourquoi ont-elles cet air ?

— Parce qu'elles sont faites pour rester dans l'herbe au soleil, et non pas dans ton tablier, répondit le grand-père.

— Alors je ne veux plus jamais en cueillir ! Mais, grand-père, pourquoi l'épervier a-t-il croassé si fort ?

— Pour le moment, il te faut aller dans l'eau, et moi à l'écurie pour traire, et quand nous nous retrouverons pour le souper, je te l'expliquerai.

Ainsi fut fait ; et plus tard, lorsque Heidi fut assise sur son grand tabouret devant son écuelle de lait, le grand-père à ses côtés, elle renouvela aussitôt sa question :

— Pourquoi l'épervier croasse-t-il si fort, grand-père ?

— C'est parce qu'il se moque des gens là en bas, qui vivent rassemblés en grand nombre dans les villages et se fâchent les uns contre les autres. Il leur crie toujours : « Si vous vous séparez et que chacun allât son chemin et choisît son rocher comme moi, vous n'en seriez que mieux ! »

Le ton presque sauvage avec lequel le grand-père avait prononcé ces dernières paroles ajouta encore à l'impression que le cri de l'oiseau avait faite sur l'enfant.

— Pourquoi les montagnes n'ont-elles point de noms, grand-père ? demanda-t-elle encore.

— Elles ont bien des noms, répondit-il, et si tu m'en décris une que je connaisse, je te dirai comment elle s'appelle.

Heidi lui décrivit alors la montagne aux grands rochers, telle qu'elle l'avait vue avec ses deux grosses tours, et le grand-père dit :

— C'est bien ça, je la connais, elle s'appelle le Falkniss. En as-tu vu encore d'autres ?

Heidi lui fit la description du grand glacier et de la neige qui avait été comme en feu, puis toute rose, puis toute pâle comme si elle s'était éteinte.

— Je le reconnais aussi, dit le grand-père, c'est le Cäsiplana. Ainsi tu t'es bien amusée à l'alpage ?

Heidi se mit alors à lui raconter sa journée et tout ce qu'elle avait vu, surtout le feu du soir, et il fallut que le grand-père expliquât aussi d'où cela venait, parce que Pierre n'avait pas su le lui dire.

— Vois-tu, dit le grand-père, c'est le soleil, quand il dit bonne nuit aux montagnes ; il leur lance encore ses plus beaux rayons pour qu'elles ne l'oublient pas jusqu'au matin.

Cette explication plut à Heidi qui pouvait à peine attendre qu'il fût jour pour remonter à l'alpage et voir encore une fois comment le soleil dit bonsoir aux montagnes.

Mais en attendant il fallait aller se coucher ; elle dormit toute la nuit du plus doux sommeil sur son lit de paille, et rêva de montagnes éblouissantes, de roses rouges, et surtout de Bellette et de ses joyeuses gambades.



IV

CHEZ LA GRAND'MÈRE

LE JOUR SUIVANT, LE SOLEIL SE LEVA AUSSI radieux que la veille. Pierre et les chèvres repartirent à l'heure accoutumée et toute la troupe reprit le chemin de l'alpage. Il en fut ainsi tout l'été, jour après jour, tant et si bien que Heidi, toute brunie par le grand air et le soleil, devenait chaque jour plus forte et plus robuste. Rien ne manquait à son bonheur ; elle vivait heureuse et insouciante, au jour le jour, comme les petits oiseaux dans la forêt. Quand l'automne fut venu, et que le vent commença à souffler plus fort sur la montagne, il arriva plus d'une fois que le grand-père dit à l'enfant, le matin :

— Aujourd'hui, tu resteras à la maison, Heidi ; le vent pourrait bien t'emporter d'un coup dans la vallée, un brin d'enfant comme toi !

Ces matins-là, Pierre prenait l'air tout à fait malheureux, car alors tout était changé pour lui à l'alpage. D'abord il ne savait que faire de son temps et s'en nuyait terriblement sans sa petite compagne ; puis, c'en

était fait aussi de ses copieux diners ; enfin, les chèvres même lui donnaient doublement de peine ces jours-là, car elles étaient si bien accoutumées à la présence de Heidi, qu'elles ne voulaient plus marcher et se dispersaient de tous les côtés quand elle n'était pas là.

Quant à Heidi, elle n'était jamais malheureuse, car chaque jour lui apportait quelque perspective agréable. Elle préférerait sans doute grimper avec le troupeau à l'alpage où elle pouvait cueillir des fleurs, voir l'épervier, et regarder sauter les chèvres parmi lesquelles il ne manquait jamais de se passer des choses drôles. Mais à défaut de ces plaisirs, Heidi s'amusaient également à voir le grand-père clouer, scier, charpenter ; et c'était pour elle une joie toute particulière quand elle se trouvait à la maison un jour où le grand-père fabriquait les petits fromages de chèvre ; elle ne pouvait se lasser de le voir aller et venir tout occupé de ses préparatifs, et, retroussant ses manches, plonger ses bras nus dans la chaudière pour en remuer le contenu. Mais ce qui avait le plus d'attrait pour Heidi, c'était la chanson du vent dans les grands sapins, derrière le chalet. De temps en temps elle quittait son occupation, quelle qu'elle fût, pour écouter sous les arbres, car rien ne lui paraissait aussi beau que ce bruissement profond et mystérieux qui passait dans les hautes branches ; elle ne pouvait se lasser de regarder et de prêter l'oreille à cette musique sauvage du vent secouant de toutes ses forces les grands arbres échevelés.

Le soleil n'était plus chaud comme en été. Heidi avait dû sortir de l'armoire ses bas et ses souliers, et sa robe, car l'air devenait chaque jour plus froid. Lorsqu'elle était sous les sapins, le vent la transportait de part en part. Mais il n'y avait pas là de quoi retenir à la maison, quand elle avait envie de sortir.

Enfin le froid arriva pour tout de bon, et quand Pierre montait le matin à l'alpage, il soufflait dans ses doigts pour les déraïdir. Puis un beau matin, en se

réveillant, Heidi trouva toute la montagne couverte d'une neige épaisse tombée pendant la nuit, et plus un brin de verdure auprès ou au loin. Ce jour-là, Pierre le chevrier cessa de monter au pâturage avec ses bêtes. Heidi, installée près de la fenêtre, regardait à travers les vitres les épais flocons tomber sans interruption et la neige devenir toujours plus haute jusqu'à ce qu'elle atteignît le bord de la fenêtre, puis monter plus haut encore, si bien qu'on ne pouvait plus ouvrir et qu'on était comme emprisonné dans le chalet. Heidi trouvait tout cela très amusant ; elle allait et venait d'une fenêtre à l'autre pour voir ce qui allait arriver, si la neige finirait par couvrir toute la maison, et si l'on serait obligé d'allumer une chandelle en plein jour. Mais les choses n'en vinrent pourtant pas là : le jour suivant, comme il avait cessé de neiger, le grand-père put sortir pour débayer la neige tout autour du chalet, en faisant de grands tas qui ressemblaient à autant de montagnes, et bientôt les fenêtres et la porte furent complètement débloquées.

Heureusement que le grand-père y avait pensé tout de suite, car dans l'après-midi de ce même jour, tandis qu'il était assis au coin du feu en compagnie de Heidi, chacun sur son trépid (il y avait longtemps que le grand-père en avait fabriqué un pour l'enfant), on entendit au dehors un bruit de pas qui s'approchaient, puis des coups répétés contre la porte ; elle s'ouvrit enfin et Pierre le chevrier entra, frappant encore du pied contre le seuil pour secouer la neige de ses souliers. Il était tout blanc des pieds à la tête ; il avait dû se frayer un chemin à travers les épaisses couches de neige, et il en était resté à ses vêtements de gros morceaux que le froid intense avait gelés ; mais il n'avait pas pour cela renoncé à poursuivre son chemin ; il voulait arriver jusqu'au chalet, car il y avait huit jours entiers qu'il n'avait vu Heidi.

— Bonssoir ! fit-il en entrant.

Il s'approcha tout de suite du feu sans dire un mot

de plus, mais tout son visage était épanoui, et on voyait qu'il était bien content d'être là. Heidi l'examina avec le plus grand étonnement, car à peine fut-il resté quelques minutes près du feu, que la neige qui couvrait ses vêtements commença à fondre, et bientôt Pierre parut transformé en véritable cascade.

— Eh bien ! général, comment vas-tu ? dit alors le grand-père ; te voilà maintenant sans armée, et il s'agit de ronger de nouveau le crayon !

— Pourquoi ronger le crayon, grand-père ? demanda aussitôt Heidi.

— Parce qu'en hiver on va à l'école ; là il faut apprendre à lire et à écrire, et quelquefois ça ne va pas tout seul, alors ça aide un peu quand on ronge le bout de son crayon, n'est-ce pas, général ?

— Oui, c'est vrai, affirma Pierre.

Immédiatement l'intérêt de Heidi fut éveillé, et elle eut toutes sortes de questions à faire à Pierre sur ce qui se passait à l'école, ce qu'on y voyait, ce qu'on y entendait. Comme les conversations duraient toujours longtemps avec Pierre, il put pendant ce temps se sécher du haut en bas. Il lui fallait toujours de grands efforts pour trouver les mots qui exprimaient ce qu'il voulait dire ; mais cette fois il avait encore plus à faire que d'habitude, parce qu'à peine était-il arrivé au bout d'une réponse que Heidi lui posait déjà une nouvelle question, ou même deux ou trois à la fois auxquelles il fallait presque toujours répondre par toute une phrase.

Le grand-père était demeuré silencieux pendant cette conversation ; mais plus d'une fois les coins de sa bouche avaient remué d'une drôle de façon, ce qui était toujours signe qu'il écontrait.

— Allons, général, quand on a été au feu, on a besoin de reprendre des forces ! Viens, tu seras de la partie !

En disant ces mots, le Vieux se leva et alla dans l'armoire chercher le souper, pendant que Heidi

mettait les tabourets autour de la table. Depuis son arrivée au chalet, le grand-père avait encore fabriqué un long banc contre le mur, et d'autres plus petits où il y avait place pour deux personnes, car Heidi aimait à se tenir toujours à côté du grand-père, partout où il allait et où il s'asseyait. Il y avait donc assez de sièges pour eux trois. Pierre ouvrit démesurément ses yeux ronds quand il vit l'énorme morceau de viande séchée que le Vieux avait posé sur sa tranche de pain ; il y avait longtemps qu'il ne s'était vu à pareille fête.

Quand le joyeux repas fut terminé et qu'il commença à faire sombre, Pierre se prépara au départ. Il avait déjà dit « bonsoir » et « merci », et franchi le seuil pour s'en aller, quand il revint encore sur ses pas pour dire à Heidi :

— Je remonterai encore dimanche prochain, et la grand'mère a dit que tu pourrais bien venir une fois chez elle.

Cette idée était nouvelle pour Heidi, mais elle s'empara immédiatement de son imagination, et le jour suivant la première chose qu'elle dit fut :

— Grand-père, il faut que je descende voir la grand'mère ; elle m'attend.

— Il y a trop de neige, répondit-il.

Mais Heidi n'abandonna pas son projet ; puisque la grand'mère lui avait fait dire de venir auprès d'elle, il fallait bien y aller ! Aussi ne se passa-t-il pas un seul jour que l'enfant ne répétât au moins cinq ou six fois :

— Grand-père, bien sûr je devrais aller aujourd'hui chez la grand'mère ; elle m'attend toujours.

Le quatrième jour, il avait gelé très fort et la neige craquait sous les pieds à chaque pas, tandis qu'un beau soleil entraînait par la fenêtre. Heidi, assise sur son tabouret et mangeant son dîner, répéta comme d'habitude son petit refrain :

— Aujourd'hui je devrais aller chez la grand'mère ; elle doit trouver le temps bien long !

Cette fois le grand-père se leva de table, monta à la

fenière et redescendit bientôt avec le sac qui servait de couverture à Heidi, en disant :

— Allons, arrive !

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois, elle sauta à bas de son tabouret et s'élança hors du chalet. Les vieux sapins se taisaient ; leurs longues branches étaient couvertes de belle neige blanche étincelante, et le soleil jetait sur tout cela un éclat si éblouissant, que Heidi, dans des transports d'admiration, ne cessait de crier :

— Sors vite, grand-père ! sors vite ! c'est comme si les sapins étaient en or et en argent !

Le grand-père, qui était entré sous le hangar, en ressortit bientôt, poussant devant lui un large traîneau ; ce traîneau, destiné à transporter le bois dans la montagne, était muni sur le devant d'une forte traverse ; quand on y était assis, on pouvait appuyer les pieds sur le sol des deux côtés et diriger ainsi la descente. Le grand-père, après avoir dîment admiré les sapins, prit place dans le traîneau, enveloppa Heidi dans le grand sac pour qu'elle eût bien chaud, et l'assit sur ses genoux en l'entourant de son bras gauche et la tenant pressée contre lui ; puis, de la main droite il saisit la traverse pour se maintenir en équilibre, et donna un vigoureux élan avec les deux pieds. Le traîneau partit comme une flèche et glissa le long du sentier avec une telle rapidité, que Heidi croyait voler comme un oiseau et poussait de vrais cris de joie. Soudain, le traîneau s'arrêta net. On était arrivé devant le chalet de Pierre le chevrier. Le grand-père posa l'enfant à terre, lui enleva le sac dans lequel elle était enveloppée et dit :

— Maintenant, entre, et quand il commencera à faire sombre tu te mettras en chemin pour revenir.

Puis il retourna son traîneau et, le tirant derrière lui, commença à graver le sentier.

Heidi ouvrit la porte et entra dans une chambre très petite et très sombre. Il y avait dans un coin un

loyer et quelques plats sur des rayons ; c'était la cuisine. Au fond était une seconde porte que Heidi poussa et qui la conduisit dans une autre chambre étroite et basse. Ce n'était pas un chalet de berger comme celui du grand-père, avec une seule grande pièce en bas et une fenière au-dessus ; mais une vieille petite maison où tout était bas, étroit et resserré. Lorsque Heidi entra dans la chambre, elle se trouva devant une table auprès de laquelle était une femme qui raccommodait la veste de Pierre ; Heidi la reconnut bien vite. Dans un coin était assise une petite vieille toute ridée qui filait. Heidi comprit tout de suite qui elle était, et s'avança vers le rouet en disant :

— Bonjour, grand-mère ; je viens te voir aujourd'hui ; as-tu trouvé le temps long jusqu'à ce que je vienne ?

La grand-mère releva la tête et chercha la main qui était tendue vers elle ; quand elle l'eut saisie, elle la garda un moment dans les siennes sans parler, puis elle dit enfin :

— Es-tu la petite de l'Alpe ? est-ce toi qui es la petite Heidi ?

— Oui, oui, répondit l'enfant ; le grand-père vient justement de m'amener en traîneau.

— Est-ce possible ! comme tu as la main chaude ! Dis donc, Brigitte, le Vieux est-il vraiment descendu avec cette petite ?

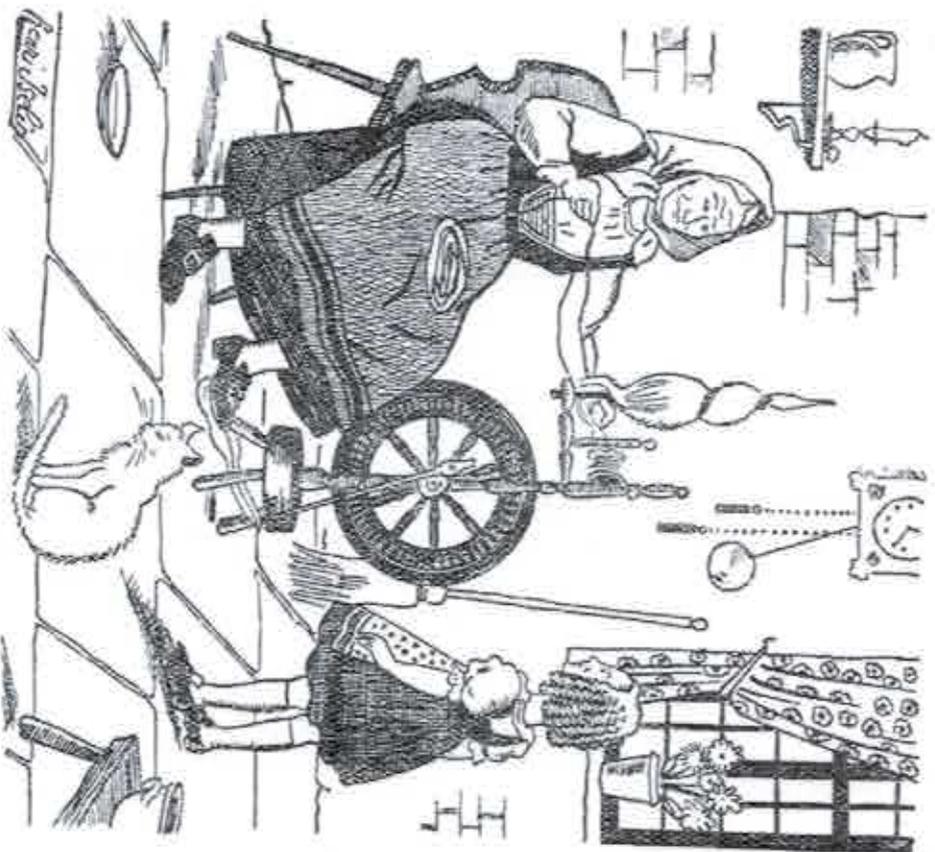
Brigitte, la mère de Pierre, qui cousait près de la table, s'était levée et examinait l'enfant, des pieds à la tête, avec l'expression de la plus grande curiosité.

— Je ne sais pas, mère, dit-elle enfin, si c'est le Vieux lui-même qui l'a amenée, ce n'est pas croyable ! la petite ne sait pas ce qu'elle veut dire.

Mais Heidi regarda la femme de l'air de quelqu'un qui est sûr de son affaire, en disant :

— Je sais très bien qui m'a enveloppée dans la couverture et qui m'a amenée en traîneau ; c'est le grand-père.

— Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans tout ce que Pierre nous a raconté cet été du Vieux de l'Alpe, quand même nous avons toujours cru qu'il se trompait, dit la grand'mère. Mais qui aurait jamais cru que ce



fût possible ! je pensais que cette petite ne pourrait pas vivre trois semaines là-haut. Quelle mine a-t-elle, Brigitte ?

Brigitte avait assez examiné Heidi de tous les côtés pour être prête à répondre :

— Elle a tout à fait la tournure d'Adélaïde ; mais elle a les yeux noirs et les cheveux crépus comme ceux de Tobie et comme ceux du Vieux de là-haut ; je crois qu'elle ressemble à tous les deux.

Pendant cette conversation, Heidi n'avait pas perdu son temps. Elle avait bien regardé autour d'elle et examiné tout ce qui se trouvait dans la chambre.

— Grand'mère, dit-elle, regarde ce volet qui est décroché et qui bat toujours contre la fenêtre ; le grand-père y planterait tout de suite un clou pour qu'il ne casse pas une vitre. Regarde, regarde comme ça fait !

— Hélas ! ma bonne petite, dit la grand'mère, je ne peux plus voir, mais je l'entends assez. Et ce n'est pas seulement le volet ; tout craque et tout tremble dans la maison quand il fait du vent ; il entre partout, plus rien ne tient, et dans la nuit, quand Brigitte et Pierre sont endormis, il me vient quelquefois de grandes terreurs ; j'ai peur que toute la cabane ne s'écroule et que nous ne soyons tués tous les trois. Qui est-ce qui pourrait réparer un peu la maison ? Pierre, lui, n'y entend rien.

— Mais, grand'mère, pourquoi dis-tu que tu ne peux pas voir comment fait le volet ? Regarde, voilà qu'il recommence, regarde là !

Et Heidi désignait du doigt ce qu'elle voulait lui faire voir.

— Ah ! mon enfant, je ne peux plus rien voir, ni le volet, ni rien d'autre, répondit la grand'mère en soupirant.

— Mais si je sors et que j'ouvre tout à fait le volet pour qu'il fasse bien clair, tu pourras voir, grand'mère ?

— Non, non, cela ne servirait à rien, personne ne peut plus me faire voir clair maintenant.

— Mais si tu sortais dans la neige toute blanche, tu verrais clair, bien sûr ! Viens avec moi, grand'mère, je te montrerai comme tout est brillant dehors !

Heidi, que les paroles de la grand'mère commen-

caient à remplir d'une vague inquiétude, la prit par la main et voulut l'entraîner dehors.

— Non, enfant, laisse-moi seulement, il fera toujours nuit pour moi, même par la neige ; la lumière n'arrive plus à mes pauvres yeux.

— Peut-être que tu verras clair en été, grand'mère, reprit Heidi, toujours plus troublée, et cherchant quelque remède à cette triste situation. Tu sais, quand le soleil descend et qu'il dit bonsoir aux montagnes, alors c'est comme du feu, et les petites fleurs jaunes brillent tellement ! Bien sûr tu verras clair en été !

— Hélas ! mon enfant, je ne verrai plus jamais les montagnes comme du feu et les fleurs dorées ; il fera toujours nuit pour moi sur la terre, toujours !

Alors Heidi éclata en pleurs. Dans sa détresse, elle répétait en sanglotant :

— Est-ce que personne ne peut te faire voir clair, personne ?...

La grand'mère chercha à consoler la pauvre petite, sans y réussir de longtemps. Heidi ne pleurait presque jamais, mais quand une fois elle commençait, il semblait qu'elle ne pourrait pas se consoler. Après avoir essayé de tout pour la calmer, la grand'mère lui dit enfin :

— Viens près de moi, bonne petite Heidi, approche-toi ; je veux te dire quelque chose. Quand on ne peut plus rien voir, on est encore plus content de pouvoir entendre de bonnes paroles, et j'aime beaucoup t'écouter parler. Viens, assieds-toi à côté de moi et raconte-moi quelque chose ; dis-moi ce que tu fais là-haut et ce que le grand-père fait. Je l'ai connu autrefois ; mais voilà bien des années que je n'ai plus rien entendu dire de lui, excepté par Pierre qui ne parle pas beaucoup.

Une nouvelle idée avait traversé l'esprit de Heidi ; elle essaya bien vite ses larmes et dit d'un ton consolant :

— Attends seulement, grand'mère ; je raconterai

font au grand-père, et il te fera voir clair, et il raccommodera la maison pour qu'elle ne s'écroule pas. Il sait toujours tout arranger.

La grand'mère garda le silence, et Heidi commença à lui raconter avec beaucoup de vivacité comment elle vivait avec le grand-père, ce qu'elle voyait quand elle allait au pâturage, ce qu'elle faisait pendant ces jours d'hiver. Elle lui dépeignit toutes les jolies choses que le grand-père savait fabriquer en bois : des bancs, des chaises et des crèches pour mettre le foin de Blanchette et de Brunette, un grand baquet pour se baigner en été, et une écuelle à lait avec une cuiller. A mesure qu'elle racontait, elle s'animait toujours plus au souvenir des jolies choses qu'elle l'avait vu fabriquer avec un simple morceau de bois, quand, debout à ses côtés, elle le regardait faire. La grand'mère était tout oreilles et ne pouvait s'empêcher de s'écrier de temps en temps :

— Entends-tu, Brigitte, ce qu'elle dit du Vieux de

l'Alpe ?

Tout à coup le récit fut interrompu par un grand bruit contre la porte et la brusque entrée de Pierre. A la vue de Heidi il s'arrêta court, en ouvrant plus grands que jamais ses gros yeux et en faisant la plus aimable de ses grimaces, tandis qu'elle lui criait :

— Bonsoir, Pierre !

— Est-ce possible qu'il soit déjà revenu de l'école ! s'écria la grand'mère tout étonnée ; il y a des années que je n'ai pas passé un après-midi aussi court ! Bonsoir, Pierrrot, comment va la lecture ?

— Même chose, répondit Pierre.

— Ah ! soupira la grand'mère, j'espérais qu'il y aurait un changement, maintenant que tu vas avoir tes douze ans en février.

— Pourquoi faut-il qu'il y ait un changement, grand'mère ? demanda aussitôt Heidi.

— Je veux dire qu'il pourrait apprendre à lire, répondit la grand'mère. Il y a là-haut, sur un rayon, un

vieux livre dans lequel il y a de beaux cantiques. Depuis le temps que je ne les ai plus entendu chanter, ils sont sortis de ma mémoire, et j'espérais que lorsque Pierre aurait appris il pourrait me lire un cantique, de temps en temps. Mais il ne peut pas apprendre, il le trouve trop difficile.

— Je crois qu'il faut que j'allume une chandelle, il commence à faire sombre, dit alors la mère de Pierre, qui n'avait pas cessé de tirer activement son aiguille. Pour moi aussi, l'après-midi a passé je ne sais comment.

Aux premiers mots de Brigitte, Heidi s'était levée bien vite, et, tendant la main à la grand'mère d'un air pressé :

— Bonsoir, grand'mère, lui dit-elle ; il faut que je retourne à la maison dès qu'il fait sombre.

Et après avoir touché la main à Pierre et à sa mère, elle se dirigea rapidement vers la porte. Mais la grand'mère s'écria :

— Attends, attends, Heidi, il ne faut pas que tu t'en ailles seule, Pierre t'accompagnera. — Et tu feras bien attention à cette petite, Pierrôt, qu'elle n'aille pas tomber ou qu'elle ne prenne pas froid en s'arrêtant, entends-tu ? A-t-elle au moins un bon mouchoir autour du cou ?

— Je n'ai point de mouchoir, répliqua Heidi, mais je ne gèlerai pas, n'aie pas peur !

Et elle se mit en route d'un pas si rapide que Pierre avait peine à la suivre, tandis que la grand'mère, tous jours inquiète, criait encore :

— Cours-lui après, Brigitte, dépêche-toi, cette petite gèlera par ce froid ! Prends mon châle, dépêche-toi !

Brigitte obéit. Les enfants avaient à peine fait quelques pas dans le sentier, qu'ils aperçurent le grand-père descendant rapidement de leur côté ; en quelques enjambées il fut auprès d'eux.

— C'est bien, Heidi, tu as tenu parole, dit-il en empaquetant l'enfant dans la couverture.

Et la prenant sur son bras, il se mit en route pour remonter. Brigitte, qui était arrivée à temps pour voir tout cela de loin, rentra avec Pierre dans la cabane et fit part à la grand'mère de son étonnement ; celle-ci aussi n'en revenait pas et répéta plusieurs fois de suite :

— Dieu soit loué que les choses aillent ainsi pour cette petite ! Dieu soit loué ! Pourvu qu'il la laisse revenir ! cette enfant m'a fait tant de bien ! Comme elle a bon cœur et qu'elle sait bien raconter !

Et la grand'mère ne cessa de se réjouir de tout cela, jusqu'à ce qu'elle fût dans son lit où elle répétait encore :

— Pourvu qu'elle revienne ! maintenant j'ai de nouveau de quoi me réjouir dans ce monde !

Brigitte était d'accord avec la grand'mère. Quant à Pierre, il exprimait son assentiment en faisant de la tête des signes affirmatifs et en répétant d'un air convaincu :

— Savais bien !

Pendant ce temps, Heidi, portée par le grand-père, essayait de lui faire le récit de son expédition ; mais sa voix se perdait au travers de l'épaisse couverture qui l'enveloppait jusque par-dessus la tête, et le grand-père, qui n'entendait rien, lui conseilla d'attendre, pour raconter, d'être arrivée à la maison.

Dès qu'ils furent rentrés au chalet et que Heidi se vit débarrassée de son enveloppe, elle s'écria :

— Grand-père, demain il faudra prendre le marteau et les gros clous pour reclouer le volet de la grand'mère et encore beaucoup d'autres choses, parce que tout craque et tout branle chez elle.

— Il faut ? crois-tu ? qui est-ce qui t'a dit qu'il fallait ? demanda le grand-père.

— Personne ne me l'a dit, je le sais bien, répliqua Heidi ; il n'y a plus rien qui tienne chez la grand'mère, et elle a peur quand elle ne peut pas dormir et qu'elle entend craquer, parce qu'elle pense que toute la

cabane va leur tomber dessus. Et pense, grand-père, on ne peut plus lui faire voir clair ! mais toi, tu pourras, n'est-ce pas ? pense comme c'est triste ! elle voit tous jours tout noir et elle a peur. Personne ne peut la guérir, excepté toi. Nous irons demain pour lui faire voir clair, n'est-ce pas, grand-père, nous irons ?

Heidi, qui avait passé ses bras autour du vieillard, fixait sur lui un regard plein d'une confiance absolue. Il regarda un moment l'enfant sans parler, puis il dit enfin :

— Oui, Heidi, on pourra tâcher de réparer la cabane de la grand'mère ; nous verrons ça demain.

Alors Heidi se mit à sauter de joie tout autour de la chambre, en répétant toujours :

— Nous verrons ça demain ! nous verrons ça demain !

Le grand-père tint parole. L'après-midi du jour suivant, il y eut une seconde course en traîneau et, comme la veille, il déposa Heidi devant la porte de la cabane en disant :

— Entre, et quand il fera sombre, tu reviendras.

Puis, posant le sac sur le traîneau, il disparut derrière la maison.

A peine Heidi eut-elle ouvert la porte et se fut-elle précipitée dans la chambre, que la grand'mère s'écria dans son coin :

— Voici la petite !

Et dans sa joie, elle arrêta son rouet, lâcha son fil et tendit les deux mains vers l'enfant.

Heidi courut vers elle, approcha vite le petit tabouret, s'assit dessus et commença aussitôt à raconter et à demander une foule de choses. Mais, soudain, on entendit des coups si forts contre les parois de la cabane, que la grand'mère tressaillit de peur et renversa presque son rouet, tandis qu'elle s'écriait d'une voix toute tremblante :

— Ah ! miséricorde ! ce que j'avais dit arrive, tout s'écroute !

Mais Heidi, qui l'avait saisie par le bras, lui dit pour la rassurer :

— Non, non, grand'mère, n'aie pas peur, c'est le grand-père avec son marteau ; il veut rendre tout bien solide, pour que tu n'aies plus jamais peur.

— Ah ! est-ce possible, une chose pareille ? est-ce bien possible ? Le bon Dieu ne nous a donc pas abandonnés ? As-tu entendu, Brigitte ? entends-tu encore ? Vraiment, c'est le bruit d'un marteau ! Sors, Brigitte, et si c'est le Vieux de l'Alpe, dis-lui d'entrer un moment pour que je puisse aussi le remercier !

Brigitte sortit. Le Vieux était justement en train de fixer un nouveau crampon dans le mur. Brigitte s'avança vers lui :

— Je vous salue le bonsoir, lui dit-elle, et la mère aussi. Nous avons bien à vous remercier pour le service que vous nous rendez, et la mère aimerait bien vous remercier elle-même ; bien sûr, personne ne nous aurait fait cela, et nous ne l'oublierons pas.

— C'est assez, interrompit-il brusquement ; je sais bien ce que vous pensez du Vieux de l'Alpe. Rentrez seulement chez vous ; je trouverai bien tout seul ce qu'il y a à faire.

Brigitte obéit sur-le-champ, car le Vieux avait une manière de dire les choses qui était toute idée de résister. Il continua à taper et clouer tout autour de la maisonnette, et monta même jusqu'au toit par le petit escalier de bois. Quand il eut planté le dernier clou, le crépuscule était déjà là. Comme il revenait de chercher le traîneau derrière l'étable, Heidi, fidèle au rendez-vous, parut sur le seuil de la porte ; il l'enveloppa soigneusement et la prit sur son bras comme la veille, puis se mit en route en tirant le traîneau derrière lui. Il aurait pu y asseoir Heidi et la traîner en remontant le sentier, mais la couverture n'aurait pu tenir autour d'elle et elle aurait risqué d'avoir froid ; le grand-père le savait bien, et il aimait mieux la porter lui-même, en la tenant chaudement pressée contre lui.

Heidi

Ainsi s'écoula tout l'hiver. Après de longues années d'obscurité et de tristesse, la vieille grand'mère aveugle avait vu une nouvelle joie luire pour elle, et les journées ne lui paraissaient plus aussi longues et aussi sombres, maintenant qu'elle avait toujours quelque chose d'agréable en perspective. Dès le matin elle prêtait l'oreille pour entendre les petits pas bien connus ; puis, quand la porte s'ouvrait et que l'enfant entrait enfin dans la chambre, la bonne vieille ne manquait pas de s'écrier chaque fois :

— Dieu soit loué ! elle est revenue !

Heidi s'asseyait auprès d'elle pour babiller et raconter d'une manière si amusante tout ce qu'elle savait pouvoir intéresser la grand'mère, que les heures s'écoulaient sans que celle-ci s'en aperçût. Il ne lui arrivait plus de demander comme autrefois :

— Brigitte, est-ce que le jour n'est pas bientôt fini ?

Au contraire, chaque fois que la porte se refermait sur Heidi, elle s'écriait :

— Comme l'après-midi a été court, n'est-ce pas, Brigitte ?

Et celle-ci répondait :

— Oui, vraiment, il me semble que je viens seulement de relaver les assiettes du dîner.

— Si seulement le bon Dieu nous conserve cette enfant, et au Vieux son bon vouloir ! disait encore la grand'mère. A-t-elle au moins l'air bien portante, Brigitte ?

Et chaque fois Brigitte répondait :

— Elle est aussi fraîche qu'une fraise de montagne.

Heidi, de son côté, avait pris la grand'mère en grande affection, et chaque fois qu'il lui revenait à l'esprit que personne, pas même le grand-père, ne pourrait lui rendre la vue, elle en ressentait une grande tristesse. Mais la grand'mère lui répétait toujours qu'elle s'en apercevait beaucoup moins quand Heidi était auprès d'elle ; aussi l'enfant ne manquait-elle pas de descendre à la cabane chaque fois que le temps le permettait. Le

Chez la grand'mère

Vieux avait continué, sans dire mot, à la descendre en traîneau, emportant son marteau et d'autres outils, et il avait passé plus d'un après-midi à planter des clous et à charpenter autour de la maison du chevrier. On put bientôt en constater les bons résultats ; la grand'mère n'entendait plus craquer pendant la nuit, et elle répétait toujours qu'il y avait bien des hivers qu'elle n'avait pas si bien dormi, aussi n'oublierait-elle jamais qu'elle le devait au Vieux de l'Alpe.



neige sur les pentes de la montagne ; dans la vallée, les blancs perce-neige commençaient à se montrer, tandis que plus haut, près de l'alpe, les sapins, débarrassés du givre qui les avait longtemps couverts, agitaient gaiement leurs longues branches. Dans la joie que lui causait le retour du printemps, Heidi ne pouvait plus rester tranquille ; elle sortait à chaque instant du chalet pour en faire le tour et revenir ensuite raconter au grand-père les progrès qu'avait faits la verdure et de combien le gazon avait poussé depuis la dernière fois. Elle se réjouissait tant de voir revenir l'été qui allait rendre à la montagne sa riche parure de verdure et de fleurs !

Or, par une de ces belles matinées de mars où Heidi allait et venait selon son habitude, et, pour la dixième fois au moins, franchissait, en courant, le seuil du chalet, elle faillit tomber à la renverse en voyant tout à coup devant elle un vieux monsieur habillé de noir, qui la regardait d'un air très sérieux. Quand il vit son effroi, il lui dit avec bonté :

— N'aie pas peur de moi, ma petite, j'aime les enfants. Allons, touche-moi la main ! Tu es sans doute Heidi ? Où est ton grand-père ?

— Il est assis devant la table, et il taille des poches en bois, répondit-elle en ouvrant la porte.

Ce monsieur était le vieux pasteur de Dörfli, qui avait autrefois connu le grand-père lorsque celui-ci demeurerait encore au village. Il entra dans le chalet, s'avança vers le vieillard et lui dit un cordial :

— Bonjour, voisin !

Le grand-père, surpris, redressa la tête qu'il tenait penchée sur son travail et se leva de son siège en répondant :

— Bonjour, monsieur le pasteur ! Que monsieur le pasteur veuille s'asseoir, s'il ne craint pas un siège de bois, ajouta-t-il en offrant au visiteur l'escabelle qu'il venait de quitter.

Le pasteur s'assit.

DEUX VISITES, DONT L'UNE A DES CONSÉQUENCES

V

UN HIVER S'ÉTAIT ÉCOUTÉ, PUIS UN ÉTÉ, et un nouvel hiver touchait à sa fin. Heidi était tous les jours la même, heureuse et gaie comme les petits oiseaux ; elle se réjouissait chaque jour davantage de l'approche du printemps, car le moment était venu où la tiède haleine du soleil commençait à fondre les neiges, où le brillant soleil allait faire sortir de terre toutes les petites fleurs bleues et jaunes, où Pierre recommencerait à mener les chèvres au pâturage ; or, les longues journées d'été sur l'alpe étaient pour Heidi ce qu'il y avait de plus beau dans le monde entier. Elle était maintenant dans sa neuvième année ; le grand-père lui avait enseigné toutes sortes de choses utiles ; elle savait soigner les chèvres aussi bien que qui que ce fût, et Blanche et Brunette la suivaient partout comme de petits chiens, bêlant de joie dès qu'elles entendaient sa voix. A deux reprises, pendant ce même hiver, Pierre était venu dire, de la part du régent de Dörfli, que le Vieux devait envoyer à l'école la petite fille qui demeurait chez lui, parce qu'elle avait plus que l'âge réglementaire et aurait dû commencer déjà l'hiver précédent. Chaque fois le grand-père avait fait répondre au régent que s'il avait quelque chose à lui dire, il n'avait qu'à venir le trouver chez lui, et qu'en tout cas il n'enverrait pas l'enfant à l'école. Pierre s'était fidèlement acquitté du message.

Le soleil de mars était enfin venu et avait fondu la

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, commença-t-il.

— Il y a longtemps aussi que je n'ai vu monsieur le pasteur.

— Je viens pour vous parler, continua le visiteur. Il me semble que vous devez deviner quelle est l'affaire qui m'amène et sur laquelle je voudrais m'entendre avec vous, quand vous m'aurez dit quelles sont vos intentions.

Le pasteur se tut et jeta un regard du côté de Heidi qui, debout sur le seuil, examinait avec curiosité le nouveau venu.

— Heidi, va un peu vers les chèvres, dit le grand-père ; porte-leur un peu de sel, si tu veux, et restes-y jusqu'à ce que je vienne.

Heidi disparut aussitôt.

— Il y a déjà une année que cette enfant devrait aller à l'école, continua le pasteur ; en tout cas, elle aurait dû commencer cet hiver ; le régent vous en a fait avertir plus d'une fois, mais vous n'avez rien répondu. Quelles sont vos intentions à l'égard de cette enfant, voisin ?

— Mon intention est de ne pas l'envoyer à l'école ! A ces mots le pasteur regarda avec étonnement le vieillard qui, assis sur son banc, les bras croisés, n'avait pas du tout l'air accommodant.

— Que voulez-vous donc faire de cette petite ? continua-t-il.

— Rien. Elle grandit et s'épanouit dans la compagnie des chèvres et des oiseaux ; elle s'en trouve bien, et ce n'est au moins pas d'eux qu'elle apprendra rien de mal.

— Mais l'enfant n'est ni une chèvre, ni un oiseau, c'est une créature humaine. Si elle ne risque pas d'apprendre le mal dans cette société-là, il est certain aussi qu'elle n'y apprendra rien du tout, et le moment est venu de mettre un terme à son ignorance. Je suis venu pour vous le dire, voisin, afin que vous ayez le temps

d'y penser pendant l'été et de vous préparer à la chose. C'est le dernier hiver que cette enfant aura passé ainsi sans recevoir aucune instruction ; l'hiver prochain il faudra que vous l'envoyiez à l'école, et cela tous les jours.

— Je n'en ferai rien, monsieur le pasteur, répondit le Vieux sans se laisser ébranler.

— Croyez-vous donc qu'il n'y aura pas quelque moyen de vous faire entendre raison, si vous persistez obstinément dans votre manière de voir insensée ? continua le pasteur qui commençait à s'échauffer. Vous qui avez vu le monde, vous devriez comprendre ces choses, et je vous aurais cru plus de bon sens, voisin !

— Ah ! vraiment ? répondit le Vieux d'une voix qui trahissait aussi une certaine agitation intérieure. Vous pensez donc, monsieur le pasteur, que je vais laisser une enfant aussi délicate faire tout l'hiver une course de deux heures par n'importe quel temps, et remonter le soir par vent, neige et gelée, alors que nous autres pouvons quelquefois à peine faire face à la tempête ? et une enfant comme celle-ci ? Peut-être monsieur le pasteur se souvient-il de la mère, d'Adélaïde ? elle était sujette à des accès d'une maladie nerveuse ; et j'irais, en fatiguant cette enfant, l'exposer à prendre aussi cette maladie ? Qu'on vienne seulement essayer de m'y forcer ! J'irai plutôt devant les tribunaux, et nous verrons bien alors si l'on pourra m'y obliger !

— Vous avez bien raison, voisin, reprit le pasteur d'un ton conciliant. Il est évident que vous ne pouvez pas envoyer la petite à l'école depuis ici. Je vois bien que vous lui êtes attaché ; faites donc par amour pour elle ce que vous auriez dû faire depuis longtemps ; redescendez au village pour vivre au milieu de vos semblables. Quelle vie menez-vous ici, tout seul, en inimitié avec Dieu et les hommes ? S'il vous arrivait quelque chose, qui pourrait vous secourir ? Je ne comprends pas comment vous n'êtes pas à moitié mort de

froid dans ce chalet pendant l'hiver, et comment une enfant délicate a pu le supporter !

— Que monsieur le pasteur ne s'en mette pas en peine ; elle est jeune, elle a le sang chaud et une bonne couverture. Je sais aussi où prendre du bois, et monsieur le pasteur n'a qu'à regarder, il pourra voir que mon bûcher est bien garni ; chez moi, le feu ne s'éteint pas de tout l'hiver. Ce que monsieur le pasteur propose n'est pas pour moi ; les gens d'en bas me méprisent, et moi, je le leur rends bien ; donc nous vivons séparés, et chacun s'en trouve mieux.

— Non, non, vous ne vous en trouvez pas mieux, dit le pasteur avec chaleur. Les gens ne vous méprisent pas tant que vous le dites. Croyez-moi, voisins, cherchez à faire votre paix avec Dieu, demandez-Lui son pardon, là où vous en avez besoin, et vous verrez ensuite que les hommes vous traiteront autrement, et combien vous pourrez encore être heureux !

Tout en parlant, le pasteur s'était levé pour partir ; il tendit la main au Vieux en ajoutant du ton le plus cordial :

— Je compte bien vous voir au milieu de nous l'hiver prochain, et nous redeviendrons bons voisins comme autrefois. Il m'en coûterait beaucoup si l'on devait en venir à employer la force contre vous. Donnez-moi la main et promettez-moi que vous redescendrez parmi nous, réconcilié avec Dieu et avec les hommes !

Le Vieux tendit la main au pasteur, mais dit du ton le plus ferme et le plus décidé :

— Monsieur le pasteur me veut du bien, mais je ne ferai pas ce qu'il attend de moi, je le répète, et je ne changerai pas à cet égard ; je n'enverrai pas la petite à l'école et je ne descendrai jamais au village.

— Alors, que Dieu vous soit en aide ! répondit le pasteur.

Et, quittant le chalet, il se mit à redescendre tristement la montagne.

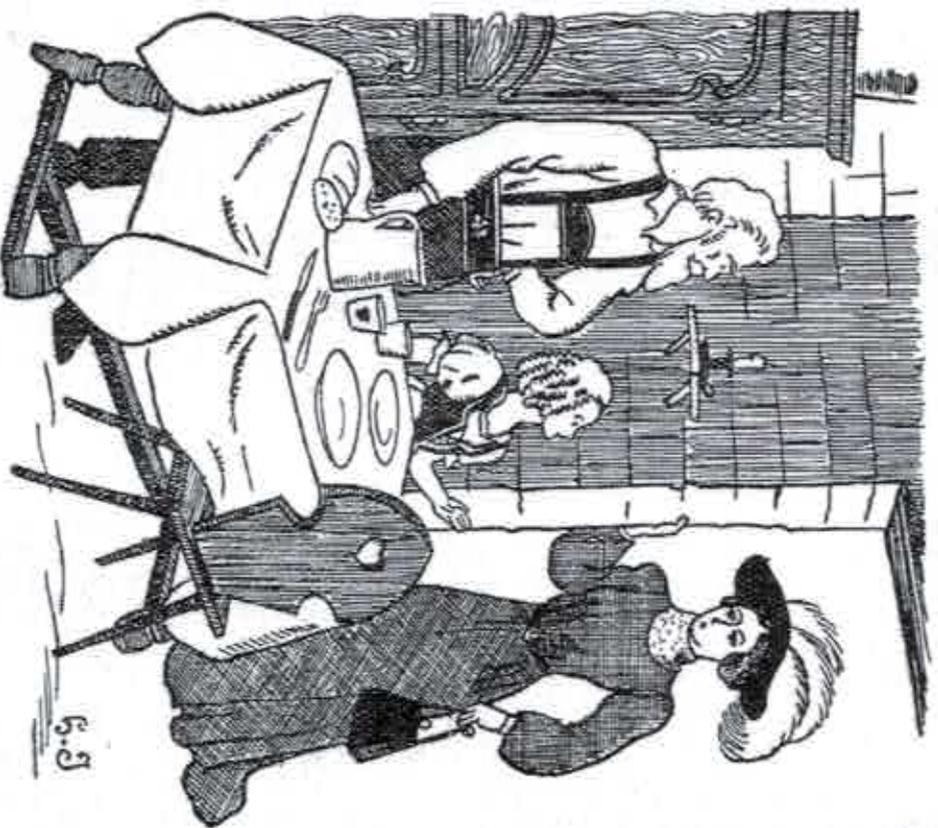
Le Vieux était de mauvaise humeur. L'après-midi de ce même jour, lorsque Heidi demanda à aller voir la grand'mère, il répondit laconiquement :

— Pas aujourd'hui !

Tout le reste du jour il ne parla plus, et le matin suivant, lorsque Heidi renouvela sa question de la veille, elle n'obtint pour toute réponse qu'un « Nous verrons ».

Mais elle n'avait pas encore eu le temps de remettre en ordre les assiettes du dîner, qu'une nouvelle visite faisait son apparition sur le seuil de la porte : c'était la tante Dete ! Elle portait un beau chapeau à plume et une robe qui balayait tout sur son passage, ce qui ne va guère dans un chalet de montagne où le sol n'est pas comme un parquet. Le Vieux la regarda des pieds à la tête sans dire un mot. Mais la tante Dete comptait certainement avoir avec lui un entretien amical, car elle commença à s'extasier sur la bonne mine de Heidi qu'elle aurait à peine reconnue, disait-elle, ce qui prouvait assez qu'elle ne s'était pas mal trouvée chez le Vieux. Du reste, elle avait toujours eu l'idée de revenir chercher l'enfant, car elle comprenait bien que Heidi devait être un embarras pour lui ; mais au moment même, elle n'aurait pas su qu'en faire. Depuis lors, elle s'était demandé nuit et jour où elle pourrait bien la placer, et c'était pour cela qu'elle venait, car il s'était tout à coup trouvé quelque chose qui pourrait faire le bonheur de Heidi d'une manière dont on ne se faisait aucune idée. Elle était allée sur-le-champ s'assurer de la chose, et maintenant on pouvait regarder l'affaire comme arrangée. C'était une chance comme il n'en arrive pas à une personne sur cent mille ! Ses maîtres avaient des parents immensément riches qui demeuraient dans une des plus belles maisons de Francfort ; ils avaient une fille unique qu'on roulait toujours dans un fauteuil parce qu'elle était paralysée d'un côté ; elle devait prendre ses leçons toute seule avec un maître, et comme elle s'ennuyait, elle aurait

beaucoup aimé avoir une compagne dans la maison. On en avait parlé chez les maîtres de Dete, et la dame qui tenait le ménage avait dit combien le père aimerait trouver cette compagne pour sa fille ! La dame avait



dit qu'il faudrait une enfant originale et pas du tout gâtée, une enfant qui ne fût pas comme ceux qu'on voit tous les jours. Alors elle, Dete, avait tout de suite pensé à Heidi ; elle avait vite couru chez la dame pour lui décrire Heidi et lui parler un peu de son caractère, et la dame avait aussitôt dit oui. Et maintenant

qui pouvait dire quel bonheur et quel bien-être Heidi allait avoir ! car si elle savait plaire aux gens, et s'il arrivait jamais quelque chose à la fille unique (elle était si délicate qu'on pouvait s'attendre à tout), et que les parents ne voulussent pas rester sans enfant, qui sait si la chance la plus inouïe...

— As-tu bientôt fini ? interrompit le Vieux qui l'avait laissée parler jusque-là sans dire un mot.

— Bah ! répliqua Dete, la tête haute, vous faites comme si je venais de vous dire la chose la plus ordinaire, et il n'y a pas dans tout le Prättigau une seule créature qui ne rendît grâce au ciel si je lui apportais la nouvelle que je viens de vous donner.

— Porte ta nouvelle à qui tu voudras, je n'en ai que faire, répondit le Vieux sèchement.

Mais à ces paroles, Dete partit comme une fusée :

— Ah ! puisque c'est comme ça que vous le prenez, oncle, je vais aussi vous dire ce que je pense : cette enfant a maintenant huit ans, et elle ne sait rien, et vous ne voulez rien lui faire apprendre. Vous ne voulez renvoyer ni à l'école ni à l'église, on me l'a dit à Dörfl. Elle est la fille de ma sœur, j'en suis responsable, et quand il se présente pour une enfant une pareille chance, il faudrait être indifférent à tout et ne vouloir de bien à personne pour aller se mettre à la traverse. Mais je ne céderai pas, je vous en avertis, et j'ai tout le monde de mon côté. Il n'y a pas une personne à Dörfl qui ne soit prête à me soutenir. Vous aimez peut-être mieux laisser aller l'affaire devant le tribunal ; mais réfléchissez-y bien, oncle, il y a plus d'une vieille histoire qu'on pourrait réchauffer et qu'il ne vous plairait pas trop d'entendre ; car, vous savez, quand on a affaire aux tribunaux, cela fait revenir au jour bien des choses auxquelles on ne pensait plus.

— Tais-toi ! interrompit le Vieux d'une voix de tonnerre en la fixant avec des yeux terribles. Prends-la pour la corrompre ! Mais ne la ramène plus jamais devant mes yeux, entends-tu ? Je ne veux jamais la

voir comme je te vois aujourd'hui, avec un chapeau à plume sur la tête et de telles paroles à la bouche !

Le Vieux se dirigea à grands pas vers la porte et sortit.

— Tu as fâché le grand-père, dit Heidi dont les yeux étincelants lançaient à la tante des regards courroucés.

— Ça lui passera bientôt. Allons, viens vite ; où sont tes habits ?

— Je n'irai pas, répondit Heidi.

— Comment dis-tu ? s'écria la tante.

Puis elle reprit d'un ton radouci :

— Allons, allons, tu ne comprends pas de quoi tu parles, tu ne sais pas combien tu vas être heureuse !

Elle se dirigea ensuite vers l'armoire, l'ouvrit et en sortit les hardes de Heidi dont elle fit un paquet.

— A présent viens, prends ton chapeau ; il n'est pas trop beau, mais il ira pour cette fois ; mets-le vite et partons.

— Je n'irai pas, répéta Heidi.

— Ne sois donc pas si nigande et si entêtée ! c'est bon pour une chèvre. Ne comprends-tu pas que le grand-père est fâché ? tu as bien entendu ce qu'il a dit, qu'il ne voulait plus nous voir ; il veut donc que tu viennes avec moi, et maintenant ne le fâche pas davantage. Tu ne sais pas comme c'est beau à Francfort ! et si tu ne t'y plais pas, tu n'auras qu'à revenir ; pendant ce temps, la colère du grand-père lui aura passé.

— Est-ce que je pourrai revenir à la maison ce soir, si je veux ? demanda Heidi.

— Allons, arrive ! Je te dis que tu n'auras qu'à revenir quand tu voudras. Aujourd'hui nous descendons à Mayenfeld, et demain matin, de bonne heure, nous prendrons le chemin de fer ; tu verras comme ça va vite ! en un clin d'œil tu pourras être de retour, si tu veux !

La tante Dete passa à son bras le paquet d'habits,

saisit Heidi par la main et l'entraîna dans le sentier qui descendait au village. Comme ce n'était pas encore l'époque du pâturage, Pierre allait toujours à l'école à Dörfl, ou du moins il était censé y aller ; mais il s'accordait de temps en temps un jour de vacance, car il était d'avis que ça ne sert à rien de savoir lire, tandis que c'est bien plus profitable de rôder sur la montagne pour cueillir des baguettes qui servent au moins à quelque chose. Il arrivait justement par derrière la cabane de la grand'mère, en portant sur l'épaule un énorme paquet de longues baguettes de noisetier, preuves palpables du succès de ses recherches. Lorsqu'il aperçut Dete et Heidi, il s'arrêta court et les regarda fixement jusqu'à ce qu'elles fussent tout près de lui.

— Où vas-tu ? demanda-t-il alors.

— Il faut que j'aille vite à Francfort avec la tante, répondit Heidi ; mais je veux entrer chez la grand'mère, elle m'attend.

— Non, non, pas de ça ! il est déjà trop tard, se hâta de dire la tante en retenant Heidi qui voulait dégager sa main. Tu n'auras qu'à entrer quand tu reviendras ; allons, viens !

Elle l'entraîna bien vite et ne la lâcha plus, craignant que si l'enfant entrerait chez la grand'mère, il ne lui vînt l'idée de ne plus vouloir partir. Pierre les regarda s'éloigner, puis se précipita dans la cabane et jeta si violemment son paquet de verges sur la table, que toute la chambre en trembla et que la grand'mère, effrayée, s'arrêta de filer et commença à se lamenter. Pierre avait eu besoin de soulager son cœur.

— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demanda anxieusement la grand'mère.

Et Brigitte, que le bruit avait presque fait sauter en l'air, ajouta avec son calme habituel :

— Qu'as-tu, Pierrot ? Pourquoi fais-tu un tel tapage ?

— Parce qu'elle a emmené Heidi ! répondit Pierre.

— Qui ? qui donc ? emmené où, Pierre, où ? s'écria la grand'mère saisie d'une nouvelle angoisse.

Mais elle eut bien vite deviné de quoi il s'agissait, car sa fille venait justement de lui raconter qu'elle avait vu Dete monter chez le Vieux de l'Alpe. D'une main tremblante, la grand'mère ouvrit la fenêtre et cria d'une voix suppliante :

— Dete ! Dete ! n'emmène pas la petite ! ne nous prends pas Heidi !

Les deux voyageuses entendirent cette voix angoissée, et Dete comprit sans doute l'appel, car elle sera plus fort la main de l'enfant et se mit à courir à toutes jambes. Heidi essaya de résister en disant :

— La grand'mère a appelé, je veux aller la voir.

Mais c'était précisément ce que la tante ne voulait pas ; elle tâcha d'apaiser Heidi en lui disant qu'il fallait se dépêcher pour ne pas arriver trop tard et pour pouvoir partir de bonne heure le lendemain matin. Elle lui représenta de nouveau combien elle se plairait à Francfort et comme il serait facile de revenir si elle s'ennuyait ; elle pourrait alors rapporter à la grand'mère quelque chose qui lui ferait bien plaisir. Cette nouvelle perspective plut tout de suite à Heidi. Elle cessa aussitôt toute résistance et se mit à courir aussi vite que la tante Dete.

— Qu'est-ce que je pourrai rapporter à la grand'mère ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Quelque chose de bon, dit Dete. Par exemple des petits pains bien blancs et bien tendres ; cela lui fera plaisir puisqu'elle ne peut presque plus manger le pain noir.

— Oui, c'est vrai ; elle le donne presque toujours à Pierre, et elle dit : « C'est trop dur pour moi. » Je l'ai bien vu ! Alors, dépêchons-nous, tante Dete ; peut-être que nous arriverons déjà ce soir à Francfort, et je pourrai vite revenir avec les petits pains !

Et Heidi se mit à courir si fort que la tante, qui avait encore à porter le paquet, pouvait à peine la

suivre. C'était, du reste, tout ce qu'elle désirait, car elles arrivaient justement aux premières maisons de Dörfli, et Dete craignait les questions et les remarques qui auraient pu ramener Heidi à ses premières idées. Elle traversa donc le village tout droit et sans s'arrêter, et tous ceux qui les regardaient passer purent voir que c'était l'enfant qui voulait aller vite et qui la tirait toujours par la main. Aussi Dete n'eut-elle que le temps de répondre aux nombreuses questions dont on l'assailait de tous côtés :

— Vous voyez bien que je ne peux pas m'arrêter ; cette enfant me presse tellement ! et nous avons encore un long chemin.

« Tu l'emmènes ? — Elle se sauve de chez le Vieux ! — C'est un vrai miracle qu'elle soit encore en vie ! — Elle a pourtant les joues roses ! » et ainsi de suite, de tous les côtés à la fois. Aussi Dete ne fut-elle pas fâchée de n'avoir pas à répondre à toutes ces questions.

Peu d'instants après, elle atteignit avec Heidi l'extrémité du village, et les curieux de Dörfli les eurent bientôt perdues de vue.

A partir de ce moment-là, quand il arrivait au Vieux de l'Alpe de traverser le village, il avait l'air plus méchant que jamais. Il ne saluait personne ; et quand il passait avec sa hotte de fromages sur le dos, son long bâton à la main, ses épais sourcils froncés d'un air menaçant, les mères disaient aux petits enfants :

— Prends garde ! Ne te tiens pas sur le chemin du Vieux ! il pourrait bien te faire quelque chose !

Le Vieux n'avait, du reste, rien à faire avec les gens de Dörfli ; il traversait seulement le hameau en descendant à la vallée où il vendait ses fromages et s'approvisionnait de pain et de viande. Quand il avait ainsi traversé Dörfli, des groupes se formaient après son passage, et chacun avait quelque remarque à communiquer sur son compte. On répétait qu'il avait l'air toujours plus sauvage, qu'il ne saluait même plus

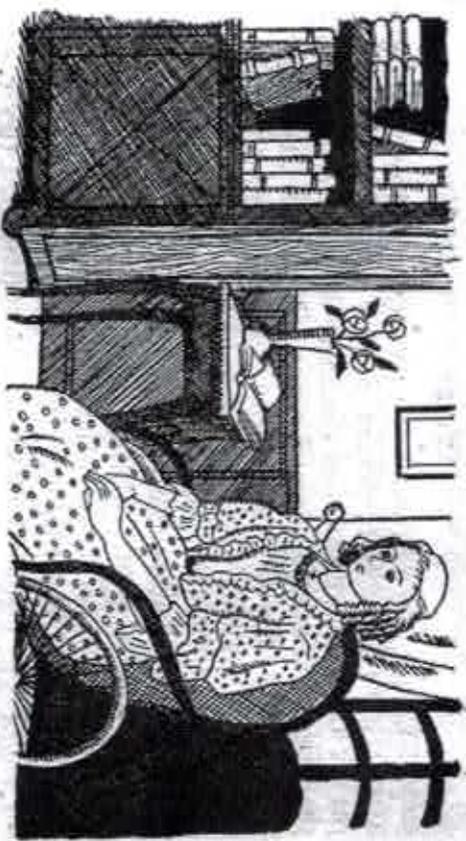
personne, etc. ; et tous s'accordaient à dire combien il était heureux pour Heidi qu'elle eût réussi à lui échapper, car on avait bien pu voir qu'elle était assez pressée de s'en aller, comme si le Vieux lui courrait déjà après, pour la reprendre.

Seule, la grand'mère aveugle tint fidèlement le parti du Vieux de l'Alpe. A tous ceux qui montaient chez elle pour lui donner de la laine à filer, elle racontait, sans se lasser, combien le Vieux avait été bon pour la petite, de quels soins il l'avait entourée, et que de fois il était venu pour réparer la cabane qui, sans lui, serait certainement tombée en ruine. Ces récits arrivèrent naturellement jusqu'au village ; mais la plupart de ceux qui les entendaient n'y crurent guère. Ils pensaient que la grand'mère s'était affaiblie avec l'âge et qu'elle n'avait pas très bien compris ; que, du reste, puisqu'elle n'y voyait pas, il était probable qu'elle n'entendait plus bien non plus.

Le Vieux cessa aussi de venir chez Pierre le chevrier. Heureusement qu'il avait déjà solidement recloué la maisonnette, car personne n'y toucha plus pendant longtemps.

Dès ce moment la grand'mère recommença à souffrir et à gémir, et il ne se passa pas de jour qu'elle ne répâtât d'un ton plaintif :

— Hélas ! la petite a emporté avec elle tout notre bonheur, toute notre joie, et les journées sont si vides ! Si seulement je pouvais entendre encore une fois la voix de Heidi avant de mourir !



VI

NOUVEAU CHAPITRE ET CHOSSES NOUVELLES

CLARA, LA PETITTE FILLE INFIRME DE M. SEMANN à Francfort, était assise dans le grand fauteuil de malade où elle passait toutes ses journées et dans lequel on la roulait d'une chambre à l'autre. Dans ce moment, elle était établie à la chambre d'études, à côté de la grande salle à manger ; toutes sortes de meubles commodes et d'objets utiles ou élégants, dissimulés un peu partout, lui donnaient un air habité et montraient assez que c'était là qu'on se tenait de préférence. La grande vitrine garnie de livres rappelait la destination de cette pièce et laissait facilement deviner que la petite infirme y prenait chaque jour ses leçons.

Clara avait une petite figure pâle et maigre et des yeux bleus très doux. En ce moment, elle les tenait fixés sur la pendule qui semblait aller plus lentement encore que d'ordinaire, car Clara dit d'un ton d'impatience qui ne lui était pas habituel :

— N'est-ce vraiment pas encore le moment, mademoiselle Rottenmeier ?

La dame à qui elle s'adressait était assise bien droit

Heidi

devant une petite table à ouvrage et tricotait. Elle portait un vêtement original, une sorte de grand col ou de demi-manteau qui donnait à toute sa personne un aspect solennel auquel ajoutait encore une espèce de coiffure en forme de dôme. Mlle Rottenmeier était depuis plusieurs années dans la maison ; depuis la mort de Mme Sesemann, c'était elle qui dirigeait le ménage et avait la haute main sur tout le personnel. M. Sesemann, étant presque toujours en voyage, lui avait abandonné la direction de sa maison, à la seule condition que sa fille serait consultée sur toutes les questions et que rien ne se ferait contre son désir.

Au moment où, pour la seconde fois, Clara demandait avec impatience si ce n'était pas encore l'heure où la personne attendue devait arriver, Dete, tenant Heidi par la main, se présentait à la porte de la maison et demandait à Jean le cocher si ce n'était point trop tard pour déranger Mlle Rottenmeier.

— Ça ne me regarde pas, grommela le cocher ; faites descendre Sébastien ; la sonnette est là, dans le corridor.

Dete fit comme on lui disait et vit bientôt descendre un domestique vêtu d'une livrée à gros boutons dorés et avec des yeux presque aussi gros que ses boutons.

— Je voulais vous demander si je peux déranger Mlle Rottenmeier si tard ? recommença Dete.

— Ça ne me regarde pas, répondit le domestique ; il faut sonner Tinette la femme de chambre, voilà la sonnette !

Et là-dessus Sébastien disparut. Dete sonna une seconde fois. Mlle Tinette parut aussitôt sur l'escalier avec un frais petit bonnet blanc posé sur le sommet de la tête et un sourire moqueur sur les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle sans descendre.

Dete renouvela sa demande. La femme de chambre disparut, mais revint bientôt et appela du haut de l'escalier :

72

— On vous attend !
Dete monta avec Heidi et, précédée de Mlle Tinette, elle arriva à la chambre d'études. Là, Dete s'arrêta poliment sur le seuil, tenant toujours Heidi par la main, dans la crainte qu'elle ne commît quelque maladresse au milieu de tant de choses si nouvelles pour elle. Mlle Rottenmeier se leva lentement de sa chaise et s'approcha pour regarder la nouvelle compagne de Clara. Son examen ne parut pas du tout la satisfaire. Heidi avait sa simple petite robe d'indienne et son vieux chapeau de paille tout froissé, et elle contemplait tout à fait innocemment, mais avec une surprise évidente, l'espèce de dôme que la dame portait sur la tête.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Mlle Rottenmeier après avoir longuement examiné l'enfant qui ne la quittait pas non plus des yeux.

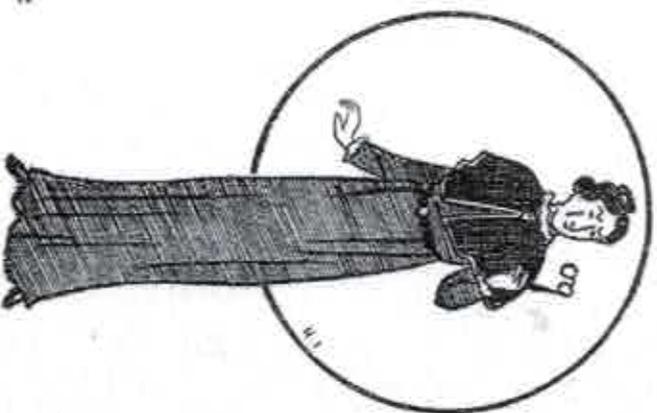
— Heidi, répondit-elle de sa voix claire et distincte.

— Comment dis-tu ? ce n'est pas un nom chrétien ; ce n'est pas comme cela qu'on t'a baptisée. Quel nom as-tu reçu au baptême ?

— Je ne me rappelle plus, répondit Heidi.
— Quelle réponse ! s'écria la dame en haussant les épaules. Dete, dites-moi, cette enfant est-elle nigande ou impertinente ?

— Avec la permission de Mademoiselle et si Mademoiselle veut bien, je parlerai moi-même pour la petite.

73



elle est tout empruntée, répondit Dete après avoir nommé une bonne secousse à Heidi pour l'engager à se faire. Elle n'est pas du tout nigaude ni impertinente. Elle ne sait pas même ce que c'est ; elle dit les choses comme elle les pense et sans malice ; seulement, c'est la première fois qu'elle entre dans une maison de maître, et elle ne connaît pas encore les manières. Mais elle a de la bonne volonté et elle apprendra facilement. — *Mademoiselle veut bien être indulgente. On l'a baptisée Adélaïde, comme sa mère, ma sœur qui est morte.*

— Allons, c'est bon, c'est au moins un nom qu'on peut dire, remarqua Mlle Rottemmeier. Mais, Dete, je vous dirai que cette petite m'a l'air un peu drôle pour son âge. Je vous avais fait savoir que la compagne de Mlle Clara devait être de son âge pour pouvoir suivre les leçons avec elle et partager toutes ses occupations. Mlle Clara a douze ans passés ; quel âge a cette enfant ?

— Avec la permission de Mademoiselle, je n'avais plus moi-même son âge très présent à la mémoire. Elle est bien, en effet, un peu plus jeune, mais ce n'est pas grand'chose, je ne peux pas dire au juste, elle doit avoir environ dix ans ou peut-être davantage.

— J'ai maintenant huit ans, c'est le grand-père qui l'a dit, interrompit Heidi.

La tante la secoua une seconde fois pour la faire taire, mais Heidi, qui ne comprenait pas pourquoi, n'eut pas du tout l'air embarrassé.

— Comment, seulement huit ans ! s'écria Mlle Rottemmeier avec une certaine indignation. Quatre ans de moins qu'il ne faudrait ! Qu'allons-nous devenir ? Et qu'as-tu donc appris ? quels livres as-tu eus dans tes leçons ?

— Point, répondit Heidi.

— Comment ? que dis-tu ? Alors comment as-tu

appris à lire ?

— Je n'ai pas appris, et Pierre non plus.

— Miséricorde ! tu ne sais pas lire, tu ne sais vraiment pas lire ? s'écria Mlle Rottemmeier au comble de l'effroi. Est-il possible ! Ne pas savoir lire ! Mais qu'as-tu donc appris ?

— Rien, répondit Heidi conformément à la vérité.

— Dete, reprit Mlle Rottemmeier elle avait repris instants de silence pendant lesquels elle avait comme possession d'elle-même, comment avez-vous pu m'amener cette petite créature ?

Mais Dete ne se laissait pas si facilement déconcerter et répondit hardiment :

— Avec la permission de Mademoiselle, cette enfant est exactement comme je croyais que Mademoiselle voulait l'avoir. Mademoiselle m'avait dit qu'elle devait être tout à fait à part, pas du tout comme les autres enfants ; c'est pourquoi j'ai pris la petite, parce que chez nous, dès qu'elles sont plus grandes, elles ne sont déjà plus si à part, et il me semblait qu'elle était précisément comme Mademoiselle avait dit. Maintenant il faut que je parte, car ma maîtresse m'attend ; si elle me le permet, je reviendrai bientôt pour voir comment vont les choses !

Et, avec une révérence, Dete quitta la chambre et descendit rapidement l'escalier. Mlle Rottemmeier demeura quelques instants interdite, puis courut après Dete en réfléchissant tout à coup qu'elle avait une quantité de choses à arranger avec elle, dans le cas où l'enfant resterait chez M. Sesemann ; en tout cas, elle était bien réellement là pour le moment, et la tante avait eu sans doute la ferme intention de la laisser. Quant à Heidi, elle était restée debout sur le seuil, à l'endroit même où elle avait été depuis le commencement de l'entrevue. Clara, qui avait jusque-là assisté en silence à tout ce qui se passait, fit signe à Heidi en lui disant :

— Viens auprès de moi.

Heidi s'approcha du fauteuil à roulettes.

— Aimes-tu mieux t'appeler Heidi ou Adélaïde ?

demanda Clara.

— Je m'appelle seulement Heidi et rien d'autre.

— Eh bien ! c'est ainsi que je t'appellerai toujours ; ce nom me plaît pour toi, mais je ne l'ai encore jamais entendu et je n'ai jamais vu non plus une enfant comme toi. As-tu toujours eu les cheveux courts et frisés ?

— Je crois que oui.

— Es-tu contente d'être venue à Francfort ?

— Non, mais je retournerai demain à la maison, et je rapporterai des petits pains à la grand'mère.

— Quelle drôle d'enfant tu es ! s'écria Clara. On t'a fait venir à Francfort tout exprès pour que tu restes chez nous et que tu prennes les leçons avec moi. Oh ! vois-tu, ce sera très amusant ! Il va y avoir du nouveau dans les leçons, puisque tu ne sais pas lire ! Ordinairement c'est bien ennuyeux, et il me semble que les matinées n'aient point de fin. Tous les jours à dix heures arrive le maître qu'on appelle Monsieur le candidat ; alors les leçons commencent et durent jusqu'à deux heures ; tu comprends comme c'est long ! Quelquefois Monsieur le candidat tient son livre tout près de sa figure comme s'il avait tout à coup la vue basse, mais c'est seulement pour pouvoir bâiller derrière le livre. Et Mlle Rottemmeier aussi sort de temps en temps son grand mouchoir dans lequel elle cache sa figure, comme si elle était bien touchée de ce que nous lisons, mais je sais très bien qu'elle aussi bâille de toutes ses forces dans son mouchoir. Alors cela me donne envie de bâiller aussi, mais je me retiens tant que je peux, car si j'ouvre la bouche une seule fois, voilà Mlle Rottemmeier qui court chercher l'huile de foie de morue en disant que j'ai besoin de fortifiants. Et, vois-tu, avaler cette huile de foie de morue, c'est tout ce qu'il y a de plus affreux ! j'aime encore mieux me retenir de bâiller. A présent ce sera beaucoup plus amusant, j'écouterai comment tu apprendras à lire.

En entendant parler d'apprendre à lire, Heidi se coua la tête d'un air de doute.

— Mais oui, Heidi, tu comprends qu'il faut que tu apprennes ; tout le monde doit savoir lire. Et puis, Monsieur le candidat est très bon, il ne se fâche jamais, et il t'expliquera tout ; seulement, vois-tu, quand il explique quelque chose on n'y comprend rien du tout ; alors il n'y a qu'à attendre la fin et ne rien dire, sans quoi il explique encore plus et on comprend toujours moins. Mais après, quand on a appris quelque chose et qu'on le sait bien, on comprend ce qu'il a voulu dire.

A ce moment, Mlle Rottemmeier rentra dans la chambre, visiblement excitée, car elle n'avait pas pu rattraper Dete dans l'escalier, et elle n'avait pas eu le temps de lui expliquer tout au long en quoi Heidi n'était pas du tout l'enfant qu'elle voulait. Maintenant elle ne savait que faire pour revenir en arrière, l'affaire était trop avancée, et, après tout, c'était elle qui en était cause. Dans son excitation, elle allait et venait de la salle d'études à la salle à manger où elle finit par s'en prendre à Sébastien qui venait de mettre le couvert et promenait d'un air pensif ses gros yeux ronds tout autour de la table pour s'assurer qu'il n'y manquait rien.

— Vous finirez vos réflexions un autre jour, lui criait-elle ; tâchez qu'on puisse se mettre à table aujourd'hui !

Puis elle appela la femme de chambre d'un ton si peu engageant que Tinette se hâta d'arriver à plus petits pas encore que d'habitude. Elle regarda Mlle Rottemmeier d'un certain air railleur qui empêcha celle-ci de l'apostropher à son tour ; mais sa colère intérieure en augmenta d'autant plus.

— Il faut aller préparer la chambre de la nouvelle arrivée, Tinette, dit la dame en s'efforçant d'être calme ; tout est en ordre, il n'y a plus qu'à ôter la poussière.

— Ça vaut vraiment la peine ! hasarda Tinette de son ton moqueur en quittant la chambre.

Pendant ce temps Sébastien avait ouvert la porte à deux battants avec un fracas inusité ; il était furieux et exhalait ainsi sa mauvaise humeur, n'osant pas, comme Tinette, répondre à M^{lle} Rottemmeier. Puis il se disposa à rouler le fauteuil de Clara à la salle à manger. Pendant qu'il rajustait la poignée qui était de travers, Heidi vint se mettre droit devant lui et le regarda fixement ; il s'en aperçut, et cela acheva de le mettre de mauvaise humeur.

— Eh bien ! qu'y a-t-il de si curieux ? grommela-t-il avec impatience, ne se doutant pas de la présence de M^{lle} Rottemmeier qui entrait dans la chambre.

Heidi répondit sans hésiter :

— Tu ressembles à Pierre le chevrier !

La dame joignit les mains avec stupeur.

— Est-il bien possible ! gémit-elle. Voilà qu'elle tutoie les domestiques ! Il lui manque les notions les plus élémentaires, à cette créature !

Le fauteuil avait été roulé à la salle à manger, et Sébastien installa Clara à table sur un siège commode. M^{lle} Rottemmeier s'assit à côté d'elle et fit signe à Heidi de prendre place vis-à-vis. Comme elles n'étaient que trois à table, les couverts étaient très espacés, et Sébastien avait toute la place nécessaire pour offrir les plats. Heidi découvrit avec joie à côté de son assiette un joli petit pain blanc ; mais elle ne fit pas un mouvement et n'osa rien dire d'abord. Il paraît que la ressemblance qu'elle avait découverte lui avait inspiré une confiance toute particulière en Sébastien, car, lorsqu'il s'approcha d'elle avec un grand plat de poisson, elle lui demanda en lui montrant le petit pain :

— Est-ce que je peux le prendre ?

Sébastien fit un signe affirmatif en jetant un regard du côté de M^{lle} Rottemmeier pour voir quel effet cette question avait produit sur elle. Aussitôt Heidi saisit le petit pain et le fourra dans sa poche. Sébastien fit



Il se tenait devant Heidi, immobile et silencieux.

une grimace comme s'il avait envie de rire ; mais il savait bien qu'il ne devait pas se le permettre. Il se tenait toujours devant Heidi, immobile et silencieux, n'osant ni parler, ni s'éloigner avant qu'elle se fût servie. Heidi le regarda un moment tout étonnée et finit par lui demander :

— Faut-il aussi que je mange de ça ?

Sébastien fit de nouveau signe que oui.

— Eh bien ! sers-moi, dit-elle en regardant tout tranquillement son assiette.

Sébastien fit une grimace encore plus prononcée, et le plat se mit à trembler dans ses mains.

— Vous pouvez poser le plat sur la table, et vous reviendrez quand on vous appellera, dit alors M^{lle} Rottemmeier d'un ton sévère.

Sébastien disparut.

— Quant à toi, Adélaïde, je vois que j'ai à t'enseigner les choses les plus élémentaires, reprit-elle en poussant un profond soupir. Avant tout, je vais te montrer comment on se sert à table.

Et la dame procéda à l'opération lentement, en accentuant tous ses mouvements.

— Ensuite, continua-t-elle, je te ferai remarquer que tu ne dois pas adresser la parole à Sébastien à table, et du reste jamais, à moins que tu n'aies une question indispensable à lui faire ou une commission à lui transmettre ; et dans ce cas, tu ne dois pas lui dire « tu », mais seulement employer le pronom « vous », comprends-tu ? Et que je ne t'entende plus l'appeler autrement ! De même pour Tinette, la femme de chambre. Moi, tu m'appelleras « Mademoiselle » comme tout le monde le fait. Quant à Clara, elle décidera elle-même comment elle veut que tu la nommes.

— Clara, naturellement, dit celle-ci.

Puis vinrent une quantité de règles de conduite sur la manière de se lever, d'aller au lit, d'entrer et de sortir, de fermer les portes, si bien que Heidi, fatiguée de son long voyage, sentit ses yeux s'appesantir et

finit par s'endormir sur le dossier de sa chaise. Quand M^{lle} Rottemmeier arriva enfin au bout de ses exhortations, elle conchut en disant :

— Tu y penseras, Adélaïde ! As-tu bien tout compris ?

— Heidi dort depuis longtemps, répondit Clara, fort divertie.

Jamais le souper ne s'était passé d'une manière aussi amusante.

— C'est inouï, les expériences qu'on fait avec cette enfant ! s'écria M^{lle} Rottemmeier tout à fait fâchée.

Et elle sonna si violemment que Tinette et Sébastien se précipitèrent à la fois dans la chambre. Mais tout ce vacarme ne parvint pas à tirer Heidi de son sommeil, et l'on eut toutes les peines du monde à la réveiller assez pour l'emmener à sa chambre, en traversant d'abord la salle d'études, puis la chambre de Clara, enfin celle de M^{lle} Rottemmeier qui ouvrait à son tour sur la chambre de l'angle destinée à Heidi.

VII

M^{lle} ROTTENMEIER PASSE UNE JOURNÉE AGITÉE

LE LENDEMAIN MATIN, LORSQUE HEIDI ouvrit les yeux dans sa nouvelle demeure, elle ne se rappelait plus où elle était et ne comprenait pas ce qu'elle voyait autour d'elle. Elle se frota vigoureusement les yeux, regarda de nouveau et revit toujours les mêmes choses ; un grand lit blanc sur lequel elle était assise, une vaste chambre qui s'étendait devant elle comme un grand espace ; de longs rideaux bien blancs devant les ouvertures d'où venait la lumière ; tout près, deux fauteuils sur lesquels s'étaient de grandes fleurs ; contre le mur, un sofa avec les mêmes fleurs, et devant le sofa une table ronde ; dans un des angles, une table de toilette avec toutes sortes d'objets que Heidi n'avait jamais vus auparavant. Tout à coup elle se rappela qu'elle était à Francfort ; tous les événements de la veille lui revinrent aussitôt à la mémoire, et en même temps le souvenir des dernières exhortations de la dame, dont elle n'avait entendu qu'une partie. Heidi sauta prestement à bas du lit et fut prête en un clin d'œil. Elle s'approcha aussitôt de l'une des fenêtres pour tâcher d'apercevoir le ciel et ce qu'il y avait dehors. Elle se sentait comme dans une cage derrière ces grands rideaux ; ne pouvant pas les tirer, elle se glissa derrière, mais la fenêtre était si haute, qu'à peine pouvait-elle arriver à voir quelque chose. Le peu qu'elle apercevait n'était évidemment pas ce que Heidi avait cherché ; elle quitta la fenêtre, s'approcha de l'autre, puis revint encore à la première,

sans réussir à voir autre chose que de grands murs et d'autres fenêtres. Alors elle fut saisie d'inquiétude. C'était encore de grand matin, car Heidi était accourmée à se lever de bonne heure à la montagne et à courir à la porte du chalet pour voir ce qui se passait dehors, si le ciel était bleu, si le soleil avait déjà paru, ou bien pour écouter si les sapins bruisaient et regarder si les petites fleurs avaient déjà ouvert leurs yeux. Comme un petit oiseau qui se voit pour la première fois enfermé dans sa belle prison dorée, et qui, voletant ici et là, essaie à chaque barreau de sa cage s'il pourrait passer à travers et s'envoler dans l'air libre, ainsi Heidi allait et venait d'une fenêtre à l'autre, essayant de les ouvrir pour voir le sol, l'herbe verte, la dernière neige fondant sur les pentes des montagnes, enfin tout ce qu'il lui tardait tant de revoir ! Mais elle eut beau tirer, secouer, essayer de passer ses doigts dans les fentes, les fenêtres restèrent obstinément fermées. Enfin, lorsqu'elle vit que tous ses efforts étaient inutiles, elle renonça à son projet et se mit à réfléchir à la manière dont elle pourrait sortir de la maison et en faire le tour pour trouver la prairie, car elle se souvenait très bien que devant la maison elle n'avait marché que sur des pierres. Au même moment on frappa à la porte qui s'entr'ouvrit, et Tinette passant la tête dans l'entre-baillement, dit d'un ton bref :

— Déjeuner servi !

Heidi ne comprit pas que ces paroles peu gracieuses fussent une invitation à aller déjeuner ; elle lisait bien plutôt sur le visage moqueur de Tinette un avertissement de ne pas venir trop près d'elle ; aussi s'en tint-elle à cet avertissement, et prenant le petit tabouret qui était sous la table, elle s'assit dans un coin pour attendre tout tranquillement ce qui devait se passer. Un moment après, elle entendit un frôlement qui s'approchait dans le corridor ; c'était M^{lle} Rottemmeier, déjà aussi excitée que le soir précédent. Elle ouvrit la porte en criant dans la chambre :

— Qu'est-ce que cela signifie, Adélaïde ? Ne comprends-tu pas ce que c'est qu'un déjeuner ? arrive donc !

Cette fois Heidi comprit et suivit aussitôt M^{lle} Rottemmeier. Clara, qui était déjà depuis longtemps installée à la salle à manger, salua affectueusement Heidi. La perspective des nouveaux incidents qui ne manqueraient pas de se produire dans la journée, donnait à son visage une animation inaccoutumée.

Le déjeuner se passa cependant sans encombre, et Heidi mangea très convenablement sa beurrée. Quand ce fut fini, on roula de nouveau le fauteuil de Clara à la salle d'études, et M^{lle} Rottemmeier ordonna à Heidi de la suivre et de rester avec elle en attendant l'arrivée de Monsieur le candidat.

Dès que les deux enfants furent seules, Heidi se hâta de demander :

— Comment peut-on voir dehors, jusque par terre ?

— On ouvre les fenêtres et on regarde, répondit Clara que cette question amusait.

— Mais ces fenêtres ne peuvent pas s'ouvrir.

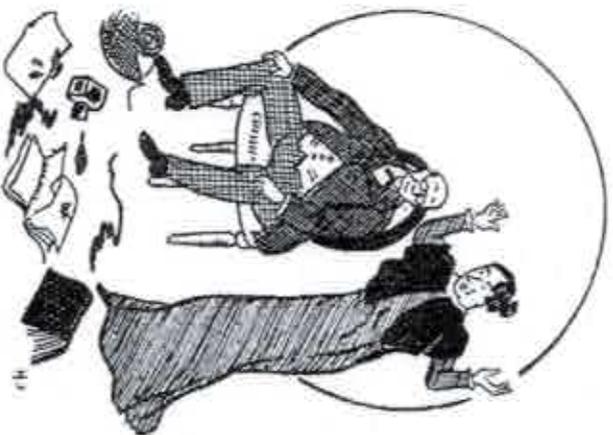
— Si, si, répliqua Clara ; toi, tu ne peux pas encore, et moi je ne peux pas non plus t'aider, mais quand tu verras Sébastien, tu n'as qu'à lui dire de t'en ouvrir une.

Ce fut un grand soulagement pour Heidi d'apprendre qu'on pouvait ouvrir les fenêtres et regarder dehors. Puis Clara commença à lui faire toutes sortes de questions sur la vie qu'elle avait menée chez elle, et Heidi lui parla avec animation de l'alpe, des chèvres, du pâturage et de tout ce qu'elle aimait. Pendant qu'elles causaient ainsi, Monsieur le candidat était arrivé ; mais M^{lle} Rottemmeier, au lieu de le conduire comme d'habitude à la salle d'études, l'avait fait entrer dans la salle à manger pour lui parler à son aise. Là, s'étant assise, elle lui décrit avec la plus grande agitation l'embaras où elle se trouvait. Elle lui raconta comment, quelque temps auparavant, elle avait écrit à

M. Sesemann, alors en séjour à Paris, que sa fille désirait depuis longtemps avoir une compagne dans la maison, ajoutant qu'elle-même approuvait cette idée, une compagne pouvant à la fois servir d'éminente à Clara dans ses études, et lui procurer, en dehors des leçons, une société agréable. Au fond, M^{lle} Rottemmeier avait beaucoup désiré la chose, car elle ne demandait pas mieux que de pouvoir se décharger sur quelqu'un d'autre du soin d'amuser l'enfant malade. M. Sesemann avait répondu qu'il était tout prêt à satisfaire au désir de sa fille, mais à la condition que cette compagne serait traitée en toutes choses comme sa propre fille, parce qu'il ne voulait pas voir tourmenter des enfants dans sa maison. (Ici, M^{lle} Rottemmeier fit la remarque que cette recommandation était bien inutile, car, qui songerait à tourmenter des enfants ?) Après cette parenthèse, elle reprit le fil de son récit, raconta tout au long comment elle avait été trompée au sujet de cette enfant, et énuméra toutes les occasions dans lesquelles Heidi avait déjà donné des preuves de son manque absolu des principes les plus élémentaires, si bien que non seulement Monsieur le candidat aurait à reprendre les choses littéralement depuis l'a b c, mais qu'elle-même, M^{lle} Rottemmeier, serait obligée de commencer avec elle par les notions les plus simples de l'éducation. En face de cette situation fatale, elle ne voyait qu'un moyen de salut ; c'est que Monsieur le candidat déclarât, après en avoir fait l'essai, que deux natures aussi différentes ne pouvaient pas marcher ensemble sans préjudice à la plus avancée des deux. Cette raison paraîtrait sans doute assez sérieuse à M. Sesemann pour le déterminer à rompre l'engagement et à renvoyer l'enfant à l'endroit d'où elle était venue. Quant à faire une chose pareille sans son consentement, il n'y fallait pas songer, maintenant qu'il était prévenu de l'arrivée de Heidi.

Mais Monsieur le candidat était très circonspect et n'envisageait jamais une question d'un seul côté. Il

consola Mlle Rottemmeier à force de paroles et émit l'opinion que si, d'un côté, la jeune personne était très retardée, il se pouvait que de l'autre elle fût d'autant plus avancée, ce qui s'équilibrerait bientôt, grâce à un bon enseignement. Alors, voyant qu'elle ne trouvait point d'appui auprès de Monsieur le candidat, mais qu'au contraire il était disposé à commencer son a b c, Mlle Rottemmeier le fit entrer dans la salle d'études où elle se garda bien de le suivre, car elle avait horreur de



l'alphabet. Elle se mit à arpenter la salle à manager de long en large tout en réfléchissant à la manière dont les domestiques devraient appeler Adélaïde. M. Sesemann avait écrit qu'elle devait être traitée comme sa fille, et cela s'appliquait sans doute en premier lieu à ses rapports avec les gens de la maison. Mais elle fut bien tôt interrompue dans ses réflexions par une rumeur à la salle d'études, accompagnée d'un grand vacarme d'objets

tombant à terre et de voix appelant vivement Sébastien à l'aide. Elle se précipita dans la chambre voisine. Quel spectacle ! Sur le plancher gisaient pêle-mêle tous les livres de classe, cahiers, encriers, et le tapis de la table par-dessous lequel s'échappait un ruisseau noir qui traversait toute la chambre. Heidi avait disparu.

— Nous y voilà ! s'écria Mlle Rottemmeier en joignant les mains. Le tapis, les livres, la corbeille à ouvrage, tout dans l'encre ! A-t-on jamais vu une chose pareille ! c'est sans doute cette créature de malheur !

Monsieur le candidat contemplait sans mot dire et d'un air très effrayé la catastrophe qui, pour cette fois, ne se présentait à lui que sous un seul point de vue, et un point de vue écrasant ! Clara, au contraire, paraissait grandement amusée et suivait avec intérêt toutes les péripéties de l'aventure et leur effet sur Mlle Rottemmeier. C'est elle qui lui expliqua ce qui s'était passé :

— Oui, c'est Heidi qui l'a fait, mais pas exprès, et il ne faut pas du tout qu'elle soit punie. Elle s'est seulement tant dépêchée en quittant la table, qu'elle a entraîné le tapis avec elle, et tout est tombé par terre. Elle avait entendu passer des voitures, c'est pour cela qu'elle s'est précipitée hors de la chambre ; peut-être n'a-t-elle jamais vu une voiture de sa vie.

— Eh bien, Monsieur le candidat, n'est-ce pas exactement comme je vous le disais ? Cette créature n'a aucune notion de rien ; elle n'a pas la moindre idée de ce que c'est qu'une leçon, et qu'on doit écouter et rester tranquille. Mais où est-elle allée à présent ? Si elle s'était enfiée, que dirait M. Sesemann !

Mlle Rottemmeier s'élança sur l'escalier et descendit précipitamment. La porte d'entrée était ouverte, et, sur le seuil, Heidi examinait la rue du haut en bas d'un air très déçu.

— Où vas-tu ? Quelle idée t'a passé par la tête ? Qu'est-ce que cela signifie de se sauver ainsi ? lui cria coup sur coup Mlle Rottemmeier.

— J'ai entendu le vent dans les sapins, mais je ne sais pas où ils sont, et maintenant je n'entends plus rien, répondit Heidi sans cesser de regarder dans la rue, du côté où s'était éteint le roulement des voitures qu'elle avait pris pour le bruissement du fôhn dans les sapins. Dans sa joie, elle s'était précipitée du côté d'où venaient ces sons familiers, sans se douter qu'elle entraînaît le tapis de la table.

— Des sapins ? Sommes-nous par hasard dans une forêt ? Quelles bêtises dis-tu là ! Voyons, remonte vite, et va voir les belles choses que tu as faites !

Mlle Rottemmeier remonta à la salle d'études, suivie de Heidi ; celle-ci demeura stupéfaite devant le dessastre qu'elle avait causé sans s'en douter.

— C'est bon pour une fois, mais que cela ne t'arrive pas une seconde ! dit sévèrement Mlle Rottemmeier, le doigt étendu vers le plancher. Tu te rappelleras que, pendant les leçons, on doit rester tranquille sur sa chaise et écouter attentivement le maître ; et si tu n'apprends pas à le faire de toi-même, je serai obligée de t'attacher à ta chaise. Comprends-tu ?

— Oui, répondit Heidi, mais je saurai bien rester assise toute seule.

Elle venait de comprendre une fois pour toutes que c'est la règle d'être tranquille pendant les leçons.

C'était maintenant l'affaire de Tinaette et de Sébastien de remettre tout en ordre. Monsieur le candidat s'éloigna, et les leçons furent suspendues pour ce jour-là. Cette fois on n'avait pas eu le temps de bâiller.

Chaque jour après le dîner, Clara avait l'habitude de se reposer un certain temps, et Mlle Rottemmeier avait déclaré à Heidi qu'elle serait libre, pendant ce temps-là, de s'occuper à sa guise. Ce jour-là donc, Clara s'étant installée dans son fauteuil pour dormir, Mlle Rottemmeier se retira dans sa chambre, et Heidi vit que le moment était venu où elle pouvait choisir son occupation. C'était justement ce qu'elle désirait, car elle avait une idée à mettre à exécution ; mais pour cela il lui fallait une aide. Elle se posta donc au milieu du corridor, près de la porte de la salle à manger, pour être bien sûre de ne pas manquer la personne dont elle avait besoin. En effet, au bout d'un instant, Sébastien apparut sur l'escalier, portant un grand plateau chargé de l'argenterie qu'il allait serrer dans le buffet de la salle à manger.

Quand il eut atteint la dernière marche, Heidi s'avança vers lui et l'appela aussi distinctement que possible :

— Pronom vous !

Sébastien ouvrit les yeux tout grands et répondit d'un ton assez bourru :

— Qu'est-ce que cela signifie, Mam'zelle ?

— J'aimerais demander quelque chose, mais ce n'est pas quelque chose de mal comme ce matin, bien sûr ! continua Heidi, en s'apercevant que Sébastien était un peu fâché, et attribuant sa mauvaise humeur aux taches d'encre sur le parquet.

— Ah ! ah ! et pourquoi m'appelle-t-on pronom vous ? demanda Sébastien du même ton.

— Il faut toujours que je dise ainsi, à présent, c'est Mlle Rottemmeier qui l'a commandé.

Sébastien éclata de rire de si bon cœur que Heidi en demeura tout interdite, ne voyant pas ce qu'il y avait de si amusant dans l'affaire, tandis que Sébastien avait tout de suite compris de quoi il s'agissait.

— C'est bon, reprit-il en riant toujours, Mam'zelle peut continuer.

— Je ne m'appelle pas du tout Mam'zelle ! s'écria à son tour Heidi avec une certaine indignation. Je m'appelle Heidi.

— C'est égal, la même dame m'a aussi commandé de dire Mam'zelle.

— Ah ! vraiment ? Alors je pense que c'est comme ça que je dois m'appeler, répondit-elle d'un air résigné, car elle s'était déjà aperçue que toutes choses devaient se passer comme Mlle Rottemmeier l'avait ordonné. Maintenant j'ai trois noms ! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Qu'est-ce que la petite Mam'zelle voulait me demander ? reprit Sébastien en entrant dans la salle à manger et posant son plateau sur le buffet.

— Comment peut-on ouvrir une fenêtre, Sébastien ? — Comme ceci, tout simplement ! dit-il en ouvrant toute grande une des fenêtres de la salle à manger.

Heidi s'approcha, mais elle était trop petite pour rien voir. Sébastien apporta un grand tabouret de bois qu'il plaça dans l'embrasure en disant :

— La petite Mam'zelle n'a qu'à monter là-dessus, et elle pourra regarder dans la rue et voir ce qui se passe en bas.

Heidi s'empressa de grimper sur le tabouret et, se pendant en dehors de la fenêtre, elle put enfin jouir de la vue qu'elle avait tant désirée. Mais elle retira presque aussitôt la tête ; sur sa figure la joie avait fait place au désappointement.

— On ne voit que la rue avec des pavés et rien d'autre ! dit l'enfant avec tristesse. Mais si l'on fait tout le tour de la maison, que voit-on de l'autre côté, Sébastien ?

— Exactement la même chose, répondit-il.

— Mais où faut-il aller pour voir bien loin, bien loin jusqu'au bout de la vallée ?

— Alors il faut monter sur une grande tour, sur le clocher d'une église, comme celui qu'on voit là-bas avec cette boule dorée à la pointe. De là-haut on voit bien loin par-dessus toute la ville.

Heidi, après l'avoir écouté avec la plus grande attention, descendit lestement de son tabouret, sortit en courant de la chambre, descendit l'escalier, et en un clin d'œil se trouva dans la rue. Mais la chose n'alla pas comme elle se l'était imaginé. Il lui avait semblé, en regardant par la fenêtre, que le clocher était droit devant elle, qu'elle n'avait qu'à traverser de l'autre côté pour y arriver. Et maintenant qu'elle était arrivée, tout au bout de la rue, elle ne voyait plus de clocher. Elle prit une autre rue, puis une autre, sans réussir à trouver ce qu'elle cherchait. Beaucoup de gens passaient à côté d'elle, mais ils avaient tous l'air très pressés, et Heidi pensa qu'ils n'auraient pas le temps de lui donner des renseignements. En arrivant au tournant d'une troisième rue, elle aperçut un jeune garçon portant sur le dos un orgue de Barbarie et sur le bras un animal très extraordinaire. Heidi courut vers lui et lui demanda :

— Où est la tour avec une boule dorée tout en haut ?

— Sais pas, répondit le garçon.

— Alors, à qui faut-il demander ? reprit-elle.

— Sais pas.

— Connais-tu une autre église avec un grand clocher ?

— Oui, bien sûr que j'en connais une !

— Alors viens me montrer où elle est.

— Montre-moi d'abord ce que tu me donneras, si je vais avec toi, répondit le jeune garçon en tendant la main.

Heidi fouilla dans sa poche. Elle en sortit une image qui représentait une belle couronne de roses rouges ; elle la contempla un instant, car il lui en coûtait de s'en séparer : Clara la lui avait donnée le matin même. Mais si elle pouvait voir la vallée et les pentes vertes de la montagne...

— Tiens, dit Heidi en tendant son image, veux-tu ça ?

Le garçon retira sa main en secouant la tête.

— Que veux-tu, alors ? demanda-t-elle en remettant bien vite la précieuse image dans sa poche.

— De l'argent.

— Je n'en ai point, mais Clara en a, et elle m'en donnera ; combien veux-tu ?

— Vingt centimes.

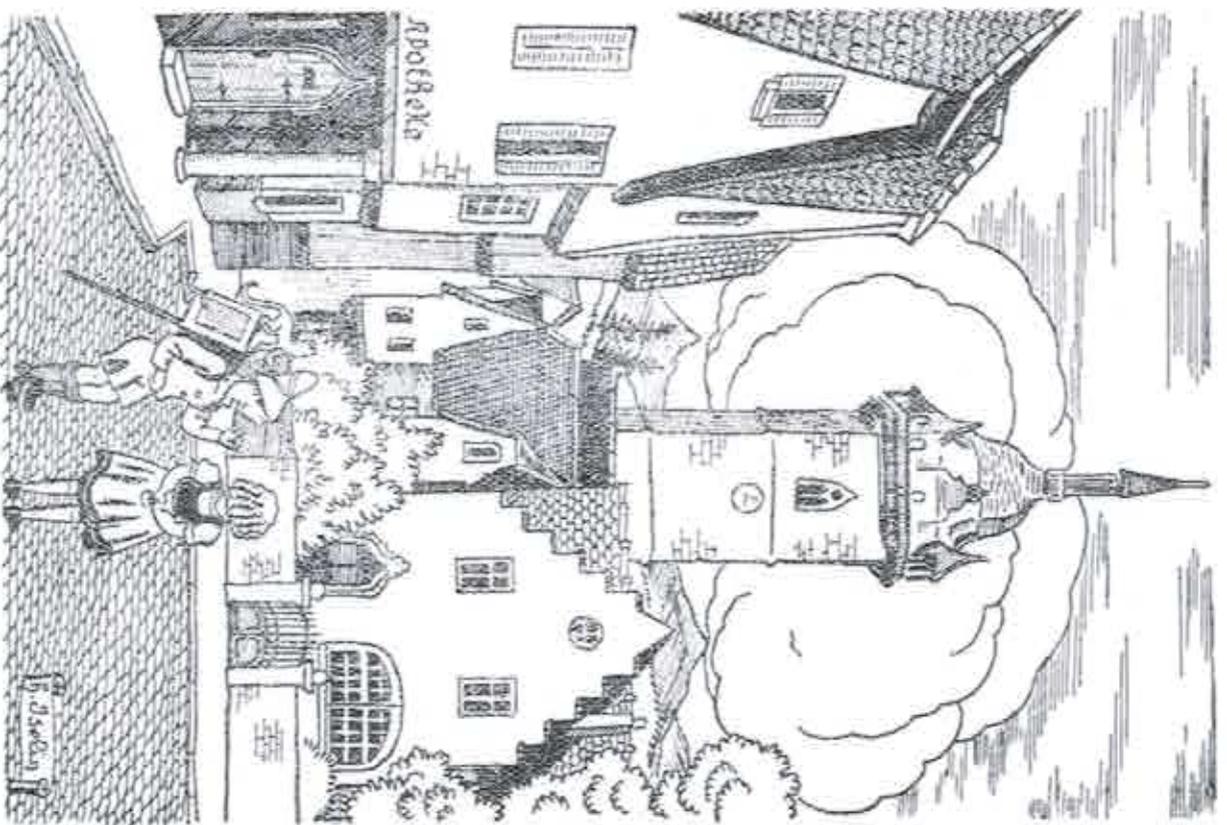
— Alors, viens !

Tous deux se mirent en route, et tandis qu'ils parcouraient une longue rue qui s'en allait à perte de vue, Heidi demanda à son compagnon ce qu'il portait sur le dos sous un drap ; il lui expliqua que c'était un bel orgue qui faisait une magnifique musique quand on tournait une mécanique. Tout à coup ils se trouverent en face d'une vieille église avec un grand clocher : le jeune garçon s'arrêta en disant :

— C'est là !

— Mais comment est-ce que j'entrerai ? demanda Heidi en voyant les grandes portes fermées.

— Sais pas, répondit son guide.



Ils se trouvèrent en face d'une vieille église.

M^{re} Rothmeier passe une journée agitée

— Crois-tu qu'il faut sonner, comme on fait quand on vent Sébastien ?

— Sais pas.

Heidi avait découvert une sonnette contre le mur et se mit à la tirer de toutes ses forces.

— Il faudra m'attendre en bas pendant que je monterai, parce que je ne saurai plus le chemin, et il faut que tu me le montres pour revenir.

— Que me donneras-tu, alors ?

— Que veux-tu que je te donne ?

— Encore vingt centimes.

Au même moment une clef tourna dans la vieille serrure, et la porte craqua en s'ouvrant lentement. Un vieillard sortit, regarda d'abord les enfants avec étonnement, puis les apostropha d'un ton boutri :

— Comment vous êtes-vous permis de sonner ? Ne pouvez-vous pas lire ce qui est écrit au-dessous de la sonnette : « Pour ceux qui veulent monter au clocher » ?

Le garçon entendit l'index vers Heidi sans dire un mot ; celle-ci répondit au vieillard :

— Je voudrais justement monter au clocher.

— Que veux-tu faire là-haut ? demanda le marguillier ; est-ce quelqu'un qui t'a envoyé ?

— Non, je voudrais seulement monter pour voir tout ce qui est en bas.

— Dépêchez-vous de retourner à la maison, et faites attention de ne pas recommencer vos mauvaises plaisanteries, ou vous pourriez vous en repentir !

En disant ces mots, le marguillier se retourna pour fermer la porte. Mais Heidi le retint par son habit en lui disant d'un ton suppliant :

— Seulement une fois !

Le vieux tourna la tête et rencontra les yeux de l'enfant levés vers lui avec un regard si plein de supplication, qu'il en fut tout retourné. Il la prit par la main et lui dit avec bonté :

— Eh bien, puisque tu y tiens tellement, viens avec moi !

Le garçon s'assit sur les marches de pierre devant l'église, en faisant signe qu'il ne voulait pas les accompagner. Heidi, la main dans celle du vieux marguillier, monta beaucoup, beaucoup de marches qui allaient en se rétrécissant toujours davantage ; puis ils gravirent un dernier petit escalier plus étroit encore que le reste et arrivèrent enfin en haut du clocher. Le marguillier souleva Heidi à la hauteur de la petite fenêtre.

— A présent tu peux regarder tout en bas, lui dit-il. Heidi vit au-dessous d'elle comme une mer de toits, de tours, de cheminées ; elle retira presque aussitôt sa tête, en disant d'un ton triste et découragé :

— Ce n'est pas du tout comme je pensais.

— Voyez-vous ça ! Qu'est-ce qu'un brin d'enfant comme toi peut comprendre à une vue ? Allons, redescendons, et une autre fois ne somme plus à un clocher.

Le vieillard posa Heidi à terre et, marchant le premier, commença à redescendre l'étroit escalier. A l'endroit où les marches devenaient plus larges, il y avait une porte qui conduisait dans la petite chambre du marguillier et un large plancher qui s'étendait jusque sous les pentes du toit. Là, dans un coin, se trouvait une corbeille devant laquelle était assise une grosse chatte grise qui commença à grogner d'un air menaçant ; car dans cette corbeille habitaient ses petits, et elle voulait avertir les passants de ne pas se mêler de ses circonstances de famille. Heidi s'arrêta court et regarda la chatte avec étonnement. Elle n'en avait jamais vu d'aussi grosse ; c'est que le vieux clocher était habité par d'innombrables troupes de souris, et la chatte n'avait pas de peine à se procurer tous les jours une demi-douzaine de rôtis. Le marguillier, voyant la surprise de Heidi, lui dit :

— Approche-toi seulement, elle ne te fera pas de mal si je suis là ; tu pourras regarder les petits.

Heidi s'approcha de la corbeille et se mit à pousser des cris de joie et d'admiration :

— Oh ! quelles mignonnes petites bêtes ! les jolis

minets ! s'écria-t-elle en sautant tout autour de la corbeille pour mieux voir les drôles de gambades des sept ou huit petits chats qui grimpaient les uns par-dessus les autres, s'accrochaient à la corbeille et retombaient sans cesse en arrière.

— Aimerais-tu en avoir un ? demanda le marguillier, que les gambades de l'enfant égayaient.

— Un minet rien que pour moi ? pour toujours ? s'écria-t-elle, sans pouvoir croire à un pareil bonheur.

— Oui, oui, rien que pour toi, et tu n'as qu'à les prendre tous, si tu as de la place, dit le vieillard qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser de ses petits chats, sans être obligé de les noyer.

Heidi était au comble du bonheur. Il y avait bien assez de place pour tous les chats dans la grande maison où elle demeurait. Et Clara ! comme elle serait surprise et joyeuse quand elle verrait arriver ces jolis petits animaux !

— Mais comment pourrai-je les emporter ? demanda Heidi qui avançait déjà la main pour en saisir un ou deux.

La grosse chatte se jeta aussitôt sur son bras en grondant d'un air si menaçant, que l'enfant recula tout effrayée.

— Je te les porterai, si tu me dis où tu demeures, dit le marguillier, tout en caressant la chatte pour la calmer.



Car ils étaient bons amis ; il y avait longtemps qu'ils habitaient ensemble le vieux clocher.

— Chez M. Sesemann, dans une grande maison sur la porte de laquelle il y a une grosse tête de chien en or, avec une boucle dans la gueule, répondit vivement Heidi.

Le vieux marguillier n'avait pas besoin de tant d'explications ; depuis qu'il habitait le clocher, il connaissait toutes les maisons bien loin à la ronde, et du reste Sébastien était une de ses anciennes connaissances.

— Je sais où c'est, répondit-il. Et quand j'apporterai les chats, qui faudra-t-il demander ? Tu n'es pourtant pas à M. Sesemann ?

— Non, mais il y a Clara, qui sera si contente quand les petits chats arriveront !

Le marguillier voulut alors se remettre en marche pour descendre, mais Heidi ne pouvait pas se décider à quitter ce spectacle si divertissant.

— Si seulement je pouvais en emporter tout de suite un ou deux ! Un pour moi et un pour Clara ! Est-ce que je peux ?

— Alors, attends un moment.

Et le marguillier s'empara avec précaution de la chatte, l'emporta dans sa chambre et la déposa à côté de sa soucoupe pleine de lait ; puis il ferma la porte et revint vers Heidi.

— Maintenant, tu peux les prendre !

Les yeux de l'enfant étincelèrent de joie. Elle en choisit un tout blanc et d'autres rayés de jaune, et les plaça, l'un dans la poche droite de son tablier, les autres dans la poche gauche ; après quoi elle se remit en marche pour descendre.

Le garçon était toujours assis à la même place sur les degrés de l'église. Lorsque le marguillier eut refermé la porte derrière Heidi, elle demanda :

— Quel chemin faut-il prendre pour retourner chez M. Sesemann ?

— Sais pas.

Heidi lui décrit alors tout ce qu'elle connaissait de la maison, la porte d'entrée, les fenêtres, l'escalier ; mais le garçon secouait toujours la tête. Tout cela lui était inconnu.

— Vois-tu, cointina Heidi, quand on regarde par une des fenêtres, on voit une grande, grande maison toute grise, et le toit fait comme ça...

Et avec son doigt elle dessina en l'air de grands zigzags.

Aussitôt le garçon, reconnaissant peut-être un des signes qui lui étaient familiers, se leva d'un seul bond et, suivi de Heidi, marcha rapidement dans une certaine direction. En très peu de temps, ils arrivèrent en effet devant la grande porte ornée de la tête de laiton. Heidi tira la sonnette ; Sébastien parut presque aussitôt, et dès qu'il aperçut l'enfant, lui cria :

— Vite ! dépêchez-vous !

Heidi se hâta d'entrer, et Sébastien referma la porte, sans remarquer le jeune garçon qui resta tout interdit dans la rue.

— Vite, Mann'zelle, répéta Sébastien, allez tout droit à la salle à manger, on est déjà à table ; M^{lle} Rottemmeier a l'air d'un canon chargé ! Mais aussi, quelle idée a eue Mann'zelle de se sauver ainsi ?

Heidi entra dans la salle à manger. M^{lle} Rottemmeier ne tourna pas la tête. Clara ne dit rien non plus ; ce silence était inquiétant. Sébastien avança la chaise de Heidi. Quand elle fut assise, M^{lle} Rottemmeier lui adressa enfin la parole, avec un visage sévère et d'un ton solennel :

— Adélaïde, j'aurai à te parler après le dîner. Pour le moment, je me contenterai de te dire que tu t'es conduite comme une enfant mal élevée ; tu as quitté la maison sans demander permission, sans rien dire à personne, et tu vas errer on ne sait où jusqu'au soir. C'est une conduite vraiment sans exemple !

— Miaou ! entendit-on pour toute réponse.

Alors la colère de la dame éclata.

— Comment, Adélaïde, cria-t-elle en haussant de plus en plus la voix, après toutes tes malhonnêtetés, tu te permets encore envers moi une mauvaise plaisanterie ! Prends garde à toi, je t'avertis !

— Je fais..., balbutia Heidi.

— Miaou ! Miaou !

Sébastien jeta presque sur la table le plat qu'il tenait et sortit précipitamment de la chambre.

« C'est assez ! » voulait dire Mme Rottemmeier, mais l'indignation lui coupa la voix. Enfin elle put articuler :

— Lève-toi !... et sors !

Heidi, tout interdite, se leva de sa chaise et voulut encore essayer une explication :

— Bien sûr, je ne voulais pas faire...

— Miaou ! Miaou !

— Mais, Heidi, dit alors Clara, pourquoi fais-tu tous jours « miaou », quand tu vois que ça fâche Mme Rottemmeier ?

— Ce n'est pas moi ; ce sont les petits chats, dit-elle, parvenant enfin à donner une explication sans être interrompue.

— Comment ! Que dis-tu ? Des chats ? des petits chats ? s'écria Mme Rottemmeier. Sébastien ! Timette ! cherchez ces affreuses bêtes ! chassez-les !

Et, disant cela, elle s'enfuit en toute hâte dans la salle d'études et tira le verrou pour être plus en sûreté, pour Mme Rottemmeier, les petits chats étaient ce qu'il y avait de plus affreux dans la création. Sébastien, qui était resté derrière la porte, faisait tous ses efforts pour vaincre son fou rire avant de rentrer. En s'approchant de Heidi pour la servir, il avait aperçu une petite tête de chat sortant d'une de ses poches, et il avait tout de suite prévu la scène qui allait se passer : mais il n'avait pas pu y tenir longtemps et, pris d'un fou rire irrésistible, il n'avait eu que le temps de poser ses plats sur la table et de s'esquiver. Quand il eut un peu repris son sérieux, il rentra, un moment après

qu'eut retenti le cri d'angoisse de Mme Rottemmeier. Il y trouva tout dans l'ordre et le calme le plus parfait. Clara tenait un des petits chats sur ses genoux, Heidi était agenouillée près d'elle, et toutes deux paraiss-



saient enchanthées de jouer avec ces mignonnes petites bêtes.

— Sébastien, lui dit aussitôt Clara, en le voyant entrer, nous avons besoin de votre aide ; il faut trouver une cachette pour nos petits chats, dans un endroit où Mme Rottemmeier ne puisse pas les voir, parce qu'elle

en a peur, et elle les chasserait. Mais nous voulons garder nos jolis minets, et nous les sortirons toujours de leur cachette quand nous serons seules. Où pourrait-on les mettre ?

— Je m'en charge, mademoiselle Clara, répondit Sébastien avec empressement. Je leur ferai un joli petit lit dans une corbeille, et je la mettrai dans un coin où une dame poltronne n'oserait jamais aller, je vous en réponds !

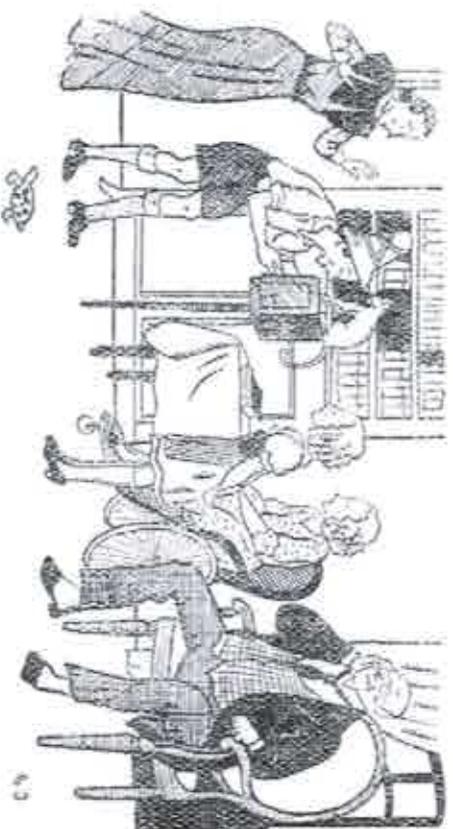
Là-dessus Sébastien se mit immédiatement à l'œuvre en riant à part lui, car il pensait : « Il se passera bien sûr encore quelque chose ! » et Sébastien ne craignait pas de voir M^{lle} Rottenmeier un peu en colère.

Ce ne fut que longtemps après, lorsque l'heure d'aller se coucher fut venue, que M^{lle} Rottenmeier se hasarda à entr'ouvrir un peu la porte et à demander à travers la fente étroite :

— Ces affreuses bêtes ont-elles enfin disparu ?

— Oui, certainement, répondit Sébastien, qui allait et venait dans la chambre en prévision de cette question.

En un tour de main il enleva les petits chats des genoux de Clara et disparut avec eux. Quant à la semonce que M^{lle} Rottenmeier avait réservée à Heidi, elle fut remise au lendemain, car elle se sentait épuisée par toutes les émotions, les ennuis, la colère et la frayeur que Heidi lui avait causés coup sur coup, sans s'en douter. Elle se retira donc en silence, et les deux enfants la suivirent tout heureuses, car elles savaient leurs petits chats en sûreté dans un bon lit.



VIII

IL Y A DU NOUVEAU DANS LA MAISON SESSEMANN

LE MATIN DU JOUR SUIVANT, SÉBASTIEN venait d'ouvrir la porte de la maison à Monsieur le candidat et de le conduire à la salle d'études, lorsqu'un second coup de sonnette se fit entendre, si violent que Sébastien, dans sa hâte, se jeta presque en bas de l'escalier, pensant à part lui : « Il n'y a que M. Sesemann qui somme ainsi ; il sera sans doute arrivé sans prévenir. »

Il ouvrit vivement la porte... et se trouva face à face avec un garçon déguenillé portant sur le dos un orgue de Barbarie.

— Qu'est-ce que ça signifie ? lui cria Sébastien ; je t'apprendrai à dépendre les sonnettes ! Que viens-tu faire par ici ?

— Je veux voir Clara.

— Par exemple ! vaurien mal lavé ! ne peux-tu pas dire « M^{lle} Clara », comme nous autres ? Et que lui veux-tu, à M^{lle} Clara ?

— Elle me doit quarante centimes, répondit le garçon.

— Je crois que tu perds la tête ! Et, du reste, com-

ment sais-tu qu'il demeure une demoiselle Clara dans cette maison ?

— Hier, je lui ai montré le chemin : vingt centimes pour aller, vingt centimes pour revenir.

— Vois-tu quel tas de mensonges tu me débites ! Mlle Clara ne sort jamais, elle ne peut pas même marcher. Allons, tâche de déguerpir un peu vite, si tu ne veux pas que je m'en mêle !

Mais le garçon ne se laissa pas intimider ; il resta immobile à la même place en disant froidement :

— Je l'ai vue dans la rue ; je peux dire comment elle est : elle a des cheveux noirs tout courts et tout frisés, ses yeux sont noirs, sa robe est brune, et elle ne sait pas parler comme nous.

— Oho ! fit alors Sébastien en riant sous cape, c'est bien sûr la petite Mann'zelle qui aura encore fait du nouveau.

Puis, ayant fait entrer le garçon, il lui dit :

— C'est bon, suis-moi seulement et attends derrière la porte jusqu'à ce que je ressorte. Si je te fais entrer, tu joueras un air, cela fera plaisir à la demoiselle.

Il monta, frappa à la porte de la salle d'études et entra.

— Il y a en bas un garçon qui veut absolument parler lui-même à Mlle Clara, dit-il.

Clara fut enchantée d'un événement aussi inattendu.

— Il n'a qu'à entrer tout de suite, répondit-elle ; n'est-ce pas, Monsieur le candidat, puisqu'il a à me parler, à moi ?

Mais le garçon n'avait pas attendu la permission ; il était déjà dans la chambre et, sur un signe de Sébastien, il commença aussitôt à jouer de l'orgue. Mlle Rottemmeier, qui était à la salle à manger où elle avait imaginé toutes sortes de choses à faire pour échapper à l'a b c, entendit tout à coup cette musique inusitée. Elle prêta l'oreille : les sons venaient-ils de la rue ? mais cela paraissait si près ! On aurait dit que c'était

dans la chambre voisine. Comment cela se pouvait-il ? Et pourtant...

Elle traversa, en contrant, la salle à manger et ouvrit vivement la porte. Était-ce bien possible ! — là, devant elle, au milieu de la chambre, un joueur d'orgue déguenillé était installé avec son instrument et en jouait tant qu'il pouvait ! Monsieur le candidat avait l'air de vouloir dire quelque chose, mais on n'entendait rien. Clara et Heidi paraissaient enchantées et écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Cesse immédiatement ! cria Mlle Rottemmeier.

Mais sa voix fut étouffée par les sons de l'instrument. Elle voulut s'élançer vers le petit joueur d'orgue, — tout à coup elle sentit ses pieds s'embarasser dans quelque chose, — elle regarda... — une horrible bête noire se traînait en rampant sur le plancher : c'était une tortue ! Mlle Rottemmeier fit un saut en l'air comme elle n'en avait pas fait depuis bien des années, et cria de toutes ses forces :

— Sébastien ! Sébastien !

Immédiatement l'orgue s'arrêta, car cette fois les cris avaient été plus forts que la musique. Sébastien, debout derrière la porte entr'ouverte, avait été pris de véritables convulsions de rire en voyant le bond de Mlle Rottemmeier. Enfin il put entrer. La pauvre dame s'était jetée dans un fauteuil.

— Faites partir tout ça, gens et bêtes, Sébastien ! Chassez-les sur-le-champ ! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut.

Sébastien obéit promptement, fit sortir le garçon qui avait vite ramassé sa tortue, et lui mit quelque chose dans la main en lui disant :

— Voilà quarante centimes pour Mlle Clara et quarante centimes pour avoir bien joué.

Là-dessus, il le mit dehors et referma la porte d'entrée.

Le calme régnait de nouveau dans la salle d'études ; on avait repris les leçons interrompues, et Mlle Rot-

tenmeier s'était installée dans la chambre même pour empêcher par sa présence la répétition de scènes pareilles. Elle comptait bien, une fois les leçons finies, s'informer de plus près de la cause de ce scandale et en punir l'auteur de manière à ce qu'il s'en souvint.

A ce moment, on entendit pour la seconde fois frapper à la porte, et Sébastien parut de nouveau avec la nouvelle qu'on venait d'apporter une grande corbeille pour remettre à Mlle Clara elle-même.

— A moi ? demanda celle-ci fort intriguée et très curieuse de savoir ce que cela pouvait être. Apportez-la tout de suite, que je la voie !

Sébastien revint bientôt avec une grande corbeille couverte ; après quoi il disparut de nouveau.

— Il me semble qu'il faudrait d'abord finir les leçons et déballer la corbeille ensuite, remarqua Mlle Rottemeier.

Mais Clara, qui ne pouvait pas comprendre ce qu'on lui avait apporté, jetait des regards d'impatience du côté de la corbeille.

— Monsieur le candidat, s'écria-t-elle tout à coup, en s'interrompant au milieu d'une déclinaison, ne pourrais-je pas vite soulever le couvercle, seulement pour voir ce qu'il y a dedans, et après je continuerai la leçon ?

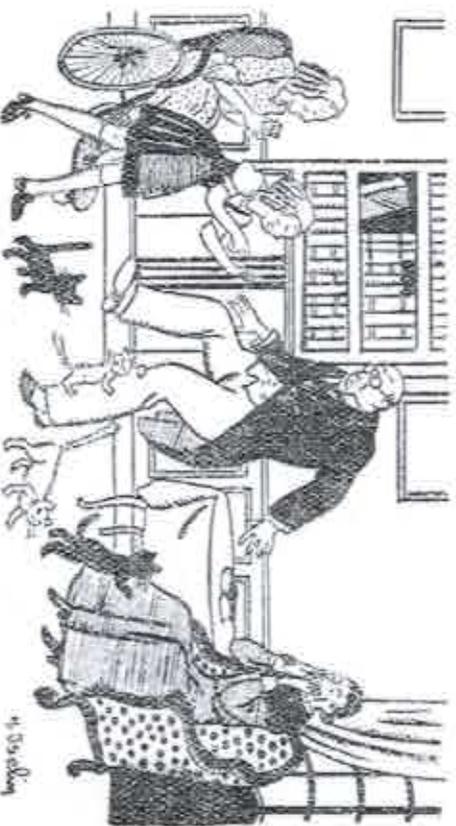
— D'un côté, je serais de cet avis, mais de l'autre côté, je m'y opposerais, répondit Monsieur le candidat ; ce qui me ferait pencher pour la chose, c'est que, du moment que toute votre attention est dirigée sur cet objet...

Mais on ne sut jamais la fin de son discours. Clara avait soulevé le couvercle, et aussitôt on avait vu sortir du panier un, deux, trois chats, puis deux autres, et toujours plus de petits chats qui se mirent à courir tout autour de la chambre avec une telle rapidité qu'on aurait dit qu'il y en avait des douzaines. Ils s'accrochaient aux boîtes de Monsieur le candidat, mordaient ses pantalons, grimpèrent le long de la jupe de

Mlle Rottemeier, lui chatouillaient les pieds, sautaient autour du fauteuil de Clara, égratignaient, miaulaient, enfin c'était à ne plus s'y reconnaître ! Clara, au comble de la joie, criait toujours :

— Oh ! les jolies bêtes ! quels drôles de sauts elles font ! Regarde, Heidi, regarde celui-là, là-bas !

Heidi, non moins enchantée, leur courait après dans tous les coins de la chambre. Monsieur le candidat avait l'air fort mal à son aise, debout devant la table, levant tantôt un pied, tantôt l'autre, pour les soustraire aux désagréables petites griffes qui l'attaquaient



v. S. ed. 1894

sans cesse. Quant à Mlle Rottemeier, elle était d'abord demeurée muette d'horreur dans son fauteuil ; puis elle s'était remise assez pour appeler de toutes ses forces : « Sébastien ! Tinette ! » n'osant pas quitter le fauteuil de peur que tous ces petits monstres ne vinsent à lui sauter dessus à la fois. Ses cris répétés amenèrent enfin les deux domestiques. Ceux-ci firent une chasse active aux petits chats dans toute la chambre, réussirent à les rassembler tous dans le panier, et les emportèrent au grenier où étaient déjà installés leurs frères de la veille.

Ce jour-là, pas plus que le précédent, on n'avait eu

le temps de bâiller pendant les leçons. Dans la soirée, Mme Rottenmeier s'étant remise des émotions de la matinée, fit venir auprès d'elle Sébastien et Timette, pour les soumettre à un interrogatoire sévère à propos des incidents blâmables qui s'étaient produits dans la maison. Il ressortit de leurs informations que Heidi seule avait été cause de tout par son expédition de la veille. En découvrant cela, Mme Rottenmeier était devenue pâle de colère. Elle ne trouva pas d'abord de paroles pour exprimer ses sentiments ; elle fit signe de la main à Sébastien et à Timette qu'ils eussent à s'éloigner ; puis, se tournant vers Heidi qui se tenait debout à côté du fauteuil de Clara et ne paraissait pas comprendre qu'on eût quelque chose à lui reprocher, elle lui adressa la parole d'un ton sévère :

— Adélaïde, je ne connais qu'une punition qui soit assez forte pour te faire impression, car tu es vraiment comme une petite sauvage ; mais nous verrons bien s'il n'y a pas moyen de te mater, quand tu seras enfermée dans la cave toute noire avec les lézards et les rats !

Heidi écouta sa sentence sans s'étonner. N'ayant jamais été dans une cave sombre, elle ne savait pas ce que c'était ; la petite dépendance du chalet que le grand-père appelait « la cave », et où il conservait les fromages et le lait, lui avait au contraire toujours paru un lieu attrayant. Quant à des lézards et à des rats, elle n'en avait jamais vu. Ce fut Clara qui éleva la voix et fit entendre ses plaintes :

— Non, non, mademoiselle Rottenmeier, il faut attendre que papa soit ici ; il a écrit qu'il allait revenir, je lui raconterai tout, et il dira ce qu'il faut faire.

Mme Rottenmeier n'avait qu'à s'incliner d'avance devant les décisions de ce juge suprême, d'autant plus qu'il était en effet sur le point d'arriver. Elle se leva donc et dit d'un ton sec :

— C'est bien, Clara, mais moi aussi j'aurai un mot à dire à M. Sesemann !

Là-dessus elle quitta la chambre.

Deux jours de calme relatif suivirent ces scènes agitées. Mme Rottenmeier seule ne pouvait pas se remettre de son indignation ; sa déception à l'endroit de Heidi revenait sans cesse la troubler ; plus elle y pensait, plus il lui semblait que, depuis l'arrivée de cette enfant, tout allait de travers dans la maison Sesemann et que les choses ne pourraient jamais rentrer dans l'ordre.

Clara, au contraire, paraissait très satisfaite ; il ne lui arrivait plus de s'ennuyer dans les leçons, car Heidi faisait constamment les choses les plus divertissantes ; elle brouillait toutes les lettres de l'alphabet, sans pouvoir parvenir à les apprendre. Quand Monsieur le candidat était en train de les décrire pour les lui fixer dans la mémoire, ces comparaisons, au lieu de lui rappeler la forme des lettres, éveillaient en elle les images les plus inattendues ; par exemple, s'il venait à parler d'une petite corne ou d'un bec, Heidi ne manquait jamais de s'écrier toute joyeuse : « C'est une chèvre ! » — ou bien : « C'est l'épervier ! »

Plus tard, dans l'après-midi, Heidi s'asseyait près du fauteuil de Clara et lui faisait, sans jamais se lasser, de longs récits de sa vie chez le grand-père. Quand elle avait ainsi longuement parlé de l'alpe, des chèvres, du chalet, le désir de revoir toutes ces choses se réveillait en elle plus ardent que jamais, et elle terminait invariablement par ces mots :

— Maintenant, il faut absolument que je retourne à la maison ! Je veux partir demain !

Clara parvenait le plus souvent à détourner Heidi de cette idée en lui démontrant qu'elle ferait mieux de rester jusqu'au retour de M. Sesemann ; on verrait alors ce qu'il y avait à faire. Heidi se laissait persuader, et reprenait d'autant plus vite son entraînement qu'elle nourrissait en secret une perspective réjouissante : chaque jour de plus passé à Francfort ajoutait deux petits pains à la provision qu'elle faisait pour la grand-mère !

En effet, tous les matins à déjeuner et tous les soirs à souper, elle trouvait à côté de son assiette un joli petit pain bien tendre et bien blanc qu'elle fourrait vite dans sa poche ; elle n'aurait pas pu y toucher elle-même en pensant au pain de la grand'mère, si noir et si dur qu'elle ne pouvait presque plus le manger.

Chaque jour après le dîner, Heidi passait une heure ou deux, seule dans sa chambre, assise dans un coin sans oser bouger, car avant enfin compris qu'à Francfort il était défendu de sortir et de courir comme sur l'Alpe, elle ne l'essayait même plus. Elle ne devait pas davantage aller à la salle à manger pour causer un peu avec Sébastien, Mlle Rottemmeier l'avait défendu. Quant à entamer une conversation avec Tinette, Heidi n'en aurait pas même eu l'idée ; elle évitait au contraire soigneusement de se trouver sur son chemin, sentant très bien ce qu'il y avait de moqueur et d'ironique dans le ton et les paroles de la femme de chambre, quand celle-ci lui parlait. Elle restait donc là, toute seule, ayant amplement le temps de penser à l'alpage qui devait avoir reverdi, aux petites fleurs jaunes dans la lumière dorée, à la neige sur les montagnes, à la belle et large vallée où le regard plongeait de si haut ! Oh ! qu'il lui tardait d'être de nouveau au chalet ! La tante Dete ne lui avait-elle pas assuré qu'elle pourrait retourner à la maison quand elle voudrait ?

Enfin, un beau jour, Heidi n'y tint plus ; elle se hâta de faire un paquet de ses petits pains dans le grand mouchoir rouge, elle attacha sur sa tête son vieux chapeau de paille et se mit en route pour partir. Mais, sur le seuil de la maison, elle rencontra déjà un grand obstacle à ses projets de voyage, dans la personne de Mlle Rottemmeier elle-même qui revenait de faire des commissions. À la vue de l'enfant, la dame s'arrêta court et l'examina des pieds à la tête, muette de stupefaction, et semblant observer particulièrement le paquet enveloppé dans le mouchoir rouge. Son indignation éclata bientôt :

— Que signifie cette nouvelle expédition ? Ne t'ai-je pas sévèrement défendu d'aller courir dans les rues ? Et voici que tu recommences aujourd'hui !... attifée comme tu l'es !... Tu as parfaitement l'air d'une vagabonde !

— Je ne voulais pas courir dans les rues, je voulais seulement retourner à la maison, répondit Heidi qui commençait à avoir peur.

— Comment ? Qu'entends-je ? Tu voulais retourner à la maison ? (Mlle Rottemmeier joignit les mains d'un air désespéré.) Te sauver ? Ah ! si M. Sesemann le savait ! Te sauver de chez lui ! prends garde qu'il apprenne jamais une chose pareille, je te le conseille ! Et pourrais-tu me dire ce qui ne te va pas dans la maison ? N'es-tu pas mieux traitée que tu ne le mérites ? Qu'est-ce qui te manque ? As-tu jamais eu dans toute ta vie une maison, une table, un service comme tu les as ici ? réponds !

— Non, répondit Heidi.

— Je pense bien ! Il ne te manque rien, rien du tout ! tu n'es qu'une ingrate créature ! A force de bien-être, tu ne sais pas qu'inventer pour te plaindre.

Alors tout ce que Heidi avait au fond du cœur monta à la fois à la surface, et elle s'écria avec impétuosité :

— Je veux aller à la maison, parce que tant que je suis loin, Bellette est malheureuse, et la grand'mère m'attend, et Pierre battra la Linotte, s'il n'a plus de fromage, et ici on ne voit pas quand le soleil dit bonsoir aux montagnes ! et si l'épervier passait tout là-haut au-dessus de Francfort, il croasserait encore bien plus fort en voyant tant de gens qui demeurent tout serrés les uns contre les autres, au lieu d'aller sur les rochers où l'on est bien mieux !

— Miséricorde ! cette enfant a la tête dérangée ! s'écria Mlle Rottemmeier en s'élançant sur l'escalier où elle se heurta violemment contre Sébastien qui descendait.

— Faites monter sur-le-champ cette malheureuse créature ! lui cria-t-elle, tout en se frottant le front.

— Oui, oui, c'est bon ! merci beaucoup ! répliqua Sébastien en se frottant à son tour, car il avait reçu un coup encore plus fort.

Heidi était restée debout à la même place, le regard enflammé, tremblant de tout son corps, sous l'empire d'une violente émotion.

— Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? lui demanda Sébastien en triant.

Mais en regardant de plus près Heidi toujours immobile, il lui frappa amicalement sur l'épaule et lui dit d'un ton compatissant :

— Bah ! bah ! il ne faut pas que Mam'zelle le prenne trop à cœur. De la gaieté ! c'est le principal. A moi aussi elle m'a presque fait un trou dans la tête tout à l'heure ! mais il ne faut pas se laisser intimider pour si peu. Eh bien ! Mam'zelle ne bouge pas ? Il faut monter, elle l'a commandé.

Heidi obéit en silence et monta l'escalier, mais lentement et sans bruit, ce qui n'était pas son habitude. Cela fit de la peine à Sébastien qui la suivait, et il essaya de nouveau de la remonter par quelques paroles encourageantes :

— Que Mam'zelle ne se laisse pas abattre ! qu'elle ne soit pas triste ! mais qu'elle prenne bravement son parti des choses. La petite Mam'zelle est si raisonnable, elle n'a encore jamais pleuré depuis qu'elle est chez nous, tandis que les autres petites filles de son âge pleurent au moins douze fois par jour. Et puis, il y a les petits chats là-haut ! ils sautent et s'amuse dans le grenier comme de petits fous. Quand une certaine dame sortira de nouveau, nous monterons ensemble pour les regarder, hein ?

Heidi fit un signe affirmatif, mais si peu joyeux-ment que Sébastien en fut tout ému et la suivit d'un regard plein de compassion, tandis qu'elle se glissait sans bruit de long du corridor jusqu'à sa chambre.

Ce jour-là, à souper, Mlle Rottemmeier n'ouvrit pas la bouche ; à chaque instant elle jetait du côté de Heidi d'étranges regards scrutateurs, comme si elle eût craint de la voir d'un instant à l'autre entreprendre les choses les plus inattendues ; mais Heidi, après avoir, comme d'habitude, caché son petit pain dans sa poche, resta tout à fait silencieuse et immobile, sans boire ni manger.

Le matin du jour suivant, lorsque Monsieur le candidat parut au haut de l'escalier, Mlle Rottemmeier, d'un air mystérieux, lui fit signe d'entrer à la salle à manger. Là, dans la plus grande excitation, elle lui fit part d'un grave sujet d'inquiétude à l'endroit de Heidi : elle avait tout lieu de craindre que l'enfant n'eût en la tête dérangée, soit par le brusque changement d'air et d'habitudes, soit par tant d'impressions nouvelles pour elle. Et elle raconta, à l'appui de cette supposition, la tentative de fuite de l'enfant et les propos étranges qu'elle avait tenus. Mais Monsieur le candidat tranquillisa immédiatement Mlle Rottemmeier, en lui assurant que si, d'une part, il avait en effet observé chez Adélaïde quelques excentricités, d'autre part il avait pu constater qu'elle possédait un esprit sain, si bien que, peu à peu et par un développement graduel de toutes ses facultés, on pouvait espérer de rétablir chez elle l'équilibre normal. Ce qui l'inquiétait, lui, davantage, c'était de ne pas pouvoir venir à bout de l'alphabet et de constater qu'elle était incapable de saisir les différentes lettres.

Après cet entretien Mlle Rottemmeier se sentit plus calme, et Monsieur le candidat put se rendre à ses leçons. Plus tard dans la journée, comme elle songeait encore à Heidi et à sa fuite projetée, il lui revint à la mémoire l'accoutrement dans lequel elle lui était apparue, et elle résolut aussitôt de mettre en état la garde-robe de l'enfant, au moyen de quelques vêtements de Clara, avant l'arrivée de M. Sesemann. Elle communiqua ce projet à Clara, et celle-ci décida tout

de suite qu'il fallait lui donner une quantité de ses robes et de ses affaires. Mlle Rottemmeier se rendit donc à la chambre de Heidi pour examiner sa garde-robe et choisir ce qui pouvait se garder et ce qui devait être éliminé. Au bout de quelques instants elle revint avec des gestes d'horreur.

— Qu'est-ce que je viens de découvrir, Adélaïde ! s'écria-t-elle. Jamais je n'ai vu une chose pareille ! Qu'est-ce que je trouve dans ton armoire, une armoire pour les robes, Adélaïde ! Un tas de petits pains ! du pain, dis-je, Clara, dans une armoire à habits ! Et un tas pareil ! — Tinette ! continua-t-elle en ouvrant la porte, allez débarrasser l'armoire d'Adélaïde de tout ce vieux pain, et jetez en même temps le chapeau de paille tout déformé que vous trouverez sur la table.

— Non, non, s'écria Heidi. Il faut que je garde mon chapeau et les petits pains aussi : ils sont pour la grand'mère.

Et elle se précipita à la suite de Tinette ; mais Mlle Rottemmeier la retint par le bras, en lui disant d'un ton péremptoire :

— Tu resteras ici, et Tinette débarrassera la maison de toutes ces horreurs.

Alors Heidi se laissa tomber à côté du fauteuil de Clara et éclata en pleurs. Au milieu de ses sanglots toujours plus violents, elle ne cessait de répéter à mots entrecoupés :

— A présent la grand'mère n'aura point de petits pains ! Ils étaient pour la grand'mère ! Maintenant il n'y en a plus, et la grand'mère n'en aura point !

Et Heidi pleurait toujours comme si son cœur allait

se briser.

Mlle Rottemmeier se hâta de s'éloigner. En face d'un pareil désespoir, Clara devint à son tour toute triste et tout angossée.

— Heidi ! Heidi ! ne pleure pas ainsi ! disait-elle d'un ton suppliant ; écoute-moi, ne te désole pas !

Quand tu t'en iras, je te promets de te donner autant de petits pains et même davantage, et au moins ils seront frais, tandis que les tiens seraient devenus tout à fait durs, s'ils ne l'étaient pas déjà. Allons, Heidi, ne pleure plus ainsi !

Heidi fut longtemps avant de pouvoir sécher ses larmes ; mais elle comprit la consolation que lui offrait Clara et s'en saisit aussitôt, sans quoi elle n'aurait jamais cessé de pleurer. Pour bien s'assurer de cette nouvelle espérance, elle demanda encore à plusieurs reprises, à travers ses derniers sanglots :

— M'en donneras-tu bien sûr autant que j'en avais déjà pour la grand'mère ?

Et Clara la rassurait en répétant :

— sûr, bien sûr, et même davantage ! Console-toi seulement !

Quand elle s'assit à table pour souper, Heidi avait encore les yeux tout rouges, et à la vue de son petit pain, elle sentit un nouveau sanglot lui monter à la gorge. Mais elle se contint de toutes ses forces, parce qu'elle comprenait bien qu'à table il faut se tenir tranquille. Ce soir-là, tout en servant, Sébastien faisait à Heidi les gestes les plus extraordinaires, chaque fois qu'il s'approchait d'elle ; tantôt il désignait sa tête, tantôt celle de l'enfant, puis il clignait de l'œil d'un air de dire : « Soyez tranquille, j'ai tout vu et tout arrangé. »

Lorsque Heidi fut dans sa chambre et qu'elle voulut monter dans son lit, elle découvrit son vieux chapeau de paille caché sous la couverture. Elle le retira avec bonheur, et dans sa joie elle l'aplatit encore davantage ; puis après l'avoir enveloppé dans le mouchoir rouge, elle le cacha soigneusement dans le coin le plus reculé de son armoire. C'était Sébastien qui l'avait mis sous la couverture ; s'étant trouvé à la salle à manger quand Mlle Rottemmeier avait appelé Tinette, il avait entendu le cri de désespoir de Heidi ; il avait alors suivi la femme de chambre, et quand celle-ci était ressortie

de la chambre avec la charge de petits pains, il s'était lestement emparé du chapeau qu'elle emportait aussi, en lui criant :

— Je me charge de le jeter !

Et, tout content, il l'avait mis en sûreté pour Heidi. C'est ce qu'il avait voulu lui faire comprendre par gestes pendant le souper.

IX

LE MAÎTRE DE LA MAISON APPREND TOUTES SORTIES
DE CHOSSES SURPRENANTES

QUELQUES JOURS APRÈS CES ÉVÈNEMENTS, une grande animation régnait dans la maison Sesemann ; c'était un continuel va-et-vient dans les escaliers : le maître de la maison revenait de voyage, et comme, en pareil cas, il ne manquait jamais de rapporter une quantité de jolies choses, Sébastien et TINETTE avaient fort à faire à sortir les paquets de la voiture et à les monter au premier étage.

En arrivant, M. Sesemann s'était tout de suite rendu à la chambre de sa fille où il la trouva en compagnie de Heidi, car c'était précisément le moment de l'après-midi où elles avaient l'habitude d'être ensemble. Clara reçut son père avec les témoignages de la plus vive affection, et le bon père, de son côté, embrassa non moins tendrement sa petite Clara. Puis il tendit la main à Heidi qui s'était tout doucement retirée à l'écart, et lui dit avec bonté :

— Voici donc notre petite Suisse ! Viens vers moi et touche-moi la main. C'est bien ! Maintenant dis-moi un peu, êtes-vous bonnes amies, Clara et toi ? ou bien, faites-vous comme beaucoup de petites filles qui ont entre elles des disputes, des bouderies, suivies de pleurs et de réconciliations après lesquelles on recommence de plus belle, hein ?

— Non, Clara est toujours bonne pour moi, répondit Heidi.

— Et Heidi n'a jamais essayé de se disputer avec moi, papa, s'empressa d'ajouter Clara.

— Allons, c'est bien, voilà qui me fait plaisir ! dit le père en se levant. Maintenant, Clara, avec ta permission je vais manger quelque chose, car je n'ai encore rien pris aujourd'hui ; je reviendrai plus tard auprès de toi, et tu verras ce que je t'ai rapporté.

Il passa à la salle à manger où Mlle Rottemmeier jetait un dernier coup d'œil au repas qu'on venait de servir. Il prit place à table, et Mlle Rottemmeier s'assit vis-à-vis de lui d'un air si tragique qu'on aurait dit le malheur personnifié. M. Seseemann s'en aperçut aussitôt et, se tournant vers elle, il lui dit :

— Mais, mademoiselle Rottemmeier, vous m'accueillez avec un visage dont je ne sais que penser ; vous m'effrayez, vraiment ! Que s'est-il passé ? Clara m'a pourtant paru tout à fait gaie et pleine d'entrain.

— Monsieur Seseemann, commença la dame d'un ton solennel, la chose dont il s'agit concerne en effet Clara : nous avons été indignement trompés !

— Comment cela ? demanda M. Seseemann en vidant tranquillement son verre.

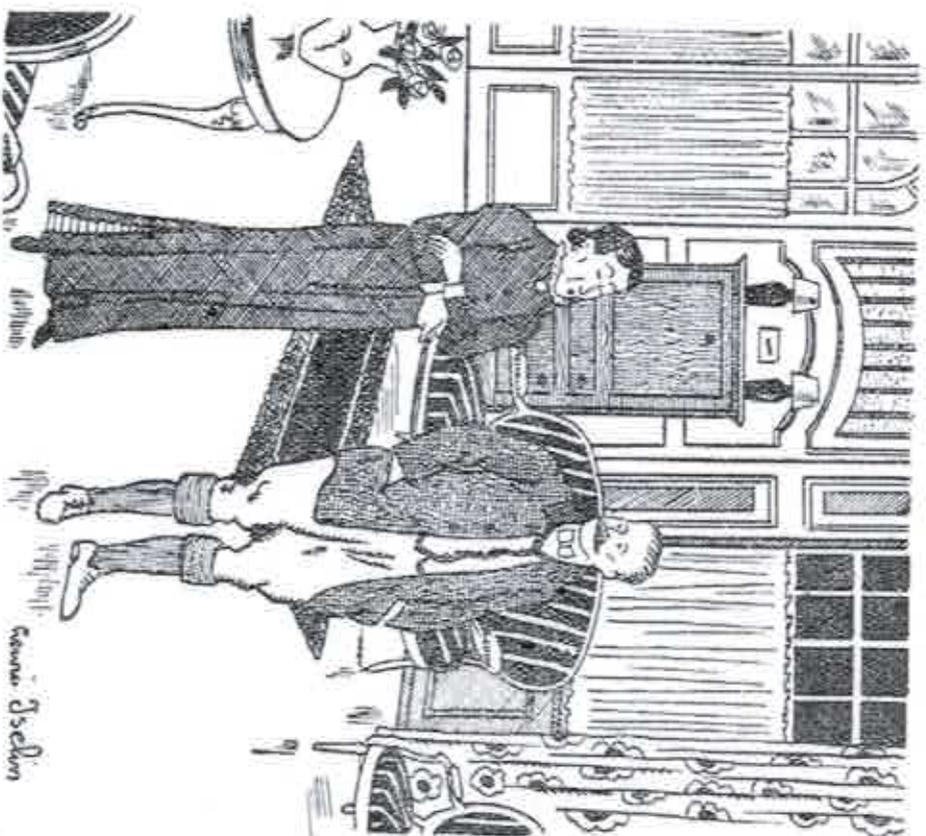
— Vous vous rappelez, monsieur, que nous avons résolu de procurer une compagne à Clara. Sachant combien vous tenez à n'entourer votre fille que d'éléments nobles et élevés, j'avais conçu le projet de faire venir une jeune fille de la Suisse, dans l'espérance de voir entrer dans la maison une de ces créatures dont on lit souvent la description, qui, nées dans la pure atmosphère des montagnes, traversent pour ainsi dire la vie sans toucher la terre.

— Je veux croire, cependant, remarqua M. Seseemann, que les enfants de la Suisse doivent comme les autres toucher la terre pour marcher, sans quoi il leur pousserait des ailes au lieu de pieds.

— Ah ! monsieur Seseemann ! vous me comprenez bien ! continua la dame. Je veux parler de ces êtres qui vivent dans les hautes et pures régions des

Alpes, et qui passent devant nous comme un souffle idéal.

— Mais, je vous en prie, mademoiselle Rottemmeier, qu'est-ce que Clara ferait d'un souffle idéal ?



— Vraiment, monsieur, je ne plaisante pas, la chose est plus grave que vous ne le pensez ; j'ai été trompée, et trompée d'une manière affreuse !

— Qu'y a-t-il donc de si affreux ? Cette enfant ne me fait pas du tout un effet si terrible ! continua M. Seseemann.

— Oh ! monsieur, je voudrais seulement que vous eussiez vu quelles gens et quelles bêtes cette créature a amenés dans votre maison en votre absence. Demandez à Monsieur le candidat, il en sait quelque chose !

— Des bêtes ? je ne vous comprends pas, mademoiselle Rottemmeier.

— Aussi est-ce incompréhensible ; toute la conduite de cette enfant est incompréhensible d'un bout à l'autre, et on ne peut se l'expliquer que par les preuves de véritable folie qu'elle a déjà données.

Jusque-là, M. Sesemann n'avait pas attaché grande importance à l'affaire. Mais un dérangement d'esprit ! cela pouvait avoir pour sa fille les conséquences les plus sérieuses. Il scruta attentivement le visage de Mlle Rottemmeier, comme pour s'assurer qu'elle était elle-même dans son bon sens. Au même moment la porte s'ouvrit, et on annonça Monsieur le candidat.

— Ah ! voici Monsieur le candidat qui arrive à propos pour nous donner des éclaircissements, s'écria M. Sesemann en tendant la main au nouveau venu. — Arrivez, arrivez, asseyez-vous près de moi. Monsieur le candidat prendra une tasse de café noir, mademoiselle Rottemmeier. Asseyez-vous donc ! pas de compliments ! Et maintenant, monsieur, dites-moi, je vous prie, ce qui se passe au sujet de l'enfant qui est entrée dans la maison, comme compagne pour Clara, et à laquelle vous donnez des leçons. Que signifient des bêtes dont elle aurait rempli la maison ? et que pensez-vous de son état mental ?

Avant de répondre, M. le candidat voulut exprimer à M. Sesemann la joie qu'il éprouvait de son heureux retour et lui souhaiter la bienvenue, étant venu tout exprès dans cette intention. Mais M. Sesemann le pressa de le renseigner sans tarder sur les points qu'il lui avait exposés, et le candidat commença enfin :

— Si je dois donner mon avis sur l'individualité de cette jeune personne, monsieur Sesemann, je ferai

d'abord remarquer que si, d'un côté, on constate chez elle un manque de développement causé par une éducation plus ou moins négligée, ou pour mieux dire, par une instruction longtemps retardée et par l'isolement relatif de la vie des Alpes, quoiqu'on ne puisse condamner absolument ce genre de vie et qu'il présente, au contraire, ses bons côtés, car un séjour dans les Alpes, quand il ne se prolonge pas au delà d'une certaine limite, exerce sans aucun doute une excellente influence...

— Mon cher monsieur, interrompit M. Sesemann, vous vous donnez vraiment trop de peine. Dites-moi seulement ceci : cette enfant vous a-t-elle aussi causé de la frayeur en introduisant des bêtes dans la maison ? et que pensez-vous en général de sa société pour ma fille ?

— Je ne voudrais en aucune façon faire tort à la jeune personne, reprit Monsieur le candidat, car, si d'un côté on peut dire qu'elle manque d'une certaine expérience de la société, ce qui s'explique par le genre de vie plus ou moins inculte qu'a mené la jeune fille avant sa translation à Francfort, laquelle translation pourra exercer sur le développement de cette enfant qui est, pour ainsi dire, entièrement, ou du moins partiellement inculte, mais, d'un autre côté, douée de talents incontestables qu'il serait facile avec une direction attentive...

— Veuillez m'excuser, Monsieur le candidat : je vous en prie, ne vous dérangez pas... il faut que j'aille vite auprès de ma fille.

En disant ces mots, M. Sesemann sortit en toute hâte et ne reparut plus à la salle à manger. Il se rendit à la chambre d'études et, s'asseyant auprès de sa fille, il se tourna vers Heidi qui s'était levée à son entrée dans la chambre, et lui dit :

— Écoute un peu, ma petite, va me chercher... attends un moment... va me chercher (M. Sesemann ne savait pas trop bien lui-même ce qu'il voulait

demander, il désirait seulement éloigner Heidi un petit moment)... va vite me chercher un verre d'eau !

— De l'eau fraîche ? demanda Heidi.

— Oui, certainement, de l'eau très fraîche, répondit-il.

Heidi disparut aussitôt.

— Maintenant, ma chère petite Clara, commença le père en se rapprochant de sa fille et prenant une de ses mains dans les siennes, réponds clairement et en peu de mots à mes questions : Quelles bêtes ta compagne a-t-elle amenées dans la maison ? et qu'est-ce qui fait croire à Mlle Rottenmeier qu'elle a parfois la tête dérangée ? Peux-tu me le dire ?

Clara était en état de renseigner son père sur ce point, car, lorsque Mlle Rottenmeier lui avait parlé des propos sans suite de Heidi, elle avait tout de suite compris de quoi il s'agissait. Elle commença donc par raconter l'histoire de la tortue et des petits chats, puis elle donna l'explication des paroles étranges qui avaient si fort effrayé la dame. M. Sesemann se mit à rire de tout son cœur.

— Ahnsi, Clara, tu ne veux pas que je renvoie cette petite chez elle ? Tu n'es pas encore lassé de sa société ?

— Non, non, papa, je t'en prie, ne fais pas cela ! s'écria Clara. Depuis que Heidi est ici, il se passe tous les jours des choses si drôles ! et c'est bien plus amusant qu'avant, où il n'arrivait jamais rien. Et puis Heidi me raconte tant de choses !

— C'est bien, c'est bien, Clara. Voici justement ta petite amie qui revient. Eh bien ! m'apportes-tu de la bonne eau fraîche ? demanda M. Sesemann en prenant le verre que Heidi lui tendait.

— Oui, toute fraîche de la fontaine.

— Tu n'es pourtant pas descendue toi-même la chercher à la rue ? demanda Clara.

— Mais oui, et elle est bien fraîche, mais il a fallu aller loin, parce qu'il y avait tant de monde à la première fontaine ! J'ai été jusqu'au bout de la rue, à

l'autre fontaine, mais là aussi il y avait beaucoup de monde ; alors je suis allée dans une autre rue, et c'est là que j'ai trouvé l'eau ; et le Monsieur qui a des cheveux blancs envoie ses compliments à M. Sesemann.

— Eh bien, voilà une expédition ! dit M. Sesemann en riant. Mais qui est le Monsieur à cheveux blancs ?
— Il passait près de la fontaine, il s'est arrêté et m'a dit : « Puisque tu as un verre, donne-moi un peu à boire ; à qui portes-tu cette eau ? » Et j'ai répondu : « A M. Sesemann. » Alors il s'est mis à rire très fort, puis il m'a dit : « Tu salueras M. Sesemann de ma part, et tu lui diras que j'espère que ce verre d'eau lui fera beaucoup de bien. »

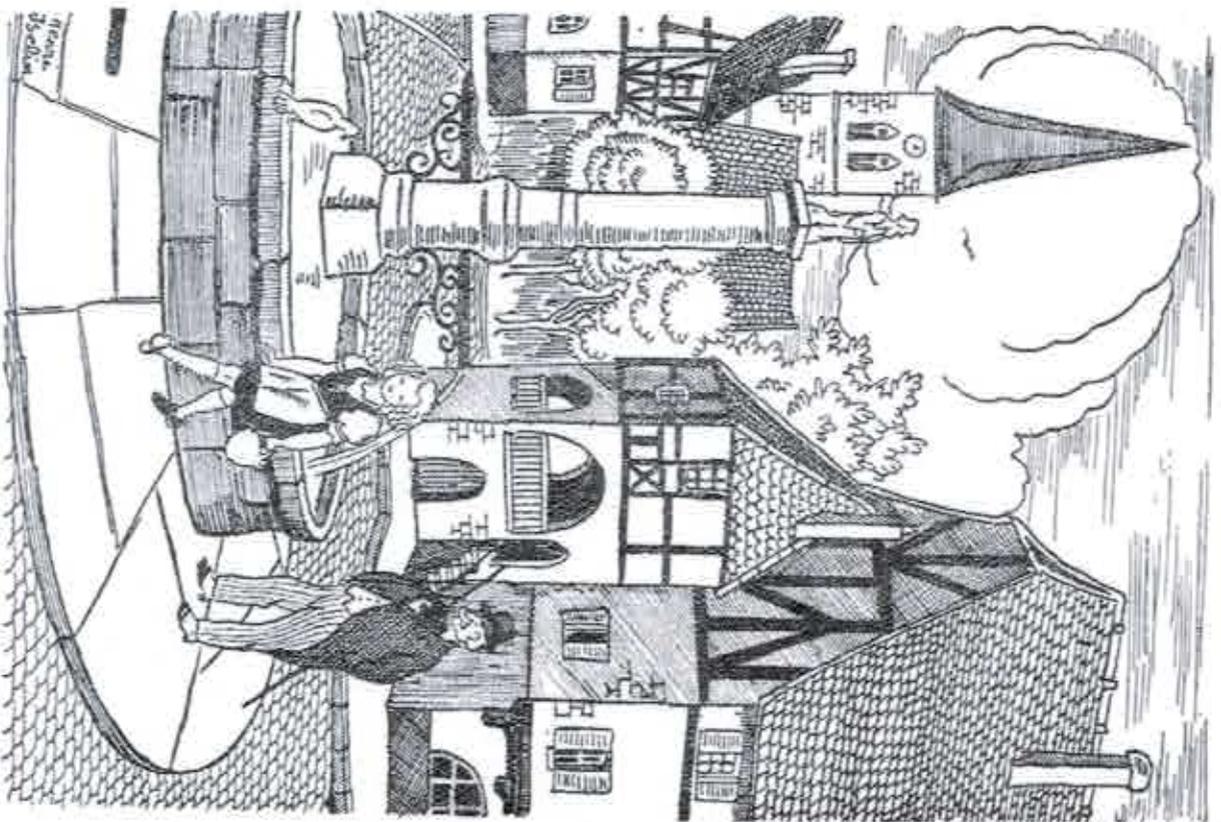
— Vraiment ? j'aimerais savoir qui m'envoie cet aimable souhait. Dis-moi quel air avait ce Monsieur.

— Il a l'air très bon quand il rit, il a une belle chaîne en or où pend une chose d'or avec une grosse pierre rouge, et il y a une tête de cheval au bout de sa canne.
— C'est le docteur ! — C'est mon cher vieux docteur ! s'écrièrent d'une seule voix le père et la fille.

Et M. Sesemann fut bien divertit, à part lui, en pensant aux réflexions qu'avait dû faire son ami sur cette manière de se procurer un verre d'eau.

Le soir de ce même jour, M. Sesemann se trouvant seul avec Mlle Rottenmeier qui avait à lui parler des affaires du ménage, en profita pour lui annoncer que la petite compagne de sa fille resterait dans la maison, puisqu'il avait constaté, par lui-même, qu'elle était dans un état tout à fait normal, et que sa société était plus agréable à Clara qu'aucune autre.

— Je désire donc, ajouta-t-il en accentuant ses paroles, que cette enfant soit toujours traitée avec affection, et que ses originalités de caractère ne soient pas considérées comme des crimes. Du reste, si vous ne savez pas comment vous y prendre avec elle, vous aurez très prochainement une aide dans la personne de ma mère, qui va venir passer quelque temps dans ma maison ; et vous savez par expérience que ma



— Il passait près de la fontaine.

Choses surprenantes

mère sait se tirer d'affaire avec qui que ce soit, n'est-il pas vrai, mademoiselle Rottemmeier ?

— Sans doute, sans doute, monsieur Sesemann, répondit-elle, sans paraître le moins du monde enchantée à la perspective de l'aide qu'on lui annonçait.

M. Sesemann n'avait qu'un temps fort court à passer chez lui. Au bout de quinze jours, il dut repartir pour Paris où le rappelaient ses affaires. Il consola sa fille de cette nouvelle absence en lui annonçant aussi l'arrivée très prochaine de la grand'maman.

En effet, à peine avait-il quitté Francfort qu'on recut une lettre de Mme Sesemann annonçant son départ du Holstein où elle avait ses propriétés, et demandant qu'on envoyât la voiture l'attendre à la gare, le jour suivant. Cette nouvelle remplit Clara de joie, et elle se mit à raconter à sa petite compagne tant de choses sur Mme Sesemann que, dès le soir même, Heidi commença à parler aussi de l'arrivée de « grand'maman ». Mme Rottemmeier, qui l'entendit, lui jeta un regard de désapprobation ; mais Heidi n'y prit pas garde, car elle se sentait un objet de mécontentement permanent de la part de la dame. Plus tard, comme elle se rendait à sa chambre à coucher, Mme Rottemmeier la fit d'abord entrer dans la sienne et lui déclara qu'elle ne devait jamais se permettre d'appeler Mme Sesemann « grand'maman », mais seulement « Madame la Conseillère », parce que c'était son titre habituel.

— As-tu compris ? ajouta-t-elle d'un ton si peu encourageant que Heidi n'osa plus rien demander, quoiqu'elle n'eût pas bien saisi ce titre tout nouveau pour elle.

— Ah ! voici notre petite ! Viens près de moi, que je te voie.
Heidi s'approcha et dit de sa voix claire :

— Bonjour, madame Conseil !

— Comment dis-tu ? s'écria la grand'maman en riant. Est-ce chez toi, sur la montagne, que tu as entendu ce nom ?

— Non, chez nous personne ne s'appelle comme ça, répondit Heidi avec le plus grand sérieux.

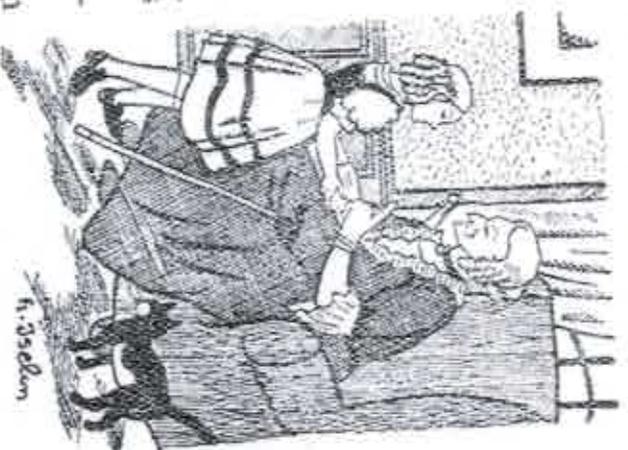
— Chez nous non plus, continua Mme Sesemann en lui caressant la joue. Laissons cela ! Pour les enfants, je ne veux être que la « grand'maman », et c'est ainsi que tu m'appelleras. Crois-tu que tu puisses retenir ce nom ?

— Oh ! oui, s'écria Heidi, avant je disais toujours comme ça.

— Ah ! ah ! je comprends !

Et la grand'maman eut l'air très amusé.

Puis elle examina attentivement Heidi, en faisant de temps en temps de petits signes de tête. La petite, de son côté, la regardait bien en face ; il y avait dans les yeux de la vieille dame quelque chose de si cordial que cela faisait du bien, rien que de la voir, et toute la personne de la grand'maman plaisait tant à Heidi qu'elle ne pouvait en détacher ses regards. Elle avait de beaux cheveux blancs recouverts d'un bonnet dentelle qui encadrait son visage ; mais ce qui plaisait tout particulièrement à Heidi, c'étaient les rubans du bonnet qui flottaient des deux côtés de sa



h. 3562m

X

A JUGER D'APRÈS LES PRÉPARATIFS QUI remplirent le jour suivant, il était aisé de voir que la personne attendue devait jouer un rôle important dans la maison, et qu'on tenait à lui témoigner le plus grand respect. Tinette s'était parée de son plus frais bonnet, et Sébastien avait rassemblé tous les tabourets de la maison pour que Mme Sesemann en trouvât toujours un sous ses pieds, partout où il lui plairait de s'asseoir. Mme Rottemmeier parcourait toutes les chambres, plus droite et plus raide que jamais, comme pour donner à entendre que si une nouvelle autorité allait arriver, elle n'était pas encore prête à céder la sienne.

Enfin on entendit la voiture devant la maison, et Tinette et Sébastien se précipitèrent au bas de l'escalier : Mme Rottemmeier les suivit avec lenteur et dignité, n'osant pourtant pas se dispenser d'aller au devant de Mme Sesemann. Heidi avait été envoyée à sa chambre, avec l'ordre d'y rester jusqu'à ce qu'on vint l'appeler, car il était probable que Mme Sesemann se rendrait d'abord auprès de Clara et désirerait la voir seule. Heidi s'assit donc dans un coin et tâcha de se souvenir comment elle devait appeler la grand'maman. Au bout de quelques instants, Tinette entra ouvrit la porte et lui cria avec sa sécheresse accoutumée :

— Allez à la chambre d'études !

Heidi obéit aussitôt. Dès qu'elle entra, la grand'maman l'accueillit par un sourire amical en lui disant :

tête comme si un continuel zéphir soufflait autour d'elle.

— Et comment t'appelles-tu, ma petite ? demanda enfin la grand'maman.

— Je m'appelle seulement Heidi ; mais puisqu'il faut aussi que je m'appelle Adélaïde, je veux faire bien attention...

Ici elle s'arrêta. Mme Rottenmeier venait d'entrer dans la chambre, et la conscience de Heidi lui reprochait de n'avoir pas encore appris à répondre quand Mme Rottenmeier l'appela Adélaïde, parce qu'elle oubliait presque toujours que c'était maintenant son nom.

— Madame Sesemann conviendra, dit la dame, que je devais choisir un nom qu'on pût prononcer sans crainte de heurter les convenances ; quand ce ne serait que pour les domestiques !

— Ma chère demoiselle Rottenmeier, répondit Mme Sesemann, quand une enfant s'appelle Heidi et a l'habitude de s'entendre nommer ainsi, on l'appelle Heidi tout simplement.

Il n'y avait rien à répondre. La grand'maman avait ses idées à elle contre lesquelles il aurait été inutile de s'élever. Elle savait aussi faire bon usage de ses cinq sens que l'âge n'avait point du tout affaiblis, et dès le premier instant de son arrivée, rien ne lui échappait de ce qui se passait dans la maison.

Le lendemain, lorsque Clara s'étendit pour dormir à l'heure accoutumée, la grand'maman s'établit aussi à côté d'elle dans un fauteuil et ferma les yeux. Mais ce ne fut pas pour longtemps : au bout de cinq minutes, elle était déjà éveillée, et quittant doucement la chambre, elle passa à la salle à manger. Il n'y avait personne. « Elle dort », se dit-elle en se dirigeant vers la chambre de Mme Rottenmeier. Elle frappa vigoureusement à la porte. Au bout d'un moment elle s'ouvrit, et Mme Rottenmeier recula tout effrayée à la vue de cette visite inattendue.

— Où l'enfant se tient-elle d'habitude à cette heure-ci ? et que fait-elle ? j'aimerais le savoir ! demanda Mme Sesemann.

— Elle est dans sa chambre où elle pourrait s'occuper utilement, si elle avait le moindre instinct d'activité ; mais vous devriez savoir, madame, toutes les sottises qu'elle peut inventer et mettre à exécution ! des choses qu'on ne pourrait presque pas raconter en bonne société !

— Je ne manquerais pas d'en faire autant moi-même, si je devais rester enfermée dans une chambre comme cette enfant, vous pouvez m'en croire, mademoiselle Rottenmeier ; et vous verriez alors si vous pourriez raconter mes sottises en bonne société ! Allez vite chercher cette petite, et amenez-la dans ma chambre, je veux lui donner quelques jolis livres que j'ai apportés.

— Voilà justement le malheur ! s'écria Mme Rottenmeier en joignant les mains ; que fera-t-elle de livres, puisque jusqu'à présent elle n'a pas encore pu apprendre l'a b c ! Il n'y a pas moyen de lui faire comprendre la moindre des choses ; Monsieur le candidat pourra vous en dire long là-dessus ! Si cet homme si capable n'avait pas une patience d'ange, il y a longtemps qu'il aurait renoncé à ces leçons.

— Vraiment ? cela m'étonne ; la petite n'a pas l'air d'une enfant à qui l'on ne puisse pas faire comprendre l'a b c, remarqua Mme Sesemann. Maintenant, veuillez monter la chercher ; pour cette fois, elle pourra regarder les images dans les livres.

Mme Rottenmeier aurait voulu ajouter quelques observations, mais Mme Sesemann lui avait déjà tourné le dos et se dirigeait à grands pas vers sa chambre. Elle ne revenait pas de son étonnement à la nouvelle de l'intelligence bornée dont Heidi faisait preuve, et elle décida d'examiner la chose de près, sans s'adresser à Monsieur le candidat qu'elle estimait cependant et saluait toujours très aimablement ; mais elle craignait

un peu sa manière de s'exprimer, et évitait si possible de se laisser entortiller dans une conversation avec lui.

Heidi parut bientôt et ouvrit de grands yeux à la vue des beaux livres pleins d'images colorées que Mme Sesemann avait apportés. Soudain elle poussa un cri ; la grand'maman venait de tourner un feuillet et les regards de Heidi demeurèrent fixés sur la nouvelle image avec une expression ardente ; puis, tout à coup les larmes lui montèrent aux yeux, et elle éclata en pleurs. La grand'maman regarda la gravure. Elle représentait une belle prairie verte où paissaient toutes sortes d'animaux ; quelques-uns broutaient des buissons ; au milieu se tenait le berger, appuyé sur un long bâton et regardant son joyeux troupeau ; le tout paraissait baigné d'une vapeur d'or et on voyait que le soleil venait de disparaître à l'horizon. La grand'maman prit une main de Heidi dans les siennes.

— Allons, mon enfant, lui dit-elle affectueusement, ne pleure pas ! ne pleure pas ! cette image t'a sans doute rappelé quelque chose ; mais, écoute, il y a une belle histoire qui va avec cette gravure, et je te la raconterai ce soir. Dans ce même livre, il y a beaucoup d'autres belles histoires qu'on peut lire et raconter ensuite. Voyons, nous avons encore à parler de quelque chose ensemble ; sèche vite tes larmes, et maintenant mets-toi là, devant moi, que je puisse bien te voir. C'est bien, maintenant tu vas reprendre ta gaieté.

Mais un grand moment s'écoula encore avant que Heidi pût s'arrêter de sangloter. La grand'maman lui laissa tout le temps de se remettre, en répétant de son ton le plus encourageant :

— Maintenant c'est passé, nous voici consolée !

Quand elle eut réussi à calmer l'enfant, elle lui dit :
— Viens me raconter quelque chose, ma petite !
Comment vont les leçons avec Monsieur le candidat ?
Te donnes-tu bien de la peine, et apprends-tu quelque chose ?

— Oh ! non, répondit Heidi avec un soupir ; mais je savais bien qu'on ne peut pas l'apprendre !

— Qu'on ne peut pas apprendre quoi, Heidi ? Que veux-tu dire ?

— Qu'on ne peut pas apprendre à lire, c'est trop difficile.

— Ah ! vraiment ? c'est du nouveau. Et d'où tiens-tu cela ?

— C'est Pierre qui me l'a dit, et il le sait bien, lui ; il faut toujours qu'il recommence à apprendre ; il ne pourra jamais, c'est trop difficile !

— Voilà un drôle de Pierre ! Mais, vois-tu, Heidi, il ne faut pas croire ainsi tout ce que ton Pierre ou d'autres te disent ; il faut d'abord essayer toi-même. Je suis bien sûre que tu n'as pas écouté Monsieur le candidat avec toute ton attention, et que tu n'as pas bien regardé les lettres.

— Cela ne sert à rien, répéta Heidi avec une expression de complète résignation à un ordre de choses immuable.

— Heidi, reprit la grand'maman, écoute bien ce que je vais te dire : si tu n'as pas encore appris à lire, c'est parce que tu as cru ce que te disait ton Pierre. Mais maintenant c'est *moi* qu'il faut croire, et je t'assure que tu peux apprendre à lire en très peu de temps, comme la plupart des autres enfants qui sont faits comme toi, et non pas comme ce Pierre. Et sais-tu ce qu'il arrivera lorsque tu sauras lire ? Tu as vu cette belle prairie verte avec le berger ?... eh bien, dès que tu auras appris à lire, je te donnerai le livre, et tu y trouveras toute l'histoire du berger, ce qu'il fait avec ses brebis et ses chèvres, et toutes les choses extraordinaires qui lui arrivent, comme si c'était quelqu'un qui te le racontait. Je suis sûre que tu aimerais bien savoir tout cela, n'est-ce pas ?

Heidi avait écouté avec la plus grande attention et, les yeux brillants, elle s'écria en poussant un profond soupir :

— Oh ! si seulement je pouvais déjà lire !

— Cela viendra, sois tranquille, et je vois bien que ce ne sera pas long. Maintenant, allons voir ce que devient Clara ; nous lui porterons les beaux livres.

La grand'maman prit Heidi par la main et l'emmena à la salle d'études.

Depuis le jour où Heidi avait essayé de partir et où Mlle Rottenmeier l'avait si fort grondée, en lui disant combien c'était ingrat de sa part de songer à s'enfuir, et quel bonheur c'était pour elle que M. Sesemann n'en eût rien su, un grand changement s'était opéré dans l'enfant. Elle avait compris qu'elle ne pourrait pas retourner à la maison quand elle voudrait, comme la tante le lui avait dit ; mais qu'il lui faudrait rester à Francfort bien longtemps encore, peut-être pour toujours. Elle avait aussi compris que M. Sesemann la trouverait très ingrate si elle demandait à s'en aller, et que Clara et la grand'maman penseraient sans doute aussi la même chose. Aussi s'était-elle promise de ne dire à personne combien elle aimerait retourner à la maison, car elle n'aurait pas voulu que la grand'maman, qui était si bonne, se fâchât contre elle, comme Mlle Rottenmeier. Mais alors le poids qui pesait sur son cœur devint toujours plus lourd ; elle ne mangeait presque plus et devenait de jour en jour plus pâle. Le soir, il lui arrivait souvent de ne pas pouvoir s'endormir ; car, dès qu'elle était seule dans sa chambre et que le silence régnait autour d'elle, elle voyait passer devant ses yeux, comme une image vivante, l'alpe illuminée par les rayons du soleil et couverte de fleurs. Si elle parvenait enfin à s'endormir, elle voyait en rêve les hauts rochers du Falkniss et la neige resplendissante du Cäsaplana. Et le matin, lorsqu'elle se réveillait toute joyeuse et prête à bondir hors du chalet, — tout d'un coup elle se trouvait dans son grand lit à Francfort, bien, bien loin de l'alpe et de la maison. Alors Heidi cachait sa tête dans son oreiller et pleurait longtemps, mais tout bas, de peur qu'on ne l'entendit.

La tristesse de Heidi n'échappa point à la grand'maman. Elle laissa passer quelques jours, pour voir si l'enfant ne perdrait pas peu à peu son air abattu. Mais comme il ne se fit aucun changement et que, presque tous les matins elle pouvait voir que Heidi avait de nouveau pleuré, elle l'appela un jour dans sa chambre, la fit placer devant elle et lui demanda avec beaucoup de bonté :

— Maintenant, dis-moi ce que tu as, Heidi. As-tu peut-être un chagrin ?

Mais Heidi craignait de paraître ingrate à cette bonne grand'maman et de la fâcher contre elle ; aussi répondit-elle tristement :

— Je ne peux pas le dire.

— Non ? Et à Clara, peux-tu le dire ?

— Oh ! non, à personne ! s'écria-t-elle d'un air si malheureux que la grand'maman en eut pitié.

— Écoute-moi bien, ma petite, reprit-elle, je veux te dire quelque chose. Quand on a un chagrin qu'on ne peut confier à personne, on le raconte au bon Dieu qui est dans le ciel et on lui demande son secours, car c'est Lui seul qui peut nous aider dans toutes nos difficultés. Tu me comprends bien, n'est-ce pas ? Penses-tu bien chaque soir à remercier le bon Dieu de tout ce qu'Il te donne, et à lui demander qu'Il te préserve du mal ?

— Oh ! non, jamais je ne le fais !

— N'as-tu jamais prié, Heidi ? ne sais-tu pas ce que c'est ?

— J'ai prié autrefois avec la première grand'mère, mais il y a longtemps, et j'ai oublié à présent.

— Vois-tu, Heidi, voilà pourquoi tu es si triste, c'est parce que tu n'as personne qui puisse t'aider. Pense un peu comme cela doit faire du bien, quand on a quelque chose qui nous pèse sur le cœur et nous tourmente tous les jours, de pouvoir aller tout de suite dire tout au bon Dieu et le prier de nous aider quand personne d'autre ne le peut ; car Il le fait, si nous le lui demandons, et Il nous rend de nouveau heureux.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant :

— Est-ce qu'on peut tout, tout lui dire ?

— Oui, Heidi, tout, tout !

Elle retira sa main de celles de la grand'maman en disant :

— Est-ce que je peux m'en aller ?

— Certainement, certainement ! répondit la grand'maman.

Et, sans attendre davantage, Heidi s'éloigna en courant et monta à sa chambre. Là, elle s'assit sur son petit tabouret, et, joignant les mains, elle raconta au bon Dieu tout ce qu'elle avait dans le cœur, tout ce qui la rendait malheureuse, et lui demanda avec instance de venir à son secours et de la faire bientôt retourner à la maison chez le grand-père.

Une semaine à peu près s'était écoulée depuis ce jour, lorsque Monsieur le candidat demanda à être admis auprès de Mme Sesemann pour l'entretenir d'une affaire très singulière. Mme Sesemann le fit appeler et lui tendit amicalement la main quand il entra :

— Mon cher monsieur, soyez le bienvenu ; asseyez-vous ici près de moi (elle avança un fauteuil) et dites-moi ce qui vous amène. Rien de mauvais, j'espère, pas de plaintes ?

— Au contraire, madame, commença Monsieur le candidat : il s'est passé une chose à laquelle je n'étais plus en droit de m'attendre et qui surprendrait quelque serait au fait des circonstances antérieures ; car il faut convenir que, selon toutes prévisions, c'était une complète impossibilité, et pourtant c'est arrivé et de la manière la plus merveilleuse, précisément le contraire de tout ce qu'on aurait pu attendre...

— Est-ce que par hasard Heidi aurait appris à lire, Monsieur le candidat ? interrompit Mme Sesemann.

Le maître la regarda muet d'étonnement.

— C'est vraiment quelque chose de merveilleux, dit-il enfin, non seulement qu'après toutes mes explications détaillées et la peine extraordinaire que je

me suis donnée, la jeune personne n'ait pas pu apprendre l'a b c, mais surtout qu'elle l'ait maintenant appris en si peu de temps, juste au moment où je venais de me décider à renoncer aux explications raisonnées pour présenter à la jeune personne les lettres dans toute leur simplicité. Elle a appris à lire, pour ainsi dire, du jour au lendemain, et avec une correction qu'on rencontre rarement chez des commençants. Mais ce qui me paraît tout aussi remarquable, madame, c'est que vous ayez tout de suite envisagé comme probable un fait dont la réalisation semblait si éloignée.

— Il se passe bien des choses extraordinaires dans la vie, répondit Mme Sesemann, en souriant d'un air satisfait. Il y a aussi quelquefois d'heureuses coïncidences, la rencontre de deux faits, tels qu'un nouveau zèle chez l'écolière et une nouvelle méthode chez le maître ; et l'un et l'autre ont du bon, Monsieur le candidat. Maintenant nous pouvons nous réjouir des progrès de l'enfant et espérer qu'ils continueront.

En disant ces mots, elle accompagna Monsieur le candidat jusqu'à la porte et se hâta ensuite de se rendre à la salle d'études pour s'assurer par elle-même de la bonne nouvelle. En effet, Heidi était établie à côté de Clara et lui lisait une histoire ! elle était elle-même visiblement surprise et semblait pénétrer avec un intérêt croissant dans ce monde nouveau qui s'ouvrait devant elle, maintenant que les lettres noires se transformaient à mesure en objets et en personnages vivants, en se mettant à table. Heidi trouva sur son assiette le grand livre avec les belles images ; elle leva vers la grand'maman un regard interrogateur, et celle-ci lui répondit avec un signe de tête amical :

— Oui, oui, il est à toi.

— Pour toujours ? même quand je retournerai à la maison ? demanda-t-elle, rouge de plaisir.

— Oui, certainement, pour toujours ; demain nous commencerons à le lire.

— Mais tu ne retourneras pas encore à la maison, pas avant bien des années ! s'écria à son tour Clara ; il faut que tu restes avec moi pour que je ne sois pas toute seule quand grand'maman partira.



87

Lorsque Heidi fut dans sa chambre, elle examina encore longuement son beau livre avant de se coucher ; et à partir de ce jour, sa plus chère occupation fut de s'asseoir et de lire et relire sans cesse les histoires qui accompagnaient les belles images colorées. Elle était tout heureuse, le soir, quand la grand'maman disait :

« Heidi va nous lire quelque chose », car elle lisait maintenant couramment, et la lecture à haute voix lui faisait paraître les histoires encore plus belles et plus faciles à comprendre. Et puis, la grand'maman expliquait toutes sortes de choses et racontait plus encore qu'il n'y avait dans le livre.

L'histoire que Heidi préférait à toutes les autres était celle où l'on voyait la belle prairie verte avec le berger au milieu du troupeau, appuyé sur son bâton, l'air heureux et satisfait, car il gardait alors le beau troupeau de son père et menait au pâturage les petits agneaux et les chèvres, parce que c'était son bon plaisir. Mais ensuite venait une autre image où on le voyait après qu'il s'était enfui de la maison paternelle ; il était à l'étranger, chez un maître, où il devait garder des cochons, et il était devenu tout maigre, parce qu'il n'avait à manger que des fruits sauvages ; sur cette image, le soleil avait l'air moins brillant, tout le paysage était gris et nébuleux. Mais il en venait une troisième : c'était celle où le vieux père sort de sa maison et court, les bras tendus, à la rencontre du fils qu'il voit venir de loin, amaigri et tout honteux dans ses habits déchirés. — C'était l'histoire favorite de Heidi ; elle la relisait toujours, soit à haute voix, soit tout bas, et ne se lassait jamais d'écouter les explications que la grand'maman y ajoutait chaque fois. Mais il y avait encore beaucoup d'autres belles histoires dans le livre, et avec chacune il y avait de nouvelles gravures à regarder ; si bien que les jours s'envolaient très vite et qu'on vit bientôt approcher le moment fixé par la grand'maman pour son départ.

— Voyons, mon enfant, dis-moi pourquoi tu n'es plus joyeuse ? As-tu toujours le même chagrin dans le cœur ?

— Oui, répondit Heidi.

— L'as-tu raconté au bon Dieu ?

— Oui.

— Et le pries-tu tous les jours de guérir ton chagrin et de te rendre de nouveau heureuse ?

— Oh ! non, je ne prie plus jamais.

— Que dis-tu, Heidi ? Pourquoi ne pries-tu plus jamais ?

— Parce que ça ne sert à rien ; le bon Dieu ne m'a pas écoutée. Et c'est bien sûr, continua-t-elle avec une certaine agitation, qu'il ne peut pas faire attention à tout ce que les gens lui disent, quand il y en a tant qui le prient à la fois à Francfort ; et je suis sûre qu'il ne m'a jamais entendue.

— Comment le sais-tu d'une manière si sûre, Heidi ?

— J'ai demandé la même chose au bon Dieu tous les jours pendant plusieurs semaines, et Il n'a pas fait ce que je lui demandais.

— Mais cela ne se passe pas comme tu crois, Heidi ; il ne faut pas t'imaginer cela ! Vois-tu, le bon Dieu est notre bon Père, et Il sait toujours ce qui est bon pour nous, quand nous ne le savons pas nous-mêmes. Mais si nous lui demandons quelque chose de mauvais, Il ne nous donne pas cette chose-là ; Il nous envoie quelque chose de beaucoup meilleur, si nous continuons à le prier de tout notre cœur, sans perdre tout de suite la confiance en Lui. Ce que tu lui demandais n'était probablement pas bon pour toi, dans ce moment ; le bon Dieu t'a bien entendue, Il peut entendre et voir tous les hommes à la fois, parce qu'Il n'est pas lui-même un homme. Et comme Il sait bien ce qui est bon pour toi, Il s'est dit : « Oui, Heidi aura une fois ce qu'elle demande, mais quand ce sera le moment pour elle et qu'elle pourra en être bien heureuse. Car si je faisais maintenant ce qu'elle demande, et qu'elle voie ensuite

HEIDI GAGNE D'UN CÔTÉ ET PERD DE L'AUTRE

XI

CHAQUÉ APRÈS-MIDI, PENDANT SON SÉJOUR, la grand'maman n'avait pas manqué de faire comme le premier jour et de s'établir dans un fauteuil auprès de Clara, tandis que Mme Rottemmeier disparaissait de son côté, sans doute pour dormir aussi. Mais au bout de cinq minutes, Mme Sesemann était déjà sur pieds, et elle faisait alors venir Heidi dans sa chambre, pour causer avec elle, l'occuper et l'amuser de mille manières. La grand'maman avait apporté de jolies petites poupées, et elle montra à Heidi à leur faire des robes et des tabliers ; si bien que Heidi avait appris à coudre sans s'en apercevoir. Elle leur confectionnait les plus jolies petites robes et même de petits manteaux avec les beaux morceaux d'étoffes de couleur que lui donnait la grand'maman. Mais une de ses grandes joies était toujours de lui lire à haute voix les histoires de son livre ; plus elle les lisait et plus elle les aimait, car elle s'identifiait tellement avec les personnages et tout ce qui leur arrivait, qu'elle se sentait en rapport très étroit avec eux et aimait à se trouver dans leur société. Cependant, malgré tout cela, Heidi n'avait jamais repris son air heureux et ses yeux si gais.

C'était la dernière semaine que Mme Sesemann devait passer à Francfort. Elle venait, comme d'habitude, d'appeler Heidi auprès d'elle pendant que Clara dormait. Lorsqu'elle entra avec son grand livre sous le bras, la grand'maman lui fit signe de venir tout près d'elle, mit le livre de côté et lui dit :

qu'elle aurait été bien plus heureuse si je n'avais pas fait sa volonté, elle pleurera, et elle dira : « Si seulement le bon Dieu ne m'avait pas donné ce que je lui demandais ! ce n'est pas du tout bon pour moi comme je le croyais ! » Et tandis que le bon Dieu te regardait du haut du ciel pour voir si tu avais confiance en Lui et si tu venais tous les jours à Lui pour le prier quand quelque chose ne va pas, voilà que tu t'es éloignée de Lui, tu n'as plus eu confiance en Lui, tu n'as plus prié, et tu l'as tout à fait oublié ! Mais, vois-tu, quand l'un de nous fait ainsi et que le bon Dieu n'entend plus sa voix parmi ceux qui prient, le bon Dieu l'oublie aussi et le laisse aller où il veut. Puis, quand il est malheureux et qu'il se plaint en disant : « Personne ne vient à mon aide ! » — personne, en effet, n'a pitié de lui, mais chacun lui dit : « Tu as toi-même abandonné Dieu qui pouvait t'aider. » Veux-tu qu'il en soit de même pour toi, Heidi ? ou veux-tu retourner au bon Dieu et lui demander pardon, et ensuite le prier tous les jours, en ayant confiance en Lui et en croyant qu'Il arrangera tout pour que tu puisses de nouveau avoir le cœur joyeux ?

Heidi avait écouté attentivement ; chaque parole de la grand'maman lui était allée au fond du cœur, car elle avait en elle une confiance sans bornes.

— Je vais tout de suite aller demander pardon au bon Dieu, et je ne l'oublierai plus jamais, dit-elle pleine de repentir.

— C'est bien, mon enfant, et sois sûre qu'Il t'aidera quand ce sera le moment !

Heidi quitta aussitôt la chambre et courut s'enfermer dans la sienne pour dire à Dieu son repentir et le prier de tout son cœur de ne pas l'oublier, mais de la regarder encore du haut du ciel.

Le jour du départ était arrivé, un triste jour pour Clara et pour Heidi. Mais la grand'maman s'arrangea de manière à ce que personne n'eût le temps d'y penser, jusqu'à ce que la voiture l'eût emmenée à la gare.

Alors seulement un grand vide et un grand silence régnèrent dans toute la maison, comme si tout était fini. Heidi et Clara passèrent le reste du jour assises l'une à côté de l'autre, comme perdues, et se demandant ce qu'on allait faire maintenant que la bonne grand'maman n'était plus là.

Le jour suivant, après les leçons, comme c'était l'heure où les deux enfants étaient toujours ensemble, Heidi arriva vers Clara avec son livre sous le bras, et dit :

— Maintenant je te lirai toujours, toujours, veux-tu, Clara ?

Pour cette fois, la proposition plut à Clara, et Heidi se mit à l'œuvre avec ardeur. Mais au bout d'un instant déjà, la lecture cessa, car à peine eut-elle commencé une histoire où il était question d'une grand-mère mourante, qu'elle s'écria soudain en éclatant en pleurs :

— Oh ! maintenant la grand'mère est morte !

Tout ce que Heidi lisait prenait pour elle une telle réalité, qu'elle s'était tout de suite imaginé que la grand'mère sur l'alpe était morte. Elle ne cessait de répéter en pleurant toujours plus fort :

— La grand'mère est morte, et je ne pourrai plus aller auprès d'elle, et elle n'a pas eu un seul petit pain !

Clara s'efforça de lui expliquer qu'il n'était pas question dans l'histoire de la grand'mère sur l'alpe, mais d'une tout autre grand'mère. Cependant, même après avoir compris, Heidi ne fut pas consolée et continua à pleurer ; elle se représentait pour la première fois que la grand'mère pourrait mourir pendant qu'elle était si loin ; et le grand-père aussi. Alors tout serait mort et silencieux sur l'alpe, quand elle retournerait à la maison, et elle resterait toute seule, sans jamais revoir ceux qu'elle aimait !

Pendant ce temps M^{lle} Rottemmeier était entrée dans la chambre et avait entendu les efforts de Clara

pour expliquer à Heidi son erreur. Quand elle vit que l'enfant ne cessait pas de pleurer, elle s'approcha d'elle, visiblement impatentée, et lui dit d'un ton catégorique :

— Adélaïde, voilà bien assez de ces pleurnicheries sans raison ! Je vais te dire une chose : si tu recommences une seule fois à faire de pareilles scènes en lisant ces histoires, je te prendrai ton livre pour tous jours.

Cela fit impression. Heidi devint toute pâle d'effroi, car le livre était son plus cher trésor. Elle essuya bien vite ses larmes et fit tous ses efforts pour refouler ses sanglots et ne plus faire entendre le moindre bruit. La menace avait donc produit son effet : à partir de ce jour, Heidi ne pleura plus, quelle que fût l'histoire qu'elle eût à lire. Mais il lui fallait souvent faire de tels efforts pour se surmonter et ne pas éclater, que Clara lui disait tout étonnée :

— Heidi, quelles grimaces tu fais ! Je n'en ai jamais vu de pareilles !

Mais au moins les grimaces ne faisaient point de bruit, Mlle Rottemmeier ne les voyait pas, et, lorsque Heidi avait réussi à vaincre un de ses accès de désespoir, tout rentrait ensuite dans l'ordre, et la chose passait inaperçue.

Cependant Heidi perdait de plus en plus l'appétit ; elle était devenue si maigre et si pâle, que Sébastien ne pouvait presque plus supporter de la voir ainsi et de l'entendre à chaque repas refuser les meilleures choses et laisser passer devant elle les mets les plus appétissants sans y toucher. Souvent il tâchait de l'encourager et lui disait tout bas en lui tendant un plat :

— Prenez-en un peu, Marn'zelle, c'est excellent ! — Ce n'est pas assez, une bonne cuillerée ! encore une !

Mais ces conseils paternels ne servaient à rien ; Heidi ne mangeait presque plus. Le soir, dès qu'elle posait la tête sur son oreiller, les souvenirs de la maison lui revenaient plus fort que jamais, et elle pleurait

longtemps et tout doucement pour n'être entendue de personne.

Un certain temps s'écoula ainsi. Heidi ne savait plus du tout si c'était l'été ou l'hiver, car les grands murs des maisons qu'on voyait vis-à-vis avaient toujours le même air, et l'on ne sortait que lorsque Clara était assez bien pour faire une promenade en voiture. Ces promenades, du reste, étaient toujours très courtes, parce que Clara ne pouvait pas supporter longtemps le mouvement de la voiture ; on ne sortait jamais des murs et des pavés, on passait et repassait le plus souvent par les plus belles rues où se pressait une foule nombreuse, mais où il n'y avait ni arbres, ni fleurs, ni sapins, ni montagnes. Aussi le désir ardent de revoir ces lieux familiers envahissait-il de jour en jour davantage le cœur de Heidi ; c'était au point que le nom même d'une de ces choses aimées suffisait pour renouveler à chaque instant le chagrin contre lequel elle luttait de toutes ses forces. Ainsi s'écoula l'automne, puis l'hiver, et bientôt le soleil recommença à briller d'une lumière éblouissante sur le mur de la maison en face. Heidi, en le voyant, se représentait que le moment était venu où Pierre allait de nouveau remonter au pâturage avec les chèvres, où les beaux hélianthèmes dorés brillaient sur leur tige légère aux rayons du soleil, et où tous les soirs les montagnes étaient en feu. Elle s'asseyait alors toute solitaire dans un coin de sa chambre, elle cachait son visage dans ses deux mains pour ne pas voir le soleil resplendir sur le mur de la maison voisine, — et, jusqu'à ce que Clara la fit appeler auprès d'elle, elle restait là sans mouvement, fittant silencieusement contre le mal du pays qui lui brûlait le cœur.

XII

IL Y A DES REVENANTS DANS LA MAISON SESEMANN

DEPUIS QUELQUE TEMPS DÉJÀ M^{lle} ROTTEMMEIER allait et venait dans la maison, plus silencieuse que d'habitude et comme absorbée dans quelque grave préoccupation. A la tombée de la nuit, lorsqu'elle passait d'une chambre dans l'autre ou qu'elle parcourait les longs corridors, elle regardait fréquemment autour d'elle, jetait des coups d'œil furtifs dans tous les coins ou se retournerait brusquement comme si elle craignait que quelqu'un ne la suivît sans bruit et ne la saisît par sa robe. Elle ne se hasardait seule que dans les chambres habitées. Si elle avait à faire, soit à l'étage supérieur où ne se trouvaient que des pièces innocentes, soit au rez-de-chaussée, dans la grande salle mystérieuse où chaque pas éveillait un écho sonore, et où tous les vieux conseillers, suspendus à la muraille avec leurs grandes colerettes blanches, la regardaient fixement de leur oeil sévère, elle ne manquait jamais d'apeler Tinette pour l'accompagner, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui faire porter. Tinette, de son côté, agissait exactement de même pour son propre compte ; si elle avait affaire dans le haut ou dans le bas de la maison, elle priait toujours Sébastien de venir avec elle, sous prétexte qu'elle pourrait avoir besoin de lui. Mais, ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que Sébastien lui-même faisait précisément comme Tinette. Quand on l'envoyait dans quelque partie éloignée de la maison, il allait quérir l'aide de Jean, pour le cas où il ne pourrait pas porter seul ce qu'on lui avait demandé. Et, bien qu'il n'y eût au fond jamais rien à

Il y a des revenants dans la maison Sesemann

porter qui nécessitât deux personnes, ils se montraient tous empressés à répondre à un appel de ce genre, comme si chacun d'eux eût senti le besoin de s'assurer de la part des autres un semblable service. Tandis que tout ceci se passait au premier, la vieille cuisinière, au sous-sol, se livrait à de profondes réflexions en face de ses marmites et répétait en soupirant et en branlant la tête :

— Faut-il que j'aie vécu jusqu'à présent pour voir des choses pareilles !

Le fait est que depuis quelque temps il se passait dans la maison Sesemann des choses étranges et inquiétantes. Chaque matin, lorsque les domestiques descendaient, ils trouvaient la porte d'entrée ouverte sans qu'on pût jamais découvrir personne à qui attribuer la chose. Les premiers jours, les domestiques, tout effrayés, s'étaient hâtés de fouiller tous les coins et recoins de la maison pour s'assurer que rien n'avait été volé, car on supposait qu'un voleur s'était caché quelque part, pour se sauver ensuite pendant la nuit, emportant des objets de valeur. Mais cela n'avait abouti à rien, et l'on n'avait pas pu découvrir qu'il manquât la moindre des choses. Le soir venu, non seulement on fermait la porte à double tour, mais on l'assujettissait encore au moyen d'une barre de bois fixée au mur ; — rien n'y faisait : le matin suivant, à quelque heure que les domestiques descendissent, même quand tout dormait et que les portes et les fenêtres des maisons voisines étaient encore hermétiquement fermées, la porte d'entrée de la maison Sesemann était grande ouverte sur la rue. A la fin, Sébastien et Jean rassemblèrent tout leur courage, et cédant aux instances pressantes de M^{lle} Rottemmeier, ils se préparèrent à passer la nuit dans la chambre attenante à la grande salle du rez-de-chaussée, pour y attendre les événements. M^{lle} Rottemmeier alla chercher parmi les effets de M. Sesemann quelques armes qu'elle remit à Sébastien avec une grande bouteille de

liqueur, afin qu'ils ne manquassent ni de moyens de défense, ni de fortifiant. A l'heure dite, les deux compagnons s'établirent donc à la chambre du rez-de-chaussée et commencèrent par s'administrer quelques doses de la liqueur ; elle eut pour premier effet de les rendre très causeurs, puis leur donna bientôt une telle envie de dormir, qu'ils finirent tous deux par se taire et par s'étendre dans des fauteuils. Lorsque la vieille horloge de l'église frappa douze coups, Sébastien revint à lui et appela son camarade. Mais celui-ci n'était pas facile à éveiller ; chaque fois qu'il s'entendait appeler, il se retournait dans le fauteuil, appuyait sa tête sur l'autre coin du dossier et se rendormait aussitôt profondément. Cependant Sébastien, tout à fait éveillé, prêtait l'oreille avec anxiété. La plus grande tranquillité régnait dans la maison ; dans la rue même on n'entendait pas le plus léger bruit. Sébastien se sentit saisi d'un malaise croissant, au milieu de ce profond silence ; il recommença à appeler Jean d'une voix étouffée, et à le secouer à plusieurs reprises pour le tirer de son sommeil ; il y parvint enfin, et comme l'horloge sonnait une heure, Jean ouvrit tout à fait les yeux, revint au sentiment de la réalité et se rappela pourquoi il se trouvait là, dans un fauteuil, au lieu d'être étendu dans son lit. Il se leva aussitôt, et prenant son air le plus brave, il s'écria :

— Allons, Sébastien, sortons un peu pour voir ce qui se passe par là ; n'aie pas peur, je marcherai le premier.

La porte de la chambre était entre-bâillée ; Jean l'ouvrit tout à fait et sortit dans le vestibule. Au même moment, un violent courant d'air venant de la porte d'entrée éteignit la bougie qu'il tenait à la main. Jean recula précipitamment, jeta presque par terre Sébastien qui venait derrière lui, l'entraîna dans la chambre, ferma la porte, et d'une main tremblante tourna deux fois la clef dans la serrure. Après quoi il sortit une boîte d'allumettes et ralluma sa bougie. Sébastien ne

comprenait pas trop ce qui s'était passé ; caché derrière le large dos de Jean, il avait à peine senti le courant d'air ; mais quand il aperçut le visage de son camarade à la lueur de la bougie, il poussa un cri de frayeur : Jean était pâle comme la mort et tremblait de tous ses membres.

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu vu dehors ? demanda Sébastien plein d'anxiété.

— La porte d'entrée grande ouverte, répondit Jean tout haletant de frayeur, — et sur l'escalier une forme blanche qui montait, montait, et puis... plus rien !

Sébastien sentit des frissons lui courir dans le dos. Les deux compagnons s'assirent, tout tremblants, aussi près que possible l'un de l'autre et n'osèrent plus faire un mouvement jusqu'à ce que la lumière du jour éclairât la chambre et que le bruit de la rue eût recommencé. Ils sortirent alors ensemble, fermèrent la porte d'entrée restée ouverte, et monterent rendre compte à M^e Rottemmeier de ce qui s'était passé. Celle-ci était déjà prête à les recevoir, car elle n'avait pas fermé l'œil, dans l'attente de ce qu'elle allait apprendre en se levant. Dès qu'elle eut entendu le récit des événements de la nuit, elle s'établit devant son bureau et écrivit à M. Sesemann une lettre comme il n'en avait jamais reçue : elle commençait par le conjurer de suspendre sans tarder ses affaires et de se hâter de revenir à la maison où il se passait des choses inouïes ; puis suivait un récit détaillé de l'aventure ; enfin elle terminait en faisant remarquer qu'en tout cas on n'était plus en sûreté dans la maison, puisque la porte était ouverte toutes les nuits, et qu'on ne pouvait pas savoir quelles terribles conséquences cet état de choses pouvait entraîner après soi. M. Sesemann répondit à lettre vue qu'il lui était impossible de quitter ainsi ses affaires, du jour au lendemain, pour revenir à Francfort. Cette histoire de revenants le surprenait fort, et il espérait qu'elle ne serait que passagère et qu'on n'en parlerait bientôt plus ; mais, dans le cas où le repos de la maison

serait encore troublé, il engageait Mlle Rottemmeier à écrire à Mme Sesemann pour lui demander de venir à son secours ; il ne doutait pas que sa mère ne vint très vite à bout de ces revenants, et ceux-ci ne se hasarderaient certainement plus de si tôt à revenir inquiéter sa maison. Le ton de cette lettre déplut à Mlle Rottemmeier ; à son avis, M. Sesemann prenait la chose trop légèrement. Elle se hâta donc d'écrire à Mme Sesemann ; mais la réponse ne fut guère plus satisfaisante et renfermait en outre à son adresse quelques remarques assez piquantes. Mme Sesemann écrivait qu'elle n'avait pas du tout l'intention de faire le voyage du Holstein à Francfort, parce que Mlle Rottemmeier avait peur d'un revenant. Du reste, on n'avait jamais entendu parler de choses pareilles dans la maison Sesemann, et si l'on en avait vu un, c'était bien sûr un fantôme en chair et en os avec lequel Mlle Rottemmeier devait certainement arriver à s'entendre ; sinon, elle n'avait qu'à faire venir les gardes de nuit.

Toutefois, comme Mlle Rottemmeier était bien décidée à ne pas vivre plus longtemps sous le coup de ces terreurs journalières, elle eut bientôt trouvé comment elle devait s'y prendre pour en arriver à ses fins. Jusquelà, elle avait laissé ignorer aux deux enfants toute l'affaire du revenant, dans la crainte qu'elles ne voulussent plus rester seules ni jour ni nuit, ce qui aurait été très gênant pour Mlle Rottemmeier. Mais ce jour-là, elle se rendit tout droit à la chambre d'études où Clara et Heidi étaient tranquillement établies, et leur raconta d'une voix mystérieuse qu'un personnage surnaturel faisait depuis quelque temps des apparitions nocturnes dans la maison. Aussitôt Clara s'écria qu'elle ne voulait plus rester un instant seule, et qu'il fallait absolument que son papa revint à la maison. Elle déclara que Mlle Rottemmeier viendrait coucher dans sa chambre, et que Heidi ne devait pas non plus être seule pendant la nuit, parce que le revenant pourrait venir jusqu'à elle et lui faire du mal.

— Elle viendra aussi coucher avec nous dans la même chambre, mademoiselle Rottemmeier, et nous laisserons la bougie allumée toute la nuit. Il faut que Tinette vienne s'établir dans la chambre à côté de la mienne, et que Sébastien et Jean descendent dormir dans le corridor, afin que si le revenant monte l'escalier, ils puissent tout de suite crier pour lui faire peur.

Clara était dans une grande agitation, et Mlle Rottemmeier eut toutes les peines du monde à la calmer. Elle n'y réussit qu'en lui promettant de venir coucher auprès d'elle, de ne jamais la laisser seule et d'écrire tout de suite à son père. Quant à dormir toutes les trois dans la même chambre, ce n'était pas possible ; et si Adélaïde avait peur, Tinette n'avait qu'à descendre son lit à côté du sien. Mais Heidi avait encore plus peur de Tinette que des revenants dont elle n'avait jamais entendu parler ; aussi s'empressa-t-elle de déclarer qu'elle ne craignait pas du tout de rester seule dans sa chambre. Là-dessus, Mlle Rottemmeier courut de nouveau à son bureau et écrivit une seconde fois à M. Sesemann pour l'informer que ces alarmes nocturnes constamment renouvelées avaient sérieusement ébranlé la faible constitution de sa fille ; il était à craindre, disait-elle, que ces terreurs n'eussent pour sa santé les conséquences les plus graves ; on avait vu dans des cas pareils des exemples de crises épileptiques ou de maladies nerveuses, et on ne savait pas à quoi Clara serait exposée si cet état de choses devait continuer.

Cette fois elle avait touché juste. Deux jours après, M. Sesemann arrivait à la porte de sa maison et tirait la sonnette avec une telle énergie que tous les domestiques se trouvèrent en un clin d'œil rassemblés dans le corridor, se regardant les uns les autres avec anxiété, car ils s'étaient tout de suite imaginé que le fantôme s'enhardissait au point de venir faire ses farces en plein jour. Sébastien entr'ouvrit avec précaution un volet

pour regarder dans la rue ; au même moment un second coup retentit, si énergique, que tous à la fois comprirent que la sonnette n'avait pas été tirée par un revenant. Sébastien avait reconnu la main du maître et se précipita, la tête la première, au bas de l'escalier pour ouvrir la porte. M. Sesemann le salua à peine et monta tout droit à la chambre de sa fille. Clara le reçut avec un cri de joie, et il fut soulagé en voyant du premier coup d'œil que ni son humeur ni sa santé n'avaient été altérées ; aussitôt son front s'éclaircit, et Clara acheva de le tranquilliser en l'assurant qu'elle se portait très bien et qu'elle était très reconnaissante au fantôme d'avoir fait revenir son cher papa à la maison.

— Et comment se comporte maintenant le revenant, mademoiselle Rottemmeier ? demanda M. Sesemann, avec une certaine expression railleuse dans les coins de la bouche.

— Monsieur, répondit-elle avec le plus grand sérieux, ce n'est pas une plaisanterie ; et je suis sûre que Monsieur lui-même n'aura plus envie de rire demain matin, car ce que nous voyons ici chaque nuit fait supposer qu'il a dû se passer autrefois dans la famille des choses terribles qui sont restées secrètes.

— Vraiment ? Je ne sais rien de pareil, reprit M. Sesemann, et je vous prierais de ne pas calomnier mes très vénérables aïeux. Maintenant, faites venir Sébastien à la salle à manger, il faut que je le voie seul.

Il passa dans la chambre voisine, où Sébastien parut presque aussitôt. M. Sesemann s'était déjà aperçu depuis longtemps que Sébastien et Mlle Rottemmeier n'avaient pas précisément de la sympathie l'un pour l'autre, et ce fait venait tout à coup de lui suggérer une nouvelle idée.

— Arrive ici, fit-il au domestique, et réponds franchement à ce que je vais te demander : Ne serait-ce pas toi, par hasard, qui te serais amusé à jouer le revenant pour faire une farce à Mlle Rottemmeier, hein ?

— Non, sur ma parole, que Monsieur ne croie pas

une chose pareille ! Je ne suis pas moi-même très rassuré au sujet de cette affaire, répondit Sébastien avec une franchise évidente.

— Alors puisqu'il en est ainsi, je vous ferai voir demain, à toi et à ton brave ami Jean, quelle figure les revenants ont en plein jour. Un jeune homme fort et vigoureux comme toi, Sébastien, devrait avoir honte de prendre la fuite devant des fantômes ! Maintenant, va sur-le-champ chez mon vieil ami le docteur Classen ; tu lui présenteras mes compliments, et tu lui diras que je le fais prier de se trouver ici ce soir à neuf heures sans manquer, parce que je suis venu de Paris tout exprès pour le consulter ; c'est un cas grave, et il faut qu'il s'arrange à passer la nuit. Compris, Sébastien ?

— Oui, oui, Monsieur peut compter que sa commission sera faite comme il l'entend.

Sébastien s'éloigna, et M. Sesemann retourna auprès de sa fille pour tâcher de dissiper ses frayeurs au sujet de l'apparition qu'il se proposait de démasquer le soir même.

Au coup de neuf heures, comme Mlle Rottemmeier et les deux enfants venaient de se retirer, le docteur parut. Son visage était encore jeune, malgré ses cheveux gris, et ses yeux vifs regardaient tout le monde avec bonté. Il avait paru inquiet en entrant ; mais après les premières salutations, il éclata de rire et dit en frappant amicalement sur l'épaule de M. Sesemann : — Allons, mon vieux, si c'est toi que je dois veiller cette nuit, il faut convenir que tu as l'air encore assez bien portant !

— Patience, mon vieux, répondit M. Sesemann sur le même ton ; celui que tu dois veiller aura plus mauvaise mine que moi quand nous l'aurons attrapé.

— Il s'agit donc d'un malade dans la maison, et d'un malade qu'il faut commencer par enfermer ?

— Pis que cela, docteur, pis que cela ! Il s'agit d'un revenant ! il y a des esprits dans ma maison !

Le docteur éclata de rire.

— Nous sommes d'accord, docteur ! continua M. Sesemann. Quel dommage que Mlle Rottenmeier ne soit pas là pour en jouer ! Elle est fermement persuadée qu'un ancien Sesemann hante la maison pour expier quelque horrible méfait.

— Mais comment a-t-elle fait sa connaissance ? demanda le docteur toujours plus diverti.

M. Sesemann raconta alors à son ami comme quoi, s'il fallait en croire tous les gens de la maison, la porte d'entrée s'ouvrait mystérieusement chaque nuit. Il ajouta que, comme il fallait être prêt à tout, il avait fait descendre des pistolets dans la salle où il voulait monter la garde ; car, ou il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie de la part de quelque ami des domestiques qui s'amusait à les effrayer en l'absence du maître de la maison, — et dans ce cas, une bonne frayeur telle qu'un coup de pistolet en l'air ne lui ferait pas de mal, — ou bien on avait affaire à des voleurs qui auraient imaginé de faire croire à des revenants pour être sûrs de n'être pas dérangés, — dans ce cas aussi, une bonne arme ne serait peut-être pas de trop.

Tout en donnant ces explications, M. Sesemann avait fait descendre son ami au rez-de-chaussée, dans la même chambre où Sébastien et Jean avaient déjà monté la garde. Sur la table se trouvaient quelques bouteilles de bon vin qui ne seraient peut-être pas à dédaigner, si l'on devait passer là toute la nuit ; à côté, les revolvers, et au milieu de la table, deux candélabres qui répandaient une vive clarté dans toute la chambre, M. Sesemann ne se souciait pas d'attendre le revenant dans une demi-obscurité. La porte de la chambre fut légèrement entre-bâillée de manière que le moins de lumière possible tombât dans le corridor. Après quoi les deux messieurs s'établirent confortablement dans des fauteuils et commencèrent à se raconter toutes sortes de choses, s'interrompant de temps en temps pour avaler une bonne goutte de vin, si bien que minuit

sonna sans qu'ils se fussent doutés que la nuit fût si avancée.

— Le revenant nous aura flairés et ne viendra sûrement pas aujourd'hui, dit alors le docteur.

— Patience ! ce n'est qu'à une heure qu'il doit venir. Les deux amis reprirent leur conversation. L'horloge sonna une heure. Tout bruit avait cessé dans la maison et dans la rue. Tout à coup le docteur leva le doigt :

— Chut ! Sesemann, n'entends-tu rien ?

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils entendirent, en effet, très distinctement lever la barre de bois, tourner deux fois la clef dans la serrure et ouvrir la porte. M. Sesemann entendit la main vers son revolver.

— Tu n'as pas peur ? demanda le docteur en se levant.

— Il vaut mieux être sur ses gardes, répondit M. Sesemann à voix basse.

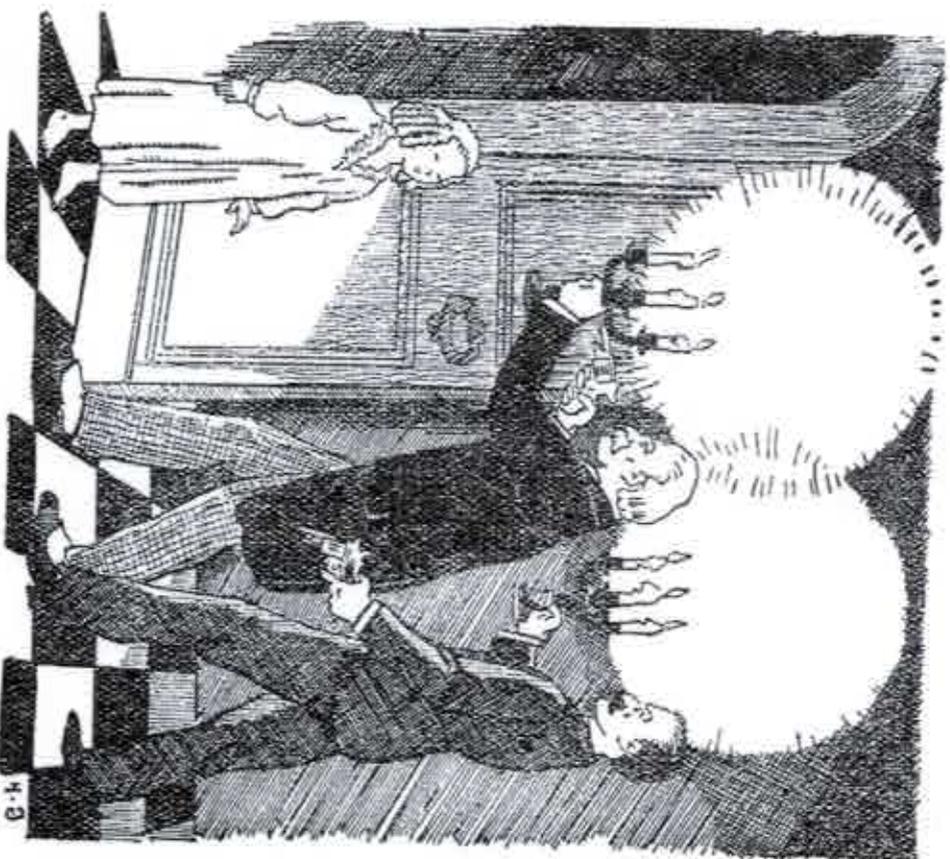
De la main gauche il souleva un des candélabres à trois bougies, de la droite il saisit le revolver et suivit le docteur qui le précédait, portant aussi un candélabre et un pistolet. Ils sortirent dans le corridor.

Un pâle rayon de lune passait par la porte grande ouverte et éclairait une forme blanche qui se tenait immobile sur le seuil.

— Qui est là ? cria le docteur d'une voix formidable qui résonna à l'autre extrémité du corridor.

Et les deux messieurs, toujours armés de leurs candélabres et de leurs pistolets, marchèrent droit à la forme blanche. Elle se retourna et poussa un léger cri : devant eux se tenait Heidi, les pieds nus et vêtue seulement de sa chemise de nuit ! Elle regardait d'un oeil hagard tantôt la flamme brillante des bougies, tantôt les armes étincelantes, et se mit à frissonner et à trembler des pieds à la tête, comme une petite feuille agitée par le vent. Les deux messieurs se regardèrent muets de surprise.

— Je crois vraiment, Sesemann, que c'est ta petite porteuse d'eau ! dit enfin le docteur.



Il y a des revenants dans la maison Sesemann
Puis, déposant son revolver à terre, il prit paternellement par la main Heidi toute tremblante et monta l'escalier avec elle.

— N'aie pas peur, lui disait-il en montant, sois tranquille, il n'y a point de mal, reprends seulement courage.

Arrivé à la chambre de Heidi, le docteur posa son candelabre sur la table, souleva l'enfant dans ses bras, la mit dans son lit et la recouvrit bien soigneusement. Puis il s'assit à son chevet et attendit qu'elle se fût un peu calmée et eût cessé de trembler de tous ses membres. Il prit alors sa main dans la sienne et lui parla avec bonté.

— Allons, tout va bien ; raconte-moi un peu maintenant où tu voulais aller.

— Je ne voulais aller nulle part, bien sûr, répondit Heidi ; je ne suis pas non plus descendue ; seulement, tout à coup j'étais en bas.

— Ah !... As-tu peut-être rêvé dans la nuit comme si tu entendais ou si tu voyais très distinctement quelque chose ?

— Oui, toutes les nuits je fais le même rêve. Il me semble que je suis chez le grand-père et que j'entends le vent dans les sapins ; alors je pense : « Les étoiles doivent être si brillantes au ciel ! » et je cours vite ouvrir la porte du chalet, et c'est si beau, si beau dehors ! Mais quand je me réveille, je suis de nouveau à Francfort.

Heidi commençait à lutter contre l'émotion qui lui serrait la gorge.

— Hum ! Et n'as-tu mal nulle part ? à la tête ? ou dans le dos ?

— Oh ! non, seulement il y a ici quelque chose qui me pèse toujours comme une grosse pierre.

— Comme lorsqu'on a mangé quelque chose et qu'on aimerait mieux ne pas l'avoir dans l'estomac ?

— Non, ce n'est pas ça, mais cela serre comme quand on a bien envie de pleurer.

— Enfant, qu'est-ce que cela signifie ? demanda M. Sesemann. Pourquoi es-tu descendue, et que voulais-tu faire ?

Heidi, toute pâle de terreur, demeurait immobile devant lui et répondit d'une voix presque éteinte :

— Je ne sais pas !

Le docteur s'avança alors :

— Sesemann, dit-il, c'est un cas qui me regarde ; va te rasseoir dans ton fauteuil, pendant que je reporterai cette enfant où elle devrait être.

— Ah ! ah ! est-ce que tu pleures tout à ton aise lorsque tu en as envie ?

— Oh ! non, il ne faut pas pleurer, Mlle Rottemmeier l'a défendu.

— Alors tu tâches d'avaler tout ça par-dessus le reste, n'est-ce pas ? Mais, dis-moi, tu aimes bien être à Francfort, hein ?

— Oh ! oui ! répondit Heidi à voix très basse et comme si elle eût plutôt voulu dire juste le contraire.

— Hum ! Et où vivais-tu avec ton grand-père ?

— Toujours sur l'alpe.

— Mais ce n'est pas bien amusant là-haut ; on s'y ennue un peu, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, il y fait si beau, si beau !

Heidi ne put pas continuer ; ses souvenirs, l'agitation par laquelle elle venait de passer, les pleurs longtemps contenus, tout cela à la fois était au-dessus de ses forces. Ses larmes commencèrent à couler, et elle éclata bientôt en violents sanglots.

Le docteur se leva et reposa doucement la tête de l'enfant sur l'oreiller en disant :

— Pleure seulement un peu, cela ne te fera pas de mal ; ensuite tu t'endormiras bien tranquillement, et demain tout ira bien !

Puis il quitta la chambre.

Quand il rentra dans la salle du rez-de-chaussée, il se laissa tomber dans un fauteuil vis-à-vis de son ami qui attendait son retour avec impatience, et il lui donna les explications suivantes :

— Sesemann, premièrement ta petite protégée est dans un triste état nerveux ; c'est elle, le soi-disant fantôme qui, sans en avoir conscience, est descendue chaque nuit ouvrir la porte d'entrée et a donné la panique à toute ta maison. Secondement, cette enfant est dévorée par le mal du pays qui l'a déjà réduite à l'état d'un squelette, en attendant qu'elle en devienne un pour de bon. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Pour cette excitation nerveuse arrivée au

dernier degré, il n'y a qu'un remède : c'est de la rendre au plus vite à son air natal, à ses montagnes ; pour le second cas, je ne vois aussi qu'un moyen de guérison, c'est-à-dire exactement le même. Donc, cette enfant partira dès demain matin. Voilà mon ordonnance.

M. Sesemann s'était levé et parcourait la chambre dans la plus grande agitation.

— Comment ! s'écria-t-il, elle a les nerfs malades ! elle a le mal du pays ! elle a maigri dans ma maison ! tout cela dans ma maison ! et personne n'y a pris garde et n'en a rien su ! Et toi, docteur, tu t'imagines qu'une enfant qui est entrée chez moi fraîche et bien portante, je vais la renvoyer à son grand-père souffrante et amaigrie ? Non, docteur, n'exige pas cela de moi, je ne le ferai pas, je ne le ferai jamais. Prends cette petite en mains, fais-lui faire des cures, fais-en ce que tu voudras, mais rends-la-moi forte et bien portante ; alors je la renverrai chez elle si elle veut ; mais commence, toi, par la remettre en état.

— Sesemann, reprit gravement le docteur, réfléchis à ce que tu veux faire. L'état de cette enfant n'est pas une maladie qu'on puisse guérir avec des poudres et des pilules. Elle n'a pas une constitution robuste ; cependant, si tu la renvoies tout de suite à l'air fortifiant des montagnes auquel elle est accoutumée, elle pourra se rétablir complètement ; sinon... tu ne voudrais pas qu'elle retournât chez son grand-père sans espoir de guérison, ou même qu'elle n'y retournât plus du tout ? M. Sesemann s'était arrêté fort effrayé :

— Si c'est ainsi que tu parles, docteur, je ne vois qu'un moyen : il faut agir sur-le-champ.

Et prenant son ami par le bras, il se mit à arpenter la chambre avec lui de long en large pour parler à fond de l'affaire. Après quoi, le docteur prit congé, car sur ces entrefaites le temps avait marché et par la porte d'entrée que le maître de la maison ouvrit cette fois lui-même, pénétrait déjà la blanche lueur du matin.

XIII

LE SAMEDI SOIR A L'ALPE

M. SESEMANN REMONTA VIVEMENT AU PREMIER ÉTAGE et se dirigea tout droit vers la chambre à coucher de M^{lle} Rottemmeier. Il frappa à la porte avec une énergie si inaccoutumée que l'habitante de la chambre se réveilla en sursaut en poussant un cri. Elle entendit derrière la porte la voix de M. Sesemann :

— Je vous prie de vous dépêcher de descendre à la salle à manger ; il y a des préparatifs de départ à faire.

M^{lle} Rottemmeier regarda sa montre ; il était quatre heures et demie du matin : jamais de sa vie elle ne s'était levée à pareille heure. Que pouvait-il bien s'être passé ? Dans son anxiété et son agitation, elle prenait toutes ses affaires à l'envers et n'avancait pas dans sa toilette, car dès qu'elle avait un vêtement sur le corps, elle se mettait à le chercher dans toute la chambre.

Pendant ce temps, M. Sesemann parcourait le corridor, tirant de toutes ses forces l'une après l'autre les sonnettes destinées à appeler les différents domestiques. On aurait pu voir alors dans chaque mansarde une forme effrayée sauter à bas du lit, et, dans sa hâte, enfler ses habits de travers ; car aucun d'eux ne mit en doute que le fantôme n'eût empoigné le maître de la maison et que le coup de sonnette ne fût un signal d'alarme. Ils descendirent donc, tous plus consternés les uns que les autres, et furent fort étonnés de trouver M. Sesemann sain et sauf, arpentant la salle à manger de long en large, et n'ayant point du tout l'air d'un homme qu'un fantôme aurait empoigné.

Jean fut envoyé sur-le-champ à l'écurie pour préparer les chevaux et la voiture. Timette reçut l'ordre de réveiller immédiatement Heidi et de la mettre en état de faire un voyage. Sébastien fut chargé de courir à la maison où la tante de Heidi était en service et de la ramener tout de suite. Pendant ce temps, M^{lle} Rottemmeier était venue à bout de sa toilette et chaque chose était à sa place, si ce n'est son bonnet qu'elle avait mis de travers ; aussi de loin aurait-on dit qu'elle avait la figure derrière le dos. M. Sesemann attribua cette apparence énigmatique à un réveil trop matinal et passa sans plus tarder aux affaires pressantes qui l'occupaient. Il déclara à M^{lle} Rottemmeier qu'elle eût sur-le-champ à se procurer une malle et à emballer tout ce qui appartenait à la petite Suisse — c'est ainsi qu'il appelait presque toujours Heidi dont le nom ne lui était pas très familier — en y joignant une bonne partie des effets de Clara, afin que l'enfant pût emporter chez elle quelques bons vêtements ; mais tout cela devait être exécuté promptement et sans hésitation. La stupéfaction de M^{lle} Rottemmeier fut telle qu'elle resta comme clouée à la même place, regardant fixement M. Sesemann. Elle s'était préparée à recevoir la confidence de quelque terrible histoire de revenants qui se serait passée pendant la nuit et qu'elle n'aurait pas du tout été fâchée d'entendre en plein jour ; au lieu de cela, elle recevait des ordres non seulement très prosaïques, mais de plus, fort incommodes. Aussi ne pouvait-elle surmonter son étonnement. Elle restait là, sans parler, attendant des explications. Mais M. Sesemann n'avait pas l'intention d'en donner ; il la laissa où elle était et se rendit à la chambre de sa fille. Comme il s'y attendait bien, Clara avait été réveillée par tout ce bruit inaccoutumé dans la maison et prêtait l'oreille pour tâcher de saisir ce qui se passait. Son père s'assit à côté de son lit et lui fit toute l'histoire de l'apparition du revenant ; il lui raconta que le docteur avait déclaré Heidi très malade et avait

même dit qu'elle pousserait toujours plus loin ses promenades nocturnes et finirait peut-être par monter jusque sur le toit de la maison, ce qui deviendrait extrêmement dangereux. C'est pourquoi M. Sesemann avait résolu de la renvoyer tout de suite à la maison, ne voulant pas prendre sur lui une pareille responsabilité ; quant à Clara, elle devait prendre son parti de la chose, puisqu'elle voyait bien qu'il ne pouvait pas en être autrement.

Clara fut douloureusement surprise de cette communication et commença tout de suite à chercher des expédients ; ce fut inutile, le père demeura inébranlable dans sa décision, mais il promit à sa fille de la mener en Suisse l'année suivante, si elle voulait être raisonnable et ne pas faire de scènes de désespoir. Clara se soumit donc à la nécessité ; mais elle demanda qu'en compensation on apportât la malle de Heidi dans sa chambre pour qu'elle pût y mettre ce qui lui ferait plaisir. Le père y consentit volontiers et l'engagea même à composer pour Heidi un joli petit trousseau.

Sur ces entrefaites la tante Dete, étant arrivée, attendait fort intriguée dans l'antichambre : il fallait qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire pour qu'on fût venu la chercher à une heure aussi inaccoutumée. M. Sesemann sortit pour lui parler et lui expliqua ce qu'il en était de Heidi, en ajoutant qu'il la priait de l'emmener à la maison le jour même. La tante fut très déçue ; elle ne s'était pas attendue à une pareille nouvelle. Elle se souvenait encore fort bien des dernières paroles de l'oncle, lorsqu'il lui avait crié de ne jamais reparaitre devant lui. Comment maintenant lui ramener l'enfant pour la seconde fois, après être venue la lui reprendre ? La chose ne lui parut pas du tout prudente ; aussi n'eut-elle pas besoin de réfléchir longtemps : elle expliqua avec sa loquacité habituelle qu'il ne lui était malheureusement pas possible de partir ce jour-là ; le lendemain, il y fallait

encore moins songer ; les jours suivants, ce serait de toute impossibilité, à cause de ses occupations, et, après, elle ne pourrait plus du tout faire ce voyage. M. Sesemann comprit tout de suite ce langage et congédia la tante sans un mot de plus. Il fit ensuite venir Sébastien auquel il ordonna de s'équiper sur-le-champ pour un voyage, car il allait accompagner l'enfant chez elle, en s'arrêtant ce soir-là à Bâle ; le lendemain, il atteindrait sa destination et pourrait revenir de suite, n'ayant à s'acquitter d'aucun message ; une lettre donnerait au grand-père les explications nécessaires.

— J'ai encore une chose très importante à te recommander, Sébastien, conclut M. Sesemann, et prends garde de t'en acquitter ponctuellement ! Voici ma carte où j'ai écrit l'adresse d'un hôtel que je connais à Bâle. Tu la présenteras en arrivant, et on t'indiquera une bonne chambre pour la petite ; pour ce qui te concerne, tu t'arrangeras toi-même. Mais la première chose que tu feras, sera d'aller dans la chambre de l'enfant, d'assujettir les fenêtres de manière à ce qu'on ne puisse les ouvrir qu'avec la plus grande force. Quand l'enfant sera au lit, tu fermes la porte à clef en dehors, car elle se promène pendant la nuit et pourrait courir des dangers dans une maison étrangère, si elle descendait par hasard ouvrir la porte d'entrée. As-tu compris ?

— Ah ! ah ! ah ! c'était donc ça, c'était donc ça ! s'écria alors Sébastien au comble de la stupéfaction.

La lumière venait de se faire tout à coup dans son esprit au sujet des apparitions de revenants.

— Oui, c'était ça ! et toi, tu n'es qu'un poltron ! tu n'as qu'à dire la même chose de ma part à Jean ; vous faites tous ensemble un fameux renfort !

Là-dessus, M. Sesemann se rendit à sa chambre et s'assit pour écrire au Vieux de l'Alpe. Sébastien était demeuré confondu au milieu de la salle à manger et se répéta à plusieurs reprises à lui-même :

— Si seulement je ne m'étais pas laissé tirer par ce

grand poltron de Jean, quand il s'est enfermé à double tour, et que j'eusse suivi la petite forme blanche !... Bien sûr, c'est ce que je ferais, si c'était à recommencer ! ajouta-t-il, car dans ce moment un brillant soleil éclairait chaque recoin de la chambre.

Heidi, qui ne se doutait de rien, était toute prête dans sa robe de dimanche et attendait de voir ce qui allait se passer, car Tinette s'était contentée de la secouer pour la réveiller, de sortir ses vêtements de l'armoire et de l'habiller sans mot dire. Jamais elle ne parlait à Heidi, trouvant que c'était au-dessous d'elle.

M. Sesemann, tenant sa lettre à la main, entra dans la salle à manger où le déjeuner était servi et demanda :

— Où est l'enfant ?

On appela Heidi. Lorsqu'elle s'avança vers M. Sesemann pour lui dire bonjour, il fixa sur elle un regard interrogateur :

— Eh bien ! que dis-tu de tout cela, ma petite ?

Heidi le regardait tout étonnée.

— Je vois que tu ne sais encore rien, fit-il en riant. Eh bien, tu vas retourner à la maison aujourd'hui, tout de suite !

— A la maison ? répéta Heidi en devenant toute pâle et sans pouvoir respirer pendant un grand moment, tant ce mot lui avait saisi le cœur.

— Est-ce que peut-être tu ne voudrais pas partir ? lui demanda M. Sesemann en souriant.

— Oh ! oui, je veux bien, put-elle enfin articuler.

Et cette fois elle était devenue toute rouge.

— Bien, bien ! ajouta-t-il en s'asseyant et faisant signe à Heidi d'en faire autant. Maintenant tu vas prendre un bon déjeuner ; ensuite tu n'auras plus qu'à monter dans la voiture, et tu seras partie !

Mais elle ne pouvait avaler une bouchée, malgré tous ses efforts pour obéir. Elle était dans un tel état d'excitation, qu'elle ne savait plus si elle dormait ou si elle veillait, et si elle n'allait pas, au réveil, se

retrouver en chemise de nuit sur le seuil de la porte d'entrée.

— Il faut que Sébastien emporte des provisions en abondance ! cria M. Sesemann à Mlle Rottemmeier qui entrerait. Cette petite ne peut pas manger, ça se comprend. Monte vers Clara jusqu'à ce que la voiture soit là, ajouta-t-il avec bonté en se tournant vers Heidi.

C'était tout ce qu'elle désirait, et elle monta sur-le-champ. Au milieu de la chambre de Clara, elle trouva une immense malle dont le couvercle était encore ouvert.

— Viens vite, Heidi, viens ! lui cria Clara en l'apercevant ; regarde ce que j'ai fait emballer pour toi ! Est-ce que cela te fait plaisir ?

Et elle lui énuméra une quantité de choses : des robes, des tabliers, des mouchoirs, des fournitures de couture.

— Et puis, regarde ce que j'ai ici ! ajouta-t-elle en élevant triomphalement un panier au-dessus de sa tête.

Heidi y jeta un coup d'œil et fit un saut de joie en voyant douze beaux petits pains blancs, tous pour la grand'mère. Au milieu de leur joie, les enfants oublièrent que le moment de la séparation approchait, lorsque tout à coup on cria d'en bas :

— La voiture est prête !

On n'avait plus le temps de se désoler. Heidi courut encore à sa chambre pour y prendre le beau livre de la grand'maman. Personne ne pouvait l'avoir emballé puisqu'elle le tenait sous son oreiller, ne voulant s'en séparer ni jour ni nuit. Elle le mit dans le panier par-dessus les petits pains ; puis elle ouvrit son armoire pour chercher encore quelque chose qu'on ne devait pas non plus avoir emballé. En effet, il était encore là, dans un coin, ce vieux mouchoir rouge que Mlle Rottemmeier avait trouvé trop laid pour le mettre dans la malle. Heidi s'en servit pour envelopper un autre objet, et posa le tout dans le panier par-dessus le reste. Enfin elle mit son beau chapeau et quitta la chambre.

Les deux enfants eurent tout juste le temps de se dire adieu, car M. Sesemann attendait déjà dans le corridor pour accompagner Heidi jusqu'à la voiture. Mlle Rottemmeier se tenait debout au haut de l'escalier pour prendre congé d'elle. Dès qu'elle aperçut le paquet rouge, elle l'arracha du panier et le jeta à terre.

— Non, vraiment, Adélaïde, dit-elle d'un ton de reproche, ce n'est pas ainsi que tu sortiras de cette maison ! Tu n'as pas besoin de trainer des choses pareilles après toi ! — Et maintenant, adieu !

Après une défense aussi catégorique, Heidi n'osait pas ramasser son petit paquet ; mais elle regarda M. Sesemann d'un air suppliant, comme si on lui avait ravi son plus cher trésor.

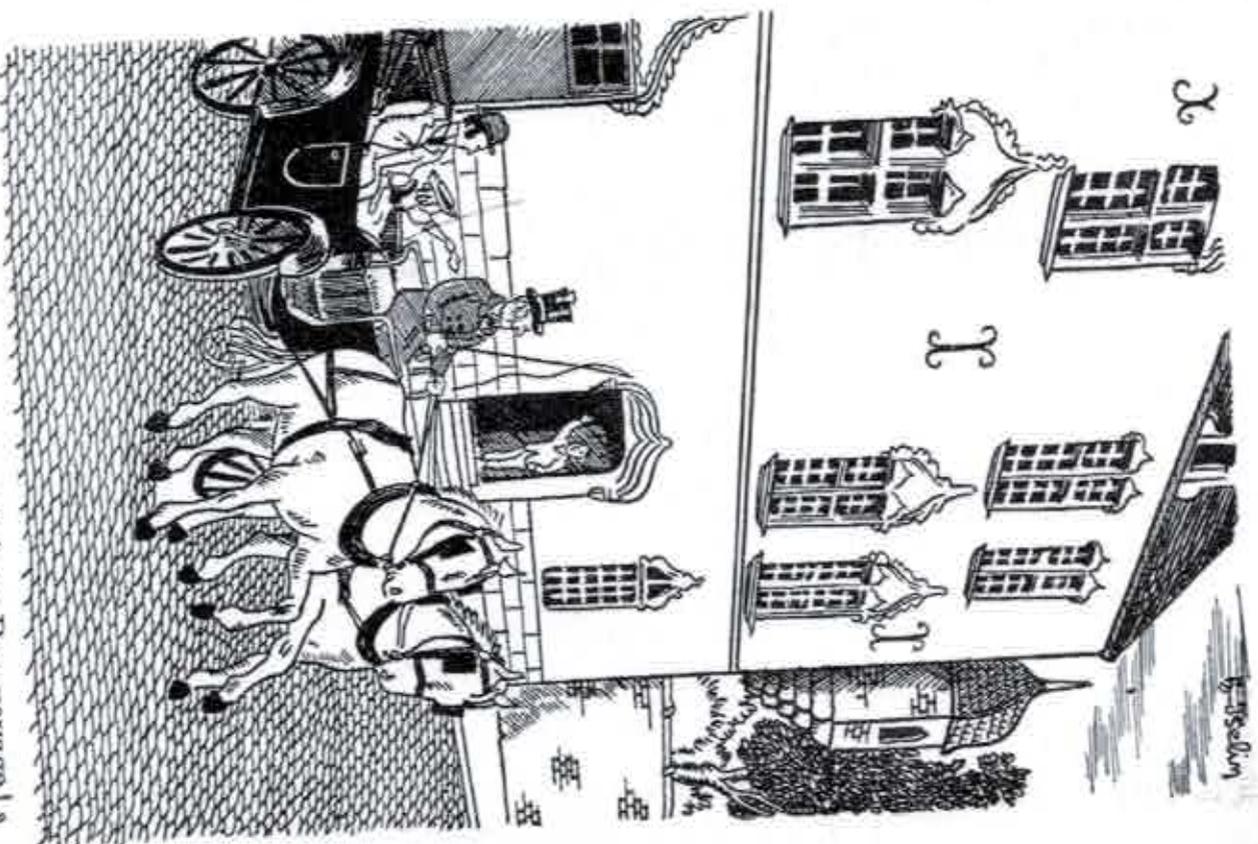
— Non, non, déclara-t-il d'un ton péremptoire ; cette petite emportera ce qui lui fait plaisir ; et quand elle traînerait après elle des petits chats ou des tortues, nous ne nous exciterons pas pour tout cela, mademoiselle Rottemmeier.

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie et de reconnaissance, et elle se hâta de ramasser son paquet.

Quand elle fut en bas, M. Sesemann lui tendit la main et lui souhaita un bon voyage en ajoutant quelques paroles affectueuses pour l'assurer que lui et sa fille penseraient souvent à elle. Heidi le remercia de toutes les bontés qu'on avait eues pour elle ; elle n'oublia pas non plus d'envoyer beaucoup, beaucoup de salutations au docteur, et de le faire bien remercier ; car elle s'était souvenue que le soir auparavant il lui avait dit : « Demain, tout ira bien. » Or, cette promesse s'était réalisée, et Heidi pensait bien qu'il y était pour quelque chose.

On l'aida ensuite à monter dans la voiture ; le panier et le sac de provisions vinrent ensuite. Sébastien monta le dernier. Puis M. Sesemann cria encore une fois : « Bon voyage ! » et la voiture partit.

Un peu plus tard, Heidi se trouva installée dans un wagon, tenant sur ses genoux le panier qu'elle ne vou-



M. Sesemann cria encore une fois : « Bon voyage ! »

lait pas quitter un instant, car il contenait les précieux petits pains pour la grand'mère, et Heidi voulait les surveiller elle-même et se réjouir de temps en temps à leur vue. Elle demeura silencieuse pendant plusieurs heures ; elle commençait seulement à réaliser qu'elle était bien réellement en route pour retourner à l'alpe vers le grand-père, la grand'mère et Pierre le chevrier. Elle se représentait l'une après l'autre toutes les choses qu'elle allait revoir et se demandait comment elle les retrouverait. Ces pensées en amenèrent d'autres, et tout à coup elle s'écria avec inquiétude :

— Sébastien, n'est-ce pas, la grand'mère sur l'alpe n'est pas morte ?

— Non, non, répondit-il pour la tranquilliser, espérons que non ; elle est sûrement encore en vie.

Heidi retomba dans sa rêverie ; de temps en temps seulement, elle regardait dans le panier, car elle pensait sans cesse au moment où elle poserait les petits pains sur la table de la grand'mère. Au bout d'un certain temps, elle reprit :

— Sébastien, si seulement on pouvait être sûr que la grand'mère est encore en vie !

— Mais oui, certainement, répondit son compagnon qui dormait à moitié ; elle est sûrement en vie, je ne vois pas pourquoi elle ne le serait pas.

Au bout d'un moment, le sommeil vint aussi fermer les paupières de Heidi ; elle avait un tel besoin de dormir après sa nuit agitée et son lever matinal, qu'elle ne se réveilla qu'en se sentant secouée par le bras.

— Réveillez-vous ! réveillez-vous ! lui criait Sébastien, il faut descendre, nous sommes à Bâle !

Le matin suivant, ils poursuivirent leur voyage qui dura encore bien des heures. Heidi était, comme la veille, assise dans un coin du wagon avec son panier sur les genoux, n'ayant voulu à aucun prix le confier à Sébastien. Mais elle ne disait plus un seul mot ; elle était absorbée dans une attente qui grandissait d'heure en heure. Puis, tout d'un coup, au moment où elle n'y

pensait plus, retentit le cri de « Mayenfeld ! » Elle s'antapromptement à bas de son siège, ainsi que Sébastien qui avait aussi été pris par surprise. Un instant après ils étaient descendus, la malle aussi, et le train disparaissait en sifflant dans la vallée. Sébastien le regarda s'éloigner d'un oeil mélancolique ; il aurait bien mieux aimé pouvoir continuer le voyage sans peine et sans danger, que d'être obligé d'entreprendre une expédition à pied compliquée de l'ascension d'une montagne qu'il se représentait comme très difficile et pleine de dangers, dans ce pays où, à son idée, tout devait être encore à moitié sauvage. Aussi commença-t-il par chercher des yeux quelqu'un qui pût le renseigner sur la route la plus sûre pour monter à Dörfli. Non loin de la station du chemin de fer, il découvrit un petit char à échelles attelé d'un maigre cheval ; un homme à larges épaules était occupé à charger sur le char deux gros sacs qui étaient arrivés par le train. Sébastien s'avança vers lui et lui fit sa demande.

— Ici tous les chemins sont sûrs, répondit l'homme. Sébastien demanda alors quelle route il fallait prendre pour ne pas risquer de tomber dans des précipices, et comment on pourrait faire transporter une malle à Dörfli. L'homme regarda la malle, la mesura un instant des yeux, et déclara que si elle n'était pas trop lourde, il la prendrait sur sa voiture, puisqu'il allait lui-même au dit village. Puis, une parole en amenant une autre, tous deux tombèrent enfin d'accord que l'homme se chargerait de l'enfant et de la malle, et que la petite trouverait bien quelqu'un au village pour l'accompagner à l'alpe.

— Je peux très bien aller seule ; je connais bien le chemin de Dörfli à l'alpe, interrompit Heidi qui avait suivi ces arrangements avec la plus grande attention.

Sébastien fut soulagé d'un grand poids en se voyant délivré de l'ascension qu'il avait eue en perspective. Il fit signe à Heidi, et, la tirant mystérieusement à l'écart, il lui remit un rouleau très pesant et une lettre

pour le grand-père, en lui expliquant que le rouleau était un présent de M. Sesemann, mais qu'il fallait le cacher au fond de son panier, dessous les petits pains, et faire bien attention de ne pas le perdre, sans quoi M. Sesemann serait terriblement fâché et ne l'oublierait jamais de toute sa vie !

— Je ne le perdrai pas, répondit Heidi avec assurance.

Et elle cacha le rouleau et la lettre tout au fond de son panier.

Ensuite on chargea la malle sur le char. Sébastien aida Heidi à monter sur le siège élevé, lui tendit la main en lui disant adieu et lui fit encore toutes sortes de signes pour lui rappeler de veiller sur le contenu du panier, car le conducteur était tout près d'eux, et Sébastien était prudent, surtout maintenant qu'il sentait bien qu'il aurait dû accompagner lui-même l'enfant jusqu'à sa destination. Le conducteur s'assit d'un bond sur le siège à côté de Heidi, et le char se mit en marche dans la direction de la montagne, tandis que Sébastien, enchanté d'être débarrassé de l'ascension tant redoutée, s'asseyait devant la station pour attendre le retour d'un train.

Le conducteur du char était le boulanger de Dörfli qui était descendu chercher ses sacs de farine. Il n'avait jamais vu Heidi, mais comme tout le monde au village, il avait entendu parler de la petite que Dete avait amenée chez le Vieux de l'Alpe ; de plus, ayant connu les parents de Heidi, il s'était tout de suite dit qu'il avait affaire à l'enfant en question. Il s'étonnait seulement un peu de la voir revenir si vite, et tout en conduisant sa bête, il entama une conversation avec Heidi :

— Tu es sûrement la petite qui demeurait là-haut chez le Vieux de l'Alpe, chez le grand-père ?

— Oui.

— Alors tu ne t'es pas trouvée bien là-bas, puisque tu reviens déjà de si loin ?

166

— Au contraire, j'étais très bien, personne ne pourrait être mieux que je n'étais à Francfort.

— Pourquoi donc te sauves-tu à la maison ?

— C'est seulement parce que M. Sesemann me l'a permis, sans quoi je ne me serais pas sauvée de chez lui.

— Bah ! pourquoi n'as-tu pas mieux aimé rester là-bas malgré la permission ?

— Parce que j'aime mille fois mieux être là-haut chez le grand-père, que partout ailleurs dans le monde.

— Tu ne diras pas cela quand tu y seras, grommela le boulanger. — Cela m'étonne pourtant, continua-t-il à part lui... elle doit savoir comment il y fait !

Puis il se mit à siffler et ne dit plus rien, tandis que Heidi regardait tout autour d'elle et commençait à être saisie d'un tremblement intérieur à mesure qu'elle reconnaissait les arbres au bord de la route et les pointes du Falkniss qui la regardaient et semblaient la saluer comme de bons et vieux amis. Heidi leur rendait leur salut, et son émotion croissait à chaque pas ; il lui semblait qu'elle dût sauter hors de la voiture et courir de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle fût en haut. Elle demeura cependant tranquille sur le siège, mais tout son corps tremblait d'émotion. Enfin ils firent leur entrée à Dörfli, au moment où la cloche sonnait cinq heures. En un clin d'œil, un groupe nombreux de femmes et d'enfants se rassemblèrent autour du char ; deux ou trois voisins s'y joignirent aussi, car la malle et l'enfant sur le char du boulanger avaient éveillé l'attention de tout le voisinage, et chacun voulait savoir d'où venaient l'un et l'autre, où ils allaient et à qui ils appartenaient. Lorsque le boulanger eut déposé Heidi à terre, elle se hâta de dire :

— Merci ! le grand-père viendra chercher la malle.

Et elle voulut s'éloigner en courant ; mais elle fut retenue de tous les côtés, et des voix nombreuses lui adressèrent toutes à la fois des questions différentes. Heidi avait l'air si angoissé, en cherchant à se frayer

167

un passage à travers tout ce monde, qu'involontairement on lui fit place et on la laissa courir.

Quand elle fut loin, ils se dirent les uns aux autres :

— Tu vois bien comme elle a peur ! et il y a bien de quoi !

Et ils se mirent à raconter que depuis une année le Vieux de l'Alpe était devenu plus sombre encore qu'auparavant ; qu'il ne disait plus un mot à personne et avait l'air de vouloir tuer quiconque viendrait sur son chemin ; et que si cette enfant avait dans ce monde un lieu où elle pût aller, elle ne retournerait pas ainsi dans ce vieux nid de dragon. Mais ici, le boulangier vint à son tour se mêler à la conversation et dit qu'il en savait probablement plus long qu'eux là-dessus ; il raconta d'un ton mystérieux qu'un monsieur avait amené la petite jusqu'à Mayenfeld et avait pris congé d'elle très aimablement ; il l'avait payé, sans marchander, pour le transport de la malle et de l'enfant et avait même ajouté un pourboire ; du reste, il pouvait affirmer que la petite s'était trouvée très bien où elle était, et que c'était elle-même qui avait demandé à revenir chez le grand-père. Cette nouvelle causa un grand étonnement et se répandit aussitôt dans tout Dörfli, en sorte que le soir même il n'y avait pas une maison du hameau où l'on ne parlât de Heidi qui, du sein de tout son bien-être, avait demandé à revenir chez le grand-père.

En quittant Dörfli, Heidi s'était mise à gravir la montagne en courant aussi vite qu'elle pouvait ; cependant, de temps à autre, il lui fallait s'arrêter pour reprendre haleine, car son panier pesait lourdement à son bras, et le sentier devenait toujours plus rapide, à mesure qu'on montait. Heidi n'avait plus qu'une pensée : « La grand'mère sera-t-elle encore assise à son rouet dans le coin de la petite chambre ? N'est-elle point morte pendant ce temps ? » Tout à coup la cabane apparut à ses regards, dans la combe au-dessous du pâturage ; son cœur commença à battre, et plus elle courait, plus il battait fort.

Elle est en haut... ses mains tremblent tellement qu'elle peut à peine ouvrir la porte... Enfin... elle s'élança d'un bond dans la petite chambre et s'arrêta hors d'haleine, sans pouvoir prononcer une parole.

— Ah ! mon Dieu, dit une voix dans l'angle de la chambre ; c'est comme ça que notre Heidi entrerait tous les jours ; si seulement je pouvais l'avoir auprès de moi encore une fois dans ma vie ! — Qui est entré ?

— Me voici, grand'mère, me voici ! s'écria alors Heidi. Et s'élançant vers la grand'mère, elle s'agenouilla devant elle, lui prit les bras, les mains, se serra contre elle, incapable de parler dans l'excès de sa joie.

Au premier moment, la grand'mère fut tellement saisie qu'elle ne put pas non plus prononcer une parole ; puis passant une main caressante sur les cheveux crépus de Heidi, elle répéta à plusieurs reprises :

— Oui, oui, ce sont ses cheveux, c'est bien sa voix ! Oh ! mon Dieu, tu as permis que je vécusse jusqu'à ce jour !

Et de ses yeux éteints deux grosses larmes de joie tombèrent sur la main de l'enfant.

— Est-ce bien toi, Heidi ? est-ce bien sûr que c'est toi ?

— Oui, oui, bien sûr, grand'mère ! s'écria-t-elle alors. Ne pleure plus, maintenant je suis revenue, je viendrai tous les jours chez toi, je ne m'en irai plus jamais, et pendant bien, bien des jours tu ne mangeras plus du pain noir ! Vois-tu, grand'mère, vois-tu ?

Et Heidi sortit l'un après l'autre les petits pains du panier et les emplia tous les douze sur les genoux de la grand'mère.

— Ah ! mon enfant ! mon enfant ! quelle bénédiction tu m'apportes ! répétait-elle à mesure qu'un nouveau petit pain venait s'ajouter aux autres. Mais c'est toi qui es ma plus grande bénédiction, mon enfant !

Puis passant encore une fois la main sur les cheveux crépus de Heidi et caressant ses joues en feu, elle reprenait :

— Dis-moi encore quelque chose, enfant, dis-moi encore quelque chose, que je puisse t'entendre !

Heidi lui raconta alors quelles terribles angoisses elle avait éprouvées depuis qu'il lui était venu à la pensée que la grand'mère pourrait mourir pendant son absence, sans avoir eu les petits pains blancs et sans que Heidi eût pu la revoir.

A ce moment, la mère de Pierre entra et demeurra un moment immobile de surprise ; puis elle s'écria :

— Vraiment, c'est Heidi ! comment cela se peut-il ? Heidi se leva et lui tendit la main. Brigitte ne revenait pas de son étonnement en lui voyant si bon air ; elle tournait autour d'elle en disant :

— Grand'mère, si seulement tu pouvais voir quelle jolie robe a Heidi et quel air elle a ! on ne la reconnaît presque plus ! Et ce joli petit chapeau à plumes sur la table est aussi à toi ? Mets-le donc, que je voie comme il te va.

— Non, je ne veux pas, déclara Heidi ; tu peux le garder, je n'en ai plus besoin, j'ai encore le mien.

Et détachant le mouchoir rouge, elle en sortit son vieux chapeau qui avait été encore bien maltraité pendant le voyage. Elle ne s'en inquiétait guère ; seulement elle n'avait pas oublié qu'à son départ de l'alpe, les dernières paroles du grand-père avaient été qu'il ne voulait pas la revoir avec un chapeau à plumes ; c'est pourquoi elle avait si soigneusement conservé le vieux, en vue de son retour chez le grand-père. Brigitte l'assura qu'elle était bien nigande de ne plus vouloir ce beau chapeau ; quant à elle, elle ne le garderait certainement pas, et si Heidi ne voulait pas le porter, on pourrait le vendre à quelqu'un, à la fille du régent peut-être, et en retirer encore beaucoup d'argent. Mais Heidi n'en demeura pas moins inébranlable dans son premier dessein et déposa tout doucement le chapeau à plumes derrière la grand'mère, dans un coin où il était bien caché. Puis elle ôta lestement sa belle robe, noua le mouchoir rouge par-dessus son corsage à

manches courtes et dit en prenant la main de la grand-mère :

— A présent, il faut que j'aille à la maison chez le grand-père ; mais demain je reviendrai te voir. Bonne nuit, grand'mère !

— Oui, reviens demain, Heidi, reviens demain, dit la bonne vieille qui serrait la main de l'enfant dans les siennes et ne pouvait se décider à la laisser partir.

— Pourquoi as-tu ôté ta belle robe ? demanda Brigitte.

— Parce que j'aime mieux arriver ainsi chez le grand-père, sans quoi il ne me reconnaîtrait peut-être plus ; toi non plus tu ne m'as pas reconnue, avec cette robe.

Brigitte la suivit jusque sur le seuil de la cabane et lui dit encore d'un ton mystérieux :

— Tu aurais bien pu garder ta robe, il t'aurait certainement reconnue. Mais, du reste, tu feras bien d'être sur tes gardes ; Pierre dit que le Vieux est toujours de mauvaise humeur maintenant, et qu'il ne parle plus jamais.

Heidi lui souhaita une bonne nuit et se mit à gravir l'alpe, son panier au bras. Le soleil du soir illuminait les verts pâturages au-dessus desquels le Cäsaplana dressait ses grands champs de neige éblouissante. A chaque pas l'enfant était obligée de s'arrêter pour pouvoir regarder, car, à la montée, elle avait toutes les hautes montagnes derrière elle. Tout à coup une lueur rouge s'étendit sur le gazon à ses pieds. Elle se retourna : même dans ses rêves, elle n'avait pas gardé le souvenir d'une pareille magnificence ! Les pics du Falkniss flamboyaient dans le ciel, les neiges éternelles étaient en feu, et au-dessus d'elles flottaient des nuages roses ; l'herbe des pâturages brillait d'une teinte dorée, un éclat incomparable faisait étinceler tous les rochers environnants, et la vallée au loin semblait noyée dans l'or et la lumière. Heidi demeurait immobile au milieu de toute cette splendeur, et des larmes de joie et de

ravissement coulaient le long de ses joues ; elle joignit les mains, et, regardant au ciel, elle remercia à haute voix le bon Dieu qui l'avait ramenée à la maison et lui avait rendu toutes ces choses si belles, si belles ! plus belles encore qu'elle ne l'aurait cru. Elle se sentait si riche, si heureuse, au sein de cette grande magnificence, qu'elle ne trouvait plus de paroles pour remercier assez Dieu. Lorsque la lumière se fut peu à peu éteinte, Heidi se décida enfin à se remettre en route ; elle gravit alors le sentier en courant, et bientôt elle put apercevoir le sommet des sapins au-dessus du toit, puis le toit lui-



même, puis le chalet tout entier ! et sur le banc était assis le grand-père qui fumait sa pipe ! et le vent du soir passant dans les vieux sapins les faisait gémir et s'incliner sur le chalet ! — Heidi accéléra sa course ; avant que le grand-père eût eu le temps de bien voir qui approchait, elle s'élança vers lui, et, jetant son panier à terre, elle entoura le vieillard de ses deux bras, et dans l'émotion du revoir, ne put qu'articuler à plusieurs reprises :

— Grand-père ! grand-père ! grand-père !

Le grand-père non plus ne pouvait parler. Pour la première fois depuis des années ses yeux étaient

humides, et il dut y passer la main pour essuyer des larmes. Alors il détacha de son cou les bras de l'enfant qui le tenait embrassé et, l'asseyant sur ses genoux, il la considéra un moment en silence.

— Tu es donc revenue à la maison, Heidi ? dit-il enfin ; comment cela ? tu n'as pas trop l'air d'une belle demoiselle ! est-ce qu'ils t'ont renvoyée ?

— Oh ! non, grand-père, répondit-elle vivement ; il ne faut pas croire cela ; ils étaient tous si bons, Clara, la grand'maman et M. Sesemann ! Mais, vois-tu, grand-père, je ne pouvais presque plus attendre pour revenir auprès de toi et bien des fois j'ai cru que j'étoufferais, tant cela m'étranglait ; mais je n'ai rien dit parce que j'aurais été ingrate. Et voilà que tout à coup, un matin, M. Sesemann m'a appelée de très bonne heure, — seulement je crois que c'est le docteur qui en était cause, — mais c'est peut-être écrit dans la lettre...

Et Heidi sauta à terre, chercha au fond du panier la lettre et le rouleau et les mit dans la main du grand-père.

— Ceci t'appartient, dit-il en posant le rouleau sur le banc.

Puis il ouvrit la lettre et la lut jusqu'au bout ; quand il eut fini, il la mit, sans mot dire, dans sa poche.

— Crois-tu que tu puisses encore boire du lait avec moi, Heidi ? demanda-t-il ensuite en prenant l'enfant par la main pour rentrer dans le chalet. Mais tiens, prends ton argent, il y a de quoi t'acheter tout un lit et des vêtements pour deux ans au moins.

— Je n'en ai pas besoin, grand-père, répliqua-t-elle ; j'ai déjà un lit, et Clara a emballé tant d'habits dans ma malle, que je n'aurai plus jamais besoin d'en acheter.

— Prends-le, prends-le, et mets-le dans l'armoire ; tu trouveras bien à l'employer une fois ou l'autre.

Heidi obéit et suivit le grand-père dans le chalet. Dans sa joie de retrouver toutes choses au même

endroit, elle courrait, gambadait dans tous les coins, et bien vite elle grimpa l'échelle. Mais arrivée en haut, elle s'arrêta et s'écria d'un ton très désappointé :

— Oh ! grand-père, je n'ai plus de lit !

— Il se retrouvera bien, répondit-il d'en bas. Je ne savais pas que tu voulais revenir. Maintenant descends boire ton lait !

Heidi descendit et s'assit sur sa haute chaise à son ancienne place ; elle saisit sa tasse à deux mains et but si avidement qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux. Puis elle posa la tasse sur la table en poussant un long soupir de soulagement, et dit :

— Grand-père, il n'y a rien au monde d'aussi bon que notre lait !

Soudain un coup de sifflet aigu retentit à peu de distance ; Heidi s'élança comme une flèche hors du chalet. C'était tout le troupeau des chèvres qui redescendait des hauteurs en sautant et gambadant. Pierre était au milieu de ses bêtes. Dès qu'il aperçut Heidi, il s'arrêta court et demeura comme enraciné à la même place en la regardant fixement et sans dire une parole. Heidi lui cria : « Bonsoir, Pierre ! » et s'élança au milieu des chèvres : « Blanchette ! Brunette ! me reconnaissez-vous ? »

Les chèvres avaient sans doute tout de suite reconnu sa voix, car elles vinrent froter leur tête contre elle en bêlant de joie. Heidi les appela l'une après l'autre par leurs noms, et toutes se précipitèrent vers elle en se bousculant ; l'impatiente Linotte sauta par-dessus deux autres chèvres pour arriver plus vite, et la timide Bellette elle-même repoussa d'un coup de cornes assez déterminé le Grand Turc qui demeura tout surpris de cette hardiesse et leva sa barbe en l'air pour bien montrer que c'était lui.

Heidi était hors d'elle de joie en retrouvant toutes ses anciennes compagnes ; elle serrait à chaque instant dans ses bras la tendre petite Bellette et caressait

l'impétueuse Linotte ; si bien que les chèvres, à force de tendresse et de démonstrations, la firent reculer jusque tout près de Pierre qui était resté immobile à la même place.

— Descends, Pierre, viens donc me dire bonsoir ! lui cria Heidi.

— Tu es revenue ? réussit-il enfin à dire au comble de la stupéfaction.

Puis il s'approcha, prit la main que Heidi lui tendait depuis longtemps et demanda tout de suite, comme autrefois, les soirs, en rentrant du pâturage :

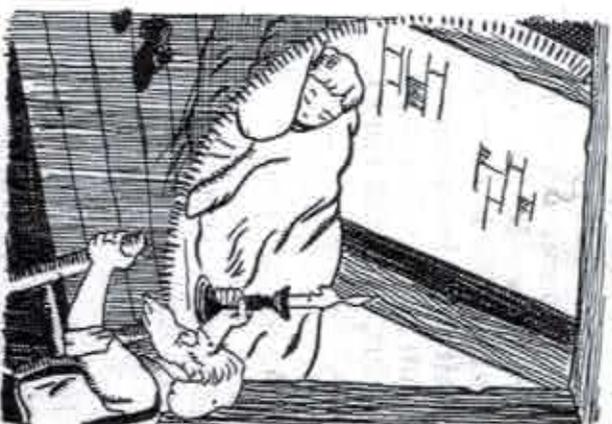
— Reviendras-tu demain ?

— Non, pas demain, parce que je vais chez la grand'mère ; mais peut-être après-demain.

— Tant mieux que tu sois revenue ! dit Pierre en tordant sa figure dans tous les sens pour témoigner sa satisfaction.

Puis il voulut se remettre en route, mais jamais ses chèvres ne lui avaient donné autant de mal, car à peine fut-il parvenu, à force d'appels et de menaces, à les réunir autour de lui, qu'elles se retournerent tout à coup pour courir après Heidi qui s'éloignait avec Brunette et Blanchette, un bras passé autour du cou de chacune d'elles. Elle fut obligée d'entrer dans la petite étable avec ses deux chèvres et de fermer la porte sur elle, sans quoi Pierre n'aurait jamais pu partir avec son troupeau.

Un instant après, lorsque Heidi rentra dans le chalet,



elle trouva son lit installé à l'ancienne place ; le tas de foin était bien épais et tout parfumé, car il venait d'être récolté, et par-dessus le grand-père avait soigneusement étendu des draps bien propres. Heidi s'y étendit avec délice et dormit comme elle ne l'avait pas fait depuis une année entière. Pendant la nuit, le grand-père quitta au moins dix fois sa couche pour monter l'échelle et écouter si l'enfant dormait et n'était point agitée ; il tâta au-dessus de son lit pour s'assurer que le foin dont il avait bouché la lucarne tenait bien et ne laisserait plus pénétrer les rayons de la lune. Mais Heidi dormit tout d'un trait et ne fit pas un seul pas hors de son lit ; le désir ardent qui lui avait si longtemps brûlé le cœur était maintenant satisfait : elle avait revu les rochers et les montagnes au soleil couchant, elle avait entendu le vent gémir dans les vieux sapins, elle était chez le grand-père, sur l'alpe !

XIV

LE DIMANCHE, QUAND LES CLOCHES SONNENT

HEIDI ÉTAIT SOUS LES SAPINS ET ATTENDAIT le grand-père qui devait descendre avec elle, pour aller chercher la malles pendant qu'elle serait chez la grand-mère. L'enfant ne pouvait presque plus attendre le moment de retourner auprès de la grand-mère et de lui demander si elle avait trouvé les petits pains bien bons. Cependant le temps ne lui paraissait pas long, car elle ne pouvait se lasser d'entendre au-dessus de sa tête le frémissement familier des vieux sapins et de respirer à longs traits les senteurs du pâturage où les petites fleurs d'or étincelaient dans l'herbe verte. Le grand-père sortit enfin du chalet, jeta encore un coup d'œil à l'entour et dit d'un ton satisfait :

— C'est bien, nous pouvons aller.

C'est que c'était un samedi, et ce jour-là le grand-père nettoyait et mettait tout en ordre dans le chalet, à l'étable et partout à l'entour. C'était son habitude, et cette fois il y avait consacré la matinée pour pouvoir sortir avec Heidi tout de suite après le dîner ; aussi tout était-il bien en ordre et à son entière satisfaction. Arrivés à la cabane de Pierre, ils se séparèrent, et Heidi bondit dans la chambre. La grand-mère avait déjà reconnu son pas et s'écria pleine de joie, quand elle entra :

— Te voilà, mon enfant ? Tu reviens auprès de moi ? Puis, saisissant la main de Heidi, elle la tint bien serrée dans les siennes, comme si elle craignait encore

qu'on ne vint la lui ravir. Ensuite il lui fallut dire comment elle avait trouvé les petits pains ; elle avait été si réconfortée, dit-elle, qu'elle se trouvait plus forte qu'elle ne l'avait été depuis bien longtemps. La mère de Pierre ajouta que la grand'mère n'avait voulu manger qu'un petit pain entre la veille et le jour même, craignant de les avoir trop vite finis, mais qu'elle reprendrait certainement des forces si elle en mangeait un chaque jour pendant toute une semaine. Heidi écouta attentivement ce que disait Brigitte et demeura un certain temps pensive. — Enfin elle avait trouvé le moyen !

— Je sais bien ce que je ferai, grand'mère ! s'écria-t-elle joyeusement ; j'écrirai une lettre à Clara, et elle m'enverra sûrement encore autant de petits pains qu'il y en a là, ou peut-être même deux fois plus, car j'en avais déjà un grand tas dans mon armoire, et quand on me les a pris, Clara a dit qu'elle m'en rendrait autant que j'en avais ; et je suis sûre qu'elle le fera ! — Ah ! quelle bonne idée ! répondit Brigitte. Mais pourtant, pense un peu, ils deviendraient tout durs ! Si seulement on avait de temps en temps un sou de trop ! le boulangier de Dörfli en fait aussi comme ceux-ci, mais c'est déjà à peine si je peux payer notre pain noir.

Cette fois un éclair de joie illumina le visage de Heidi.

— Oh ! grand'mère, j'ai une masse d'argent ! s'écria-t-elle en sautant de joie. Maintenant je sais ce que j'en ferai ! Tu auras tous, tous les jours un petit pain frais, et le dimanche deux, et Pierre pourra les apporter de Dörfli.

— Non, non, enfant, répliqua la grand'mère ; cela ne peut pas se faire ainsi ; tu n'as pas reçu cet argent pour cela. Il faut le donner au grand-père, et il te dira bien ce que tu dois en faire.

Mais Heidi ne se laissa pas détourner de son idée ; elle sautait tout autour de la chambre en répétant :

— Maintenant la grand'mère mangera chaque jour un petit pain et elle reprendra des forces, et... oh ! grand'mère ! s'interrompt-elle tout à coup avec un redoublement de bonheur, si tu redevenais tout à fait bien portante, tu pourrais sans doute de nouveau voir clair ! C'est peut-être parce que tu es faible, que tu ne vois pas !

La grand'mère garda le silence pour ne pas troubler le bonheur de l'enfant.

Au milieu de ses gambades, Heidi aperçut tout à coup le vieux livre de cantiques, et une nouvelle idée lui traversa l'esprit :

— Grand'mère, à présent je sais très bien lire ; veux-tu que je te lise un cantique dans ton vieux livre ?

— Oh ! oui, répondit la grand'mère joyeusement surprise. Est-il bien possible que tu saches lire, enfant ? Heidi grimpa sur une chaise et prit le livre en soulavant un nuage de poussière, car il y avait longtemps qu'il n'avait été descendu de la tablette. Elle l'épousseta soigneusement, s'assit sur un tabouret à côté de la grand'mère et lui demanda ce qu'elle devait lui lire.

— Ce que tu voudras, enfant, ce que tu voudras, répondit-elle.

Et poussant le rouet un peu de côté, elle se prépara à écouter avidement la lecture.

Heidi feuilletait le livre et de temps en temps lisait tout bas une ligne.

— Voici quelque chose où l'on parle du soleil, grand'mère ; je m'en vais te le lire.

Et elle commença, en s'animant toujours plus à mesure qu'elle lisait :

Le soleil reparait,
Et dans ces lieux renaît
La lumière et la vie.
Sa joyeuse clarté
Ramène la gaieté
Dans mon âme ravie.

Heidi

Je goûtais le repos,
Maintenant tout dispos
Je rouvre la paupière,
Et me lève joyeux
Pour contempler des cieux
La radiense lumière.

À mes regards s'étend
Cet ouvrage éclatant
Par où Dieu nous révèle
Sa suprême grandeur,
Sa gloire, sa splendeur,
Sa puissance éternelle.

C'est l'image des lieux
Où tous les bienheureux
Contempleront sa face,
Lorsque, mourant en paix,
Ils auront pour jamais
Fui ce monde qui passe.

Tout nous quitte ici-bas,
Mais Dieu ne change pas,
Lui seul est immuable.
Sa sainte volonté
Est dans l'éternité
Un roc inébranlable.

Il guérit de nos cœurs
Les mortelles douleurs
Par sa grâce infinie,
Son salut à jamais
Nous procure la paix
Et nous donne la vie.

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.
Après tous les orages
La mer s'apaisera,
Et le soleil luira
Sur d'éternels rivages.

Le dimanche, quand les cloches sonnent

Déjà je crois le voir !
Je vis de cet espoir
Pour le temps qui me reste :
Après tous mes travaux
J'aurai joie et repos
Dans le jardin céleste !

La grand'mère écoutait, les mains jointes, et une
expression de joie indicible, telle que Heidi ne la lui
avait jamais vue, illuminait son visage, quoique des
larmes coulissent le long de ses joues. Lorsque l'enfant
se tut, elle lui demanda d'un ton suppliant :

— Oh ! encore une fois, Heidi ! lis-moi encore :

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.

L'enfant recommença volontiers, car elle aimait elle-
même à relire ces paroles :

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.
Après tous les orages
La mer s'apaisera,
Et le soleil luira
Sur d'éternels rivages.

Déjà je crois le voir !
Je vis de cet espoir
Pour le temps qui me reste :
Après tous mes travaux
J'aurai joie et repos
Dans le jardin céleste !

— Oh ! Heidi ! il fait clair maintenant, il fait clair
dans mon cœur ! Quel bien tu m'as fait, Heidi !

La grand'mère répéta plusieurs fois de suite ces pa-
roles qui exprimaient sa joie, et Heidi rayonnait de
bonheur en regardant la grand'mère qu'elle n'avait
jamais vue ainsi : ce n'étaient plus ses traits vieilliss et
son air lamentable, mais une expression de joie et de

gratitude était répandue sur son visage et elle semblait regarder en haut, comme si elle contemplant déjà avec de nouveaux yeux le beau jardin céleste.

Soudain on trappa à la fenêtre, et Heidi aperçut le grand-père qui lui faisait signe de le rejoindre. Elle obéit promptement après avoir promis à la grand'mère de revenir le lendemain ; même si elle montait à l'alpage avec Pierre, elle redescendrait vers le milieu du jour ; car la pensée de pouvoir maintenant redonner de la joie à la grand'mère et lui faire voir clair, allait être dès lors son plus grand bonheur, beaucoup plus grand encore que celui de rester au pâturage avec les chèvres, les fleurs et le brillant soleil.

Brigitte la suivit jusque sur le seuil pour lui rendre sa robe et son chapeau. Elle prit la robe sur son bras, car, pensa-t-elle, le grand-père la reconnaîtrait bien maintenant ; mais elle refusa obstinément de reprendre le chapeau, en assurant Brigitte qu'elle le lui laissait volontiers, puisqu'elle ne le mettrait plus jamais sur la tête.

Heidi était tellement pleine de tout ce qui s'était passé, qu'elle commença tout de suite à en faire part au grand-père. Elle lui raconta qu'on pourrait aller tous les jours chercher les petits pains à Dörfli pour la grand'mère, si on avait de l'argent ; que tout à coup la grand'mère avait vu clair et s'était sentie si bien et si heureuse ! Et quand elle eut fini tous ses récits, elle revint à sa première idée et ajouta avec conviction :

— N'est-ce pas, grand-père, même si la grand'mère ne veut pas, tu me donneras bien tout l'argent du rouleau pour que je puisse donner à Pierre tous les jours un sou pour les petits pains, et le dimanche deux ? — Mais le lit, Heidi ? demanda à son tour le grand-père ; ce ne serait pas mauvais que tu eusses un bon lit ; il resterait encore assez d'argent pour beaucoup de petits pains.

Cependant Heidi ne laissa aucun repos au grand-père, et tâcha de lui persuader qu'elle dormirait bien

mieux sur son lit de foin que dans son lit de plumes de Francfort. Elle le supplia avec tant d'instance, qu'il finit par dire :

— Cet argent est à toi, fais-en ce que tu voudras ; il y a de quoi acheter à la grand'mère des petits pains pendant bien des années !

Heidi poussa des cris d'allégresse :

— Oh ! quel bonheur ! elle ne mangera plus jamais du pain dur et noir ; et maintenant, oh ! grand-père, il fait si beau ! jamais il n'a fait si beau depuis que nous vivons !

Et Heidi, tenant toujours la main du grand-père, sautait et poussait des cris de joie, semblable à un oiseau qui lance sa gaie chanson dans les airs. Soudain elle redevint sérieuse et dit :

— Oh ! si le bon Dieu avait fait sur-le-champ ce que je lui demandais de toutes mes forces, ce ne serait pas si beau maintenant ! je serais revenue tout de suite, et n'aurais apporté que quelques petits pains à la grand'mère, et je n'aurais pas pu lui lire ce qui lui fait du bien. Mais le bon Dieu a tout arrangé bien mieux que je ne pouvais moi-même ; la grand'maman me l'avait bien dit, et maintenant c'est réellement arrivé ! Oh ! que je suis contente que le bon Dieu n'ait pas fait ce que je demandais, quand je le priais tant et que je me désolais ! — À présent, je prierai toujours comme la grand'maman l'a dit, en remerciant le bon Dieu ; et s'Il ne fait pas tout de suite ce que je lui demande, je penserai : « C'est sûrement comme à Francfort ; le bon Dieu a décidé quelque chose de beaucoup meilleur. » Mais nous prierons tous les jours, n'est-ce pas, grand-père ? et nous ne l'oublierons jamais, afin que le bon Dieu ne nous oublie pas non plus.

— Et pourtant, il y en a qui l'oublent ! murmura le grand-père.

— Oh ! alors, ils ne sont pas heureux ; le bon Dieu les oublie aussi et les laisse aller, et quand ils sont malheureux et qu'ils se plaignent, personne n'a pitié

d'eux, parce qu'on dit qu'ils ont abandonné Dieu les premiers ; c'est pourquoi Il les laisse aller où ils veulent, au lieu de les aider.

— C'est vrai, Heidi, d'où sais-tu cela ?

— La grand'maman me l'a dit, et elle m'a tout expliqué.

Le Vieux marcha quelque temps en silence. Puis il reprit à haute voix, comme se parlant à lui-même :

— Une fois que c'est comme ça, c'est comme ça ! personne ne peut retourner en arrière, et celui que Dieu a oublié est bien oublié.

— Oh ! non, grand-père ! on peut retourner, c'est aussi la grand'maman qui me l'a dit ; c'est justement comme ça dans la belle histoire de mon livre... mais tu ne la sais pas... quand nous serons à la maison, tu verras bien comme l'histoire est belle !

Dans son empressement Heidi accéléra le pas pour gravir le dernier bout du sentier. Dès qu'ils furent en haut, elle lâcha la main du grand-père et entra en courant dans le chalet. Le Vieux déposa à terre la corbeille, dans laquelle il avait jeté pêle-mêle la moitié du contenu de la malle qu'il aurait été trop difficile de monter. Puis il s'assit tout pensif sur le banc devant la maison. Heidi reparut bientôt, son grand livre sous le bras.

— Oh ! tu es déjà assis, grand-père, tant mieux ! dit-elle.

D'un bond, elle s'installa à ses côtés et n'eut pas besoin de chercher l'histoire, car elle l'avait lue et relue si souvent que le livre s'ouvrait de lui-même à cette place. Elle commença alors, en s'absorbant de plus en plus dans sa lecture, l'histoire du fils qui était très heureux chez lui où il paissait les belles vaches et les beaux moutons de son père, dans une grande prairie, appuyé sur sa houlette et vêtu d'habits magnifiques, et où il pouvait regarder le coucher du soleil comme on le voyait sur la gravure. Mais voilà qu'un jour il avait voulu avoir ce qui lui revenait de sa fortune,

pour pouvoir être son propre maître ; et après l'avoir réclamé à son père, il s'était enfui et avait tout dé-pensé ! Et quand il n'avait plus rien eu du tout, il avait été obligé d'entrer comme domestique chez un paysan où il n'y avait pas de beaux troupeaux comme chez son père, mais seulement des cochons qu'il devait garder ; ses habits n'étaient plus que des haillons, et il n'avait à manger qu'un peu des fruits sauvages dont se nourrissaient les cochons. Alors il s'était rappelé combien il avait été heureux à la maison, combien son père avait été bon pour lui et combien, lui, avait été ingrat envers son père ; et il s'était mis à pleurer de remords et de regrets. Puis il s'était dit : « J'irai vers mon père, je lui demanderai pardon et je lui dirai : Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; laisse-moi être un de tes mercenaires. » Et comme il était encore bien loin de la maison, le père le vit et sortit en courant.

— Et que penses-tu qu'il arrive maintenant, grand-père ? demanda Heidi en s'interrompant dans sa lecture ; tu crois peut-être que le père était encore fâché et lui a crié : « Je te l'avais bien dit » ! — Écoute à présent ce qui vient : « Son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. Le fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le ; mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. » Et ils commencèrent à se réjouir. » — N'est-ce pas une belle histoire ? demanda Heidi en voyant que le grand-père restait silencieux, tandis qu'elle s'était attendue à l'entendre exprimer son admiration.

— Oui, Heidi, l'histoire est belle ! répondit-il.

Mais son expression était si grave que l'enfant se tut,

et se mit à regarder ses gravures. Elle poussa encore tout doucement le livre sous les yeux du grand-père et dit :

— Regarde comme il est bien, maintenant !

Et elle désigna du doigt l'image où le fils, de retour à la maison paternelle, est assis, dans de beaux vêtements, à côté de son père dont il est redevenu le fils bien-aimé.

Plus tard, lorsque Heidi dormait déjà du plus profond sommeil, le grand-père monta doucement la petite échelle ; il posa sa lampe à côté du lit de Heidi de manière que la lumière éclairât la petite dormeuse. Celle-ci reposait doucement, les mains jointes, car elle n'avait pas oublié de prier ; sur son petit visage était répandue une expression de paix et de bienheureuse confiance qui devait parler au grand-père, car longtemps, longtemps encore il resta là, debout, sans remuer, le regard toujours fixé sur l'enfant endormie. Puis, il joignit aussi les mains et, penchant la tête, il dit à demi-voix :

— Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils !

Et deux grosses larmes coulèrent lentement le long des joues du vieillard.

Quelques heures plus tard, quand le jour venait de renaître, le Vieux de l'Alpe, debout devant son chalet, regardait avec des yeux brillants ce qui l'entourait. Le dimanche matin resplendissait sur les montagnes ; des vallées environnantes montait le son lointain de quelques cloches, tandis qu'en haut, dans les sapins, les oiseaux chantaient leur hymne du matin. Le grand-père rentra dans le chalet.

— Viens, Heidi ! cria-t-il au bas de l'échelle ; le soleil est levé ! mets une bonne robe ; nous irons ensemble à l'église.

Heidi ne fut pas longue à s'habiller : il fallait se dépêcher d'obéir à un appel aussi nouveau de la part du grand-père. Elle descendit donc bientôt, vêtue de

sa jolie robe de Francfort. Mais elle s'arrêta court en face du grand-père et le regarda pleine d'étonnement.

— Oh ! grand-père ! je ne t'ai jamais vu comme ça ! s'écria-t-elle enfin. Tu n'as jamais mis cet habit avec les boutons d'argent. Oh ! tu es tellement beau dans ton habit du dimanche !

Le vieillard regardait l'enfant en souriant d'un air content.

— Toi aussi, dit-il, tu es belle dans ta robe ; allons, maintenant !

Il prit Heidi par la main, et tous deux commencèrent à descendre la montagne. De toutes parts montait le joyeux carillon des cloches du dimanche, qui leur arrivait toujours plus plein, plus sonore à mesure qu'ils descendaient. Heidi écoutait avec ravissement et disait :

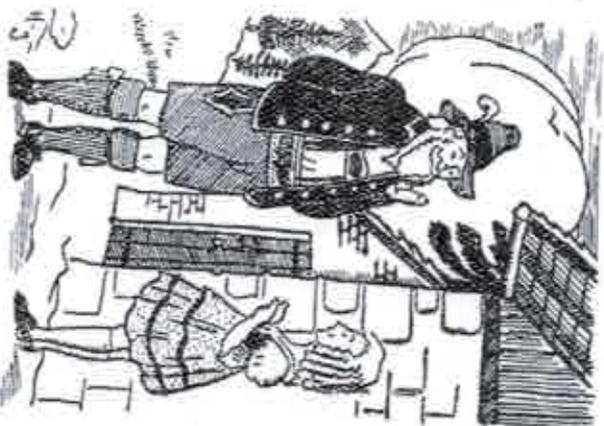
— Entends-tu, grand-père ? C'est comme une grande, grande fête !

A Dörfli, presque tout le monde était déjà à l'église, et l'on commençait justement à chanter

lorsque le grand-père entra avec Heidi et s'assit au dernier banc derrière toute l'assemblée. Mais au milieu du chant, celui qui était assis à côté de lui poussa du coude son voisin en disant :

— As-tu vu ? Le Vieux de l'Alpe !

Celui qui avait reçu cette communication la passa aussi à son voisin, et ainsi de suite, si bien qu'en très peu de temps ce fut un murmure général dans toute l'église :



— Le Vieux de l'Alpe ! Le Vieux de l'Alpe !

Presque toutes les femmes aussi voulurent se retourner au moins une fois pour voir, ce qui les fit sortir un peu du ton, et le chantre eut toute la peine du monde à maintenir la mélodie. Mais dès que le pasteur eut commencé à prêcher, toute distraction cessa, car il y avait dans ses paroles de tels accents de louanges et d'actions de grâce que tous les auditeurs en furent saisis : c'était comme si une grande joie leur était arrivée à tous. Lorsque le service divin fut terminé, le Vieux de l'Alpe sortit en tenant l'enfant par la main et se dirigea vers le presbytère ; tous ceux qui sortirent en même temps et ceux qui étaient déjà dehors le regardèrent s'en aller, et la plupart le suivirent de loin pour voir s'il entrerait vraiment chez le pasteur, ce qu'il fit en effet. Des groupes se formèrent aussitôt, et l'on commenta avec la plus grande animation un événement aussi inouï que l'apparition du Vieux de l'Alpe à l'église. Les regards étaient fixés avec curiosité du côté de la porte du presbytère, et tous se demandaient comment le Vieux en sortirait, si ce serait en colère et en se disputant, ou bien en paix avec M. le pasteur, car on ne pouvait pas savoir ce qui avait fait descendre le Vieux ce jour-là et ce que tout cela signifiait. Cependant, peu à peu une nouvelle disposition commença à se manifester chez beaucoup d'entre eux. L'un se mit à dire :

— Après tout, le Vieux de l'Alpe n'est peut-être pas si terrible qu'on le fait ; on n'a qu'à voir comme il tient soigneusement la petite par la main.

Un autre continua :

— C'est bien ce que j'ai toujours dit, et il n'y a pas à trouver M. le pasteur s'il était si méchant au fond, il en aurait peur ; on exagère souvent beaucoup.

Le boulangier arriva à son tour :

— N'est-ce pas ce que je vous ai dit, le tout premier ? Depuis quand une enfant qui a à boire, à manger et toutes choses à sa fantaisie, laisserait-elle là tout

ce bien-être pour revenir vivre chez un grand-père, si celui-ci était sauvage et méchant et qu'elle eût peur de lui ?

Cette disposition bienveillante à l'égard du Vieux de l'Alpe prit bientôt le dessus dans tous les groupes, d'autant plus que les femmes s'étaient approchées à leur tour pour raconter aussi ce qu'elles tenaient de Pierre le chevrier et de la grand'mère, qui représentaient le Vieux comme tout à fait différent de ce qu'on le croyait en général. Et de plus en plus il sembla aux habitants de Dörfl qu'ils étaient rassemblés pour souhaiter la bienvenue à un ancien ami qui leur aurait manqué depuis longtemps.

Pendant ce temps, le Vieux de l'Alpe était entré au presbytère et avait frappé à la porte du cabinet du pasteur. Celui-ci ouvrit et s'avança au-devant de lui, sans témoigner aucune surprise comme on aurait pu le croire. On aurait dit au contraire qu'il l'attendait ; il paraît que son apparition inaccoutumée à l'église ne lui avait pas échappé. Il saisit la main du vieillard et la secoua à plusieurs reprises avec la plus grande cordialité, tandis que le Vieux de l'Alpe restait silencieux, ne pouvant pas au premier moment articuler un seul mot, car il ne s'était pas attendu à un accueil aussi cordial. Il se remit enfin et dit :

— Je viens pour prier monsieur le pasteur de vouloir bien oublier les paroles que je lui ai dites là-haut, et qu'il ne me garde pas rancune si j'ai été récalcitrant à ses bienveillants conseils. Monsieur le pasteur avait raison en tout, et moi j'avais tort ; mais maintenant je suivrai le conseil de monsieur le pasteur et je viendrai reprendre mes quartiers d'hiver à Dörfl, car l'enfant ne peut pas passer là-haut la saison rigoureuse, elle est trop délicate. Et si les gens d'ici me regardent de côté comme un homme dont on a à se méfier... eh bien ! je n'ai pas mérité mieux, et monsieur le pasteur, en tout cas, n'en fera pas autant.

Les bons yeux du pasteur brillaient de joie. Il saisit

encore une fois la main du vieillard et, la serrant dans les siennes, il dit avec attendrissement :

— Voisin, vous avez été à la bonne église avant de descendre à la mienne. Je m'en réjouis ; et vous n'aurez pas à vous repentir de venir vivre au milieu de nous. Vous serez en tout temps le bienvenu chez moi en qualité d'ami et de voisin, et je me propose de passer gaiement plus d'une soirée d'hiver avec vous, car j'apprécie et j'aime votre société, et nous trouverons aussi de bons amis pour cette petite.

En disant ces mots, le pasteur caressa affectueusement les cheveux crépus de Heidi et la prit par la main pour reconduire le grand-père. Ce ne fut que devant la porte d'entrée qu'il prit congé d'eux, et tous les gens qui étaient là purent voir le pasteur serrer encore une fois la main au Vieux de l'Alpe comme à un ami dont il n'aurait pu se séparer qu'avec peine. Mais à peine la porte se fut-elle refermée sur le pasteur que toute cette assemblée s'avança avec empressement au-devant du Vieux de l'Alpe ; chacun voulait être le premier, et tant de mains lui furent tendues à la fois qu'il ne savait plus laquelle serrer. L'un lui criait :

— Cela me fait bien plaisir que vous reveniez une fois au milieu de nous, Vieux !

Et un autre :

— Il y a longtemps que j'aurais voulu de nouveau causer un peu avec vous !

Le tumulte ne fit qu'augmenter lorsque, à tout cet empressement et à toutes ces aimables salutations, le Vieux répondit qu'il songeait à rentrer à Dörfli pour y passer l'hiver avec ses vieilles connaissances. On aurait dit alors que le Vieux de l'Alpe était la personnalité favorite de tout le hameau, dont on avait été longtemps privé au détriment de chacun. La plupart des assistants accompagnèrent le grand-père et l'enfant jusque bien au delà des dernières maisons, et en prenant congé, chacun voulait recevoir l'assurance que le Vieux s'arrêterait un moment chez lui la prochaine

fois qu'il viendrait à Dörfli. Tandis qu'ils redescendaient tous la montagne, le vieillard, debout et immobile, les suivit longtemps des yeux ; son visage était éclairé d'un chaud reflet intérieur comme si, chez lui, le soleil luisait du dedans au dehors. Heidi ne se lassait pas de le regarder et lui dit toute réjouie :

— Grand-père, aujourd'hui tu deviens toujours plus beau ! Jamais tu n'as été comme ça !

— Crois-tu ? répondit-il en souriant. Oui, et vois-tu, Heidi, aujourd'hui je suis mieux que tu ne peux le comprendre et que je ne l'ai mérité ; car cela fait tant de bien d'être en paix avec Dieu et avec les hommes ! Dieu a été bon envers moi, lorsqu'il t'a envoyée sur l'Alpe.

Arrivé près de la cabane du chevrier, le grand-père ouvrit la porte et entra.

— Je vous salue, grand'mère, dit-il aussitôt. Je crois qu'il faudra nous remettre à raccommoder un peu par là, avant qu'arrivent les vents d'automne.

— Oh ! est-ce possible ! C'est le Vieux de l'Alpe ! s'écria la grand'mère joyeusement surprise ; et j'ai vécu jusqu'à ce jour ! et je pourrai enfin vous remercier pour tout le bien que vous nous avez fait ! Que Dieu vous le rende ! Que Dieu vous le rende !

Tremblante de joie, la grand'mère tendit sa main que le grand-père secourut cordialement ; elle retint la sienne et continua :

— J'ai encore dans le cœur une prière à vous adresser : si jamais je vous ai fait quelque tort, ne m'en punissez pas en laissant de nouveau partir Heidi avant que je repose là en bas, près de l'église ! Oh ! vous ne savez pas ce que cette enfant est pour moi ! dit-elle en serrant contre elle Heidi qui se tenait à ses côtés.

— Il n'y a pas de risque, grand'mère, répondit-il pour la rassurer. Je ne vous punirai ni vous ni moi de la sorte ; nous resterons tous ensemble maintenant, et Dieu veuille que ce soit pour longtemps !

Brigitte tira alors le Vieux à l'écart dans un coin de la chambre et lui montra le beau chapeau à plumes, en lui racontant ce qui s'était passé, et ajoutant qu'elle n'accepterait naturellement pas une chose pareille d'une enfant.

Mais le grand-père jeta sur sa petite Heidi un regard de satisfaction et répondit :

— Le chapeau lui appartient, et si elle ne veut plus le mettre, elle a raison ; puisqu'elle vous l'a donné, gardez-le !

Ce jugement inattendu enchantait Brigitte.

— Il vaut certainement plus de dix francs, regardez ! (Et dans sa joie, elle levait le chapeau en l'air.) Quelles bénédictions cette Heidi a pourtant rapportées de Francfort ! J'ai déjà pensé plus d'une fois que je ferais peut-être bien d'envoyer Pierre à Francfort pour quelque temps ; qu'en pensez-vous, grand-père ?

Le grand-père eut une expression malicieuse dans les yeux. Il fut d'avis que cela ne pourrait pas faire de mal à Pierre, mais qu'il fallait pour cela attendre une bonne occasion. Dans ce moment même, le personnage en question ouvrit brusquement la porte après l'avoir heurtée si fort avec la tête que toute la maison en avait tremblé ; il fallait qu'il fût bien pressé ! Haletant et hors d'haleine, il s'arrêta au milieu de la chambre et tendit une lettre. C'était un événement inouï : une lettre adressée à Heidi et qu'on lui avait remise au bureau de poste de Dörfl ! Tous s'assirent en suspens autour de la table, et Heidi ayant ouvert sa lettre la lut à haute voix sans hésitation. Elle était de Clara Sesemann. Elle racontait à Heidi que depuis son départ tout était si ennuyeux dans la maison qu'elle n'y tiendrait pas longtemps ; aussi avait-elle tourmenté son père jusqu'à ce qu'il eût fixé le voyage à Ragätz pour l'automne prochain, et la grand'maman viendrait aussi parce qu'elle voulait aller voir Heidi et le grand-père sur l'alpe. De plus, la grand'maman faisait dire à Heidi qu'elle avait eu raison de vouloir porter les

petits pains à la grand'mère, et pour qu'elle ne les mangeât pas tout secs, elle allait recevoir du café qui était déjà en route ; elle ajoutait que Heidi devrait la mener chez la grand'mère quand elle viendrait sur l'alpe, en automne.

Ces nouvelles causèrent tant de joie et de surprise, et il y avait tant à dire et à demander, puisque chacun était intéressé dans l'affaire, que le grand-père lui-même ne remarqua pas l'heure avancée. La perspective des jours à venir les remplissait de bonheur ; et, dans la joie que leur procurait leur réunion présente, la grand'mère s'écria :

— Pourtant, ce qu'il y a de plus beau, c'est de retrouver un ancien ami qui vient vous serrer la main comme autrefois ; cela laisse dans le cœur le sentiment consolant que nous retrouverons une fois tout ce que nous aimons. Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, grand-père ? et la petite déjà demain ?

La grand'mère en reçut la promesse scellée par une poignée de main. Mais c'était le moment de se séparer, et le grand-père reprit avec Heidi le chemin de l'alpe. Les mêmes cloches qui, le matin, les avaient appelés de toutes les vallées environnantes, les accompagnèrent encore de leur paisible sonnerie du soir jusqu'à ce qu'ils eurent atteint le chalet qui resplendissait d'un air de fête au soleil couchant.

Lorsque la grand'maman viendra en automne, il y aura bien sûr encore plus d'une joie et plus d'une surprise en réserve pour Heidi comme pour la grand'mère. Et un véritable lit finira bien aussi par prendre le chemin de la fenière, car il suffit que la grand'maman pénètre quelque part pour que toutes choses entrent dans l'ordre désirable, au dehors comme au dedans.

LE BON DOCTEUR, QUI AVAIT DÉCIDÉ LE retour de Heidi dans sa patrie, traversait la rue dans la direction de la maison de Sesemann. C'était par une radiieuse soirée de septembre, si lumineuse et si douce que tous les cœurs auraient dû en être réjouis. Et pourtant le docteur marchait, le regard fixé à terre sur les pavés blancs, sans même s'apercevoir du beau ciel bleu qui s'étendait au-dessus de sa tête. Son visage portait une expression de tristesse qu'on n'y avait jamais vue autrefois, et depuis le printemps ses cheveux étaient devenus tout gris. C'est que le docteur avait eu une fille unique qui faisait toute sa joie et avec laquelle il avait vécu dans la plus grande intimité depuis la mort de sa femme ; or, quelques mois auparavant, cette jeune fille lui avait été enlevée pleine de vie et de santé, et depuis lors, le docteur n'avait jamais repris sa gaieté d'autrefois. Au coup de sonnette qu'il fit entendre, Sébastien s'empressa d'ouvrir la porte d'entrée et le reçut avec force démonstrations de respect et de dévouement ; outre que le docteur était le plus intime ami du maître et de sa fille, son amabilité lui avait, comme partout, gagné le cœur de tous les habitants de la maison.

— Rien de nouveau, Sébastien ? demanda-t-il avec sa bienveillance accoutumée à Sébastien qui montait l'escalier derrière lui, ne cessant d'exprimer par des gestes son respect et sa soumission, bien que le docteur

qui lui tournait le dos ne pût apercevoir sa pantomime.

— Tu as bien fait de venir, docteur, s'écria M. Sesemann en le voyant entrer. Il faut absolument que nous parlions encore une fois de ce voyage en Suisse, et que tu me dises si tu maintiens ton premier arrêt, maintenant qu'il y a un mieux sensible dans l'état de Clara.

— Mon cher Sesemann, tu es toujours le même, répliqua le docteur en s'asseyant auprès de son ami. Je voudrais vraiment que ta mère fût ici ; avec elle au moins tout est clair et simple, et l'on va droit son chemin, mais avec toi on n'en finit jamais. Voilà la troisième fois que tu me fais venir pour te répéter la même chose.

— Oui, tu as raison, cette affaire doit un peu t'impatienter ; mais, cher ami, ne me comprends-tu pas ? (Et ici M. Sesemann posa la main sur l'épaule du docteur comme pour faire appel à sa sympathie.) Il m'est dur de refuser à mon enfant une chose que je lui avais si fermement promise et dont elle s'est réjouie nuit et jour depuis plusieurs mois. C'est même l'idée de ce prochain voyage en Suisse et l'espérance de visiter bientôt son amie Heidi sur l'alpe qui lui ont fait supporter si patiemment cette dernière crise douloureuse. Et maintenant il me faudrait retirer tout d'un coup une espérance si longtemps caressée, à cette pauvre enfant qui est déjà privée de tant de jouissances ? Non, je ne le puis pas.

— Sesemann, il le faut, répondit le docteur avec fermeté.

Et comme son ami demeurerait silencieux et abattu, il reprit au bout d'un instant :

— Représente-toi encore une fois à quoi en sont les choses : il y a des années que Clara n'a pas passé un aussi mauvais été que ce dernier, et il ne peut pas être question d'un long voyage sans qu'on ait à redouter les suites les plus fâcheuses. De plus, nous voici déjà en septembre ; il se peut qu'il fasse encore très beau sur

l'Alpe, mais il se peut aussi qu'il y fasse déjà froid ; les jours sont courts maintenant, et quant à rester là-haut et à y passer des nuits, impossible d'y songer pour Clara. Elle aurait donc à peine le temps de s'y arrêter, car on doit mettre au moins plusieurs heures de Ragatz à l'Alpe, d'autant plus qu'il faudrait en tout cas la faire porter. Bref, Sesemann, ce n'est pas praticable. Mais, si tu veux, j'irai avec toi auprès de Clara pour lui parler ; c'est une enfant raisonnable, et je lui ferai part de mon projet : elle n'ira à Ragatz qu'au mois de mai prochain, et elle fera une longue cure de bains jusqu'à ce qu'il fasse bien chaud sur la montagne. Alors on pourra de temps en temps la monter à l'Alpe, et, rafraîchie et fortifiée par la cure, elle jouira bien davantage de ces parties de montagne qu'elle ne le ferait maintenant. Tu comprends, Sesemann, que si nous voulons conserver quelque chance d'amélioration dans l'état de ton enfant, nous devons observer les plus grands ménagements et les soins les plus minutieux.

M. Sesemann, qui avait jusque-là écouté en silence et avec une expression de triste résignation, releva tout à coup la tête et s'écria :

— Docteur, dis-le-moi en toute sincérité, conserves-tu vraiment quelque espoir d'un changement dans son état ?

Le docteur haussa les épaules.

— Bien peu, dit-il à demi-voix. Mais voyons, cher ami, pense un peu à moi ! N'as-tu pas une enfant qui t'aime, qui te désire quand tu es absent, et qui se réjouit de ton retour ? Lorsque tu rentres chez toi, tu ne trouves jamais la maison déserte, et tu ne t'assieds pas à une table solitaire. Ta fille aussi a de quoi être heureuse ; il est vrai qu'elle est privée de bien des choses dont les autres jouissent, mais sous combien de rapports n'est-elle pas plus privilégiée que tant d'autres enfants ! Non, Sesemann, vous n'êtes pas tant à plaindre, vous êtes bien heureux d'être ensemble ! Pense à ma maison si solitaire !

M. Sesemann s'était levé et parcourrait la chambre à grands pas, selon son habitude lorsqu'il était fortement préoccupé. Il s'arrêta soudain en face de son ami, et lui frappant sur l'épaule :

— Docteur, dit-il, j'ai une idée. Je ne puis plus te voir ainsi, tu n'es plus du tout comme autrefois ; il faut que tu sortes un peu de toi-même, sais-tu comment ? C'est toi qui vas partir pour la Suisse et qui iras de notre part visiter la petite Heidi sur son alpe !

Cette proposition prenait le docteur par surprise, et il voulut d'abord s'en défendre ; mais M. Sesemann ne lui en laissa pas le temps. Tout enchanté de sa nouvelle idée, il saisit son ami par le bras et l'entraîna jusqu'à la chambre de sa fille. Le bon docteur était toujours le bienvenu auprès de sa malade, car il l'avait de tout temps traitée avec beaucoup d'affection et savait à chaque visite lui raconter quelque chose de drôle et d'amusant. Maintenant, il est vrai, il ne le pouvait plus ; Clara comprendrait pourquoi, et elle aurait bien aimé pouvoir lui rendre de nouveau sa gaieté. Elle lui tendit la main dès qu'il entra dans la chambre, et il vint s'asseoir à côté d'elle. M. Sesemann approcha aussi un fauteuil, et prenant la main de Clara dans les siennes, il commença aussitôt à parler du voyage en Suisse, en disant combien lui-même s'en était réjoui. Il glissa légèrement sur le point principal, c'est-à-dire sur l'impossibilité d'entreprendre ce voyage pour le moment, car il appréhendait un peu les larmes, et il se hâta d'en venir à sa nouvelle idée en faisant observer à Clara quel bien ce voyage de plaisir ferait à leur excellent ami. Les larmes avaient été, en effet, bien près de couler et avaient rempli les yeux bleus de Clara, en dépit de tous ses efforts pour les refouler. Elle savait combien son père redoutait de la voir pleurer ; mais aussi, c'était dur de penser que tout était fini, qu'elle ne ferait pas ce voyage auquel elle avait pensé tout l'été et dont la perspective avait été sa seule joie, sa seule consolation pendant ses longues heures de souff-

France et de tristesse. Cependant elle n'avait pas l'habitude de contester avec son père, elle savait bien qu'il ne lui refusait que ce qui pourrait lui faire du mal ; aussi s'efforça-t-elle de ravalier ses larmes et de se tourner courageusement vers la seule espérance qui lui restât. Elle saisit la main de son ami, et tout en la caressant, elle lui dit de son ton câlin :

— Oh ! oui, n'est-ce pas, docteur, vous irez chez Heidi, et vous reviendrez ensuite me raconter comment c'est là-haut, ce que fait le grand-père, et Pierre aussi, et ses chèvres ! Je les connais si bien ! Et puis vous emporterez le paquet que je veux envoyer à Heidi ; je sais déjà tout ce que je veux y mettre, et aussi quelque chose pour la grand'mère. Oh ! docteur, allez-y, je vous en prie ! Pendant ce temps je prendrai de l'huile de foie de morue tant que vous voudrez ! On n'a jamais pu savoir si ce dernier argument décida l'affaire ; mais il faut le croire, car le docteur sourit en répondant :

— Alors, je vois bien qu'il faut que j'aille, Clara, et tu deviendras bien grasse et bien rondelette comme nous voudrions t'avoir, ton papa et moi. Et quand faut-il que je parte, dis-moi, l'as-tu déjà décidé ?

— J'aimerais bien que ce fût déjà demain de bonne heure, docteur, répondit Clara.

— Au fait, elle a raison, interrompit le père ; le soleil brille, le ciel est bleu, il n'y a pas une minute à perdre. Ce serait dommage de raccourcir d'un seul jour le temps que tu pourrais passer sur l'alpe.

Le docteur ne put s'empêcher de rire un peu en disant :

— Bientôt tu vas me reprocher d'être encore ici, Sesemann ; aussi ferais-je mieux de m'en aller.

Mais comme il se levait pour partir, Clara le retint par le bras. Elle avait encore à lui confier tous ses mes-sages pour Heidi et à lui énumérer une quantité de choses qu'il devait bien regarder pour pouvoir à son retour lui raconter ce qu'il aurait vu. Quant à l'envoi

pour Heidi, on le ferait parvenir au docteur plus tard dans la journée, parce qu'il fallait d'abord que M^{lle} Rottemmeier aidât à tout emballer ; et dans ce moment elle était sortie pour une de ses expéditions en ville dont elle ne revenait jamais de sitôt.

Le docteur promit de s'acquitter exactement de toutes les commissions, de se mettre en route, sinon le matin de bonne heure, au moins dans la journée du lendemain, et de venir à son retour rendre un compte fidèle de tout ce qu'il aurait vu et de tout ce qui se serait passé.

Les domestiques ont souvent un don tout particulier pour saisir ce qui se passe chez leurs maîtres, longtemps avant que ceux-ci leur en aient dit un mot. Sébastien et Timette devaient posséder ce don au plus haut degré. Au moment où le docteur descendait l'escalier accompagné de Sébastien, Timette entraînait dans la chambre de Clara qui l'avait sonnée.

— Allez faire remplir cette boîte de petits gâteaux tendres et bien frais, comme ceux que nous avons pour le café, Timette, dit Clara en désignant une boîte qu'elle avait depuis longtemps préparée pour cela.

Timette prit par un coin l'objet désigné, en le balançant au bout de ses doigts d'un air dédaigneux, et, arrivée à la porte, elle lança cette remarque impertinente :

— Ça vaut bien la peine !

Quant à Sébastien, lorsqu'il eut ouvert la porte d'en bas avec sa politesse accoutumée, il dit en s'inclinant :

— Est-ce que monsieur le docteur aurait la bonté de saluer la petite Mam'zelle de la part de Sébastien ?

— Tiens, tiens, Sébastien, répondit le docteur avec bonté, vous savez donc déjà que je pars ?

Sébastien toussa légèrement :

— Je suis... j'ai... je ne sais plus bien moi-même... ah ! oui, je me souviens maintenant ; je traversais par hasard la salle à manger lorsque j'ai entendu prononcer

Le nom de la petite Mam'zelle, et comme il arrive souvent, on rapproche deux idées, et ainsi... c'est comme ça que...

— Sans doute, sans doute, interrompit le docteur en souriant ; et plus on a d'idées à rapprocher, mieux on comprend. Au revoir, Sébastien, je transmets vos salutations.

Comme il franchissait le seuil de la porte pour s'éloigner de son pas le plus rapide, le docteur se trouva face à face avec un obstacle imprévu : le vent violent qui soufflait avait empêché Mlle Rottemmeier de continuer ses courses en ville, et elle arrivait justement devant la porte. Le vent gonflait le grand châle blanc dans lequel elle était enveloppée, ce qui lui donnait tout à fait l'air d'avoir cargué une voile. Le docteur recula aussitôt de quelques pas ; mais Mlle Rottemmeier, qui lui avait toujours témoigné une considération et un empressement tout particuliers, se retira aussi en arrière avec la plus exquise politesse, et pendant un certain temps ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre, persistant avec force gestes à se céder mutuellement le passage. Un violent coup de vent vint soudain mettre fin à la situation en poussant Mlle Rottemmeier à pleines voiles droit sur le docteur ; celui-ci n'eut que le temps de se ranger de côté, tandis que la dame, entraînée beaucoup plus loin, dut revenir en arrière pour saluer convenablement l'ami de la maison.

Cet incident l'aurait fort mal disposée, si le ton et les manières du docteur n'eussent réussi bien vite à hisser son humeur hérissée et à la transformer en une disposition pleine de douceur. Il lui fit part de ses projets de voyage en la priant de la manière la plus flatteuse d'emballer le paquet pour Heidi comme elle seule pouvait le faire ; après quoi il prit congé d'elle.

Clara s'attendait à quelques combats avec Mlle Rottemmeier avant d'obtenir son autorisation pour l'envoi de tous les objets qu'elle destinait à Heidi. Mais cette

fois elle se trompait : Mlle Rottemmeier était exceptionnellement bien disposée. Elle débarrassa tout de suite la grande table pour y étaler toutes les choses que Clara avait rassemblées et les emballer ensuite sous ses yeux. Ce ne fut pas une besogne aisée ; les objets qui devaient entrer dans le paquet étaient des plus divers. D'abord venait l'épais manteau à capuchon que Clara avait imaginé pour Heidi, afin qu'elle pût, durant l'hiver, descendre chez la grand'mère aussi souvent qu'elle le voudrait, sans être obligée d'attendre que le grand-père eût le temps de l'accompagner en l'entortillant dans le sac pour la garantir du froid. Puis, pour la grand'mère un bon châle bien épais dans lequel elle s'envelopperait chaudement, afin de ne plus grelotter quand les vents d'hiver recommenceraient à secouer le petit chalet. Il y avait aussi la boîte pleine de petits gâteaux également destinés à la grand'mère pour qu'elle pût une fois manger autre chose qu'un petit pain avec son café. Ensuite venait un énorme saucisson. Clara l'avait d'abord destiné à Pierre qui n'avait jamais rien d'autre que son pain et son fromage, mais elle avait changé d'idée en réfléchissant que Pierre, dans sa joie, pourrait bien dévorer le saucisson tout d'une fois ; aussi avait-elle décidé de l'envoyer à la mère Brigitte, qui en couperait d'abord un bon morceau pour elle et pour la grand'mère et donnerait le reste à Pierre en livraisons successives. Il y avait encore un sac de tabac pour le grand-père, qui aimait tant à fumer sa pipe le soir devant le chalet. Enfin venaient une quantité de petites boîtes, de petits sacs, de petits paquets mystérieux que Clara s'était particulièrement amusée à rassembler, et dans lesquels Heidi trouverait toutes sortes de surprises destinées à lui causer la plus grande joie.

L'œuvre compliquée de l'emballage ayant été menée à bonne fin, l'énorme paquet fut déposé sur le plancher, prêt à partir. Mlle Rottemmeier le contemplant, plongée dans de profondes réflexions sur l'art d'emballer, tan-

dis que Clara le regardait fort satisfaite, en se représentant les sauts de joie et les exclamations de Heidi quand elle le recevrait. Puis Sébastien entra dans la chambre, et d'un poignet vigoureux chargea le ballot sur son épaule pour l'emporter tout de suite à la maison du docteur.

XVI

UNE VISITE A L'ALPE

L'AURORE COLORAIT LES MONTAGNES, ET le vent frais du matin, passant sur les grands arbres, balançait les vieilles branches de-ci et de-là. Heidi, réveillée par ce bruit, ouvrit les yeux. Le frémissement du vent la saisissait toujours au plus profond de son être et l'entraînait, par une puissance irrésistible, sous les vieux sapins. Elle s'élança hors du lit et prit tout juste le temps d'achever sa toilette ; mais elle ne songea pas à s'en dispenser, car elle savait maintenant qu'on doit toujours être propre et en ordre.

Une fois prête, elle descendit la petite échelle. Le lit du grand-père était déjà vide ; elle s'élança dehors et trouva devant le chalet le Vieux occupé, comme chaque matin, à examiner l'horizon de tous les côtés pour voir quel temps il ferait.

De petits nuages rosés traversaient le ciel qui devenait de plus en plus bleu, tandis qu'un or éclatant s'étendait sur les sommets et les pâturages et que le soleil apparaissait au-dessus des hauts rochers.

— Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! Bonjour, grand-père ! s'écria Heidi en bondissant à sa rencontre.

— Ah ! ah ! tes yeux aussi brillent déjà ? répondit le grand-père, lui tendant la main en guise de salutation matinale.

Heidi courut ensuite vers les sapins et se mit à danser sous les branches agitées, en poussant des cris de joie à chaque nouvelle rafale, à chaque nouveau hurlement du vent.

Pendant ce temps, le grand-père était allé à l'étable où il avait trait Brunette et Blanchette ; il les avait ensuite lavées et nettoyées pour leur course au pâturage, et amenées devant la porte du chalet. Dès qu'elle aperçut ses amies, Heidi arriva en gambadant et, les prenant toutes deux par le cou, elle leur dit un tendre bonjour. Les chèvres répondirent par des bélements joyeux, et chacune voulant témoigner plus d'amitié à Heidi, froissait sa tête contre son épaule en la poussant toujours plus fort, si bien qu'elle était presque étouffée entre les deux chèvres. Mais Heidi n'avait pas peur ; même lorsque Brunette la serrait de trop près et lui donnait des coups de tête un peu forts, elle n'avait qu'à lui dire : « Non, Brunette, tu donnes des coups comme le Grand Turc ! » et aussitôt Brunette retirait sa tête et prenait un air convenable, tandis que Blanchette se redressait par un mouvement plein de dignité qui semblait dire : « Ce n'est pas à moi qu'on pourra reprocher de me conduire comme le Grand Turc ! » Car la blanche chevette avait encore plus de distinction que sa compagne.

A ce moment le sifflet de Pierre retentit au bas du sentier et toutes les chèvres arrivèrent en gambadant, l'agile Linotte en tête. Aussitôt Heidi fut au milieu de la troupe, assaillie à droite et à gauche par les démonstrations un peu trop vives des chèvres. Elle les bouscula un peu pour parvenir jusqu'à Bellelle qui était repoussée par les plus grandes, chaque fois qu'elle voulait s'approcher. Pierre arriva par derrière et fit entendre un dernier et terrible coup de sifflet dans le but de chasser ses bêtes du côté du pâturage pendant qu'il s'approchait de Heidi à laquelle il avait quelque chose à dire. A ce coup de sifflet, les chèvres s'écartèrent, en effet, et Pierre put arriver jusqu'à Heidi. Se plaçant alors droit devant elle :

— Tu peux bien recommencer à venir aujourd'hui, lui dit-il d'un ton revêché.

— Non, Pierre, c'est impossible, répondit Heidi ;

on peut arriver de Francfort à chaque instant, et il faut que je sois à la maison.

— Tu as déjà dit ça bien des fois, grommela Pierre. — Mais parce que c'est toujours la même chose, et ce sera ainsi jusqu'à ce qu'elles arrivent. Ou bien trouves-tu peut-être que je devrais être loin de la maison quand elles viendront me voir de Francfort ? Dis, Pierre, le trouves-tu ?

— Elles peuvent aussi faire visite au Vieux, répliqua Pierre en grognant.

A ce moment la forte voix du grand-père se fit entendre de l'intérieur du chalet :

— Pourquoi l'armée ne se met-elle pas en marche ? Est-ce le général ou les troupes qui manquent à l'appel ?

Pierre fit aussitôt volte-face avec de formidables claquements de son fouet. Toutes les chèvres qui connaissaient ce signal se mirent en marche et, suivies de Pierre, grimperent au galop du côté du pâturage.

Depuis que Heidi était de retour chez le grand-père, il lui venait de temps en temps à l'idée des choses auxquelles elle n'avait jamais songé auparavant. Ainsi, chaque matin elle faisait son lit, non sans peine, et traillait le foin dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle fût bien égalisé. Ensuite elle faisait le tour du chalet, remettant chaque chaise à sa place et serrant dans l'armoire tout ce qu'elle trouvait en désordre. Puis elle allait chercher un torchon, grimpait sur une chaise et froissait la table de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle fût toute luisante. Aussi, quand le grand-père rentrait, il jetait autour de lui un regard de satisfaction et disait :

— Maintenant c'est toujours comme dimanche, chez nous ; ce n'est pas en vain que Heidi a été à l'étranger.

Ce même jour, quand les chèvres furent parties et qu'elle eut fini de déjeuner avec le grand-père, Heidi se mit à l'œuvre comme d'habitude. Mais elle avait bien de la peine à arriver au bout ; à chaque instant

quelque incident nouveau l'interrompait dans ses occupations. Il faisait si beau dehors, ce matin-là ! Le plus gai rayon de soleil pénétrait justement par la fenêtre ouverte et semblait dire : « Sors, Heidi, sors ! » Impossible de rester dans la chambre ! Elle s'élança dehors en courant. Un soleil éclatant étincelait tout à l'entour du chalet, sur les montagnes et tout au loin jusqu'au fond de la vallée ; il devait faire si bon et si sec le long de la pente en plein soleil ! Heidi courut s'y assoir un moment pour jouir à son aise. Puis, tout à coup, elle se rappela que le petit tabouret était resté au milieu de la chambre et que la table n'avait pas encore été nettoyée après le déjeuner. Elle s'élança d'un bond et rentra dans le chalet. Mais, au bout d'un instant déjà, le bruissement des sapins se fit entendre ; Heidi le sentit passer dans tous ses membres et, ne pouvant résister à cet appel, courut rejoindre ses gambades aux mouvements désordonnés des branches. Le grand-père, occupé sous le hangar à toutes sortes de travaux, s'avancait de temps à autre sur le seuil pour contempler en souriant la joie expansive de Heidi. Il venait de rentrer, lorsqu'il l'entendit crier tout à coup :

— Grand-père ! grand-père ! viens !

Il sortit en toute hâte, craignant presque qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, et il la vit qui descendait le sentier en courant et criant de toutes ses forces :

— Ils viennent ! ils viennent ! Et le docteur est en avant !

C'était bien, en effet, son ancien ami à la rencontre duquel Heidi se précipitait. Dès qu'elle l'eut atteint, elle étreignit tendrement la main qu'il lui avait tendue de loin et s'écria dans des transports de joie :

— Bonjour, monsieur le docteur ! Je vous remercie encore mille fois !

— Bonjour, Heidi ! Et de quoi me remercies-tu déjà ? demanda le docteur avec un sourire bienveillant.

— De ce que j'ai pu revenir chez le grand-père, répondit l'enfant.

Le visage du bon docteur s'éclaira comme d'un rayon de soleil. Il ne s'était pas attendu à un pareil accueil sur l'alpe. Toujours plongé dans ses tristes pensées et dans le sentiment de sa solitude, il avait gravi la montagne sans même s'apercevoir combien tout ce qui l'entourait était beau et le devenait à chaque pas davantage. Il s'était dit que la petite Heidi ne le reconnaîtrait probablement pas : elle l'avait si peu vu ! Et il se faisait à lui-même l'effet d'une personne qui vient causer une déception et qu'on n'a pas de plaisir à voir parce qu'elle n'apporte pas les joies attendues. Mais, tout au contraire, les yeux de Heidi étincelaient de plaisir et, pleine de reconnaissance et d'affection, elle serrait toujours dans les siens le bras de son bon ami.

Le docteur prit l'enfant par la main avec une tendresse toute paternelle.

— Viens, Heidi, lui dit-il de son ton le plus affectueux : mène-moi vers ton grand-père et montre-moi où tu demeures.

Mais Heidi restait immobile et fixait des regards étonnés vers le bas du sentier.

— Où sont donc Clara et la grand'maman ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, c'est vrai ! il faut maintenant que je te dise quelque chose qui te fera de la peine, comme à moi, répondit le docteur. Vois-tu, Heidi, je suis venu tout seul. Clara a été très malade et n'aurait pas pu faire le voyage, en sorte que la grand'maman est aussi restée là-bas. Mais le printemps prochain, quand les jours seront de nouveau bien chauds et bien longs, elles viendront, bien sûr !

Heidi était profondément déçue. Elle ne pouvait pas comprendre que toute la joie qu'elle avait caressée d'avance avec tant de certitude s'éloignât d'elle ainsi tout à coup. Elle resta d'abord immobile et comme perplexe en face de cette déception si inattendue. Le docteur, debout à côté d'elle, gardait le silence. Tout

se taisait alentour ; on entendait seulement tout en haut le bruissement des sapins. Puis, tout à coup, Heidi se souvint qu'elle était descendue à la rencontre de quelqu'un : le bon docteur n'était-il pas venu la voir ? Elle leva les yeux vers lui. Il y avait dans son regard une expression de tristesse qu'elle n'y avait jamais vue à Francfort et qui lui alla tout de suite au cœur. Elle ne pouvait pas voir une personne triste, et encore moins le bon docteur. C'était sans doute parce que Clara et la grand'maman n'avaient pas pu venir qu'il avait cet air. Elle chercha vite une consolation à lui offrir et l'eut bientôt trouvée.

— Oh ! ce ne sera pas long jusqu'à ce que le printemps soit là, dit-elle, et alors elles viendront, pour sûr ! Chez nous le temps passe toujours vite ; et puis elles pourront rester bien plus longtemps, et Clara sera bien plus contente. A présent, montons vers le grand-père !

Et, la main dans celle de son ami, elle se mit en devoir de gravir le sentier. Heidi avait tellement à cœur de rendre au docteur la joie et la gaieté, qu'elle recommença à lui démontrer combien le temps passait vite sur l'Alpe : les longues et chaudes journées d'été seraient certainement bientôt là, avant qu'on eût pu s'en apercevoir. Tout en cherchant cette consolation, Heidi finit par s'en persuader si bien elle-même, qu'une fois arrivée en haut, elle s'écria toute joyeuse en s'avançant au-devant du grand-père :

— Elles ne sont pas encore là, mais ce ne sera pas long jusqu'à ce qu'elles viennent !

Le docteur n'était point un étranger pour le grand-père : l'enfant avait si souvent parlé de lui ! Le Vieux de l'Alpe tendit la main à son hôte et lui souhaita la bienvenue avec beaucoup de cordialité. Puis les deux hommes s'assirent sur le banc contre le chalet en faisant aussi une petite place pour Heidi à laquelle le docteur fit signe de venir s'asseoir à côté de lui. Il raconta comment M. Sesemann l'avait encouragé à

faire le voyage, et comment lui-même avait trouvé que cela pourrait lui faire du bien, car, depuis quelque temps, il ne s'était plus senti aussi frais et aussi dispos. Puis, se tournant vers Heidi, il lui dit à l'oreille qu'elle



verrait bientôt arriver en haut de la montagne quelque chose qui était venu avec lui de Francfort et qui lui ferait certainement bien plus de plaisir que le vieux docteur. Heidi fut très intriguée et aurait bien voulu savoir tout de suite ce que c'était. Le grand-père en gagea beaucoup le docteur à passer à l'alpe ces belles

jours d'automne, ou tout au moins à monter chaque fois qu'il ferait beau ; on ne pouvait guère l'inviter à rester au chalet où il n'y avait pas moyen de le loger. Le Vieux conseilla à son hôte de ne pas redescendre à Ragatz et de louer une chambre à Dörfli ; à l'auberge, par exemple, il en trouverait de simples, mais tout à fait convenables. De cette manière le docteur pourrait monter chaque matin à l'Alpe, ce qui ne manquera pas de lui faire du bien, assurait le Vieux, ajoutant qu'il serait très content de le conduire plus haut sur la montagne, à différents points où il aurait certainement du plaisir. Cet arrangement plut beaucoup au docteur, et on décida de le mettre à exécution.

Pendant ce temps le soleil avait monté dans le ciel et marquait midi. Le vent était tombé et les sapins se taisaient depuis longtemps. L'air, qui était délicieux et encore doux, malgré l'élévation, se jouait à l'entour du banc exposé au soleil et répandait une agréable fraîcheur. Le grand-père se leva et entra dans le chalet d'où il ressortit bientôt après, portant la table qu'il plaça devant le banc.

— Maintenant, Heidi, va chercher tout ce qu'il faut pour le dîner, dit-il. Il faudra que monsieur le docteur se contente de ce que nous avons ; si notre cuisine est simple, la salle à manger, au moins, est convenable.

— Je suis aussi de cet avis, répliqua le docteur en contemplant au loin la vallée baignée de lumière, et j'accepte votre invitation. Tout doit paraître bon ici.

Heidi allait et venait, agile comme une petite bête, et apportait tout ce qu'elle pouvait trouver dans l'armoire, car c'était une grande joie pour elle d'offrir l'hospitalité au docteur. De son côté, le grand-père préparait le repas et orfit bientôt du chalet avec le pot de lait fumant et le fromage jaune comme de l'or. Ensuite il coupa de jolies tranches bien minces de la viande à la belle couleur rouge qu'il faisait sécher lui-même au grand air. Le docteur trouva le dîner si bon,

qu'il déclara n'en avoir pas fait un meilleur de toute l'année.

— Oui, oui, disait-il, c'est ici que notre Clara doit venir. Elle y prendra des forces toutes nouvelles, et si elle mange pendant quelque temps comme je l'ai fait aujourd'hui, elle deviendra toute ronde et toute fraîche comme elle ne l'a encore jamais été.

A ce moment apparut au haut du sentier un homme portant un gros ballot sur son dos. Quand il arriva devant le chalet, il s'arrêta tout essouffé, laissa tomber sa charge à terre et aspira plusieurs fois à longs traits l'air frais de la hauteur.

— Ah ! ah ! voici ce qui est venu de Francfort avec moi, dit le docteur en se levant et conduisant Heidi vers le paquet.

Il commença à le déficeler. Lorsqu'il eut enlevé la première enveloppe bien épaisse, il dit :

— Maintenant, petite, à toi de continuer et de sortir tous tes trésors.

Heidi obéit, et à mesure que le paquet se déroulait elle contemplant avec de grands yeux émerveillés toutes les choses qu'il contenait. Le docteur s'approcha de nouveau et ôtant le couvercle de la grosse boîte, il en montra le contenu à Heidi en disant :

— Regarde ce que la grand'mère aura pour son café !

Alors seulement Heidi recouvra la parole et s'écria hors de joie :

— Oh ! maintenant la grand'mère va aussi manger de ces bons gâteaux !

Elle se mit à sauter tout autour de la boîte et aurait voulu tout de suite refaire le paquet et courir chez la grand'mère. Mais le grand-père décida qu'elle irait plus tard, vers le soir, quand on descendrait accompagner le docteur. Heidi découvrit ensuite le joli sac de tabac et l'apporta vite au grand-père, qui en fut très satisfait et bourra aussitôt sa courte pipe. Puis les deux hommes, assis côte à côte sur le banc et lançant devant eux de

longues bouffées de fumée, se mirent à parler de choses et d'autres, tandis que Heidi allait et venait sans cesse de l'un à l'autre de ses trésors. Soudain, elle revint auprès du banc, se posta devant son ami, et dès qu'il y eut une pose dans la conversation, elle déclara d'un ton péremptoire :

— Non, cela ne m'a pas fait plus de plaisir que le vieux docteur !

Tous deux ne purent s'empêcher de rire et le docteur assura qu'il ne l'aurait pas cru.

Quand le soleil fut sur le point de disparaître derrière la montagne, le visiteur se leva pour redescendre à Dörfli où il voulait s'installer. Le grand-père prit sous son bras la boîte à gâteaux, le gros saucisson et le châle, tandis que Heidi mettait sa main dans celle de son ami, et tous ensemble descendirent le sentier jusqu'à la cabane de Pierre le chevrier où ils se séparèrent. Heidi devait entrer auprès de la grand'mère et y attendre le retour du Vieux qui voulait accompagner son hôte jusqu'à Dörfli. Quand le docteur lui tendit la main pour prendre congé d'elle, elle lui demanda :

— Aimeriez-vous peut-être monter demain au pâturage avec les chèvres ?

— C'est entendu, Heidi, répondit-il, nous irons ensemble.

Les deux hommes continuèrent leur chemin, et Heidi entra chez la grand'mère. Elle commença par apporter, non sans peine, la boîte de gâteaux ; puis, le grand-père ayant déposé les paquets devant la porte, il lui fallut ressortir pour chercher le saucisson et enfin le grand châle. Elle apporta tous ces objets aussi près que possible de la grand'mère, afin que celle-ci pût bien les toucher et se rendre compte avec la main de ce que c'était. Quant au châle, elle le lui avait posé sur les genoux.

— Tout cela vient de Francfort, de la part de Clara et de la grand'maman, expliqua-t-elle à la bonne vieille, stupéfaite, et à Brigitte à laquelle la surprise avait

coupé bras et jambes et qui avait regardé, sans bouger, les efforts de Heidi pour apporter dans la chambre ces gros objets.

— Mais n'est-ce pas, grand'mère, que les gâteaux te font un immense plaisir ? Tâte-les pour voir comme ils sont tendres ! répétait l'enfant.

Et la grand'mère répondit :

— Oui, oui, Heidi, certainement. Quelles bonnes gens, pourtant !

Puis elle passait la main sur le châle doux et chaud en disant :



— Mais voilà qui sera délicieux pour l'hiver ! Jamais je n'aurais cru de toute ma vie posséder quelque chose d'aussi magnifique !

Heidi, cependant, s'étonna fort que la grand'mère se réjouit davantage du châle gris que des gâteaux. Brigitte était demeurée en contemplation devant le saucisson gigantesque qu'elle regardait avec une sorte de respect. Jamais encore elle n'en avait vu de cette taille. Était-il vraiment à elle ? pourrait-elle le déconfer ? Cela ne lui paraissait pas croyable. Elle branlait la tête d'un air de doute, en disant :

— Il faudra demander au Vieux ce que cela signifie !

Mais Heidi répondit sans hésiter :

— Cela signifie qu'il faut le manger, et rien d'autre. A ce moment Pierre entra dans la chambre de son pas trébuchant.

— Le Vieux monte derrière moi, il faut que Heidi...

Il ne put pas continuer. Ses regards étaient tombés sur la table, et la vue du saucisson l'avait tellement saisi qu'il ne trouva plus une parole. Cependant Heidi avait compris le message inachevé et tendit bien vite la main à la grand'mère pour prendre congé d'elle.

Le Vieux ne passait maintenant jamais devant la cabane sans entrer saluer la grand'mère qui aimait toujours à entendre son pas, car il lui laissait chaque fois quelque parole encourageante. Mais ce jour-là, comme il se faisait tard pour Heidi qui était debout tous les matins avec le soleil, le grand-père, bien décidé à ce qu'elle eût tout son somme, se contenta de crier bonne nuit à la grand'mère en passant devant la porte. Il prit par la main Heidi qui était venue au-devant de lui, et tous deux regagnèrent le paisible chalet sous un ciel resplendissant d'étoiles.

XVII

UNE COMPENSATION

DE BONNE HEURE, LE MATIN SUIVANT, LE docteur quitta Dörfli pour monter au chalet en compagnie de Pierre. Avec sa bonté accoutumée, il essaya plusieurs fois d'entamer une conversation avec le chèvriier, mais sans y réussir ; c'est à peine si celui-ci répondit à ses avances par quelques monosyllabes indécis. Pierre ne se laissait pas si facilement décider à parler. Ce fut donc en silence qu'ils atteignirent le chalet où Heidi les attendait déjà avec ses deux chèvres, toutes trois gaies et fraîches comme le premier rayon du soleil sur les hauteurs.

— Tu viens ? demanda Pierre qui ne manquait pas, chaque matin, d'exprimer la même pensée sous forme de question ou de sommation.

— Mais oui, naturellement, si le docteur veut venir aussi, répondit Heidi.

Pierre jeta au Monsieur un regard de travers. Le grand-père parut à son tour avec le sac aux provisions. Il salua d'abord le docteur avec beaucoup de respect, puis s'avança vers Pierre et lui suspendit la sacoche au côté. Elle était plus lourde que d'habitude, car le Vieux y avait mis un bon morceau de viande séchée, pensant que si le Monsieur se plaisait au pâturage, il serait peut-être bien aise de manger son dîner là-haut avec les enfants. Pierre eut tout de suite le pressentiment de quelque chose d'inusité dans la sacoche, et sa figure s'épanouit en un large sourire qui allait presque d'une oreille à l'autre.

Alors commença l'ascension. Heidi fut immédiatement entourée de ses chèvres, chacune voulant être le plus près d'elle et poussant les autres de côté pour se faire place.

Après avoir été pendant un moment entraînée par le troupeau, elle s'arrêta court et leur adressa cette petite exhortation :

— Maintenant vous allez courir en avant bien gentiment, sans revenir toujours me heurter et me pousser, parce que je veux aller un peu avec M. le docteur.

Comme Bellette se frottait encore contre elle, elle lui passa tendrement la main sur le dos et lui recommanda tout particulièrement d'être bien obéissante. Puis, se frayant un chemin hors du troupeau, elle rejoignit le docteur qui la prit aussitôt par la main et ne la lâcha plus. Cette fois il n'avait pas besoin de chercher à grand-peine un sujet de conversation, car Heidi commença tout de suite à causer. Elle avait tant de choses à lui raconter sur les chèvres et leurs excroissances, sur les fleurs, les rochers, les oiseaux, que le temps passa sans qu'ils s'en aperçussent, et tout à coup ils se trouvèrent au pâturage. Tout en montant, Pierre avait fréquemment jeté au docteur des regards de côté qui auraient pu lui faire bien peur, mais qu'héureusement il n'avait pas remarqués.

Heidi conduisit son ami à l'endroit où elle allait toujours s'asseoir pour regarder à son aise, car c'était sa place favorite. Elle s'y établit comme d'habitude, et le docteur s'assit à côté d'elle sur le chaud gazon du pâturage.

La radiense lumière d'une matinée d'automne enveloppait de ses rayons d'or les cimes des montagnes et la large vallée verdoyante. Des alpages inférieurs montait le tintement des cloches des troupeaux dont la douce sonnerie faisait une impression de bien-être et de paix. Le grand champ de neige vis-à-vis brillait de mille étincelles et le Falkniss tout gris élevait jusque dans l'azur profond du ciel ses grandes tours ma-

jestueuses. La brise du matin, fraîche et délicate, passait sur l'alpe en courbant tout doucement les dernières campanules qui seules avaient survécu à l'été et semblaient balancer avec bonheur leur petite tête au soleil. L'oiseau de proie aussi décrivait ses grands cercles bien haut dans les airs, mais cette fois il ne croassait pas : les ailes déployées, il planait avec lenteur dans l'azur tranquille, comme au sein d'une calme et profonde béatitude.

Heidi regardait les fleurs doucement agitées, le ciel bleu, le gai soleil, l'heureux oiseau dans les airs. Tout était si beau, si beau ! ses yeux étincelaient de bonheur. Elle se tourna vers son ami pour s'assurer qu'il voyait aussi toutes ces belles choses. Le docteur était jusqu'alors resté silencieux et pensif ; lorsqu'il rencontra les yeux de l'enfant si rayonnants de joie, il dit :

— Oui, Heidi, il pourrait faire bien beau ici. Mais si l'on y apporte un cœur triste, comment jouir de toute cette beauté ?

— Oh ! s'écria joyeusement Heidi, ici on n'a jamais le cœur triste, ce n'est qu'à Francfort !

Le docteur sourit, mais un instant seulement. Il reprit :

— Et si l'on est venu de Francfort avec toute sa tristesse et qu'on l'apporte ici avec soi, Heidi, sais-tu un remède à cela ?

— On n'a qu'à tout dire au bon Dieu, quand on ne sait plus que faire, répondit-elle avec confiance.

— Oui, ton idée est bonne, enfant, répliqua le docteur. Mais quand c'est lui-même qui a envoyé ce qui nous rend triste et malheureux, que peut-on lui dire ?

Cette question fit réfléchir Heidi, quoiqu'elle fût bien convaincue que le bon Dieu peut nous aider dans toutes nos tristesses. C'est dans sa propre expérience qu'elle chercha la réponse.

— Alors il faut attendre, dit-elle enfin avec assurance, et penser toujours : « Le bon Dieu sait déjà

quelle joie il m'enverra après, quand tout sera passé. » Il faut toujours attendre et ne jamais désespérer ; puis tout change, et l'on s'aperçoit qu'il gardait tout le temps quelque chose de bon en réserve pour nous. Mais quand on ne voit que ce qui est triste, il semble que cela doive toujours rester ainsi.

— C'est une belle certitude, Heidi, garde-la toujours, dit le docteur.

Pendant un moment encore il contempla en silence les puissantes masses de rochers qui l'entournaient et la verte vallée illuminée par le soleil, puis il reprit :

— Vois-tu, Heidi, on peut être assis à cette même place et avoir sur les yeux un voile épais à travers lequel toute la beauté ne peut pénétrer. Alors le cœur est triste, doublement triste, parce qu'il fait si beau ici ! Peux-tu comprendre cela ?

A ces paroles, une impression douloureuse traversa le cœur de Heidi. Ce voile épais sur les yeux, dont parlait le docteur, lui rappelait la grand'mère qui ne voyait jamais le soleil et tant de belles choses. C'était un chagrin qui se réveillait avec force au fond de son cœur chaque fois qu'elle se le représentait de nouveau. Elle avait été atteinte tout d'un coup au milieu de sa joie et resta un moment sans parler. Enfin elle répondit gravement :

— Oui, je le comprends. Mais je sais ce qu'il faut faire alors : il faut répéter les cantiques de la grand-mère qui font de nouveau voir clair et même quelquefois si clair, qu'on redevient tout joyeux ; c'est la grand'mère qui l'a dit.

— Quels cantiques, Heidi ? demanda le docteur.

— Je sais seulement celui du soleil et du beau jardin ; et aussi dans le grand cantique les strophes que la grand'mère aime, parce qu'il faut toujours que je lise trois fois.

— Eh bien ! dis-moi ces strophes, je voudrais bien aussi les entendre, dit le docteur en se redressant pour mieux écouter.

L'enfant joignit les mains, et après avoir réfléchi un instant :

— Faut-il commencer là où la grand'mère dit que cela lui remet de la confiance dans le cœur ? Le docteur fit un signe affirmatif.

Heidi commença :

Laisse, laisse sans crainte
Agir et gouverner
Cette volonté sainte
Qui doit tout diriger.
Quand de la délivrance
Sera venu le temps,
De son amour immense
Tu comprendras les plans.

Il tardera peut-être
A calmer ta douleur
Et pourra te paraitre
Sourd au cri de ton cœur.
De toi cachant sa face,
Il semble pour toujours
Te refuser sa grâce,
Te laisser sans secours.

Mais reste-lui fidèle
Tant qu'il veut t'éprouver,
Et sa main paternelle
Viendra te relever.
Du souci qui t'accable
Il ôtera le faix,
Et sa grâce ineffable
Te remplira de paix.

Heidi s'arrêta tout à coup, n'étant pas bien sûre que le docteur l'écoutât toujours. Il avait mis sa main devant ses yeux et restait ainsi sans faire le moindre mouvement.

Aussi pensa-t-elle qu'il s'était peut-être endormi et que si, à son réveil, il voulait encore entendre d'autres strophes, elle n'aurait qu'à les lui réciter alors.

Tout était silencieux. Le docteur ne disait rien, mais il ne dormait pas. La voix de l'enfant l'avait transporté bien, bien loin, dans le passé. Il se revoyait petit garçon, à côté du fauteuil de sa mère ; elle l'entourait de son bras et lui disait le cantique que Heidi récitait et qu'il n'avait plus entendu depuis si longtemps. Puis il lui sembla entendre la voix même de sa mère, il vit ses yeux s'arrêter sur lui avec tendresse, et lorsque le cantique fut fini, il entendit cette voix aimée lui murmurer d'autres paroles encore. Il fallait qu'il aimât bien à les écouter et à les suivre dans son souvenir, car il demeura encore longtemps ainsi, immobile, le visage toujours caché dans ses mains. Lorsqu'il releva enfin la tête, il vit que Heidi le regardait avec étonnement. Il prit la main de l'enfant dans les siennes.

— Heidi, ton cantique était bien beau, dit-il d'un accent plus joyeux qu auparavant. Nous reviendrons ici, et tu me le rediras encore une fois.

Pendant tout ce temps, Pierre avait été occupé à décharger son indignation : depuis bien des jours Heidi n'était pas venue au pâturage, et maintenant qu'elle y était bien réellement de nouveau, voilà que le Monsieur restait assis tout le temps à côté d'elle, et que lui, Pierre, ne pouvait pas s'approcher ! Son dépit était extrême. Il s'avança à quelque distance derrière le Monsieur qui, ne pouvant pas le voir, ne se doutait de rien ; il dirigea vers lui un poing agressif, puis deux, et plus Heidi restait à côté de son compagnon, plus les poings de Pierre s'agitaient terribles et menaçants pour celui qui lui tournait le dos.

Sur ces entrefaites, le soleil ayant atteint dans le ciel la hauteur qui indique le moment du dîner, Pierre, qui connaissait cela parfaitement, cria de toutes ses forces :

— Il faut manger !

Heidi se leva pour aller chercher la sacoche, afin que le docteur pût prendre son dîner à la place même où il était assis. Mais il déclara n'avoir pas faim et demanda

seulement à boire un verre de lait, après quoi il voulait se promener un peu sur l'alpe et monter encore plus haut. Aussitôt Heidi découvrit qu'elle n'avait pas faim non plus et qu'elle aussi aimerait mieux ne boire qu'un verre de lait et mener le docteur tout en haut, jusqu'aux grosses pierres moussues, près de l'endroit où la Linotte avait failli tomber dans le précipice et où croissaient les herbes les plus aromatiques. Elle courut donc vers Pierre, lui expliqua la chose et lui dit de traire d'abord une tasse de lait de Blanchette pour le docteur, puis une seconde pour elle-même. Pierre, fort étonné, regarda un moment Heidi, puis il demanda :

— Qui est-ce qui aura ce qu'il y a dans la sacoche ?
— Toi, si tu veux, répondit-elle, mais commence par donner le lait, et dépêche-toi.

Jamais encore Pierre ne s'était acquitté d'aucune tâche avec la promptitude qu'il mit à exécuter l'ordre de Heidi. Il voyait toujours devant lui la sacoche dont il n'avait pas encore regardé le contenu. Dès que ses compagnons furent tranquillement occupés à boire leur lait, Pierre ouvrit la sacoche et y jeta un rapide coup d'œil ; en apercevant le magnifique morceau de viande, tout son être frémit de joie, et il lui fallut s'assurer par un second regard qu'il ne se trompait pas. Puis il plongea la main tout au fond pour en sortir le précieux morceau et s'en délecter. Mais soudain il retira sa main comme s'il n'osait pas le saisir : il lui revenait à la pensée qu'il avait fait le poing au Monsieur derrière son dos... et voilà que le même Monsieur lui cédaient un dîner sans pareil ! Pierre eut des remords de son action ; ce souvenir l'empêchait de tirer du sac ce beau présent et d'en jouer à son aise. Tout d'un coup il se leva et courut à la place même d'où il avait envoyé ses menaces au docteur ; là, il étendit les mains bien ouvertes en avant pour annuler l'effet des poings, et resta ainsi un bon moment jusqu'à ce qu'il eût le sentiment d'avoir dûment rétabli l'équilibre. Puis, en quelques sauts il revint à la sacoche, et se sentant de nouveau la

conscience à l'aise, il put se livrer de tout son cœur à la jouissance d'entamer à belles dents le friand morceau qui composait ce dîner exceptionnel.

Heidi et le docteur s'étaient longtemps promenés ensemble en s'entretenant de toutes sortes de choses, lorsque ce dernier s'aperçut qu'il était temps pour lui de redescendre. Il pensait que sa petite amie aimerait rester encore un peu avec les chèvres ; mais Heidi n'y songeait point : comment pourrait-elle laisser le docteur descendre tout seul de l'Alpe ! Elle voulut absolument l'accompagner jusqu'au chalet du grand-père et même un peu plus loin. Elle marchait toujours à côté de son ami, la main dans la sienne, lui racontant mille choses, tout le long du chemin, lui montrant les places où les chèvres aimaient à brouter et celles où, en été, se trouvaient le plus d'hélianthes d'un jaune éclatant, de rouges centaurees et d'autres fleurs encore. Elle connaissait tous leurs noms, le grand-père les lui ayant enseignés durant l'été, tels qu'il les savait lui-même. A la fin, le docteur déclara que c'était le moment de partir. Ils prirent congé l'un de l'autre, et il continua sa descente ; mais de temps en temps il se retournait et voyait Heidi debout à la même place, le suivant des yeux et lui faisant des signes de la main, comme autrefois sa propre fille chérie, lorsqu'il quittait la maison.

C'était un mois de septembre doux et tout brillant de soleil. Chaque matin le docteur montait au chalet, et l'on partait presque aussitôt pour quelque belle excursion. Le Vieux de l'Alpe l'accompagnait fréquemment et le conduisait beaucoup plus haut, jusqu'aux sommités rocheuses où se balancent les vieux sapins battus de la tempête et où le grand oiseau de proie devait avoir son nid, car plus d'une fois il passa en sifflant et en poussant des croassements argus au-dessus de la tête des deux hommes.

Le docteur trouvait beaucoup de plaisir à la conversation de son guide et il s'étonnait sans cesse de

l'exactitude avec laquelle le Vieux connaissait et nommait toutes les plantes à la ronde, sachant toujours à quoi elles étaient bonnes. Partout il découvrait des choses utiles et précieuses, soit dans les sapins résineux ou les sombres pins aux aiguilles odorantes, soit dans les mousses frisées qui garnissaient les racines des vieux arbres, soit enfin dans les plantes et les fleurs les moins apparentes qui poussaient encore à une grande hauteur sur le vigoureux sol alpestre. Le vieillard connaissait tout aussi exactement le caractère et les mœurs des animaux petits et grands habitant ces hauteurs, et il racontait au docteur les choses les plus amusantes sur la manière de vivre de ces hôtes des rochers, des cavernes et des hauts sapins. Le temps s'écoulait bien vite pour le docteur dans ces excursions et souvent, le soir, lorsqu'il se séparait du Vieux avec une cordiale poignée de main, il lui répétait encore :

— Mon cher ami, je ne vous quitte jamais sans avoir appris quelque chose de nouveau !

D'autres fois cependant, et en général par les plus belles journées, le docteur préférerait se promener avec Heidi. Ils allaient alors s'établir ensemble sur la saillie du pâturage où ils s'étaient assis le premier jour. Heidi répétait au docteur les versets du cantique et lui racontait tout ce qui lui venait à l'esprit, tandis que Pierre, à quelque distance derrière eux, restait assis sans mot dire, mais tout à fait apprivoisé et ne songant plus à faire le poing.

Ainsi s'écoula le beau mois de septembre. Puis, un matin, le docteur arriva au chalet avec un visage moins joyeux que d'habitude : c'était son dernier jour, dit-il, il fallait qu'il retournât à Francfort, mais cela lui faisait beaucoup de peine, parce qu'il s'était attaché à l'Alpe. Cette nouvelle causa du chagrin au Vieux qui avait aussi beaucoup joué dans la société du docteur. Quant à Heidi, elle s'était si bien accoutumée à voir tous les jours son bon et affectueux ami, qu'elle ne pouvait admettre que tout cela dût si subitement

prendre fin. Elle leva vers lui un regard inquiet et interrogateur, mais elle vit que ce n'était que trop vrai. Le docteur prit congé du grand-père et demanda à Heidi si elle voulait l'accompagner encore. Elle descendit donc avec lui le long du sentier, la main dans la sienne, sans pouvoir encore croire qu'il partît pour tout de bon. Au bout d'un certain temps, le docteur s'arrêta et déclara que Heidi était venue assez loin, qu'il était temps pour elle de retourner. Il passa la main tendrement et à plusieurs reprises sur les cheveux frisés de l'enfant.

— Maintenant, Heidi, il faut que je parte, dit-il. Si seulement je pouvais t'emmener à Francfort et te garder auprès de moi !

Heidi vit aussitôt se dresser devant elle tout Francfort avec ses maisons innombrables, ses rues pavées, et Mlle Rottemmeier, et Tinette ! Aussi répondit-elle avec quelque hésitation :

— J'aimerais encore mieux si vous reveniez chez nous.

— Eh bien ! oui, cela vaudra mieux. Adieu donc, Heidi ! répondit le docteur en lui tendant la main.

L'enfant y plaça la sienne et leva son regard vers l'ami qui allait partir. Les bons yeux qu'elle rencontra se remplirent de larmes ; puis le docteur, se détournant brusquement, se mit à descendre la montagne d'un pas pressé.

Heidi était demeurée immobile à la même place. Les larmes qu'elle avait vues dans ces yeux si pleins d'affection la remuaient au fond du cœur. Soudain elle éclata en pleurs et se précipita sur les pas du voyageur en criant de toutes ses forces d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Monsieur le docteur ! Monsieur le docteur !

Il se retourna et s'arrêta. Heidi l'avait rejoint ; les larmes ruisselaient le long de ses joues, tandis qu'elle lui disait à travers ses sanglots :

— Je veux bien aller à Francfort tout de suite et



Le vieillard racontait au docteur les choses les plus amusantes.

rester avec vous aussi longtemps que vous voudrez ; mais il faut que j'aille vite le dire au grand-père.

Le docteur caressa l'enfant agitée et chercha à la calmer.

— Non, ma chère Heidi, dit-il de son ton le plus affectueux, pas maintenant ; il faut que tu restes sous les sapins, car tu pourrais retomber malade. Mais écoute, je veux te demander une chose : si jamais j'étais souffrant et seul, voudrais-tu venir et rester avec moi ? Puis-je compter que j'aurai alors quelque'un pour prendre soin de moi et m'aimer ?

— Oui, oui, j'irai, bien sûr, le jour même. Je vous aime presque autant que le grand-père ! affirma-t-elle, sans cesser de sangloter.

Le docteur lui serra encore une fois la main et se mit rapidement en route. Mais Heidi, debout à la même place, continua à lui faire signe de la main aussi longtemps qu'elle aperçut un point noir sur le sentier. Lorsque le docteur se retourna pour regarder une dernière fois l'enfant et l'alpe ensoleillée, il se dit tout bas à lui-même :

— Il fait bon là-haut ; c'est là que l'âme et le corps peuvent guérir et qu'on se reprend à aimer l'existence !

XVIII

L'HIVER A DÖRFELI

LA NEIGE ÉTAIT SI HAUTE AUTOUR DU chalet de l'alpe, que les fenêtres paraissaient au niveau du sol ; toute la partie inférieure de la maison était ensevelie, et la porte même en était bloquée. Si le Vieux était resté sur l'alpe, il aurait dû faire comme Pierre qui était obligé, chaque matin, de sortir de sa cabane par la fenêtre de la petite chambre. Quand le froid n'avait pas été assez intense pour geler cette neige molle fraîchement tombée pendant la nuit, il y enfonçait profondément et ne pouvait s'en sortir qu'en se démenant vigoureusement de la tête et des bras. La mère lui tendait alors par la fenêtre le grand balai avec lequel Pierre se frayait un chemin jusqu'à la porte. Là, il lui restait à faire la plus rude partie de la besogne : il s'agissait de débayer entièrement à droite et à gauche, sinon en ouvrant la porte on risquait de faire écrouler toute cette masse de neige dans la cuisine ; ou bien elle gelait, et alors les habitants de la cabane étaient bloqués, car on ne pouvait plus se faire jour à travers ce glaçon, et Pierre seul pouvait sauter par la petite fenêtre. Quant à lui, il aimait la saison du gel descendre à Dörfli, par exemple, il ouvrait la fenêtre, se glissait dehors et se trouvait sur la neige durcie s'étendant au loin en un vaste champ d'une blancheur éblouissante ; la mère lui passait alors son petit trapeau, et Pierre n'avait plus qu'à s'asseoir et à se laisser glisser n'importe où et comment. Il ne pouvait man-

guer d'arriver en bas, d'une manière ou de l'autre, car tout l'alpage n'était plus qu'une large glissoire ininterrompue.

Le Vieux, cependant, ne passait pas l'hiver sur l'alpe. Il avait tenu parole, et dès que la première neige était tombée, il avait fermé le chalet et l'étable, pour descendre à Dörffi avec Heidi et ses chèvres. Dans le voisinage de l'église et de la cure s'élevait une vaste construction qui avait été autrefois une maison seigneuriale, comme on pouvait le constater à plus d'un indice, bien que le bâtiment fût presque complètement tombé en ruine. Cette maison avait été autrefois l'habitation d'un vaillant militaire qui s'était distingué par des actions d'éclat au service espagnol et avait amassé de grandes richesses. Revenu plus tard à Dörffi, son village natal, il s'était fait construire une magnifique maison. Mais à peine avait-il vécu un certain temps au village, que l'ennui l'avait pris, et il n'avait plus pu y tenir, ayant été trop longtemps accoutumé au train bruyant du monde. Il avait donc de nouveau quitté Dörffi et n'était plus jamais revenu. Lorsque, après bien des années, on eut acquis la certitude qu'il était mort, un de ses parents éloignés habitant la vallée avait recueilli sa succession. Mais la maison était déjà toute délabrée, et le nouveau propriétaire ne voulant pas la réparer, elle fut louée à de pauvres gens qui ne pouvaient payer qu'un petit loyer, et quand une partie ou l'autre du bâtiment venait à s'effondrer, on ne la relevait pas. Depuis lors, bien des années s'étaient écoulées. Lorsque le Vieux était venu autrefois à Dörffi avec son garçon Tobie, il avait loué la maison en ruine et s'y était établi. Après lui, elle était presque toujours restée inoccupée, car on ne pouvait y demeurer qu'à condition de prévenir de nouvelles dégradations, en bouchant soigneusement les crevasses et les trous, à mesure qu'ils se formaient. L'hiver était long et rigoureux à Dörffi. Le vent sifflait autour de la maison et entraît de toutes parts dans les

grandes salles, éteignant même parfois les lumières, et les pauvres gens y grelotaient. Mais le Vieux, lui, savait se tirer d'affaire. Dès que la résolution de passer l'hiver au village eut été prise, il avait de nouveau loué la vieille maison et était souvent descendu pendant l'automne pour y faire les réparations nécessaires. Puis, vers le milieu d'octobre, il était venu s'y établir avec Heidi.

Quand on entraît dans la maison par derrière, on pénétrait d'abord dans une première salle ouverte à tous les vents, dont l'une des murailles était complètement écroulée et l'autre en partie seulement ; on y voyait encore une fenêtre en ogive dont les vitraux avaient disparu depuis longtemps et autour de laquelle s'entreteignait un lierre vigoureux. L'épais feuillage montrait jusqu'au plafond arqué, dont la voûte était encore assez intacte pour qu'il fût aisé d'y reconnaître une chapelle. De là, on passait sans porte dans un vaste vestibule où, entre quelques belles dalles éparses, croisaient une herbe touffue. Les murs en étaient également tombés en partie, et sans deux gros piliers qui soutenaient encore ce qui restait du plafond, on aurait pu craindre d'en voir les derniers morceaux s'écrouler sur la tête de ceux qui s'y seraient arrêtés. Le Vieux y avait établi une cloison en planches et avait couvert le sol d'une couche épaisse de paille, car c'était dans l'antique vestibule qu'il comptait loger ses chèvres. De là, on s'engageait dans de nombreux corridors à demi ruinés d'où l'on apercevait par les brèches tantôt le ciel bleu, tantôt la prairie et le bord du chemin. Sur la façade principale du bâtiment s'ouvrait une lourde porte de chêne solidement fixée sur ses gonds et qui conduisait dans une vaste salle encore en bon état ; les quatre murailles étaient entièrement revêtues de sombres boiserie tout à fait intactes, et à l'un des angles s'élevait un énorme poêle en faïence bleue et blanche qui atteignait presque le plafond. Les faïences peintes représentaient les images les plus diverses : ici,

c'étaient de vieilles tours à l'ombre de grands arbres sous lesquels passaient un chasseur et ses chiens ; là, un lac tranquille bordé de chênes touffus, et un pêcheur assis sur la rive, jetant sa ligne bien loin devant lui. Un banc de bois faisait tout le tour du poêle, de sorte qu'on n'avait qu'à s'asseoir pour regarder ces scènes variées, si l'on avait envie de les étudier de près. Ceci plut tout de suite à Heidi. A peine fut-elle entrée dans la chambre avec le grand-père, qu'elle courut droit au poêle et s'installa sur le banc pour contempler les images. Comme elle en faisait le tour en se glissant lentement le long du banc, une nouvelle découverte absorba bientôt toute son attention : dans le large espace entre le fourneau et la muraille se dressaient quatre planches qui ressemblaient beaucoup à un châssis pour les pommes. Mais ce n'étaient pas des fruits qu'elles contenaient ; c'était, à n'en pas douter, le lit de Heidi, tout pareil à celui qu'elle avait eu au chalet, c'est-à-dire un grand tas de foin recouvert du drap et du sac en guise de couverture. Heidi sauta de joie :

— Oh ! grand-père, c'est ici ma chambre ! Qu'il y fait beau ! Mais toi, où dormiras-tu ?

— Il fallait que ta chambre fût tout près du poêle pour que tu n'eusses pas froid, dit le grand-père. Si tu veux voir la mienne, viens !

Heidi traversa la vaste salle en sautillant et suivit le grand-père par une porte qui ouvrait sur une chambre plus petite où le Vieux avait dressé son lit. Puis venait une seconde porte que Heidi s'empressa d'ouvrir ; elle s'arrêta, saisie d'étonnement, sur le seuil d'une sorte de cuisine si immense, que jamais de sa vie elle n'en avait vu de pareille. C'est cette pièce qui avait donné le plus d'ouvrage au grand-père, et il lui restait encore beaucoup à faire pour boucher tous les trous et toutes les fentes par où le vent pénétrait en sifflant ; mais il y avait déjà cloué tant de planches, qu'on aurait dit une quantité de petites armoires pratiquées dans le mur. La grosse porte antique avait aussi été consolidée

au moyen de nombreux clous et de fil de fer, de manière à pouvoir se fermer ; c'était bien nécessaire, car elle donnait accès dans la partie ruinée du bâtiment où croissaient toutes sortes de broussailles et où des milliers d'insectes et de lézards avaient élu domicile. Toute l'installation plut beaucoup à Heidi. Le jour suivant, lorsque Pierre arriva pour voir comment allaient les choses dans la nouvelle demeure, elle s'était déjà si bien familiarisée avec tous les coins et recoins, qu'elle s'y reconnaissait sans peine et put tout de suite le conduire partout ; elle ne lui laissa aucun repos jusqu'à ce qu'il eût examiné à fond toutes les choses remarquables que renfermait la nouvelle habitation.

Heidi dormait très bien dans son coin de poêle ; mais le matin, elle croyait toujours se réveiller sur l'alpe, et il lui semblait qu'elle devait vite se lever pour aller ouvrir la porte du chalet et voir si c'était la neige épaisse pesant sur les longues branches des sapins qui les avait rendus muets. Elle ne se rappelait où elle était qu'après avoir longtemps promené ses regards tout autour d'elle, et chaque fois elle sentait quelque chose lui serrer le cœur, à la pensée de n'être plus sur l'alpe. Mais dès qu'elle entendait le grand-père parler à Brunette et à Blanchette, et le joyeux bèlement des chèvres qui semblaient lui crier : « Dépêche-toi donc de venir, Heidi ! » — elle comprenait qu'elle était bien à la maison, elle sautait gaiement à bas du lit et se dépêchait pour pouvoir courir à l'étable.

Le quatrième jour cependant, Heidi, toute soucieuse, dit au grand-père :

— Aujourd'hui il faut absolument que je monte chez la grand'mère ; je ne peux pas la laisser seule si longtemps.

Mais le grand-père ne fut pas de cet avis.

— Ni aujourd'hui, ni demain, dit-il. Il y a six pieds de neige sur l'alpe, et elle continue toujours à tomber ; c'est à peine si Pierre qui est solide s'y fraie un chemin. Une enfant comme toi, Heidi, serait en moins de rien

ensevelie sans qu'on pût la retrouver. Attends jusqu'à ce qu'il gèle ; tu pourras alors aller, tant que tu voudras, sur la neige durcie.

L'idée d'attendre causa d'abord un peu de chagrin à Heidi. Mais les journées étaient tellement remplies par toutes sortes de travaux et d'occupations, que l'une finissait et qu'une autre commençait sans qu'on s'en aperçût. Heidi allait maintenant chaque matin et chaque après-midi à Dörfli, où elle apprenait avec ardeur tout ce qu'on pouvait y apprendre.

Quant à Pierre, elle ne le voyait presque jamais à l'école, vu que le plus souvent il n'y venait pas. Le régent était un homme indulgent qui se contentait de dire de temps à autre :

— Il me semble que Pierre est de nouveau absent. L'école lui ferait pourtant du bien, mais il est vrai qu'il y a beaucoup de neige là-haut et qu'il ne doit pas pouvoir sortir.

Cependant, vers le soir, lorsque les classes étaient terminées, Pierre trouvait bien moyen de sortir de ses neiges pour venir faire une petite visite à Heidi.

Au bout de quelques jours, le soleil reparut et versa ses rayons sur le sol éblouissant de blancheur ; mais il se coucha de bien bonne heure derrière la montagne, comme s'il n'avait pas autant de plaisir à regarder la terre que lorsque tout verdit et fleurit. Le soir, la lune apparut large et brillante, et toute la nuit elle éclaira au loin les vastes champs de neige ; puis, le lendemain matin, l'alpe tout entière reluisait et étincelait comme un immense cristal.

Lorsque Pierre voulut faire comme les jours précédents et sauter par la fenêtre dans la neige fraîchement tombée, la chose ne se passa pas comme il s'y attendait. Il prit bien son élan, mais au lieu de tomber sur quelque chose de tendre, il s'étendit du coup sur une surface dure et, pris par surprise, il glissa un bon bout de chemin sur la pente de la montagne comme un traîneau sans maître. Ayant réussi à se remettre sur

ses jambes, il frappa du pied de toutes ses forces sur la couche de neige pour bien constater la cause de ce qui venait de lui arriver. C'était bien ça : de quelque côté qu'il frappât du pied, même avec les talons, il parvenait à peine à détacher du sol un petit morceau de glace ; l'alpe entière en était revêtue. Du reste, cela convenait à Pierre ; il savait que dès que la neige serait gelée, Heidi monterait de nouveau chez la grand'mère. Il retourna donc rapidement à la cabane, avala son lait, fourra son pain dans sa poche et dit en grande hâte :

— Il faut que j'aille à l'école.

— Eh bien ! oui, vas-y et apprends bien, répondit la mère, pour témoigner son approbation.

Pierre se glissa dehors par la fenêtre. — Car la porte était bien décidément bloquée par la glace. — Hissa sa luge par la même voie, s'assit dessus et s'élança le long de la pente. Il allait comme un éclair, et lorsqu'il arriva près de Dörfli, d'où la pente se prolonge jusque tout en bas à Mayenfeld, il ne s'arrêta point, mais continua sa glissade, trouvant que ce serait dommage de se faire violence à lui-même et à sa luge en interrompant un si bel élan. Il descendit donc jusqu'à la plaine où le traîneau s'arrêta de lui-même. Pierre se mit sur ses pieds et regarda autour de lui. La force d'impulsion de la descente l'avait entraîné au delà de Mayenfeld ; il lui fallait au moins une heure pour remonter. Il réfléchit alors qu'il serait en tout cas trop tard à l'école, qu'on aurait déjà commencé les leçons depuis longtemps et qu'il pouvait prendre son temps et ne pas se presser outre mesure. C'est ce qu'il fit, en effet, et il arriva à Dörfli tout juste au moment où Heidi venait de rentrer de l'école et se mettait à table pour dîner avec le grand-père. Pierre entra. Il avait cette fois dans la tête une idée par-dessus toutes les autres, et il lui fallut s'en débarrasser tout de suite.

— Elle est prise, dit-il en s'arrêtant au milieu de la chambre.

— Qui ? général ! Tu parles sur un ton bien belliguerux ! dit le vieillard.

— La neige, reprit Pierre.

— Oh ! maintenant, je pourrai monter chez la grand-mère ! s'écria joyeusement Heidi, qui avait tout de suite compris la manière de s'exprimer de Pierre. — Mais pourquoi n'es-tu pas venu à l'école ? Tu pourrais bien descendre en luge, ajouta-t-elle d'un ton de reproche, trouvant que ce n'était pas dans l'ordre de manquer l'école quand on pouvait très bien y aller.

— Je suis descendu trop bas avec la luge, et puis c'était trop tard, répondit Pierre.

— C'est ce qui s'appelle désertter, dit le Vieux, et ceux qui font cela, on leur tire les oreilles, entends-tu ?

Pierre tourna tout effrayé son bonnet entre ses doigts, car il n'y avait pas dans le monde entier un homme qui lui inspirât plus de respect que le Vieux de l'Alpe.

— Un chef d'armée comme toi devrait avoir doublement honte de désertter, continua le grand-père. Si un beau jour tes chèvres s'échappaient chacune de son côté sans vouloir t'obéir, qu'est-ce que tu ferais alors ?

— Je les battrais, répondit Pierre en connaissance de cause.

— Et si un gamin se conduisait aussi comme une chèvre indocile, et qu'il fût un peu battu, qu'en dirais-tu ?

— Il l'aurait bien mérité !

— Eh bien ! souviens-toi d'une chose, général des chèvres : s'il t'arrive encore de filer avec ton traîneau devant la porte de l'école, quand tu devrais y entrer, tu n'auras qu'à passer chez moi chercher ce qui te revient.

Pierre saisit la liaison des idées et comprit qu'il était lui-même ce gamin qui se sauvait comme une chèvre indocile. Il fut atterré de l'analogie et regarda avec anxiété dans tous les coins de la chambre pour voir

s'il s'y trouvait l'instrument qu'il employait en pareil cas avec ses chèvres. Mais le grand-père reprit d'un ton plus encourageant :

— Maintenant, viens à table et sois de la partie. Heidi montera ensuite avec toi. Ce soir, tu la ramèneras, et tu trouveras ton souper ici.

Cette solution inattendue parut à Pierre des plus réjouissantes : tout son visage se contracta pour exprimer sa satisfaction. Il obéit sans tarder et s'assit à côté de Heidi. Mais celle-ci avait déjà assez d'été, la joie l'empêchait d'avalier ; elle poussa donc son assiette avec la grosse pomme de terre et le morceau de fromage rôti à la place de Pierre qui venait déjà de recevoir du grand-père une grosse portion et se trouvait ainsi devant une véritable muraille de vivres. Mais ce n'était pas à lui que le courage manquait pour l'attaquer.

Heidi courut à son armoire et en sortit le manteau de Clara. Enveloppée dans ce bon vêtement et son capuchon sur la tête, elle pouvait maintenant sans crainte entreprendre son expédition. Elle resta debout en face de Pierre ; dès que celui-ci eut avalé la dernière bouchée, elle s'écria :

— Viens maintenant !

Et ils se mirent en route.

Heidi avait beaucoup de choses à communiquer à Pierre sur Blanchette et Brunette. Elle lui raconta que le premier jour elles n'avaient rien voulu manger dans leur nouvelle étable, qu'elles étaient restées jusqu'au soir la tête basse, sans faire entendre le moindre bêlement ; elle avait demandé au grand-père pourquoi les chèvres faisaient ainsi, et il avait répondu qu'elles étaient comme Heidi à Francfort, car c'était la première fois de leur vie qu'elles quittaient l'alpe.

Et Heidi ajouta :

— Ah ! si tu savais, Pierre, comment ça fait !

Ils étaient presque arrivés en haut sans que Pierre eût prononcé une syllabe ; il semblait plongé dans

quelque profonde pensée qui l'empêchait de bien écouter comme d'habitude. Arrivé devant la cabane, il s'arrêta court et dit enfin d'un ton revêché :

— Alors j'aime encore mieux aller à l'école que d'entrer chez le Vieux chercher ce qu'il a dit !

Heidi fut du même avis et l'affermir de tout son pouvoir dans sa résolution.

Quand elle entra dans la chambre, elle ne trouva que la mère de Pierre occupée à ses raccommodages ; celle-ci lui expliqua que la grand'mère devait rester au lit pendant le jour parce qu'il faisait trop froid pour elle, et que, du reste, elle ne se sentait pas bien. C'était quelque chose de tout nouveau pour Heidi qui jusqu'alors avait toujours vu la grand'mère à la même place dans l'angle de la chambre. Elle courut auprès d'elle et la trouva tout enveloppée du châle gris, dans son lit étroit et sous une mince couverture.

— Dieu soit loué ! fit la grand'mère, dès qu'elle entendit Heidi se précipiter dans la chambre.

Pendant tout l'automne déjà elle avait eu dans le cœur une terreur secrète qui la poursuivait encore, surtout quand l'enfant restait un certain temps sans venir la voir. Pierre avait raconté qu'un monsieur étranger était venu de Francfort, qu'il allait souvent au pâturage avec eux et qu'il voulait toujours parler avec Heidi ; aussi la grand'mère n'avait-elle pas mis en doute que le monsieur ne fût venu pour l'em-mener. Même lorsqu'elle sut qu'il était reparti seul, il lui venait continuellement à l'esprit la crainte qu'on n'envoyât quelqu'un de Francfort pour reprendre l'enfant.

Heidi s'élança vers le lit de la malade et lui demanda avec sollicitude :

— Es-tu très malade, grand'mère ?

— Non, non, enfant, répondit la bonne vieille pour rassurer Heidi, en la caressant affectueusement ; c'est seulement la gelée qui m'a un peu pris les membres.

— Alors est-ce que tu seras tout de suite guérie

quand il fera de nouveau chaud ? reprit Heidi qui voulait approfondir la question.

— Oui, oui, et même avant, s'il plaît à Dieu, pour que je puisse reprendre mon rouet. Je pensais même que j'essayerais déjà aujourd'hui ; ce sera pour demain sans doute, répondit la grand'mère avec assurance, en s'apercevant que l'enfant était inquiète.

Ces paroles, en effet, tranquillisèrent Heidi qui avait été saisie en voyant pour la première fois la grand'mère au lit. Elle la considéra un moment avec surprise.

— A Francfort, les gens mettent leur châle pour aller promener, dit-elle enfin. As-tu peut-être cru qu'on le mettrait pour aller au lit, grand'mère ?

— Vois-tu, Heidi, c'est pour ne pas avoir froid que je prends le châle dans mon lit. Je suis si contente de l'avoir ! La couverture est un peu mince.

— Mais, grand'mère, ça descend du côté de la tête quand ça devrait monter ! Ce n'est pas ainsi qu'un lit doit être.

— Je le sais, mon enfant, je m'en aperçois bien.

Et la grand'mère chercha pour sa tête une meilleure place sur l'oreiller qui était comme une planche.

— Vois-tu, le coussin n'a jamais été bien épais, et maintenant il y a tant d'années que je dors dessus que je l'ai un peu aplati.

— Oh ! si seulement j'avais demandé à Clara d'emporter mon lit ! s'écria Heidi. Il y avait trois gros coussins bien épais les uns sur les autres ; ça m'empêchait de dormir, je glissais toujours, et quand j'étais à plat il fallait me remonter, parce que c'est ainsi qu'on doit dormir là-bas. Toi, est-ce que tu pourrais dormir comme ça, grand'mère ?

— Oui, bien sûr, cela tient chaud et on peut si bien respirer quand on a la tête haute, dit la grand'mère en se soulevant péniblement comme pour chercher une position plus élevée. Mais ne parlons plus de cela ; il y a tant de choses que d'autres vieillards malades n'ont pas et dont je dois remercier le bon Dieu : ce

bon petit pain chaque jour, et ce beau châte si chaud, et puis toi qui viens auprès de moi, Heidi ! Veux-tu me lire quelque chose aujourd'hui ?

Heidi courut à la chambre chercher le vieux livre. Elle parcourut l'un après l'autre tous les beaux cantiques qu'elle connaissait bien maintenant. Après être restée tant de jours sans les lire, elle avait du plaisir à retrouver les versets qu'elle aimait. La grand'mère écoutait, les mains jointes ; l'expression soucieuse de



son visage avait fait place à un joyeux sourire, comme si quelque grand bonheur lui était arrivé.

Heidi s'arrêta tout à coup.
— Grand'mère, est-ce que tu es déjà guérie ? demanda-t-elle.

— Cela me fait du bien, Heidi ; je me sens mieux. Finis-le, veux-tu ?

L'enfant lut le cantique jusqu'à la fin, et lorsqu'elle en vint aux dernières lignes :

Quand l'ombre envahira ma paupière voilée,
Dans mon âme répands la lumière des cieux,
Et j'enterrerai sans peur dans la sombre vallée
Comme vers la patrie on s'avance joyeux,

la grand'mère les répéta encore à plusieurs reprises et l'expression d'une bienheureuse attente éclaira son visage. En la voyant, Heidi se sentit aussi pénétrée de joie ; elle revit en souvenir la belle et lumineuse journée de son retour à l'alpe et, tout heureuse, elle s'écria :

— Grand'mère, je sais bien comment c'est quand on revient dans la patrie !

La bonne vieille ne répondit pas, mais elle avait bien entendu, et l'expression qui avait tant réjoui Heidi demeura sur son visage.

Au bout d'un moment, l'enfant reprit :

— Voilà qu'il commence à faire sombre, grand'mère, il faut que je rentre à la maison ; mais je suis si contente que tu te sentes de nouveau bien !

La grand'mère prit une des mains de Heidi et la tint bien serrée dans la sienne, tandis qu'elle lui disait :

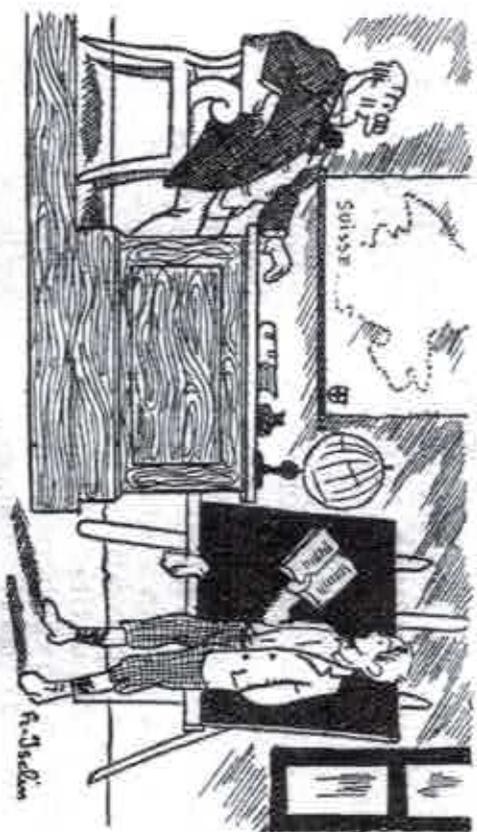
— Oui, me voici de nouveau heureuse. Je suis bien, maintenant, même si je dois rester encore longtemps couchée ici. Vois-tu, personne ne peut comprendre, sans y avoir passé, ce que c'est que d'être là toute seule dans un lit pendant des jours et des jours, sans jamais entendre une parole de qui que ce soit, et sans rien voir, pas le plus petit rayon de soleil ! Il vous vient alors des pensées bien accablantes, on se dit qu'il ne fera plus jamais jour, et il semble qu'on ne puisse pas aller plus loin. Mais quand on entend les paroles que tu m'as lues, c'est comme si une lumière s'allumait dans le cœur et y ramenait la joie.

La grand'mère lâcha alors la main de l'enfant qui lui souhaita une bonne nuit, rentra en courant dans la chambre voisine et entraîna Pierre en toute hâte, car sur ces entrefaites la nuit était venue et il fallait partir. Mais la lune brillait au ciel et projetait une si vive clarté sur la neige blanche qu'on aurait dit que le jour allait de nouveau se lever. Pierre prépara sa luge, s'assit devant, sa compagne derrière lui, et les voilà partis, fendant l'air comme deux oiseaux.

Plus tard, lorsque Heidi reposa dans son bon lit de

foin bien épais, derrière le poêle, elle se mit à penser à la grand'mère qui était si mal couchée, puis à tout ce qu'elle lui avait dit, à cette lumière que les cantiques allumaient dans son cœur. « Si seulement elle pouvait entendre chaque jour ces paroles et se faire du bien ! » se dit-elle. Mais Heidi savait qu'il se passerait peut-être toute une semaine ou même deux avant qu'elle pût remonter à la cabane. Cette pensée l'attrista et elle resta longtemps à réfléchir à ce qu'on pourrait bien faire pour que la grand'mère entendit tous les jours les paroles qui lui faisaient du bien. Tout à coup elle s'avisait d'un moyen et elle en fut immédiatement si enchantée, qu'elle aurait voulu être déjà au lendemain pour mettre son projet à exécution. Puis, se redressant vivement, elle s'assit dans son lit et joignit les mains ; car, à force de réfléchir elle n'avait pas encore dit à Dieu sa prière du soir, et maintenant elle ne voulait plus jamais oublier de la faire.

Quand elle eut prié de tout son cœur pour elle-même, pour le grand-père et pour la grand'mère, elle s'étendit de nouveau sur sa molle couche de foin et dormit profondément et paisiblement jusqu'au jour.



XIX

TOUJOURS L'HIVER

LE JOUR SUIVANT, PIERRE DESCENDIT EN traineau et arriva juste à temps pour l'école, apportant son dîner dans son sac. Voici comment les choses se passaient à Dörfli : à midi, lorsque les enfants du village retournaient à la maison, les quelques écoliers qui demeuraient trop loin pour faire les doubles courses s'asseyaient sur les pupitres, appuyaient leurs pieds contre les bancs et étalèrent sur leurs genoux les provisions qu'ils avaient apportées. Ils pouvaient dîner et jouer tout à leur aise jusqu'à une heure, puis l'école recommençait. Après ces journées de classe, Pierre montait encore chez le Vieux et faisait une visite à Heidi.

Ce jour-là, lorsqu'il entra dans la grande salle, Heidi, qui l'attendait justement, se précipita au-devant de lui en s'écriant :

— Pierre, je sais quelque chose !

— Dis-le, répondit Pierre.

— Il faut à présent que tu apprennes à lire !

— J'ai déjà appris.

— Oui, oui, Pierre, mais ce n'est pas comme ça que j'entends, continua vivement Heidi ; j'entends de manière que tu saches lire ensuite.

— Peux pas ! répliqua Pierre.

— C'est ce que personne ne croira plus jamais quand tu le diras, et moi non plus, ajouta-t-elle d'un ton très décidé. La grand'maman à Francfort savait bien que ce n'était pas vrai, et elle m'a dit de ne pas le croire. Pierre fut très surpris de cette nouvelle.

— Je t'apprendrai à lire, je sais bien comment on fait, continua Heidi. Et quand tu sauras, tu liras tous les jours un cantique ou deux à la grand'mère.

— Peux pas ! grommela Pierre pour la seconde fois. Pour le coup, Heidi fut indignée de cette opposition obstinée à une chose bonne et juste et qui lui tenait tant à cœur. Debout devant Pierre et le regardant avec des yeux étincelants de colère, elle lui dit d'un ton menaçant :

— Alors je vais te dire ce qui t'arrivera, si tu ne veux jamais rien apprendre. Ta mère a déjà dit deux fois que tu devrais aussi aller à Francfort pour apprendre toutes sortes de choses, et là je connais bien l'école où vont les garçons : c'est une grande, grande maison que Clara m'a montrée en passant en voiture. Ce n'est pas seulement une école pour les garçons comme toi ; ils y vont encore quand ils sont déjà de grands messieurs, je les ai vus moi-même. Et puis, il ne te faut pas croire qu'il n'y ait qu'un maître comme chez nous, ni que ceux de Francfort soient aussi bons que le nôtre. On en voit toujours entrer dans le bâtiment une quantité à la fois ; ils sont tout en noir comme s'ils allaient à l'église, et ils ont de grands chapeaux noirs aussi hauts que ça !

Et Heidi indiqua au-dessus du plancher la hauteur des chapeaux.

Un frisson parcourut le dos de Pierre du haut en bas. — Il faudra que tu entres avec tous ces messieurs, continua Heidi avec feu. Et quand ce sera ton tour, tu

ne sauras pas lire et tu feras même des fautes en épé-lant. Tu verras alors comme les messieurs se moqueront de toi, encore pire que Tinette ; et tu devrais savoir ce que c'est quand celle-là se moque !

— Alors je veux bien, dit Pierre d'un ton moitié plaintif, moitié fâché.

A l'instant même Heidi fut radoucie.

— C'est bon, nous allons tout de suite commencer, dit-elle toute contente.

Et ayant tiré Pierre vers la table, elle alla chercher ce qu'il fallait pour la leçon.

Dans le grand paquet envoyé par Clara, Heidi avait trouvé un petit livre qui lui plaisait beaucoup. La veille déjà il lui était venu à la pensée qu'elle pourrait s'en servir avec Pierre, car c'était un alphabet dont les lettres étaient intercalées dans des devises rimées.

Ils s'assirent donc tous deux devant la table, perchèrent leurs têtes sur le petit livre, et la leçon commença. Heidi fit d'abord épeler à Pierre la première devise, puis il dut la répéter une seconde et une troisième fois, parce qu'elle voulait que ce fût dit sans faute et bien couramment.

— Tu ne la sais pas encore, s'écria-t-elle enfin. Je vais te les lire toutes les unes après les autres, et quand tu sauras ce qu'il y a dedans, tu pourras mieux épeler. Et Heidi lut :

— Si l'A B C ne va pas aujourd'hui,
Au tribunal demain on te conduit !

— Je n'irai pas, grogna Pierre.

— Où ? demanda Heidi.

— Au tribunal !

— Eh bien ! apprends les trois lettres, et quand tu les sauras, tu n'auras pas besoin d'y aller, dit-elle pour le persuader.

Pierre se remit à l'œuvre et répéta les trois lettres avec persévérance jusqu'à ce que Heidi déclarât qu'il

les savait bien. Mais ayant remarqué l'effet que la menace avait produit sur Pierre, elle voulut en profiter et préparer le terrain pour les leçons suivantes.

— Attends, je vais te lire les autres lettres, continue-t-elle, et tu verras tout ce qui peut encore arriver. Et elle lut d'une voix claire et distincte :

DEFG sortiront certainement,
Ou des malheurs suivront certainement.

Si tu voulais sauter *HIJK*,
Un des malheurs serait bien vite là.

Qui pour *LM* peut encore hésiter,
Paye une amende et s'en va se cacher.

Si tu savais ce qu'aujourd'hui j'ai vu,
Tu retiendrais bien vite *NO PQ*.

AST si tu vas t'arrêter,
Tu pourrais bien avoir de quoi pleurer.

Ici Heidi fit une pause. Pierre ne souffrait mot, et elle voulait voir ce qu'il faisait. Toutes ces menaces mystérieuses et effrayantes l'avaient tellement terrorisé, qu'il en était demeuré immobile, fixant sur Heidi un regard pétrifié.

Son cœur compatissant s'en émut aussitôt, et elle s'empressa de lui dire pour le rassurer :

— Il ne faut pas avoir peur, Pierre. Viens seulement tous les soirs vers moi, et si tu apprends comme aujourd'hui, tu finiras par savoir toutes les lettres, et ces choses n'arriveront pas. Mais il faut venir tous les soirs et ne pas faire comme pour l'école. Même s'il neige, ça ne t'empêchera pas.

Pierre promit de faire ainsi, car la crainte qu'il avait ressentie l'avait tout de suite apprivoisé et rempli de bon vouloir. Puis il reprit le chemin de la cabane.

Pierre ne manqua pas d'obéir aux injonctions de

Heidi, et chaque soir il vint étudier avec ardeur les lettres de l'alphabet en se pénétrant du contenu des devises. Souvent le grand-père était présent à la leçon et écoutait d'un air satisfait, en fumant sa pipe, tandis que les coins de sa bouche remuaient parfois comme s'il était pris d'une gaieté subite. Puis, quand Pierre s'était bien évertué à épeler, il l'engageait le plus souvent à rester et à prendre part au souper, ce qui le dédommageait amplement des frayeurs causées par les menaces du livre.

Ainsi s'écoulaient les jours d'hiver. Pierre venait régulièrement et faisait de véritables progrès avec les lettres. Mais les vers lui donnaient chaque fois bien du mal. Il était enfin arrivé à *l'U*. Lorsque Heidi lut ces deux vers :

Distingue *l'U* du *V*, sinon là-bas,
Tu t'en iras où tu n'aimerais pas.

Pierre marmotta :

— Avec ça que j'irai !

Il n'était pourtant pas trop rassuré et étudia *l'U* et le *V* de son mieux, comme s'il avait une certaine impression que quelqu'un pourrait venir le saisir au collet et l'emmener où il aimerait mieux ne pas aller. Le soir suivant, Heidi continua :

Si *W* te restait inconnu,
Gare au fouet qui là-bas est pendu !

Pierre regarda tout autour de la chambre.

— Il n'y en a point ! fit-il en ricanant.

— Oui, mais sais-tu ce que le grand-père a dans l'armoire ? Un bâton presque aussi gros que mon bras, et si on le sort on pourra bien dire : « Gare au bâton qui là-bas est pendu ! »

Pierre connaissait bien la grosse baguette de noisetier ! Immédiatement il se pencha sur le *W* pour tâcher de l'apprendre.

Le jour suivant vinrent ces deux vers :

Regarde l'X, ne va pas l'oublier,
Ou tu n'auras rien du tout à manger.

Pierre jeta un regard du côté du buffet où étaient enfermés le pain et le fromage et objecta tout fâché :

— Je n'ai pas dit que je voulais oublier l'X !

— Tant mieux, si tu ne l'oublies pas, dit Heidi, nous pourrions tout de suite apprendre une autre lettre, et demain il ne t'en restera plus qu'une.

Pierre n'était pas de cet avis, mais Heidi avait déjà commencé à lire :

Et de l'Y aussi rappelle-toi,

Ou bien les gens te montreront au doigt.

A ces mots, Pierre eut une vision de tous les messieurs de Francfort avec leurs grands chapeaux noirs et des visages moqueurs. Il se jeta sur l'Y et ne le lâcha pas avant de le savoir si bien, qu'il pût se rapeler comment il était fait, même les yeux fermés.

Le jour suivant, comme il ne restait plus qu'une lettre, Pierre commença à le prendre d'un peu haut avec Heidi, et lorsqu'elle lui lut ces derniers vers :

Ceux que le Z arrête sont des sots
Qu'on enverra trouver les Hottentots !

il prit un ton railleur pour dire :

— Ah ! bien oui ! comme si on savait où ils sont !

— Certainement, Pierre, le grand-père le sait bien, répliqua vivement Heidi. Attends, je vais vite le lui demander ; il est ici tout près chez M. le pasteur.

En trois sauts elle fut à la porte.

— Attends ! lui cria Pierre saisi d'angoisse, voyant déjà en imagination le Vieux de l'Alpe et M. le pasteur arriver vers lui, l'empoigner et l'envoyer chez les Hottentots.

Son cri de détresse arrêta Heidi.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle tout étonnée.

— Rien ! reviens ! j'apprendrai, répondit Pierre d'une voix entrecoupée.

Mais Heidi désirant savoir elle-même où étaient les Hottentots, voulait absolument aller le demander au grand-père. Elle céda enfin aux instances désespérées de Pierre et revint auprès de lui. Cependant comme il lui devait bien quelque chose en compensation, elle lui fit répéter le Z jusqu'à ce qu'il fût entré une fois pour toutes dans sa tête, et on passa tout de suite aux syllabes. Aussi ce soir-là Pierre fit-il un grand pas dans la lecture. Il en fut de même jour après jour.

La neige avait dégelé et il en tombait presque chaque nuit de la fraîche, si bien que pendant trois semaines au moins Heidi ne put pas monter voir la grand'mère. Elle n'en était que plus zélée à enseigner la lecture à Pierre, afin qu'il pût bientôt la remplacer pour les cantiques.

Un soir donc que Pierre revenait de chez Heidi, il entra dans la petite chambre en disant :

— Je peux !

— Qu'est-ce que tu peux, Pierrot ? demanda sa mère fort intriguée.

— Lire !

— Mais est-ce bien possible ! As-tu entendu, grand'mère ? s'écria Brigitte au comble de la stupéfaction.

La grand'mère avait entendu et se demandait aussi avec surprise comment cela s'était fait.

— A présent il faut que je lise un cantique, c'est Heidi qui l'a dit, continua Pierre.

La mère descendit en toute hâte le livre du rayon, et la grand'mère fut toute réjouie : il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu une de ces bonnes paroles ! Pierre s'assit devant la table et commença à lire. Sa mère l'écoutait, debout à côté de lui.

— Qui l'aurait jamais cru ! répétait-elle avec admiration à la fin de chaque strophe.

La grand'mère aussi écoutait avec la plus grande attention une strophe après l'autre, mais elle ne dit rien.

Le jour qui suivit ce grand événement, il se trouva que la classe de Pierre avait une leçon de lecture. Lorsque vint son tour, le maître dit :

— Pierre, faut-il une fois de plus te passer, comme d'habitude, ou bien veux-tu essayer encore... je ne dis pas de lire, mais de bégayer une ligne ?

Pierre commença et lut trois lignes de suite sans s'arrêter. Le maître posa son livre. Muet d'étonnement, il regardait Pierre comme s'il n'avait jamais rien vu de pareil.

— Pierre, il s'est passé un miracle ! dit-il enfin. Tant que je me suis évertué après toi avec une patience inimaginable, tu n'étais pas même en état d'épeler sans faute. Et maintenant que j'ai, non sans regret, renoncé à obtenir quelque résultat, voilà que tu m'arrives en sachant non seulement épeler, mais encore lire couramment ! Dis-moi d'où peut venir un pareil miracle, Pierre ?

— De Heidi ! répondit celui-ci.

Le maître, au comble de l'étonnement, jeta un regard du côté de Heidi qui était assise à sa place, de l'air le plus innocent du monde, mais il ne put rien lui découvrir d'extraordinaire. Il continua :

— Il y a, du reste, un certain temps que je remarque un changement en toi, Pierre. Tandis qu'autrefois tu manquais souvent l'école une semaine entière ou même plusieurs semaines de suite, tu n'as pas été absent un seul jour ces derniers temps. D'où vient donc cette heureuse transformation ?

— Du Vieux, répondit Pierre.

Toujours plus étonné, le maître regardait alternativement Heidi et Pierre.

— Nous allons essayer encore une fois, dit-il alors, voulant prudemment soumettre les connaissances de Pierre à une nouvelle épreuve.

Il lut trois nouvelles lignes sans faute : c'était donc vrai, il avait appris à lire !

Dès que l'école fut finie, le régent se rendit en toute hâte chez le pasteur pour lui faire part de ce qui s'était passé et de l'influence réjouissante que le Vieux de l'Alpe et sa petite-fille exerçaient dans la paroisse.

Dès lors, Pierre lut chaque soir un cantique. Sa soumission à Heidi allait jusque-là, mais pas plus loin ; il n'en essayait jamais un second et la grand'mère, du reste, ne l'en prêtait pas. Quant à la mère Brigitte, elle recommençait chaque fois à s'étonner de ce que Pierre fût arrivé à ce résultat, et souvent, lorsque la lecture était finie et le lecteur dans son lit, elle répétait encore à la grand'mère :

— On ne saurait assez se réjouir de ce que Pietrot a si bien appris à lire. Qui sait maintenant ce qu'il pourra encore devenir !

A quoi la grand'mère répondait :

— Oui, c'est bon pour lui d'avoir appris quelque chose, mais je serai tout de même bien contente lorsque le bon Dieu nous ramènera le printemps et que Heidi pourra de nouveau monter ; c'est comme si les cantiques qu'elle lit étaient tout autres. Quand c'est Pierre, il y manque parfois quelque chose. Alors je cherche à le retrouver et après je ne peux plus bien suivre les idées, et cela ne me fait plus la même impression dans le cœur que lorsque c'est Heidi qui lit.

Cela venait tout simplement de ce qu'en lisant, Pierre s'arrangeait pour se rendre la chose plus comode. Quand il arrivait à un mot un peu long ou qui avait l'air difficile, il le sautait tout à fait, pensant que c'était bien égal à la grand'mère qu'il y eût trois ou quatre mots de moins dans une ligne : il en restait encore assez comme ça ! De cette façon, il n'y avait presque point de substantifs dans les cantiques que Pierre lisait.

LES AMIS DE FRANCFORT SE METTENT EN ROUTE

LE MOIS DE MAI ÉTAIT VENU ; DE TOUTES les hauteurs environnantes, les torrents grossis se précipitaient dans la vallée. Une chaude atmosphère enveloppait l'alpe qui avait reverdi. Le soleil venait de fondre les dernières neiges, et ses chauds rayons avaient éveillé les premières fleurs qui commençaient à poindre sur le gazon. La brise printanière secouait gaiement les sapins pour les débarrasser de leurs vieilles aiguilles brunes que remplaçait une nouvelle parure plus claire. Bien haut dans les airs, l'épervier déployait de nouveau ses ailes et, tout autour du chalet, le bon soleil de mai, réchauffant le sol, achevait de pomper les dernières traces d'humidité, afin qu'il ne restât bientôt plus une seule place où l'on ne pût s'asseoir.

Heidi était de retour à l'alpe. Elle allait et venait d'un endroit à l'autre, ne sachant qu'admirer le plus de tout ce qu'elle retrouvait. Tantôt elle prêtait l'oreille au bruit lointain du vent qui descendait des sommets ; il devenait de plus en plus fort en se rapprochant et se précipitait enfin sur les sapins dont il agitait et tordait les branches avec des éclats de joie sauvage. Heidi, transportée, mêlait à ces accents ses cris d'allégresse et se laissait secouer par le vent, au risque d'être emportée comme une feuille. Tantôt elle courait s'asseoir devant le chalet à l'endroit où le soleil était le plus chaud, pour chercher dans le gazon combien de petits calices étaient prêts à s'ouvrir ou s'étaient déjà

Les amis de Francfort se mettent en route

épanouis. Puis il y avait des myriades de moucheron qui dansaient et tournoyaient, ivres de joie, aux rayons du soleil. Heidi était à l'unisson de la gaieté qui l'entourait ; elle aspirait à longs traits l'halène printanière s'élevant de la terre nouvellement vivifiée, et il lui semblait que jamais encore l'alpe n'avait été aussi belle. Les mille petits insectes partageaient sans doute son bonheur, car ils semblaient bourdonner tous ensemble dans un confus et joyeux murmure : « Sur l'alpe ! sur l'alpe ! sur l'alpe ! »

De temps à autre, dans le petit hangar derrière le chalet, on entendait les coups répétés d'un marteau et le bruit de la scie auxquels Heidi prêtait aussi l'oreille avec plaisir, car c'étaient des sons familiers qu'elle avait entendus depuis le commencement de sa vie sur l'alpe.

Tout à coup elle se leva d'un bond et courut vers le hangar pour voir ce que faisait le grand-père. Devant la porte elle trouva une belle escabelle neuve toute prête à servir, tandis que le Vieux travaillait d'une main exercée à en fabriquer une seconde.

— Oh ! je sais bien ce que c'est ! s'écria Heidi toute joyeuse. C'est pour elles, quand elles viendront de Francfort. Celle-ci est pour la grand'maman, et celle que tu fais sera pour Clara, et puis... il en faudra encore une..., continua-t-elle avec quelque hésitation, ou bien crois-tu, grand-père, que Mlle Rottemmeier ne viendra pas ?

— Je ne peux pas te le dire maintenant, répondit le grand-père ; mais c'est plus sûr d'avoir un siège prêt afin de pouvoir l'inviter à s'asseoir, si elle vient.

Heidi considéra d'un air pensif les escabelles de bois sans dossier en faisant à part elle des réflexions sur la manière dont Mlle Rottemmeier et de pareils sièges cadreraient ensemble. Au bout d'un moment elle reprit en hochant la tête d'un air de doute :

— Grand-père, je ne crois pas qu'elle s'assiera là-dessus.

— Alors nous l'inviterons à prendre place sur le beau canapé à housse de gazon vert, répliqua-t-il.

Heidi était encore à se demander où était le beau canapé à housse de gazon vert, lorsqu'elle entendit au-dessus de sa tête les sifflets, les cris, les coups de fouet bien connus. Elle s'élança à la rencontre du troupeau dont elle fut bientôt tout entourée. Les chèvres paraissent aussi enchantées que Heidi d'être de nouveau sur l'alpe, car jamais elles n'avaient sauté si haut ni fait entendre de si joyeux bélements que ce jour-là en se pressant autour de l'enfant. Pierre les repoussa à droite et à gauche pour pouvoir s'approcher de Heidi et lui remettre quelque chose. Lorsqu'il fut parvenu jusqu'à elle, il lui tendit une lettre.

— Voilà ! dit-il, laissant à Heidi le soin de trouver elle-même l'explication de l'affaire.

— Est-ce que tu as reçu une lettre pour moi au pâturage ? demanda-t-elle, remplie d'étonnement.

— Non, répondit-il.

— Mais, Pierre, où l'as-tu donc prise ?

— Dans la sacoche.

C'était exact. Le soir précédent, l'employé de la poste à Dörfli lui avait remis la lettre en question. Pierre l'avait déposée au fond de la sacoche vide, et le matin, avant de partir, il avait fourré son pain et son fromage par-dessus. Il avait bien vu le Vieux et Heidi, en passant prendre les chèvres, mais ce n'était qu'à midi, après avoir fini son pain et son fromage, qu'en fouillant la sacoche pour ramasser les miettes la lettre lui était de nouveau tombée sous la main.

Heidi lut attentivement l'adresse, puis elle s'élança sous le hangar et s'écria au comble de la joie en agitant la lettre :

— Elle est de Francfort ! de Clara ! Veux-tu que je te la lise tout de suite, grand-père ?

Celui-ci y était tout disposé, et Pierre, qui avait suivi Heidi, se prépara aussi à écouter en s'adossant contre un des montants de la porte, afin d'avoir un point

d'appui solide pour suivre ce que lirait Heidi. Celle-ci commença :

« Chère Heidi,

« Nous avons déjà fait toutes nos malles et nous nous mettrons en route dans deux ou trois jours, quand papa partira aussi, non pour venir avec nous, mais pour aller d'abord à Paris. Le docteur vient chaque jour, et à peine est-il sur le seuil de la porte, qu'il nous crie déjà : « Partez ! partez !... à l'alpe ! » Il ne peut pas attendre le moment où nous serons en route. Si tu savais combien il s'est plu à l'alpe ! Pendant tout l'hiver il est venu nous voir presque chaque jour. Il disait que c'était chez moi qu'il venait, parce qu'il avait toujours quelque chose de nouveau à me raconter. Alors il s'asseyait et il parlait de toutes les journées qu'il a passées là-bas avec toi et avec le grand-père, et des montagnes, et des fleurs, et du délicieux air frais, et du calme dont on jouit si haut au-dessus de tous les villages et de toutes les routes. Il disait souvent que sur l'alpe tout le monde doit recouvrer la santé. Lui-même est devenu tout autre qu'il n'avait été pendant longtemps, et il a repris son air jeune et gai. Oh ! que je me réjouis de voir tout cela, d'être avec toi sur l'alpe, et aussi d'apprendre à connaître Pierre et les chèvres ! Il faudra d'abord que je fasse une cure de six semaines à Ragatz, c'est le docteur qui l'a ordonné. Ensuite nous irons demeurer à Dörfli, et quand il fera beau temps, on me roulera jusqu'à l'alpe dans mon fauteuil, et nous passerons toute la journée ensemble. Grand'maman vient avec moi ; elle se réjouit aussi d'aller te voir. Mais je crois que Mlle Rottemeier ne veut pas venir ! Grand'maman lui dit presque chaque jour : « A quoi en sommes-nous pour le voyage en Suisse, ma chère demoiselle Rottemeier ? Ne vous gênez pas, si vous avez envie de venir ! » Elle remercie toujours avec une telle politesse, en disant qu'elle ne veut pas être indiscrette ! Mais moi je sais

bien ce qu'elle pense : quand Sébastien est revenu de t'accompagner, il a fait une terrible description de l'alpe ; il a raconté qu'on a des rochers menaçants suspendus au-dessus de la tête, qu'il y a partout des crevasses et des précipices dans lesquels on peut tomber, que le sentier est si raide qu'on craint à chaque pas de rouler en arrière, et que si les chèvres peuvent y grimper, aucune créature humaine ne s'y risquerait sans mettre sa vie en danger. Elle a frémi à cette description, et depuis lors elle ne rêve plus de voyages en Suisse comme auparavant. La même peur a pris à Timette qui ne veut pas non plus venir. Nous serons donc seules, grand'maman et moi ; Sébastien nous accompagnera jusqu'à Ragatz et il retournera ensuite à la maison. Je ne puis presque plus attendre le moment où j'irai chez toi.

* Adieu, chère Heidi, grand'maman t'envoie mille salutations.

« Ta fidèle amie,

« CLARA. »

Après avoir entendu cette lecture, Pierre quitta d'un mouvement brusque la porte contre laquelle il était appuyé et fit claquer son fouet de droite et de gauche si furieusement, que toutes les chèvres en prirent la fuite de terreur et se précipitèrent dans le sentier par bonds démesurés. Pierre courut après elles en cinglant l'air de son fouet, comme s'il avait eu besoin de décharger une rage excessive sur quelque ennemi invisible. C'était en effet la perspective de l'arrivée des Francfortois qui l'exaspérait.

Heidi était si remplie de joie que, dès le jour suivant, il lui fallut absolument descendre auprès de la grand'mère pour lui raconter qui allait venir de Francfort et surtout qui ne viendrait pas. Tout cela devait être de la plus grande importance pour la grand'mère : elle connaissait si bien les personnes en question et prenait toujours si vivement part à tout ce qui concernait

Heidi ! Celle-ci se mit donc en route l'après-midi du jour suivant. Elle pouvait recommencer ses courses seule, maintenant que le soleil plus brillant restait de nouveau longtemps au-dessus de l'horizon, et c'était délicieux de descendre, en courant, le sentier bien sec, poussée par la folle brise de mai.

La grand'mère ne restait plus toute la journée couchée dans son lit ; elle avait repris sa place accoutumée dans le coin et flât. Mais ce jour-là, l'expression de son visage était soucieuse ; elle s'absorbait dans des pensées pénibles qui, depuis la veille au soir, la hantaient et ne l'avaient pas laissée dormir de toute la nuit. Lorsque Pierre, furieux, était rentré à la maison, elle avait saisi à travers ses exclamations entre coupées toute une troupe de gens allaient arriver de Francfort sur l'alpe. Quant à ce qui devait se passer ensuite, Pierre n'en savait rien ; mais les pensées de la grand'mère étaient allées au delà et c'était justement ce qui la tourmentait et lui avait ôté le sommeil.

Heidi entra en courant, alla droit à la grand'mère, s'assit sur le petit tabouret qui était toujours prêt pour elle et raconta avec tant de vivacité tout ce qu'elle avait à dire, qu'elle en fut elle-même tout émue. Mais elle s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase et demanda avec inquiétude :

— Qu'as-tu, grand'mère ? Est-ce que ça ne te fait pas plaisir ?

— Oui, oui, Heidi, je suis bien contente pour toi, puisque tu en as une si grande joie, répondit-elle en s'efforçant de paraître un peu gâté.

— Mais, grand'mère, je vois très bien que tu es inquiète. Est-ce que tu crois que M^{lle} Rottemmeier viendra aussi ? demanda Heidi qui s'inquiétait à son tour.

— Non, non, ce n'est rien, ce n'est rien, répéta la grand'mère pour la tranquilliser. Donne-moi un peu ta main, Heidi, que je puisse bien sentir que tu es encore là ! Ce sera sûrement pour ton bien, quoique je sente que je ne pourrai presque plus vivre après.

— Je ne veux rien pour mon compte, si tu ne peux plus vivre après, grand'mère, déclara Heidi d'un ton très décidé qui éveilla d'autres craintes dans le cœur de la bonne vieille.

D'après les nouvelles apportées par Pierre, elle avait tout de suite supposé que les gens de Francfort allaient venir pour chercher Heidi ; à présent qu'elle était de nouveau bien portante, c'était tout naturel qu'ils désirassent la ramener chez eux. Mais elle sentait maintenant qu'elle n'aurait pas dû laisser paraître sa grande angoisse devant Heidi. L'enfant était si compatissante pour elle ! Elle pourrait résister et refuser de partir, et cela ne devait pas être. La grand'mère chercha un secours qu'elle ne fut pas longtemps à trouver, car elle n'en connaissait pas d'autre.

— Heidi, reprit-elle, je sais ce qui me fera du bien et me rendra de bonnes pensées, Lis-moi le cantique qui commence par :

Va, ne crains rien.

Le livre de cantiques était devenu si familier à Heidi, qu'elle trouva tout de suite ce que la grand'mère demandait et d'une voix claire elle lut :

Va, ne crains rien,

Ton Dieu sait bien

Ce qui t'est salutaire.

Laisse en repos

Gronder les flots :

N'est-il pas ton bon Père ?

— Oui, oui, voilà justement ce que j'avais besoin d'entendre, dit la grand'mère, tandis que l'expression angoissée disparaissait de son visage.

Heidi la considéra un moment toute pensive, puis elle lui demanda :

— Grand'mère, est-ce que salutaire veut dire ce qui fait du bien et ce qui guérit quand on est malade ?

— Oui, ça doit bien être cela, répondit-elle avec un mouvement de tête affirmatif. Et puisque le bon Dieu sait ce qui peut nous faire du bien, nous pouvons être tranquilles, quoi qu'il arrive. Relis-le encore une fois, Heidi, afin que nous nous en souvenions bien.

L'enfant relut la strophe plusieurs fois de suite, car cette assurance la rendait heureuse.

Sur ces entrefaites, le soir était venu et Heidi dut reprendre le chemin du chalet. Tandis qu'elle s'en allait le long du sentier, les étoiles s'allumèrent une à une et remplirent peu à peu le ciel de leur clarté. Chaque étoile qui apparaissait plus brillante que la précédente semblait vouloir par son radieux scintillement faire descendre une nouvelle joie au fond du cœur de Heidi. Elle s'arrêtait sans cesse pour les regarder, et le ciel devenant toujours plus resplendissant et leur éclat toujours plus joyeux, elle ne put s'empêcher de s'écrier tout haut, comme en réponse à leur message :

— Oh ! je comprends ! c'est parce que le bon Dieu sait tout ce qui est bon pour nous que nous pouvons être si heureux et si tranquilles !

Et les petites étoiles continuèrent à scintiller et à cligner des yeux à Heidi jusqu'à ce qu'elle arrivât au chalet devant lequel le grand-père l'attendait en contemplant aussi le ciel qui, depuis longtemps, n'avait pas brillé d'un si bel éclat.

Non seulement les nuits, mais aussi les journées de ce mois de mai furent exceptionnellement pures et lumineuses. Le grand-père s'émerveillait parfois de voir chaque matin le soleil se lever dans tout son éclat, comme il s'était couché la veille, et monter jour après jour dans un ciel sans nuages.

— C'est une année de soleil, disait-il, une année à part ; la sève des plantes sera particulièrement énergique. Prends garde, général, que tes sauteuses ne deviennent pas trop ingouvernables à force de bonne nourriture !

Pierre faisait alors claquer son fouet d'un air de

bravade, et on lisait distinctement sur sa figure cette muette réponse : « Je saurai assez en venir à bout ! »

Ainsi s'écoula le verdoyant mois de mai. Juin vint à son tour avec ses longues et radieuses journées pendant lesquelles le soleil toujours plus chaud faisait sortir de terre toutes les fleurs. Elles s'épanouissaient à l'envi sur l'alpe entière, remplissant l'air de leur doux parfum. Ce mois aussi touchait à sa fin, lorsqu'un matin Heidi sortit, en courant, du chalet après avoir terminé ses petites occupations domestiques. Elle voulait vite aller jusque sous les sapins, puis monter plus haut pour voir si la grosse touffe de centaaurée était épanouie, car rien ne lui semblait plus ravissant que ces gracieux calices ouverts en pleine lumière.

Mais au moment où Heidi allait tourner l'angle du chalet, elle s'arrêta court et se mit à pousser de tels cris que le grand-père sortit du hangar pour voir ce qui se passait d'extraordinaire.

— Grand-père ! grand-père ! lui cria Heidi hors d'elle, viens, viens ici, regarde !

Le grand-père se rendit à l'appel et son regard suivit la direction que lui indiquait l'enfant vivement excitée. Le long du sentier de l'alpe serpentait le plus étrange des cortèges qu'on y eût jamais vus. En tête marchaient deux hommes avec une chaise à porteurs découverte dans laquelle était installée une jeune fille enveloppée de nombreux châles. Ensuite venait un cheval monté par une dame à l'air imposant qui regardait sans cesse dans toutes les directions et s'entretenait vivement avec le jeune guide à ses côtés. Puis suivait un grand fauteuil à roulettes, vide, que poussait un autre jeune garçon, car c'était plus prudent pour la malade de se faire transporter à bras le long de cet abrupt sentier. Enfin un porteur fermait la marche avec une hotte où étaient empliés tant de couvertures, de châles et de fourrures, qu'il en avait jusque par-dessus la tête.

Les amis de Francfort se mettent en route

— Ce sont elles ! ce sont elles ! criait Heidi en sautant de joie.

C'étaient elles, en effet, qui se rapprochaient peu à peu et atteignirent enfin le sommet. Les porteurs dé-



posèrent la chaise à terre, Heidi s'élança vers Clara, et les deux enfants s'embrassèrent avec des transports de joie. La grand'maman arriva à son tour, descendit de cheval et salua avec beaucoup de tendresse Heidi qui était accourue au-devant d'elle. Elle se tourna ensuite vers le Vieux qui s'était approché pour lui souhaiter

la bienvenue. Il n'y eut aucune raideur dans leur rencontre, ils se connaissaient l'un l'autre aussi bien que s'ils eussent été en rapport depuis des années.

Après les premières salutations la grand'maman s'écria avec vivacité :

— Mais, grand-père, vous avez une résidence séigneuriale ! Qui l'aurait pensé ! Plus d'un roi pourrait vous l'envier. Et comme ma petite Heidi a bonne mine ! Une vraie rose de mai, continua-t-elle en attirant l'enfant auprès d'elle et caressant ses joues fraîches. Quelle magnificence de tous côtés ! Qu'en dis-tu, Clara, mon enfant, qu'en dis-tu ?

Clara regardait autour d'elle dans le plus complet ravissement. Jamais elle n'avait connu ni même pressenti quelque chose de pareil.

— Oh ! comme c'est beau ici, comme c'est beau ! ne cessait-elle de répéter. Je ne me l'étais jamais représenté ainsi. Oh ! grand'maman, c'est ici que j'aimerais rester !

Pendant ce temps, le Vieux avait approché le fauteuil et l'avait rembourré de quelques châles pris sur la hotte. Il s'avança vers la chaise à porteurs :

— Si nous installions la petite demoiselle dans son fauteuil, elle s'en trouverait mieux ; la chaise à porteurs est un peu dure.

Et sans attendre que quelqu'un d'autre y mît la main, il souleva doucement Clara de son bras vigoureux et la déposa avec le plus grand soin sur le siège confortable. Puis il étendit les châles sur ses genoux et lui arrangea si commodément les pieds sur le coussin, qu'on aurait dit qu'il avait passé sa vie à soigner des personnes aux membres souffrants. La grand'maman l'avait regardé faire, au comble de l'étonnement.

— Grand-père, dit-elle enfin, si je savais où vous avez appris à soigner les infirmes, j'y enverrais dès aujourd'hui toutes les gardes-malades que je connais, afin qu'elles pussent acquérir votre adresse. Je ne comprends pas comment cela se peut.

Le Vieux sourit faiblement.

— C'est une affaire de pratique plus que d'étude, répondit-il.

Mais son sourire avait fait place à une expression de tristesse ; il voyait surgir du fond de ses souvenirs la figure souffrante d'un homme couché ainsi dans un fauteuil et si estropié, qu'il ne pouvait plus faire usage d'aucun de ses membres. C'était son colonel, qu'il avait emporté dans cet état du champ de bataille après un violent combat, et qui, jusqu'à la fin de ses affreuses souffrances, n'avait jamais supporté d'autres soins que les siens. Le vieillard revoyait devant lui son malade d'autrefois, et il lui semblait que maintenant c'était son affaire de soigner Clara et de la soulager par tous les petits services qu'il connaissait si bien.

Le ciel d'un bleu foncé s'étendait sans nuage au-dessus du chalet, des sapins et des grands rochers qui se découpaient en gris sur cet azur. Clara ne pouvait se lasser de regarder autour d'elle et de s'extasier sur tout ce qu'elle voyait.

— Oh ! Heidi ! si seulement je pouvais aller partout avec toi et faire le tour du chalet jusque sous les sapins ! s'écria-t-elle avec l'expression d'un ardent désir. Si seulement je pouvais regarder avec toi tout ce que je connais depuis si longtemps sans l'avoir jamais vu !

Heidi tenta alors un grand effort et parvint à mettre en mouvement le fauteuil qui roula facilement sur le gazon bien sec jusque sous les sapins. Là, elles firent halte. Clara n'avait encore rien vu de pareil à ces vénérables sapins si hauts, dont les longues branches touffues retombaient jusqu'à terre en s'épaississant toujours plus vers le bas. La grand'maman, qui avait suivi les enfants, resta aussi en admiration devant eux. Elle ne savait pas ce qu'elle trouvait de plus beau à ces arbres centenaires, si c'étaient leurs faites mouvants et frémissant sans cesse là-haut dans le ciel bleu, ou leurs troncs fermes et élancés comme des colonnes, dont le puissant branchage racontait les années sans

nombre pendant lesquelles ils étaient demeurés là-haut, regardant à leur pied la vallée où les hommes venaient et disparaissaient et où tout changeait, tandis qu'eux restaient toujours les mêmes.

Heidi roula ensuite le fauteuil jusque devant l'étable aux chèvres dont elle ouvrit la porte toute grande, afin que Clara pût bien regarder dans l'intérieur, quoique pour cette fois il n'y eût pas grand'chose à voir, les



habitantes n'étant pas à la maison. Clara s'écria aussitôt d'un ton plaintif :

— Oh ! grand'maman, si je pouvais attendre Brunette et Blanchette, et toutes les autres chèvres, et Pierre ! Jamais je ne pourrai les voir s'il faut toujours repartir d'aussi bonne heure que tu l'as dit ; c'est si domage !

— Chère enfant, pour le moment jouissons de toutes les belles choses qui sont à notre portée, et ne pensons pas à ce qui pourrait manquer, répondit la grand'maman tout en suivant le fauteuil que Heidi poussait toujours plus loin.

— Oh ! les fleurs ! s'écria de nouveau Clara, toutes ces touffes de petites fleurs rouges si délicates ! Et ces clochettes bleues qui se balancent ! Que j'aimerais sortir de mon fauteuil et aller les cueillir !

Heidi courut aussitôt à la place où étaient les fleurs et en rapporta un gros bouquet.

— Mais ce n'est encore rien, Clara, dit-elle en le lui posant sur les genoux. Quand tu monteras une fois

avec nous au pâturage, c'est alors que tu verras quelque chose ! A une seule place il y a une quantité de buissons de centaurees rouges, et des clochettes bleues encore plus qu'ici, et une masse de petites fleurs jaunes qui brillent comme si c'était de l'or. Le grand-père dit qu'elles s'appellent « herbe d'or ». Et puis il y a les brunes, tu sais, avec les petites têtes rondes qui sentent si bon. Enfin, vois-tu, tout est si beau là-haut ! Quand on y est assis, on ne peut plus se lever pour s'en aller.

Les yeux de Heidi étincelaient à l'idée de revoir ce qu'elle décrivait. Ses paroles enflammèrent aussi Clara, et au fond des doux yeux bleus s'allumait un véritable reflet de l'ardent désir qui possédait sa compagne.

— Oh ! grand'maman, est-ce que je pourrai y aller ? Crois-tu qu'on pourra me monter aussi haut ? demanda-t-elle d'un ton suppliant. Heidi, si je pouvais marcher et monter avec toi au pâturage et aller partout !

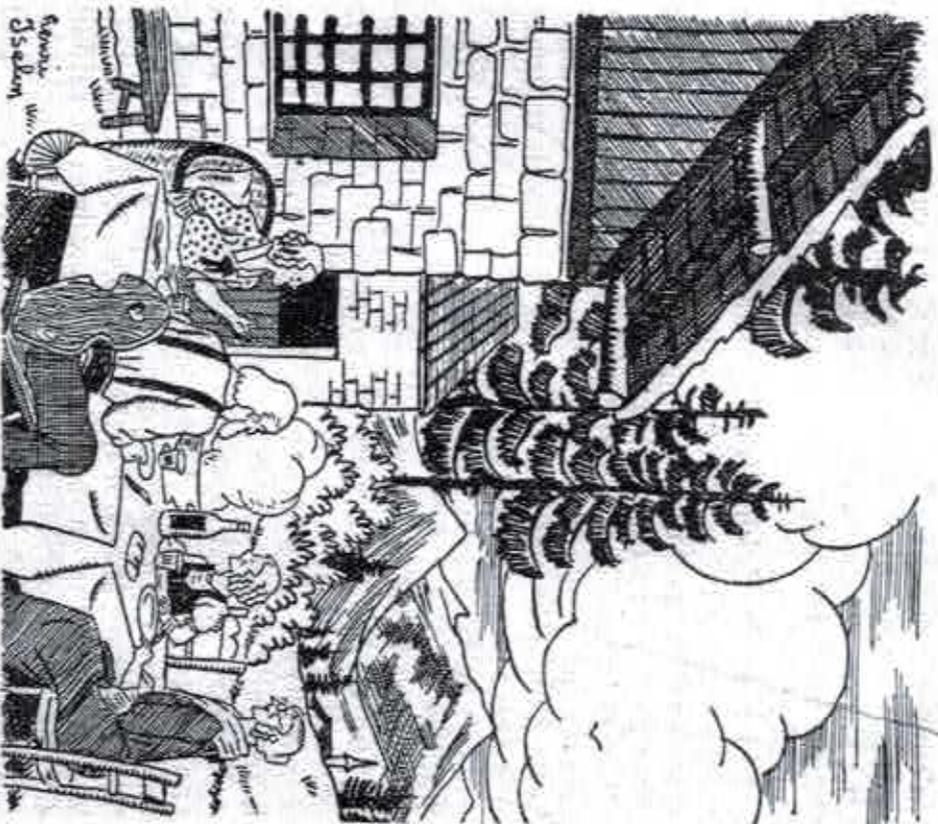
— Je te pousserai bien, lui dit Heidi pour la tranquilliser.

Et afin de lui montrer comme ce serait facile, elle prit un tel élan pour tourner le coin du chalet, que le fauteuil aurait presque roulé en bas de la montagne si le grand-père ne s'était trouvé là fort à propos pour le retenir dans sa course.

Pendant la visite sous les sapins, le Vieux n'avait pas perdu son temps. La table était dressée devant le banc contre le chalet, entourée des sièges nécessaires ; tout était préparé pour qu'on pût prendre en plein air le bon dîner qui fumait dans le chaudron et grillait sur les charbons au bout de la grande fourchette. Quelques instants après, le grand-père déposa tout cela sur la table, et la société s'assit gaiement autour du repas appétissant.

La grand'maman était ravie de cette salle à manger d'où le regard plongeait tout au bas de la vallée et par-dessus les montagnes, jusqu'au fond du ciel bleu. Une brise légère éventait doucement les convives et faisait

dans les sapins de si agréables bruissements, qu'on aurait dit une musique commandée exprès pour le dîner.
— Jamais je n'ai rien vu de pareil ! C'est un vrai délice ! répétait sans cesse la grand'maman. Mais que



vois-je ? ajouta-t-elle, au comble de la surprise, je crois vraiment que tu en es à ton second morceau de fromage rôti, Clara ?

En effet, le Vieux venait d'en déposer sur le pain de Clara une seconde portion toute dorée et luisante.

— C'est si bon, grand'maman, meilleur que tout le dîner à Ragatz ! répliqua Clara en mordant de grand cœur dans le fromage appétissant.

— Mangez seulement ! mangez seulement ! dit le Vieux tout content. C'est notre air de montagne qui remplace ce qui manque à la cuisine.

Ainsi, passa le joyeux repas. La grand'maman et le Vieux de l'Alpe s'entendaient à merveille et leur entretien était de plus en plus animé. Ils se trouvaient si bien d'accord dans toutes leurs idées sur les gens et les choses de ce monde, qu'on aurait dit qu'ils avaient été en rapport intime depuis des années. Un temps assez long s'écoula ainsi ; puis tout à coup la grand'maman regarda du côté du couchant et dit :

— Il faudra bientôt nous préparer, Clara, le soleil descend déjà et les hommes vont revenir avec la chaise à porteurs et le cheval.

Aussitôt un nuage de tristesse s'étendit sur la figure de Clara, si joyeuse un instant auparavant, et de son ton suppliant elle s'écria :

— Oh ! seulement une heure, grand'maman ! ou plutôt deux ! Nous n'avons pas encore vu le chalet, ni le lit de Heidi, ni tous les arrangements. Si le jour pouvait avoir encore dix heures !

— Ce n'est guère possible, répliqua la grand'maman. Mais comme elle ne demandait pas mieux que de visiter le chalet, on se leva aussitôt de table et d'une main ferme le Vieux poussa le fauteuil jusque devant la porte. Là il fallut s'arrêter : le fauteuil était trop large pour franchir le seuil. Le grand-père ne réfléchit pas longtemps. Il prit Clara sur son bras et, la tenant bien ferme, il entra dans la chambre. La grand'maman la parcourut aussitôt dans tous les sens et se divertit beaucoup à examiner tout le ménage si bien arrangé et si proprement tenu.

— C'est sans doute là-haut que tu as ton lit, Heidi ? demanda-t-elle en grimpaçant sans hésitation la petite échelle jusqu'à la fenêtre. Oh ! comme il sent bon

ici ! Voilà une chambre à coucher qui doit être bien saine.

Elle s'approcha de la lucarne pour admirer la vue, tandis que le grand-père montait à son tour avec Clara sur son bras et Heidi sautillant par derrière. Ils furent bientôt tous réunis devant le lit de foin que la grand'maman considérait en silence en aspirant de temps en temps à longs traits la senteur aromatique du foin nouvellement récolté. Quant à Clara, elle en était toute ravie.

— Oh ! Heidi ! que cela doit être drôle ! De ton lit tu peux voir droit dans le ciel, et il y a un si bon parfum, et tu peux entendre le bruit des sapins ! Jamais je n'ai vu une chambre à coucher aussi amusante !

Ici le Vieux regarda la grand'maman.

— J'ai mon idée, dit-il, si madame la grand'maman voulait le permettre et si la chose ne lui était pas trop contraire. Il me semble que si nous gardions un peu la petite demoiselle ici, elle pourrait reprendre de nouvelles forces. Vous avez apporté toute espèce de châles et de couvertures avec lesquels il serait facile d'arranger un bon lit tout à fait tendre. Et quant aux soins à donner à la petite demoiselle, il n'y aurait pas à s'en inquiéter, c'est moi qui m'en chargerais.

Clara et Heidi jetèrent des cris d'allégresse comme deux oiseaux auxquels on donne la volée, et le visage de la grand'maman s'éclaira d'un véritable rayon de soleil.

— Mon cher grand-père, vous êtes un homme unique ! s'écria-t-elle. Savez-vous ce que je pensais justement ? Je me disais : « Un séjour ici ne serait-il pas particulièrement propre à fortifier Clara ? » Mais les soins, le souci, les désagréments que cela causerait ! Et voilà que vous venez me proposer la chose comme si ce n'était rien. Je vous remercie, grand-père, je vous remercie de tout mon cœur !

En disant ces mots, la grand'maman secoua à plusieurs reprises la main du Vieux de l'Alpe qui lui

rendit son étreinte avec un visage tout réjoui. Après qu'il se mit immédiatement à l'œuvre. Il reporta Clara dans son fauteuil devant le chalet, suivi de Heidi qui ne savait comment donner essor à sa joie. Puis il rassembla sur son bras tous les châles et les couvertures et remarqua en souriant complaisamment :

— C'est heureux que madame la grand'maman se soit équipée comme pour une campagne d'hiver. Nous allons trouver l'emploi de tout cela.

— Mon cher grand-père, répondit vivement celle-ci, la prévoyance est une belle vertu qui met à l'abri de bien des désagréments. On peut s'estimer heureux dans vos montagnes quand on s'en tire sans orage, sans vent ou sans averse. Et, du reste, comme vous le dites, mes petites précautions ne seront pas inutiles.

Tout en parlant, les deux interlocuteurs étaient remontés à la fenière et étendaient les châles l'un après l'autre sur le foin. Il y en avait tant, que le lit eut bientôt l'air d'une vraie forteresse.

— Et maintenant, que le foin me pique s'il peut ! dit la grand'maman en passant sa main sur toute la surface du lit.

Mais le rempart était impénétrable, rien ne pouvait percer au travers.

Elle redescendit de la fenière fort satisfaite et sortit auprès des enfants.

Les deux fillettes, assises côte à côte, le visage rayonnant, devisaient déjà sur tout ce qu'elles feraient du matin au soir pendant que Clara serait sur l'alpe. Mais combien de temps resterait-elle ? C'était la grande question, qui fut immédiatement posée à la grand'maman. Celle-ci déclara que le grand-père devait lui-même y répondre. Il s'approchait justement ; on lui fit la demande, et il fut d'avis que quatre semaines seraient nécessaires pour juger de l'effet que l'air de l'alpe aurait produit sur la petite demoiselle. La joie des enfants fut alors à son comble, car la per-

spective de ces quatre semaines dépassait tout ce qu'elles avaient osé espérer.

A ce moment, les porteurs et le conducteur du cheval, qu'on avait vus depuis un certain temps grimper le long du sentier, arrivèrent devant le chalet. Les premiers n'eurent qu'à faire volte-face et à se retourner tout de suite. Comme la grand'maman se disposait à monter à cheval, Clara s'écria joyeusement :

— Oh ! grand'maman, ce n'est pas comme un adieu, car tu reviendras de temps en temps nous faire visite et voir ce que nous devenons, et ce sera si amusant alors, n'est-ce pas, Heidi ?

Heidi, qui ce jour-là passait continuellement d'un bonheur à l'autre, ne put exprimer son assentiment que par un saut de joie. La grand'maman monta donc sur sa bête ; le Vieux de l'Alpe saisit la bride du cheval et le conduisit d'une main ferme tout le long de l'abrupt sentier. La grand'maman eut beau protester et dire qu'il ne devait pas descendre si loin, le Vieux avait décidé de l'accompagner jusqu'à Dörfli, parce que la descente était très rapide et qu'il n'était pas sans danger de la faire à cheval. Se trouvant maintenant seule, la grand'maman n'avait plus l'intention de rester à Dörfli ; elle comptait retourner à Ragatz et de là renouveler de temps en temps son expédition à l'Alpe.

Avant que le grand-père fût de retour au chalet, Pierre y arriva à la tête de son agile troupeau. Dès que les chèvres eurent découvert où était Heidi, elles se précipitèrent toutes à la fois vers elle et entourèrent en un instant le fauteuil de Clara et Heidi à ses côtés. Elles se poussaient, se pressaient en avant, chacune levant la tête pour voir par-dessus les autres, tandis que Heidi les présentait à Clara en les lui désignant l'une après l'autre. Aussi celle-ci eut-elle en très peu de temps fait la connaissance si longtemps désirée de la petite Bellette, de la joyeuse Linotte, des chèvres du grand-père, toujours si propres, de toutes enfin,

jusqu'au Grand-Turc lui-même. Quant à Pierre, il se tenait tout le temps à l'écart, jetant à Clara de farouches et menaçants regards. Lorsque les deux enfants se tournèrent vers lui et lui crièrent un amical « Bonne nuit, Pierre ! » il ne répondit pas le moindre mot, mais fit claquer son fouet d'un air courroucé, comme s'il eût voulu fendre l'air en deux. Puis il s'éloigna en courant, suivi de son troupeau.

A toutes les belles choses que Clara avait vues ce jour-là sur l'Alpe vint s'ajouter enfin celle qui lui parut la plus belle de toutes. Lorsqu'elle fut étendue à la fenière sur le grand lit si douillet dans lequel Heidi se disposait à grimper à son tour, elle regarda par la lucarne ouverte et apercevant au ciel les étoiles scintillantes :

— Oh ! Heidi, s'écria-t-elle dans son ravissement, regarde ! C'est comme si nous allions entrer tout droit dans le ciel sur une haute voiture !

— Oui, et sais-tu pourquoi les étoiles ont l'air si joyeuses et nous clignent ainsi des yeux ? lui demanda Heidi.

— Non, je ne sais pas, qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est que là-haut elles voient comment le bon Dieu arrange tout pour que les hommes n'aient rien à craindre et qu'ils puissent vivre tout à fait tranquilles, parce qu'il sait ce qui est salutaire. C'est ce qui les rend si gaies. Et regarde, comme elles clignent de notre côté pour nous faire signe que nous devons aussi être joyeuses ! Mais tu sais, Clara, il ne faut pas que nous oubliions de prier ; il faut toujours demander au bon Dieu de penser à nous, quand il arrange tout si bien, et alors nous pourrions être tout à fait tranquilles et ne jamais rien craindre.

Les deux enfants s'assirent dans leur lit, et chacune répéta sa prière du soir. Puis Heidi inclina sa tête sur son bras potelé et s'endormit aussitôt. Mais Clara resta encore longtemps éveillée. Dormir ainsi à la lueur des étoiles était pour elle quelque chose de tout nouveau

qui tenait du merveilleux. Elle n'avait, du reste, pres-que jamais vu les étoiles à Francfort, car elle ne sortait pas de nuit, et dans la maison les épais rideaux étaient toujours fermés avant qu'il fût tout à fait sombre. Aussi ce soir-là, chaque fois qu'elle fermait les yeux pour s'endormir, elle les rouvrait vite pour voir encore si les deux belles étoiles plus brillantes que les autres la regardaient toujours en clignant de l'œil, comme Heidi le lui avait expliqué. Elle ne pouvait se lasser de les voir scintiller ; mais enfin ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes et elle ne vit plus qu'en rêve le ciel étincelant à travers la lucarne.

XXI

COMMENT ON PASSE SON TEMPS SUR L'ALPE

LE SOLEIL APPARAISSAIT DERRIÈRE LES rochers et lançait ses premiers rayons sur le chalet et la vallée.

Selon son habitude de chaque matin, le Vieux de l'Alpe regardait dans le silence et le recueillement les brumes légères se dissiper lentement le long des hauteurs, et la contrée au loin, se dégageant des ombres crépusculaires, s'éveiller à la lumière d'un jour nouveau. Peu à peu les légers nuages du matin devinrent plus lumineux, et enfin le soleil, se montrant en plein à l'horizon, versa à flots l'or et la lumière sur les rochers, les forêts et les monts.

Le Vieux rentra alors dans le chalet et grimpa doucement la petite échelle. Clara, qui venait d'ouvrir les yeux, regardait toute stupéfaite les brillants rayons du soleil venant par la lucarne danser jusque sur son lit. Elle ne savait plus du tout où elle était ; mais ses regards tombèrent sur Heidi encore endormie à côté d'elle, et au même instant elle entendit la voix cordiale du grand-père :

— Bien dormi ? Pas trop fatiguée ?

Clara l'assura qu'elle n'était pas du tout fatiguée et qu'une fois endormie elle ne s'était pas réveillée de toute la nuit. Cela fit plaisir au grand-père ; puis il se mit tout de suite à l'ouvrage et assista Clara dans sa toilette avec autant d'adresse et d'expérience que si c'eût été son métier de soigner des enfants malades et de leur faciliter toute chose.

Heidi, qui venait enfin d'ouvrir les yeux, vit avec étonnement le grand-père prendre sur son bras Clara déjà toute habillée et descendre avec elle. Il fallait se hâter de les rejoindre ! Elle sauta à bas du lit et fut prête en un clin d'œil ; puis elle descendit l'échelle, sortit du chalet et s'arrêta court pour contempler avec le plus grand étonnement ce que faisait le grand-père.

La veille au soir, tandis que les enfants reposaient déjà sur leur lit de foin, il avait longtemps réfléchi où il pourrait remettre le large fauteuil à roulettes. Il ne fallait pas songer à le faire entrer dans le chalet, la porte en était trop étroite. Mais tout à coup il lui était venu une idée ; il était allé derrière le hangar et avait décloué deux grandes planches de la cloison ; par cette large ouverture il avait roulé le fauteuil à l'abri et remis les planches à leur place, sans toutefois les reclover. Heidi arrivait au moment où le grand-père, après avoir retiré les planches et installé Clara dans le fauteuil, sortait avec elle du hangar en plein soleil levant. A mi-chemin de la porte du chalet, il arrêta le fauteuil et se dirigea vers l'étable aux chèvres. Heidi bondit auprès de Clara.

La fraîche brise du matin caressait les visages des enfants, apportant par bouffées la senteur aromatique des sapins dont l'atmosphère était tout imprégnée. Clara aspirait à longs traits cet air fortifiant et, penchée en arrière sur le dossier de son fauteuil, elle s'abandonnait à un sentiment de bien-être qui lui avait été jusqu'alors inconnu. Jamais encore il ne lui était arrivé de respirer l'air matinal en pleine nature, et cette pure haleine des monts, si fraîche, si vigoureuse, était pour elle un véritable délice. Elle jouissait également du brillant soleil qui n'était pas du tout brûlant sur la montagne, mais réchauffait doucement ses mains et le gazon sec à ses pieds. Jamais elle ne se serait imaginé qu'il pût faire aussi beau sur l'Alpe.

— Oh ! Heidi, si je pouvais rester toujours, toujours ici avec toi ! s'écria-t-elle en se retournant dans son

fauteuil pour mieux se laisser pénétrer de tous les côtés par l'air et le soleil.

— Tu vois bien maintenant ce que je te disais, répandit Heidi tout heureuse : c'est chez le grand-père, sur l'Alpe, qu'il fait le plus beau dans le monde !

A ce moment le Vieux sortit de l'étable et s'avança vers les enfants en tenant deux bols pleins d'un lait blanc et écumeux. Il en tendit un à Clara, l'autre à Heidi.

— Cela fera du bien à la petite demoiselle, dit-il en encourageant Clara d'un signe de tête ; c'est du lait de Blanchette, il est fortifiant. A votre santé, et en avant !

Comme elle n'avait encore jamais bu de lait de chèvre, elle commença par le flairer un peu, non sans une certaine hésitation ; mais quand elle vit l'avidité avec laquelle Heidi buvait le sien, sans reprendre une seule fois haleine tant elle le trouvait bon, Clara s'y mit aussi et but jusqu'à la dernière goutte ce bon lait aussi doux et aussi parfumé que si l'on y avait mis du sucre et de la cannelle.

— Demain nous en boirons deux tasses, dit le grand-père qui avait vu avec satisfaction Clara suivre l'exemple de Heidi.

Un instant après, Pierre faisait son apparition avec son armée, et tandis que Heidi s'avançait au milieu des chèvres pour recevoir leurs salutations matinales, le grand-père tira Pierre à l'écart afin de pouvoir se faire entendre de lui, car les chèvres bêlaient toutes plus fort les unes que les autres pour témoigner à Heidi leur joie et leur amitié.

— Maintenant écoute, et fais bien attention, dit le Vieux. A partir d'aujourd'hui tu laisseras Blanchette faire à sa tête ; son instinct lui dit assez où sont les herbes les plus fortifiantes. Ainsi, si elle veut monter, suis-la, les autres s'en trouveront également bien. Et si elle veut grimper plus haut que tu n'as l'habitude de les mener, va tout de même après elle et ne la retiens

pas, entends-tu ? Cela ne te fera point de mal de grimper un peu. Elle ira donc où elle voudra, car elle en sait plus long que toi là-dessus, et je veux qu'elle broute ce qu'il y a de meilleur pour donner un lait de première qualité. A qui fais-tu des yeux pareils, comme si tu voulais avaler quelqu'un ? Personne ne te gênera. Allons, en avant, et souviens-toi de ce que je t'ai dit !

Pierre avait l'habitude d'obéir ponctuellement au Vieux de l'Alpe. Il se mit donc tout de suite en marche ; mais il était aisé de voir qu'il avait quelque chose en réserve, car il retournait fréquemment la tête avec des roulements d'yeux furibonds. Les chèvres ayant entraîné Heidi à quelque distance, Pierre en profita pour lui crier d'un ton menaçant :

— Il faut que tu viennes aussi, si l'on doit courir partout après Blanchette.

— Non, je ne puis pas, répondit-elle, et je ne pourrai pas aller avec toi pendant très, très longtemps, tout le temps que Clara restera ici. Mais nous monterons une fois ensemble au pâturage, le grand-père nous l'a promis.

Et Heidi, ayant réussi à se dégager du troupeau, retourna en courant auprès de Clara. Pierre fit alors un geste si menaçant du côté du fauteuil, que les chèvres effrayées en prirent la fuite. Puis il détala au plus vite et monta, en courant, un grand bout sans s'arrêter, pensant que le Vieux pourrait l'avoir vu ; or Pierre préférerait ne pas savoir quelle impression ses poings avaient fait sur lui.

Clara et Heidi avaient tant de projets pour la journée qu'elles ne savaient par où commencer. Heidi proposa d'écrire d'abord la lettre à la grand'maman, puisqu'elles avaient promis d'en écrire une chaque jour. Mme Semann, en effet, n'était pas encore parfaitement sûre qu'à la longue le séjour au chalet convînt à Clara, et désirant avoir des nouvelles de sa santé, elle avait exigé des enfants la promesse de lui écrire chaque jour pour lui raconter ce qu'elles faisaient. De cette manière

elle saurait tout de suite si elle devait monter, dans le cas où ce serait nécessaire, et en attendant, elle pouvait rester tranquillement à Ragatz.

— Faut-il que nous rentrions pour écrire ? demanda Clara qui était bien d'avis de donner de ses nouvelles à la grand'maman, mais qui aurait mieux aimé rester dehors où elle se sentait si bien.

Heidi eut bien vite trouvé un arrangement. Elle disparut dans le chalet et en ressortit peu après, chargée de tout son attirail d'école et d'un tabouret bas. Puis elle posa son livre de lecture et son cahier sur les genoux de Clara afin que celle-ci pût s'appuyer dessus pour écrire ; elle-même s'assit sur le petit tabouret devant le banc, et toutes deux commencèrent leur récit pour la grand'maman. Mais, à chaque phrase, Clara posait de nouveau son crayon et regardait autour d'elle ; il faisait trop beau pour qu'elle pût s'absorber dans autre chose. Le vent n'était plus si frais ; c'était une petite brise qui se jouait délicieusement autour de son visage et effleurait les branches des sapins. Dans l'air transparent bourdonnaient les innombrables mouches au murmure joyeux et un grand silence régnait dans l'étendue baignée de soleil. Les hauts rochers surplombaient de leur masse imposante la vallée enveloppée d'une paix profonde ; de temps à autre seulement retentissait le joyeux appel de quelque pâtre que l'écho répétait en haut dans les rochers.

La matinée s'écoula ainsi sans que les enfants s'en aperçussent. Bientôt le grand-père arriva, tenant à la main un plat fumant, car, disait-il, la petite demoiselle devait rester en plein air aussi longtemps qu'il ferait jour. Le repas fut donc servi devant le chalet, comme la veille, et mangé avec non moins de plaisir et d'appétit. Après le dîner, Heidi poussa le fauteuil de Clara jusque sous les sapins où les enfants avaient décidé de passer leur après-midi à l'ombre et à la fraîcheur, tandis qu'elles se raconteraient mutuellement tout ce qui s'était passé depuis que Heidi avait

quitté Francfort. Bien que depuis lors tout eût cheminé du train habituel, Clara avait toutes sortes de communications particulières à faire sur les personnes qui vivaient dans la maison Sesemann et que Heidi connaissait si bien. Elles s'établirent donc tout à leur aise sous les vieux sapins, et plus elles s'aimaient dans leur entretien, plus les oiseaux piaillaient et siffaient au-dessus de leur tête ; ce babillage joyeux les mettait de belle humeur, et ils voulaient aussi faire leur part. Ainsi le temps s'écoula sans qu'on sût comment. Le soir venu, toute l'armée des chèvres redescendit tumultueusement du pâturage, suivie de son général aux sourcils froncés et à la mine courroucée.

— Bonne nuit, Pierre ! lui cria Heidi quand elle vit qu'il n'avait pas l'intention de faire halte.

— Bonne nuit, Pierre ! cria à son tour Clara.

Il ne répondit à aucune de ces salutations et chassa ses bêtes dans le sentier en faisant entendre une sorte de sourd grognement.

En voyant le Vieux conduire à l'étable ses deux chèvres si propres pour les traire, Clara ressentit tout à coup un tel désir de boire de nouveau ce bon lait parfumé, qu'elle put à peine attendre le retour du grand-père. Elle-même en était tout étonnée.

— C'est pourtant curieux, Heidi, dit-elle, avant de venir ici je n'ai jamais mangé que parce qu'il le fallait, et tout ce qu'on me donnait avait le goût d'huile de foie de morue. Je me suis bien dit au moins mille fois : si seulement on n'était pas obligé de manger ! Et à présent je ne peux presque plus attendre notre lait !

— Oui, je sais bien comment c'est, répliqua Heidi de l'air de quelqu'un qui s'y connaît, en se souvenant des jours de Francfort où tout ce qu'elle mangeait lui ressemblait au goster sans vouloir descendre.

Mais Clara ne comprenait rien à la chose ; c'est qu'il ne lui était encore jamais arrivé de passer une journée tout entière en plein air, et surtout à cet air léger et vivifiant des montagnes. Lorsque le grand-

père s'approcha avec les tasses pleines, Clara saisit bien vite la sienne en le remerciant et en but avidement le contenu tout d'un trait, de sorte qu'elle eut même fini avant Heidi.

— Puis-je en avoir encore un peu ? demanda-t-elle en tendant sa tasse au grand-père.

Celui-ci exprima sa satisfaction par un mouvement de tête, prit aussi la tasse de Heidi et rentra à l'étable. Lorsqu'il revint, chaque tasse était surmontée d'un large couvercle, mais non comme ceux dont on se sert ordinairement. Pendant l'après-midi il avait fait une petite expédition jusqu'au moyen supérieur où les fruitiers fabriquaient le beurre d'un beau jaune clair. Il en avait rapporté une masse toute ronde, et il venait d'étendre sur deux tranches de pain une couche épaisse de ce bon beurre si doux. Les deux enfants mordirent avec tant d'entrain dans leurs beurrees, que le grand-père s'arrêta complaisamment pour les regarder faire.

Ce soir-là, lorsque Clara se retrouva dans son lit de foin et voulut comme la veille regarder scintiller les étoiles, il lui arriva exactement comme à Heidi : ses yeux se fermèrent tout de suite et elle tomba dans le plus profond et le plus rafraîchissant sommeil qu'elle eût jamais goûté.

Le jour suivant s'écoula tout entier de la même agréable manière, puis un autre encore qui fut suivi d'une grande surprise pour les enfants. Elles virent arriver par le sentier deux hommes lourdement chargés ; ils apportaient sur leurs bottes deux lits pareils et au complet, avec des couvertures toutes blanches et toutes neuves. Les hommes remirent en même temps une lettre de la grand'maman dans laquelle elle écrivait que ces lits étaient pour Clara et Heidi, et qu'il fallait maintenant laisser de côté les arrangements avec le foin et les châles. A l'avenir, disait-elle, Heidi dormirait toujours dans un vrai lit, car en hiver on en descendrait un à Dörfli, tandis que l'autre resterait toujours au chalet pour Clara quand

elle y viendrait. Puis la grand'maman complimentait les enfants de leurs longues lettres et les encourageait à continuer d'écrire chaque jour, pour qu'elle pût les suivre par la pensée, comme si elle était avec elles.

Pendant la lecture de la lettre, le grand-père était monté à la fenière où il avait rejeté sur le grand tas le foin du lit de Heidi et mis de côté les couvertures ; puis il redescendit pour aider les hommes à transporter les deux lits. Il les plaça tout à côté l'un de l'autre, de manière que des deux oreillers on eût la même vue par la lucarne, car il connaissait le plaisir des enfants à contempler par cette ouverture le crépuscule et l'aurore.

Pendant que tout ceci se passait sur l'alpe, la grand'maman restait en bas aux bains de Ragatz, vivement réjouie des excellentes nouvelles qu'elle recevait chaque jour du chalet.

L'enthousiasme de Clara pour son nouveau genre de vie augmentait de jour en jour. Elle ne pouvait assez parler dans ses lettres de la bonté et des soins minutieux du grand-père, raconter combien Heidi était gaie et amusante, plus encore qu'à Francfort, et comme quoi chaque matin sa première pensée au réveil était : « Oh ! quel bonheur ! je suis encore sur l'alpe ! »

Avec des rapports aussi satisfaisants, la grand'maman était sans inquiétude, et elle trouva que puisque les choses allaient si bien, elle pouvait remettre encore un peu sa seconde visite à l'alpe, ce dont elle n'était pas fâchée, car la grimpe à cheval par le raide sentier et surtout la descente l'avaient un peu incommodée.

Le grand-père semblait avoir une sympathie toute particulière pour sa petite invalide ; il ne se passait pas de jour qu'il n'imaginât quelque chose de nouveau pour la fortifier. Chaque après-midi il partait pour une expédition parmi les hauts rochers et en revenait toujours chargé d'une botte d'herbe qui, de loin déjà, embaumait l'air d'une forte senteur d'oeillet et de thym. Le soir, lorsque les chèvres redescendaient, elles

se mettaient à bêler en se précipitant vers la petite étable dans laquelle elles auraient voulu pénétrer, attirées par le parfum de ces herbes qu'elles connaissaient bien. Mais le Vieux avait soin de tenir la porte bien fermée, car ce n'était pas pour procurer à l'armée des chèvres un bon repas commode qu'il avait grimpé tout en haut des rochers à la recherche des herbes rares ; elles étaient destinées à Blanchette dont elles devaient rendre le lait encore plus fortifiant. Du reste, on pouvait constater chez la chevrete le résultat de ces soins tout particuliers : elle rejetait sa tête en arrière d'un mouvement plus vif, et ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé.

Il y avait déjà trois semaines que Clara était sur l'alpe. Depuis plusieurs jours, le grand-père, en la descendant le matin pour l'asseoir dans son fauteuil, lui disait :

— La petite demoiselle ne veut-elle pas essayer une fois de se tenir debout ?

Clara essayait bien d'accéder à son désir, mais elle s'écriait tout de suite : « Oh ! cela fait trop mal ! » et se cramponnait à lui. Cependant il lui faisait renouveler cette tentative chaque jour un peu plus longtemps.

Il y avait bien des années que l'alpe n'avait vu un si bel été. Un soleil éblouissant brillait chaque jour dans le ciel sans nuage, les petites fleurs ouvraient tout grands leurs calices à sa lumière, et chaque soir l'astre radieux, après avoir jeté sur les cimes et les champs de neige l'éclat de la pourpre et toutes les nuances du rose, se plongeait à l'horizon dans une mer d'or et de flamme. C'était un sujet dont Heidi ne pouvait se lasser de parler à Clara, car c'était bien autre chose encore, là-haut au pâturage ! Elle lui décrivait surtout avec feu sa place favorite sur le penchant de l'alpage, où les petites fleurs d'or et les campanules étaient en si grande quantité, que l'herbe en paraissait toute bleue et jaune, puis les orchis bruns qui sentent si bon qu'on s'assied à côté sans pouvoir s'en aller.

Un jour, comme elle venait d'entretenir Clara des fleurs de l'alpage et du coucher du soleil sur les montagnes, un tel désir d'y retourner s'éveilla en elle, qu'elle s'élança de sa place sous les sapins et se dirigea en courant vers le hangar où le grand-père travaillait à son établi.

— Oh ! grand-père ! s'écria-t-elle du plus loin qu'elle put se faire entendre, veux-tu venir demain avec nous au pâturage ? C'est si beau maintenant là-haut !

— C'est entendu ! répondit le Vieux. Mais la petite demoiselle me fera aussi un plaisir, elle essaiera encore une fois ce soir de rester debout.

Heidi, toute ravie, rapporta vite cette nouvelle à Clara, et celle-ci promit aussitôt d'essayer de se tenir sur ses pieds autant que le grand-père voudrait, car elle se réjouissait vivement de faire cette course au bel alpage où broussaient les chèvres. Dans sa jubilation, Heidi cria à Pierre dès qu'elle l'aperçut :

— Pierre ! Pierre ! demain nous monterons aussi, et nous resterons toute la journée là-haut !

En guise de réponse, Pierre grogna comme un ours irrité et allongea un coup de fouet furieux du côté de la Linotte qui galopait non loin de lui. Mais celle-ci avait vu à temps son geste, elle fit un grand saut par-dessus Bellette, et le fouet siffla dans les airs sans l'atteindre.

Ce soir-là, lorsque Heidi et Clara grimperent dans leurs beaux lits, elles étaient toutes remplies de la joie en perspective et de leurs projets pour le lendemain ; aussi résolurent-elles de rester éveillées toute la nuit pour pouvoir en parler sans interruption jusqu'au moment de se lever. Mais à peine eurent-elles posé la tête sur l'oreiller, que la conversation cessa tout à coup, et Clara vit dans ses rêves une grande, grande prairie tellement couverte de campanules qu'elle en était aussi bleue que le ciel ; tandis que Heidi entendait l'oiseau de proie bien haut dans les airs crier toujours : « Venez ! venez ! venez ! »

UNE SURPRISE APRÈS L'AUTRE

XXII

LE MATIN SUIVANT, LE VIEUX DE L'ALPE sortit du chalet encore plus tôt que d'habitude pour examiner le ciel et voir comment la journée s'annonçait. Une lueur d'un rouge orange apparaissait derrière les cimes lointaines, un vent frais balançait les branches des sapins, le soleil allait venir. Le vieillard resta un certain temps debout à la même place, contemplant dans le recueillement l'approche du jour. Après les hauts sommets, les collines se couronnèrent à leur tour d'une clarté transparente, les sombres vapeurs de la vallée se dissipèrent, chassées par une lumière rosée, et bientôt, des sommets à la plaine, tout resplendit dans des flots de lumière : le soleil avait paru.

Le grand-père sortit le fauteuil du hangar, le roula devant la porte tout prêt pour le voyage et monta pour chercher les enfants et leur dire quel beau jour venait de se lever.

Au même moment Pierre apparut au haut du sentier. Les chèvres ne l'entouraient pas comme d'habitude, le précédant ou le suivant de près, familièrement ; mais elles se précipitaient d'un air effarouché dans toutes les directions, car à chaque instant leur maître cinglait l'air de son fouet, sans raison, comme un furieux, et il ne faisait pas bon recevoir un de ses coups. Pierre avait atteint le comble de la colère et de l'exaspération. Depuis bien des semaines il n'avait pas eu Heidi pour lui, comme il y était accoutumé. Dès le

matin, quand il montait à l'alpage, il trouvait la jeune étrangère installée dans son fauteuil et Heidi affairée autour d'elle. Le soir, quand il redescendait, le fauteuil et la malade étaient sous les sapins et Heidi tout aussi occupée de son amie que le matin. Elle n'était pas encore venue au pâturage une seule fois de tout l'été ; ce jour-là elle voulait y monter, mais en compagnie du fauteuil et de l'étrangère, et elle ne s'occupait bien sûr que de celle-ci toute la journée. Cette perspective mettait le comble à son ressentiment. En apercevant le fauteuil fièrement campé sur ses quatre roulettes, Pierre le regarda comme l'ennemi qui était cause de tout le mal, ce jour-là en particulier. Il jeta les yeux autour de lui... tout était silencieux, on ne voyait personne. Alors il se précipita comme un sauvage sur l'objet de sa fureur, le saisit par la poignée et, dans sa rage, lui imprima une secousse si violente du côté de la pente escarpée, que le fauteuil s'envola sur ses roulettes et disparut en un instant.

Aussitôt, comme s'il eût en lui-même des ailes, Pierre prit sa course vers la montagne qu'il commença à gravir à toutes jambes. Il ne s'arrêta qu'après avoir atteint un buisson de ronces derrière lequel il pouvait disparaître tout entier. Il ne tenait pas à ce que le Vieux vînt à l'apercevoir ; mais protégé par le buisson, il pouvait voir l'alpe du haut en bas et vite se cacher dès que le Vieux ferait son apparition. Quel spectacle rencontrèrent ses regards quand il se retourna ! Bien loin, le long de la pente, dégingolait son ennemi avec une rapidité toujours croissante. Il tourna deux ou trois fois sur lui-même, puis fit une grande culbute, retomba à terre, rebondit et se précipita avec un nouvel élan vers sa ruine. On voyait dans toutes les directions voler en éclats des parties du fauteuil : les pieds, le dossier, le coussin, tout était lancé en l'air. À cette vue, Pierre ressentit une joie si immoderée qu'il fit un bond prodigieux, se mit à rire, à frapper du pied, à sauter en rond pour donner essor à son ravissement. Puis il revint

à la même place pour regarder encore : nouvel éclat de rire, nouveaux sauts de joie ! Pierre était hors de lui de plaisir en contemplant la ruine de son ennemi. Il prévoyait ce qui allait se passer : maintenant que l'étrangère n'aurait plus aucun moyen de transport, elle allait être forcée de partir. Heidi serait de nouveau seule, elle viendrait avec lui au pâturage, en tout cas il l'aurait pour lui, le matin et le soir, à son arrivée au chalet, et tout rentrerait dans l'ordre. Mais Pierre ne calculait pas comment les choses se passent quand on a commis une mauvaise action, et quelles peuvent en être les suites.

Heidi sortit la première du chalet et s'élança en courant vers le hangar, suivie du grand-père qui portait Clara sur son bras. La porte du hangar était grande ouverte, les deux planches avaient été retirées et le jour pénétrait jusque dans les recoins les plus reculés.

Heidi regarda de tous les côtés, tourna l'angle, puis revint en courant avec un visage sur lequel se peignait le plus complet étonnement. Le grand-père s'avança à son tour.

— Que signifie ceci ? Est-ce toi, Heidi, qui as emmené le fauteuil ? demanda-t-il.

— Mais je le cherche partout, grand-père, et tu as dit qu'il était devant la porte du hangar ! répondit l'enfant en regardant de tous côtés.

Sur ces entrefaites, le vent, étant devenu plus fort, commença à secouer la porte du hangar et la rejeta même violemment contre le mur.

— Grand-père, c'est le vent qui l'a fait ! s'écria Heidi dont les yeux éincelèrent à cette découverte. Oh ! s'il avait emporté le fauteuil jusqu'à Dörfl, il faudrait si longtemps pour le remonter, et nous ne pourrions plus aller, ce serait trop tard !

— S'il a roulé jusqu'à Dörfl, on ne le retrouvera plus du tout, il sera en mille morceaux, dit le grand-père en s'avancant pour regarder le long de la pente. Mais il s'est passé tout de même quelque chose de curieux,

ajouta-t-il en mesurant du regard le trajet et le contour qu'avait dû faire le fauteuil.

— Oh ! quel dommage ! maintenant nous ne pourrions plus aller, et peut-être plus jamais ! s'écria Clara d'un ton désolé. Il faudra sans doute que je retourne à la maison, si je n'ai plus de fauteuil. Oh ! quel dommage ! quel dommage !

Mais Heidi leva vers le Vieux un regard tout plein de confiance en disant :

— N'est-ce pas, grand-père, tu inventeras bien quelque chose pour que Clara n'ait pas besoin de retourner tout de suite à la maison, comme elle le croit ?

— Pour aujourd'hui nous allons monter au pâturage comme nous nous l'étions proposé, et quant au reste nous verrons plus tard, répondit le grand-père.

Et les enfants firent éclater leur joie.

Le Vieux rentra pour chercher une bonne partie des châles, les étendit au soleil contre le mur du chalet et y déposa Clara. Puis il alla traire le lait pour le déjeûner des enfants et fit sortir Brunette et Blanchette de leur étable.

— Pourquoi l'autre, là-bas, est-il si en retard ? dit le Vieux se parlant à lui-même, car le sifflet de Pierre n'avait pas encore retenti.

Le grand-père prit ensuite Clara sur un bras et les châles sur l'autre.

— A présent, en avant ! dit-il en se mettant en marche ; les chèvres viendront avec nous.

Heidi ne demandait pas mieux. Un bras passé autour du cou de Blanchette et l'autre autour de celui de Brunette, elle trotta gaiement derrière le grand-père, et les chèvres étaient si contentes de monter de nouveau dans sa compagnie, qu'elles l'écrasaient presque en se serrant contre elle.

En atteignant l'alpage, tous trois aperçurent soudain les chèvres qui paissaient paisiblement, disséminées en petits groupes sur le pâturage, et Pierre étendu tout de son long au milieu d'elles.

— Une autre fois je t'apprendrai à passer sans siffler, fainéant ! Qu'est-ce que ça signifie ? lui cria le Vieux de l'Alpe.

Au premier son de cette voix connue, Pierre s'était redressé précipitamment.

— Personne n'était levé, répondit-il.

— As-tu vu le fauteuil ? continua le Vieux.

— Lequel ? répondit Pierre d'un ton revêché.

Le Vieux ne dit plus rien. Il étendit les châles le long de la pente au soleil, y installa Clara et lui demanda si elle se trouvait à l'aise.

— Aussi bien que dans le fauteuil, dit-elle en le remerçant, et c'est ici la plus belle place ! C'est si beau, Heidi, si beau ! continua-t-elle en regardant tout à l'entour.

Le grand-père se disposa à repartir. Il dit aux enfants qu'elles n'avaient qu'à jouer tranquillement ensemble de la belle journée. Quand ce serait le moment, Heidi irait chercher le dîner dans la sacoche qu'il avait déposée plus haut dans un coin à l'ombre. Pierre leur donnerait du lait autant qu'elles voudraient, mais Heidi devait faire bien attention que ce fût du lait de Blanchette. Quant à lui, il comptait remonter vers le soir ; mais il fallait avant tout qu'il allât à la recherche du fauteuil.

Le ciel était d'un bleu foncé ; aucun nuage n'en obscurcissait l'étendue. Sur le glacier en face, on voyait scintiller comme des milliers et des milliers d'étoiles d'or et d'argent. Les vieux rochers gris se dressaient, hauts et fiers comme par le passé, et dominaient gravement la vallée. Le grand oiseau se balançait suspendu dans les airs, et la brise des Alpes, courant sur les hautes cimes, passait fraîche et délicieuse sur l'alpage ensoleillé. Les enfants éprouvaient un bien-être indescriptible. De temps à autre, une des chevrettes s'approchait et se couchait un moment auprès d'elles ; le plus souvent c'était la douce Bellette qui venait trotter son museau contre Heidi et n'aurait jamais quitté la

place, si quelque autre chèvre ne fût venue l'en chasser. De cette manière, Clara fit leur connaissance séparément et de plus près et apprit à ne plus les confondre l'une avec l'autre, en observant la physionomie et les manières propres à chacune d'elles. Les chèvres à leur tour se familiarisèrent si bien avec Clara, qu'elles venaient tout près d'elle et frotaient leur tête sur son épaule en signe de bonne connaissance et d'amitié.

Plusieurs heures s'étaient déjà écoulées ainsi ; tout à coup il vint à l'idée de Heidi d'aller jusqu'à l'endroit où se trouvaient les fleurs en si grand nombre, afin de voir s'il y en avait beaucoup, si elles étaient toutes ouvertes et si elles sentaient aussi bon que l'été précédent. Pour pouvoir y aller avec Clara, il fallait attendre jusqu'au soir que le grand-père remontât, et peut-être qu'alors les fleurs auraient déjà toutes fermé les yeux. Le désir de les revoir s'empara de Heidi et devint irrésistible. Elle dit, non sans quelque hésitation :

— Tu ne seras pas fâchée, Clara, si je cours vite là-haut et si tu restes un petit moment seule ? J'aimerais tant aller voir comment sont les fleurs ! Mais attends !

Il lui était venu une idée ; elle s'élança un peu plus loin à l'écart, arracha quelques poignées d'herbe bien verte, et prenant par le cou Bellette qui l'avait suivie, elle l'amena auprès de Clara.

— Voilà ! Maintenant tu ne seras pas tout à fait seule, lui dit Heidi en poussant doucement Bellette de son côté.

La chèvre comprit tout de suite ce qu'on lui voulait et se concha ; puis Heidi jeta l'herbe sur les genoux de Clara, et celle-ci, toute réjouie, déclara que Heidi pouvait aller voir les fleurs tant qu'elle voudrait. Quant à elle, elle ne demandait pas mieux que de rester seule avec la petite chèvre ; c'était quelque chose de tout nouveau pour elle. Heidi s'éloigna en courant et Clara commença à présenter l'herbe à Bellette, brin par brin.

La chèvre devint bientôt si familière, qu'elle se serrait contre sa nouvelle amie et mangeait lentement dans sa main l'herbe qu'elle lui tendait. On voyait bien qu'elle était tout heureuse de pouvoir rester là tranquille et sans crainte, sous une bonne protection, car dans le troupeau elle était toujours exposée à toutes sortes de persécutions de la part des plus fortes chèvres. Quant à Clara, elle trouvait délicieux d'être assise sur une montagne, toute seule avec une timide chevrete qui avait besoin de sa

protection. Un immense désir s'éveilla en elle d'être une fois libre, d'aider les autres au lieu d'être toujours obligée d'attendre tout de leur part. Il lui venait toutes sortes de pensées qu'elle n'avait jamais eues auparavant et un besoin inconnu de continuer à vivre à ce beau soleil et de pouvoir rendre quelqu'un heureux comme elle rendait heureuse la petite Bellette dans ce moment. Une joie toute nouvelle remplissait son cœur, comme si ce qu'elle connaissait allait tout à coup devenir beaucoup plus beau qu'auparavant. Elle ressentait une vague et inconnue félicité qui la faisait s'écrier en prenant Bellette par le cou :

— Oh ! Bellette, comme il fait beau ici en haut ! Si je pouvais seulement y rester toujours !

Pendant ce temps, Heidi avait atteint l'endroit où croissaient les fleurs. Elle poussa un cri de joie. Toute la pente était comme recouverte d'un tapis d'or ; c'étaient les éclatants héléanthes. Au-dessus de



ceux-ci ondoyaient en touffes serrées les campanules d'un bleu foncé, et un parfum exquis et pénétrant se répandait à l'entour comme si l'on eût balancé des coupes d'encens au-dessus du pâturage ; toute cette odeur était produite par les orchis bruns qui montraient modestement leur petite tête ici et là parmi les corolles dorées. Heidi contemplant les fleurs et aspirait à longs traits leur doux parfum. Puis tout à coup elle reprit sa course et arriva auprès de Clara, hors d'haleine et vivement surexcitée.

— Oh ! il faut absolument que tu viennes, lui cria-t-elle déjà du plus loin qu'elle la vit. Elles sont si jolies, et il fait si beau là-bas. Et peut-être que ce soir ce ne sera plus la même chose. Je pourrais essayer de te porter, veux-tu ?

Clara regarda Heidi, fort étonnée, puis elle secoua la tête :

— Non, non, Heidi, à quoi penses-tu ? Tu es beaucoup plus petite que moi. Oh ! si cependant je pourrais y aller !

Alors Heidi se retourna et promena autour d'elle un œil scrutateur ; quelque idée nouvelle lui était sans doute venue. Tout au haut du pâturage, Pierre, assis à la place où il était couché auparavant, regardait fixement les deux enfants. Il y avait des heures qu'il était à cette même place, sans bouger, ni détourner les yeux, comme s'il ne pouvait comprendre ce qui se passait devant lui. Le matin même il avait détruit le fauteuil, son ennemi, pour que tout fût fini et que l'étrangère ne pût plus bouger de sa place, et voilà qu'un moment après elle était apparue à l'alpage ! Maintenant elle était positivement là, assise sur l'herbe, Heidi à côté d'elle ! C'était impossible ! Et pourtant il avait beau regarder et regarder encore, il voyait toujours la même chose.

Heidi l'aperçut à son tour.

— Descends ici, Pierre ! lui cria-t-elle d'un ton impératif.

— Descends pas ! répliqua-t-il.

— Mais oui, il le faut, descends ! Je ne peux pas le faire seule, il faut que tu m'aides ! Viens vite !

— Descends pas !

Alors Heidi gravit en quelques bonds le pâturage jusqu'à mi-hauteur du côté de Pierre et s'arrêtant, le regard étincelant, elle l'apostropha ainsi :

— Pierre, si tu ne viens pas tout de suite, je te ferai aussi quelque chose que tu n'aimeras pas, tu peux en être sûr !

Ces paroles portèrent coup, et Pierre fut saisi d'une grande angoisse. Il avait commis une mauvaise action que personne ne devait savoir. Jusqu'alors il s'en était réjoui. Mais Heidi lui parlait comme si elle était au fait de tout ! Et tout ce qu'elle savait, elle le racontait au grand-père. Or Pierre avait peur de ce dernier plus que de qui que ce fût ; s'il allait apprendre ce qui s'était passé avec le fauteuil ! La peur l'oppressait, il se leva et s'approcha de Heidi qui l'attendait.

— Je viendrai, mais tu ne le feras pas ! dit-il, rendu si traitable par la crainte, que Heidi en fut aussitôt remplie de compassion.

— Non, non, je ne le ferai pas, répondit-elle pour le rassurer. Viens seulement avec moi, il n'y a pas de quoi avoir peur, tu verras.

Dès qu'ils eurent rejoint Clara, Heidi organisa l'exécution de son projet : Pierre d'un côté et elle de l'autre devaient tenir Clara bien ferme sous les bras et la soulever. Jusque-là la chose n'alla pas mal, mais c'est alors que vint le plus difficile. Clara ne pouvant pas rester debout, comment allait-on la soutenir et la faire avancer ? Heidi était trop petite pour que son bras pût lui servir de support.

— Prends-moi par le cou, bien ferme, comme ça ! dit-elle. A présent passe ton bras sous celui de Pierre et appuie-toi dessus de toutes tes forces ; de cette manière nous pourrons te porter.

Clara fit comme Heidi lui disait. Mais Pierre, qui

n'avait encore jamais donné le bras à personne, le tenait collé contre son corps, aussi raide qu'un bâton.

— Ce n'est pas ainsi qu'on fait, Pierre, dit Heidi d'un ton péremptoire. Il faut que tu fasses un rond avec le bras, Clara passera le sien au travers, et ensuite tu le tiendras bien serré contre toi. Il ne faudra pas lâcher, et nous avancerons bien !

Ainsi fut fait. Cependant on n'avança pas aussi facilement que Heidi l'avait cru. Clara n'était pas légère, et l'attelage, trop bas d'un côté, trop haut de l'autre, était, en somme, un appui bien chancelant. De temps en temps Clara essayait bien de se tenir sur ses pieds, mais elle les retirait presque aussitôt l'un après l'autre.

— Frappe du pied une fois bien fort, proposa Heidi, et après, cela te fera sûrement moins mal.

— Crois-tu ? demanda Clara en hésitant.

Cependant elle obéit et posa fermement un pied, puis l'autre, non toutefois sans crier un peu. Elle essaya ensuite une seconde fois un peu moins fort.

— Oh ! cela fait déjà beaucoup moins mal ! dit-elle joyeusement.

— Essaie encore une fois ! s'empressa de dire Heidi. Clara essaya une fois, puis deux, puis trois, et s'écria soudain :

— Je peux ! Heidi, je peux ! regarde ! regarde ! Je peux faire des pas l'un après l'autre !

Cette fois Heidi poussa de vrais cris de joie.

— Oh ! peux-tu vraiment faire des pas ? Peux-tu marcher à présent ? Est-ce bien vrai que tu peux marcher seule ? Oh ! si seulement le grand-père venait ! A présent tu peux marcher, Clara ! à présent tu peux marcher ! répétait-elle sans se lasser.

Il est vrai que Clara s'appuyait fermement des deux côtés. Mais à chaque pas ses jambes s'affermirent davantage ; tous trois le sentaient bien, et Heidi était hors d'elle de bonheur.

— Maintenant nous pourrions venir tous les jours au pâturage et nous promener sur l'alpe partout où nous

voudrions ! s'écria-t-elle. Et toute ta vie tu pourras marcher comme moi, tu n'auras plus besoin d'être traînée dans ton fauteuil, et tu seras tout à fait guérie ! Oh ! c'est le plus grand bonheur qui pouvait arriver !

Clara partageait de tout son cœur la joie de Heidi, car elle ne voyait pas, en effet, de plus grand bonheur dans ce monde que de recouvrer la santé et de pouvoir aller partout comme les autres gens, au lieu de passer de longues journées tristement reléguée au fond d'un fauteuil de malade.

Il n'y avait pas loin jusqu'à la pente fleurie. On voyait déjà à distance le brillant reflet d'or des hélianthèmes au soleil. On arriva ensuite près des touffes de campanules au milieu desquelles le gazon invitait à faire halte.

— Ne pouvons-nous pas nous asseoir ici ? demanda Clara.

C'était aussi le désir de Heidi. Les enfants s'établirent donc au milieu des fleurs. Clara assise pour la première fois sur le sec et moelleux gazon alpestre, ce qui lui procura une nouvelle sensation de bien-être inexprimable. Tout à l'entour se balançaient les clochettes bleues, « l'herbe d'or » et la centaurée rouge étincelaient, et par-dessus tout s'élevait le doux parfum des petites têtes brunes d'orchis-vanille. Oh ! comme tout cela était beau !

Heidi elle-même ne l'avait jamais éprouvé comme ce jour-là. Elle ne savait pourquoi une si grande joie lui remplissait le cœur, si grande, qu'à chaque instant elle aurait voulu crier pour y donner essor. Puis, tout à coup, en se souvenant que Clara était guérie, elle comprit que cela était encore plus beau que tout le reste.

Clara gardait le silence sous l'empire de son ravissement, à la perspective de toutes les joies qu'elle entrevoyait dans l'avenir. Ce bonheur était presque trop grand pour son cœur, et le brillant soleil, le parfum

pénétrant des fleurs, tout contribuait à la plonger dans une félicité qui la rendait muette.

Quant à Pierre, lui aussi demeurait silencieux et immobile au milieu des fleurs embaumées, car il s'était profondément endormi.

A cet endroit, abrité par les rochers, on sentait à peine un vent doux et délicieux qui murmurait dans les buissons. De temps en temps Heidi quittait sa place et courait de-ci et de-là, trouvant toujours un coin plus beau que l'autre et s'asseyant partout où il lui semblait que les fleurs étaient plus abondantes ou que leur parfum était plus pénétrant parce que la brise l'apportait par bouffées.

Ainsi s'écoulèrent les heures. Le soleil avait depuis longtemps marqué le milieu du jour, lorsqu'un petit détachement de chèvres apparut à quelque distance, s'avancant gravement vers la pente fleurie. Ce n'était pas leur pâturage habituel, on ne les y amenait jamais parce qu'elles n'aiment pas brouter les fleurs. Elles avaient l'air d'une députation, la Linotte en tête, et s'étaient évidemment mises à la recherche de leurs compagnons qui les avaient abandonnées si longtemps, bien au delà de l'heure réglementaire, car les chèvres distinguaient fort bien les différents moments de la journée. En découvrant au milieu des fleurs ceux qu'elles venaient chercher, la Linotte fit entendre un bêlement sonore, les autres se joignirent à elle en choeur, et toute la troupe, bêlant à qui mieux mieux, s'avança au grand galop. Pierre s'éveilla sur-le-champ. Il se frotta les yeux bien fort, car il avait rêvé que le fauteuil était de nouveau devant le chalet, plus intact que jamais et tout capitonné de rouge, et en se réveillant il avait encore vu les clous dorés briller au soleil ; mais il découvrit aussitôt que c'étaient les petites fleurs jaunes sur le gazon. En même temps, l'angoisse dont il avait été délivré dans ses rêves à la vue du fauteuil intact lui revint plus forte encore qu'auparavant. Bien que Heidi eût promis de ne pas exécuter sa menace et

de ne rien lui faire, Pierre était poursuivi de la crainte que l'affaire ne vînt à être découverte d'une manière ou de l'autre. Aussi se montra-t-il tout à fait traitable et obéissant, et il exécuta exactement tout ce que Heidi lui commanda.

De retour au pâturage, Heidi se hâta d'aller chercher la sacoche pleine et se disposa à remplir sa promesse, car c'était seulement au contenu du sac que sa menace à Pierre avait fait allusion. En remarquant, le matin, combien de bonnes choses le grand-père avait emballées, elle s'était réjouie à la pensée que leur compagnon en aurait aussi sa part. Mais en voyant son obstination, elle avait voulu lui donner à entendre qu'il n'aurait rien de ces bonnes choses, ce que Pierre avait interprété tout différemment. Heidi sortit donc le contenu de la sacoche, morceau par morceau, les empila en trois parts égales, et voyant comme les tas étaient hauts, elle se dit toute contente : « Il lui restera encore tout ce que nous aurons de trop. » Puis elle porta leurs portions à ses deux compagnons, s'installa avec la sienne à côté de Clara, et tous trois mangèrent de grand appétit après l'exercice inusité de la matinée. Il arriva pourtant ce que Heidi avait prévu : lorsque Clara et elle furent rassasiées, il resta encore de quoi faire pour Pierre une seconde portion aussi grosse que la première. Il mangea le tout en silence et s'acquitta vaillamment de sa tâche jusqu'au bout, y compris les miettes, mais sans témoigner son contentement habituel : Pierre avait quelque chose qui lui pesait sur l'estomac et le serrait à la gorge à chaque bouchée.

Les enfants s'étaient mis si tard à leur repas, que tout de suite après ils virent apparaître le grand-père qui gravissait l'alpage pour venir les chercher. Heidi bondit à sa rencontre. Elle voulait être la première à lui annoncer ce qui s'était passé, mais sa réjouissante nouvelle l'excitait à tel point, qu'elle trouva à peine des paroles pour la communiquer au grand-père. Lui, cependant, comprit tout de suite ce que l'enfant vou-

lait lui dire, et une vive joie éclaira tout son visage. Il pressa le pas, et arrivé près de Clara, il lui dit avec un joyeux sourire :

— Eh bien ! nous avons donc pris notre grand courage ? Et nous avons gagné !

Puis, l'ayant soulevée de terre, il la mit debout, l'entoura de son bras gauche, lui tendit la main droite comme un ferme appui, et Clara, ainsi soutenue, marcha d'un pas encore plus assuré que la première fois. Heidi sautait autour d'elle en poussant des exclamations de joie ; quant au grand-père, on aurait dit, en le voyant, qu'un grand bonheur lui était arrivé. Mais tout à coup il s'arrêta, et reprenant Clara sur son bras comme de coutume :

— Il ne faut pas en faire trop pour une première fois, dit-il. Du reste, il est temps de songer au retour.

Puis il se mit immédiatement en route, sachant bien que c'en était assez pour ce jour-là et que Clara avait besoin de se reposer.

Plus tard dans la soirée, lorsque Pierre rentra à Dürli avec ses chèvres, il trouva une foule compacte rassemblée à quelque distance du chemin, chacun poussant du coude son voisin pour mieux voir un objet qui se trouvait au centre. Pierre voulut naturellement savoir aussi de quoi il s'agissait ; il poussa, bouscula, jeta des coudes de droite et de gauche et parvint enfin à se faufiler à travers les rangs. Cette fois, il put voir en effet : devant lui, sur l'herbe, gisait la partie centrale du fauteuil à roulettes à laquelle ne tenait plus qu'un morceau du dossier ! Le coussin rouge et les clous brillants étaient encore là pour témoigner de sa splendeur passée.

— J'y étais quand ils l'ont monté là-haut, disait le boulanger, debout à côté de Pierre ; il valait au moins cinq cents francs, je parierais bien. Je me demande comment la chose est arrivée !

— Le Vieux dit que c'est peut-être le vent qui l'a

emporté, fit observer Barbel qui ne se lassait pas d'admirer la belle étoffe rouge.

— C'est bien heureux que ce ne soit personne d'autre, reprit le boulanger ; cela ferait une belle affaire ! Quand le monsieur de Francfort l'apprendra, il fera sûrement faire des perquisitions pour savoir comment ça s'est passé. Pour moi, je suis trop content de n'avoir pas mis les pieds sur l'alpe depuis deux ans, car les soupçons tomberont sur n'importe qui aura été vu là-haut au moment de l'accident.

D'autres propos encore furent échangés à ce sujet, mais Pierre en avait assez entendu. Il se glissa furtivement hors de la foule et se mit à courir de toutes ses forces du côté de la montagne, comme s'il eût été poursuivi. Les paroles du boulanger lui avaient inspiré une terreur affreuse : maintenant il savait qu'à chaque instant un agent de police pouvait arriver de Francfort pour examiner l'affaire, et si l'on venait à découvrir que c'était lui qui l'avait fait, on l'empoignerait et on l'emmènerait en prison à Francfort. A cette perspective, les cheveux de Pierre se dressaient d'horreur sur sa tête. Il arriva chez lui tout égaré, ne répondit à aucune question, refusa de manger ses pommes de terre et se glissa à la hâte dans son lit en gémissant sous ses couvertures.

— Pierrot aura de nouveau mangé de l'oselle sauvage, et elle lui est restée sur l'estomac, se dit la mère Brigitte en l'entendant geindre dans son lit.

— Il faut qu'il emporte un peu plus de pain. Donne-lui demain un morceau du mien, ajouta la compatissante grand'mère.

Ce même soir, comme les deux amies contemplaient de leur lit le ciel étoilé, Heidi dit à Clara :

— N'as-tu pas pensé aujourd'hui toute la journée tout de suite quand nous lui demandons une chose de toutes nos forces, et qu'il sait quelque chose qui vaut encore mieux ?

— Pourquoi dis-tu cela tout à coup à présent, Heidi ?

— Parce que, sais-tu, quand j'étais à Francfort, je l'ai tant prié de me faire tout de suite revenir à la maison ! Et comme je ne pouvais jamais partir, j'ai pensé que le bon Dieu ne m'avait pas écoutée. Mais vois-tu, si j'avais quitté Francfort quand je le Lui demandais, tu ne serais jamais venue ici, et tu ne te serais jamais guérie.

Clara était devenue toute pensive.

— Mais alors, Heidi, reprit-elle, nous ne devrions jamais rien demander au bon Dieu, puisqu'Il sait toujours quelque chose de meilleur que ce que nous voulons qu'Il nous donne ?

— Non, non, Clara, à quoi penses-tu ! repartit vivement Heidi. On doit prier le bon Dieu tous les jours et lui demander tout, tout, pour lui montrer que nous n'oublions pas que c'est Lui seul qui peut nous le donner. Et si nous oublions le bon Dieu, alors Il nous oublie aussi, c'est la grand'maman qui l'a dit. Si nous ne recevons pas tout de suite ce que nous voudrions, il ne faut pas penser que le bon Dieu ne nous a pas écoutés, et puis cesser de le prier. Au contraire, il faut dire : « Mon bon Dieu, je sais que tu me donneras quelque chose de bien meilleur, et je veux être bien contente, parce que tu arranges tout. »

— Comment est-ce que tout cela t'est venu à l'idée, Heidi ? demanda Clara.

— C'est la grand'maman qui me l'a d'abord expliqué, puis c'est arrivé comme elle avait dit, et ainsi j'ai su que c'était vrai. Mais, Clara, continua Heidi en s'asseyant dans son lit, je crois qu'aujourd'hui nous devons encore bien remercier le bon Dieu du grand bonheur qu'Il nous a envoyé et de ce que tu peux maintenant marcher.

— Oui, bien sûr, Heidi, tu as raison, et je suis bien contente que tu me le rappelles ; je l'aurais presque oublié à force d'être heureuse.

Les deux enfants prièrent donc une seconde fois et remercièrent Dieu, chacune de son côté, pour le grand bonheur qu'Il avait envoyé à Clara après tant d'années de maladie.

Le jour suivant, le grand-père fut d'avis qu'on pouvait enfin écrire à la grand'maman pour lui demander si elle ne voulait pas monter à l'alpe où il y avait quelque chose de nouveau à voir. Mais les enfants avaient un autre projet : elles voulaient préparer une grande surprise à la grand'maman. Il fallait d'abord que Clara apprit à marcher encore mieux pour pouvoir faire un bout de chemin en s'appuyant seulement sur Heidi ; surtout il ne fallait pas que la grand'maman eût la moindre idée de la chose. On demanda au grand-père combien de temps serait nécessaire pour obtenir ce résultat, et comme il fut d'avis qu'une semaine suffirait, on écrivit à Mme Sesemann pour l'inviter avec instance à monter à l'alpe huit jours après ; mais on ne lui parla pas du tout de quelque chose de nouveau.

Les jours qui suivirent furent parmi les plus beaux que Clara eût encore passés sur l'alpe. Chaque matin, en s'éveillant, elle entendait au fond de son cœur une voix qui lui disait : « Je suis guérie ! je suis guérie ! Je n'ai plus besoin du fauteuil, je peux marcher seule comme les autres gens ! »

Puis venait l'exercice de la marche. Chaque jour il y avait un progrès, si bien que peu à peu Clara put essayer de plus longues promenades. Tout ce mouvement lui donnait un tel appétit, que le grand-père faisait chaque jour les beurrées un peu plus épaisses et les voyait disparaître avec une satisfaction croissante. Il apportait toujours avec les beurrées un grand pot de bon lait écumant dont il remplissait les tasses à mesure qu'elles se vidaient. Ainsi se passa la semaine, et le jour où la grand'maman devait venir arriva enfin !

XXIII

ON SE DIT ADIEU ET AU REVOIR !

LA VEILLE DU JOUR OÙ ELLE DEVAIT MON-
ter, la grand'maman avait écrit pour qu'on fût bien sûr au chalet qu'elle arrivait. Ce fut Pierre qui apporta la lettre de grand matin en se rendant au pâturage. Le grand-père et les deux fillettes étaient déjà dehors ; Blanche et Brunette attendaient aussi devant le chalet et secouaient gaiement leur tête à l'air matinal, pendant que les enfants les caressaient en leur souhaitant bon voyage pour leur ascension. Le Vieux, debout près d'elles, regardait tantôt ses jolies chèvres au poil net et luisant, tantôt les frais visages penchés sur elles ; les uns et les autres devaient lui plaire, car il souriait d'un air satisfait.

A ce moment, Pierre apparut. En apercevant le groupe réuni devant le chalet, il s'avança lentement, tendit la lettre au Vieux, et dès que celui-ci l'eut entre les mains, il recula d'un air tout effarouché en tournant vivement la tête comme s'il avait eu peur de quelque chose derrière lui. Puis d'un bond il s'éloigna du côté du pâturage.

— Grand-père, demanda alors Heidi qui avait suivi cette petite scène avec étonnement, pourquoi Pierre fait-il toujours maintenant comme le Grand-Turc quand il aperçoit le fouet derrière lui ? Il commence par reculer, puis il secoue la tête de tous les côtés, et tout à coup il se met à faire de grands sauts en l'air.

— Peut-être Pierre aperçoit-il aussi derrière lui le fouet qu'il mérite, répondit le grand-père.

Pierre gravit d'un seul trait toute la première pente ;

mais dès qu'on ne put plus l'apercevoir d'en bas, il changea d'allure. Il s'arrêtait à chaque instant, tournait la tête de tous les côtés d'un air craintif, puis tout à coup il faisait un grand saut et regardait derrière lui, aussi effrayé que si quelqu'un l'eût saisi au collet. Derrière chaque buisson, chaque haie, Pierre n'attendait à voir surgir l'agent de police de Francfort tout prêt à lui sauter dessus. Plus cette tension d'esprit se prolongeait, plus sa terreur augmentait.

Heidi, cependant, songea à mettre le chalet en ordre, afin que toutes choses fussent bien à leur place quand la grand'maman arriverait. Clara trouvait très amusant de contempler l'activité de Heidi, allant et venant dans tous les coins et recoins ; aussi avait-elle toujours un plaisir tout particulier à la regarder faire. Ainsi occupées, les enfants virent s'écouler sans s'en apercevoir les premières heures de la matinée, et le moment vint bientôt où l'on pouvait attendre l'arrivée de la grand'maman. Clara et Heidi, toutes prêtes à la recevoir, sortirent et s'installèrent sur le banc devant le chalet, dans l'attente des événements. Le grand-père arriva aussi. Il avait fait une tournée dans les environs et rapportait un gros bouquet de gentianes bleu foncé, si richement colorées aux rayons du soleil matinal qu'à leur vue les enfants poussèrent des exclamations de joie. De temps en temps, Heidi quittait sa place pour examiner le sentier et voir si l'on n'apercevait pas encore le cortège de la grand'maman.

Enfin il apparut, gravissant lentement la montagne dans l'ordre que Heidi avait prévu : en avant marchait le guide, puis venait le cheval blanc monté par Mme Semann, enfin, derrière, le porteur avec sa grande hotte ; car la grand'maman tenait décidément à ne pas s'aventurer sur l'alpe sans avoir bien pris toutes ses précautions. Les voyageurs s'approchaient peu à peu, enfin ils atteignirent le sommet. La grand'maman aperçut les enfants du haut de son cheval.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Que vois-je, Clara,

tu n'es pas dans ton fauteuil ? s'écria-t-elle tout éfrayée en mettant pied à terre aussi vite que possible.

Mais elle avait à peine fait quelques pas, qu'elle joignit les mains en disant avec émotion :

— Ma petite Clara, est-ce bien toi que je vois ? Tu as des joues roses et toutes rondes, mon enfant ! Je ne te reconnais plus !

Elle voulut s'élançer vers Clara. En un clin d'œil Heidi avait glissé du banc, Clara s'était vite appuyée sur son épaule, et voilà les deux enfants qui se mettent tout tranquillement en marche comme pour faire une petite promenade. La grand'maman s'arrêta court, saisie de frayeur et croyant pour le coup que Heidi se livrait à quelque grande extravagance.

Mais quel spectacle sous ses yeux ! Clara, droite et ferme sur ses pieds, cheminait côte à côte avec Heidi, toutes deux ayant des visages rayonnants et des joues roses !

Alors la grand'maman accourut au-devant d'elles. Riant et pleurant à la fois, elle serra Clara dans ses bras, puis Heidi, puis de nouveau Clara, suffoquée par la joie et ne trouvant pas de paroles pour exprimer ce qu'elle sentait. Tout à coup ses regards tombèrent sur le Vieux de l'Alpe qui, debout à côté du banc, les contemplait toutes trois avec un sourire de satisfaction. Glissant alors le bras de Clara sous le sien, elle s'avança vers le banc en poussant de continuels exclamations de ravissement à l'idée de pouvoir ainsi marcher avec l'enfant à ses côtés. Puis, abandonnant le bras de Clara, elle saisit avec force les deux mains du vieillard :

— Mon cher grand-père ! mon cher grand-père ! Que ne vous devons-nous pas ! C'est votre ouvrage ! ce sont vos attentions, vos soins...

— Et le soleil du bon Dieu, et l'air de l'Alpe, interrompit le Vieux avec un sourire.

— Oui, et aussi le bon lait de Blanchette, s'écria à son tour Clara. Grand'maman, si tu savais comme je bois le lait de chèvre et comme il est délicieux !

— En effet, je le vois bien à tes joues, ma petite Clara, répondit la grand'maman en riant. Non, en vérité, c'est à ne pas te reconnaître ! Te voilà devenue grasse et ronde comme je ne me serais jamais attendue à te voir. Et comme tu as grandi, Clara ! Est-ce possible ! Je ne peux pas me lasser de te regarder ! Mais à présent je vais télégraphier sur-le-champ à mon fils, à Paris, qu'il vienne tout de suite, sans lui dire pourquoi. Ce sera la plus grande joie de sa vie. Mon cher grand-père, comment allons-nous envoyer cette dépêche ? Vous avez sans doute congédié les hommes ?

— Ils sont repartis, répondit-il. Mais si madame la grand'maman est pressée, nous ferons descendre le chevrier, il a le temps.

Mme Sesemann insista pour envoyer sans retard un télégramme à son fils, ne voulant pas le priver un jour de plus du bonheur qui l'attendait. Le grand-père s'avança un peu à l'écart et fit entendre entre ses doigts un coup de sifflet si perçant, qu'il alla réveiller l'écho jusque tout en haut dans les grands rochers. Peu de temps après, Pierre, qui connaissait bien ce signal, arriva en courant et tout pâle de terreur. Il pensait que le Vieux l'appelait pour le faire comparaître ; mais on lui remit simplement un papier sur lequel la grand'maman avait tracé quelques lignes. Le grand-père lui expliqua qu'il n'avait qu'à descendre à Dörfli, à remettre ce papier à la poste et à dire que le Vieux lui-même s'acquitterait du paiement ; car on ne pouvait pas charger Pierre de tant de choses à la fois. Il s'éloigna donc, son papier à la main, fort soulagé pour le quart d'heure de ce que le grand-père ne l'avait pas fait comparaître et de ce qu'aucun agent de police n'était arrivé de Francfort.

Quand il fut parti, on put s'asseoir tranquillement autour de la table devant le chalet, et Mme Sesemann se fit raconter tout ce qui s'était passé depuis le commencement. Elle apprit comment le grand-père avait d'abord obtenu de Clara de se tenir chaque jour un peu

sur ses jambes et de les remuer doucement ; comment ensuite on était monté au pâturage après que le vent avait précipité le fauteuil en bas de la montagne ; comment Clara, dans son désir d'aller voir les fleurs, s'était lancée à faire les premiers pas, et ainsi de suite.

Ce récit des enfants dura longtemps, car la grand-maman les interrompait à chaque instant par des exclamations de surprise et des actions de grâce et ne cessait de s'écrier :

— Mais est-ce bien possible ? N'est-ce point un rêve ? Sommes-nous bien tous éveillés ? Est-il vrai que nous voici assis devant le chalet et que l'enfant aux joues rondes et fraîches que j'ai devant moi est ma pâle et faible Clara d'autrefois ?

Et chaque fois Clara et Heidi éprouvaient une joie nouvelle en voyant que leur surprise pour la grand-maman avait si bien réussi et que l'effet en durait toujours.

M. Sesemann, cependant, ayant terminé ses affaires à Paris, avait aussi, de son côté, voulu ménager une surprise à Clara. Un beau matin, sans avoir écrit un mot à sa mère, il avait pris le train pour venir coucher à Bâle, et dès le lendemain de bonne heure il était reparti, rempli d'un immense désir d'aller retrouver sa fille dont il avait été séparé tout l'été. Arrivé à Ragatz quelques heures après le départ de sa mère, il fut très réjoui d'apprendre qu'elle était précisément montée au chalet ce jour-là. Il prit aussitôt une voiture qui le mena d'abord à Mayenfeld ; là, ayant appris que l'on pouvait monter en char à Dörfli, il se fit conduire jusqu'au hameau en pensant que l'ascension à pied serait toujours suffisamment longue pour lui.

M. Sesemann ne se trompait pas ; la montée continue le fatigua bien vite et le chemin lui parut bien long. Il n'avait pas encore aperçu le moindre chalet, et pourtant il savait par les descriptions de Heidi qu'à mi-hauteur il devait rencontrer la cabane de Pierre le

chevrier. On voyait partout des traces de piétons, et à certains endroits ces petits chemins se croisaient dans toutes les directions. M. Sesemann commençait à se demander s'il était sur la bonne route et si la cabane ne se trouvait point située de l'autre côté de la montagne. Il regarda tout à l'entour pour voir s'il ne découvrirait pas quelque être humain auprès de qui s'informer du chemin. Mais le plus grand silence régnait partout, et rien n'apparaissait auprès ni au loin ; par intervalles seulement, le vent de la montagne élevait un léger murmure, les moucheron bourdonnaient au soleil, et de temps à autre un gai petit oiseau siffait du haut d'un mélèze solitaire. M. Sesemann fit halte pour laisser la brise des Alpes rafraîchir son front brûlant. Soudain il aperçut un personnage qui arrivait en courant du sommet de la montagne. C'était Pierre, sa dépêche à la main. Il descendait tout droit devant lui, en dehors du sentier battu. Dès qu'il fut à portée de la voix, M. Sesemann lui cria d'approcher. Pierre obéit à l'appel et s'avança, tout effarouché, hésitant, la démarche chancelante, traînant une jambe derrière lui comme s'il n'en avait eu qu'une bonne.

— Allons, mon garçon, arrive donc ! lui cria M. Sesemann d'un ton encourageant. Maintenant, dis-moi un peu si c'est par ce chemin que j'arriverai au chalet où demeure le Vieux avec la petite Heidi, chez qui sont dans ce moment les gens de Francfort ?

Pour toute réponse, Pierre fit entendre un son étouffé que lui arrachait un indescriptible effroi. Puis il se reprit à courir avec des enjambées si démesurées, qu'il dégingola le long de la montagne en exécutant une série de culbutes involontaires, exactement comme le fauteuil quelques jours auparavant, sauf qu'heureusement pour lui, Pierre ne se brisa pas en mille morceaux. La dépêche seule fut fort maltraitée et vola en lambeaux.

* Singulière sauvagerie des montagnards ! * se dit M. Sesemann, s'imaginant tout de suite que la seule

apparition d'un étranger avait produit cette forte impression sur le simple enfant des Alpes.

Puis, après avoir quelque temps encore suivi des yeux la descente désordonnée de Pierre, M. Sesemann se remit en route.

Malgré tous ses efforts, Pierre ne parvenant pas à trouver un point d'appui pour reprendre son équilibre, continua de rouler en faisant de temps en temps une culbute plus prononcée que les autres. Mais ce n'était pas le côté le plus terrible de sa situation ; quelque chose de bien pire le remplissait de crainte et d'horreur : ne venait-il pas de voir de ses propres yeux l'agent de police de Francfort ? Car il n'avait pas mis un instant en doute que l'étranger en quête des gens de Francfort en séjour chez le Vieux ne fût ce personnage redoutable lui-même. Enfin, au moment où il allait franchir la dernière pente au-dessus de Dörfli, Pierre rencontra un buisson auquel il put se cramponner, et il demeura un moment étendu à terre, immobile, pour reprendre ses esprits.

— Bon ! encore un ! dit une voix tout près de lui. Au tour de qui sera-ce, demain, de recevoir une poussée et de nous dégringoler de par là-haut comme un sac de pommes de terre mal cousu ?

Celui qui raillait de la sorte était le boulanger de Dörfli. Ayant éprouvé le besoin d'interrompre ses occupations échauffantes et de prendre un peu l'air, il avait été témoin de la dégringolade de Pierre qui, en effet, n'était pas sans analogie avec celle du fauteuil.

En un clin d'œil Pierre fut sur ses pieds. Nouvelle terreur ! voilà que le boulanger savait maintenant que le fauteuil avait dû recevoir une poussée ! Sans retourner une seule fois la tête, Pierre se mit en devoir de remonter la montagne. Il aurait bien préféré dans ce moment rentrer à la maison et se glisser inaperçu dans son lit où personne ne pourrait le trouver ; c'était là qu'il se croyait toujours le plus en sûreté. Mais ses chèvres étaient encore au pâturage, et le Vieux de

l'Alpe lui avait fortement enjoint de revenir un peu vite afin de ne pas laisser le troupeau seul trop longtemps. Or, Pierre avait plus peur du Vieux que de qui que ce fût, et tel était son respect pour lui, qu'il n'aurait jamais osé lui désobéir dans la moindre des choses. Il continua donc son chemin puisqu'il le fallait ; mais il ne courait plus. Les secousses variées qu'il venait de subir n'avaient pu demeurer sans effet, et ce fut en boitant et geignant qu'il se traîna le long du sentier de l'Alpe.

Peu après sa rencontre avec Pierre, M. Sesemann avait atteint le premier chalet. Sûr alors d'être sur la bonne voie, il avait continué son chemin avec un nouveau courage jusqu'à ce qu'enfin, après une longue et pénible ascension, il vit apparaître le but tant désiré : au-dessus de lui s'élevait le chalet de l'Alpe derrière lequel les vieux sapins balançaient leur sombre feuillage. M. Sesemann attaqua avec entrain le dernier bout du sentier, plus raide que le reste, en se réjouissant de surprendre sa fille. Mais il avait déjà été aperçu et reconnu de loin, et on lui préparait à lui-même une surprise à laquelle il était loin de s'attendre.

Lorsqu'il atteignit le haut de la montée et posa le pied sur l'Alpe, il vit deux personnes s'avancer à sa rencontre : l'une d'elles était une grande jeune fille aux cheveux blonds et à la figure toute rose qui s'appuyait sur la petite Heidi dont les yeux foncés lançaient des éclairs de joie. M. Sesemann, saisi, s'arrêta court et regarda fixement le groupe qui s'approchait. Puis soudain les larmes jaillirent de ses yeux. Que de souvenirs lui montaient au cœur ! C'était ainsi qu'il avait connu autrefois la mère de Clara, la blonde jeune fille aux fraîches joues roses ! M. Sesemann ne savait plus s'il veillait ou s'il rêvait.

— Papa, ne me reconnais-tu pas ? lui cria alors Clara toute rayonnante ; suis-je donc bien changée ?
M. Sesemann se précipita vers sa fille et la serra dans ses bras.

— Oui, tu es changée ! Est-ce possible ? Est-ce une réalité ?

Et le bienheureux père recula d'un pas pour s'assurer que cette image ne disparaîtrait pas de devant ses yeux.

— Est-ce toi, ma petite Clara, est-ce vraiment toi ? répétait-il sans se lasser de la contempler.

Puis il serrait son enfant dans ses bras et la regardait encore comme s'il ne pouvait croire que la jeune fille debout devant lui fût réellement sa Clara.

La grand'maman arriva à son tour, impatiente de jouir du bonheur de son fils.

— Eh bien ! mon cher fils, que dis-tu de tout cela ? s'écria-t-elle en s'approchant. Tu nous fais une bien jolie surprise, mais celle qui t'attendait ici est encore plus belle, n'est-ce pas ?

Et l'heureuse mère serra affectueusement les mains de son fils dans les siennes.

— Maintenant, mon cher ami, ajouta-t-elle, viens avec moi saluer le grand-père qui est notre bien-faiteur à tous.

— Certainement, et il faut aussi que je dise bonjour à notre petite amie Heidi, dit-il en tendant la main à l'enfant. Eh bien ! est-on toujours en bonne santé sur l'alpe ? Mais il n'y a pas besoin de le demander, tu es plus fraîche qu'une rose des Alpes. J'en suis bien heureux, enfant, j'en suis vraiment bien heureux !

Heidi, les yeux brillants, regardait toute joyeuse l'aimable M. Sesemann. Il avait toujours été si bon pour elle ! La pensée qu'il était venu sur l'alpe pour y trouver un pareil bonheur faisait bondir le cœur de l'enfant.

La grand'maman mena alors son fils auprès du Vieux. Ils se serrèrent cordialement la main et M. Sesemann exprima au grand-père sa profonde gratitude et sa surprise à la vue du miracle dont il était témoin. La grand'maman, qui avait déjà entendu tous les détails de l'affaire, les laissa en parler tout au long et s'éloigna



— Papa, ne me reconnais-tu pas ?

un peu pour faire encore une visite aux vieux sapins. Une nouvelle surprise l'y attendait : au pied des arbres, juste à l'endroit où les longues branches s'écartaient un peu et laissaient un espace libre, resplendissait une énorme touffe des plus magnifiques gentianes bleu foncé, aussi fraîches et aussi éclatantes que si elles eussent poussé sur place. Elle joignit les mains d'admiration.

— Que c'est délicieux ! quelles belles fleurs ! Oh ! le charmant coup d'œil ! Heidi, ma chère enfant, arrive ici. Est-ce toi qui as préparé cette jolie surprise à mon intention ? C'est vraiment magnifique !

Les enfants étaient accourues.

— Non, non, ce n'est pas moi, dit Heidi, mais je sais bien qui l'a fait !

— C'est tout à fait comme au pâturage, grand-maman, sauf que c'est encore plus beau là-haut, dit Clara à son tour. Devine qui est monté de grand matin pour te chercher ces fleurs ?

Et Clara souriait d'un air si réjoui, que la grand-maman se demanda un instant si après tout ce ne serait point l'enfant elle-même qui était allée jusquelà. Mais non, la chose était impossible.

A ce moment un léger bruit se fit entendre derrière les sapins ; c'était Pierre qui revenait de sa malencontreuse expédition. Ayant reconnu à distance la personne avec laquelle le Vieux de l'Alpe s'entretenait devant le chalet, il avait fait un grand détour et se glissait derrière les sapins dans l'espoir de passer inaperçu. Mais la grand-maman le reconnut, et sa vue lui suggéra une nouvelle idée : ne serait-ce point Pierre qui aurait apporté ces fleurs et qui cherchait maintenant à se dérober par excès de timidité et de modestie ? Dans ce cas, il méritait certainement une petite récompense et il ne fallait pas le laisser échapper.

— Viens ici, mon garçon, approche ! N'aie pas peur ! lui cria Mme Sesemann en avançant la tête entre les sapins.

Pierre s'arrêta, pétrifié d'horreur. Après tout ce qui s'était déjà passé, il n'avait plus aucune force de résistance. Il ne sentait distinctement qu'une chose : « A présent tout est découvert ! » Ses cheveux se dressaient sur sa tête et, pâle de terreur, il sortit lentement de derrière les arbres.

— Avance donc sans détours, lui disait la grand-maman pour l'encourager. A présent, mon garçon, dis-moi un peu, est-ce toi qui as fait cela ?

Pierre, ne levant pas les yeux, ne vit pas ce que Mme Sesemann lui désignait du doigt. Il venait d'apercevoir au coin du chalet le Vieux de l'Alpe dont les yeux gris étaient fixés sur lui avec un regard perçant, et à ses côtés l'objet de sa plus grande terreur, l'agent de police de Francfort. Tremblant de tous ses membres, il fit entendre une sorte de « oui » étouffé.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là de si terrible ? dit la grand-maman.

— C'est que... c'est que... c'est qu'il est en pièces et qu'on ne peut plus le raccommoder, articula-t-il avec peine, tandis que ses genoux tremblaient au point qu'il ne pouvait presque plus se soutenir.

La grand-maman s'avança alors vers l'angle du chalet.

— Mon cher grand-père, ce pauvre garçon a donc décidément le cerveau un peu dérangé ? demanda-t-elle pleine de compassion.

— Pas du tout, répondit le Vieux de l'Alpe ; seulement ce garnement n'est autre que le coup de vent qui a chassé le fauteuil, et il s'attend à recevoir la punition qu'il a bien méritée.

Mme Sesemann ne voulait pas le croire. Elle ne trouvait pas à Pierre l'air méchant et ne comprenait pas quelle raison il aurait pu avoir pour détruire le fauteuil si indispensable à Clara. Mais l'aveu inarticulé du chevrier n'avait été pour le Vieux que la confirmation d'un soupçon qu'il avait eu dès le premier moment après l'accident du fauteuil. Les regards courroucés

que Pierre avait toujours jetés à Clara, et d'autres preuves de son ammosité envers les hôtes de l'alpe, n'avaient point échappé au Vieux. En rapprochant les faits, il en était venu à la conclusion qu'il venait de communiquer à la grand'maman et qu'il lui expliqua en détail.

Mme Sesemann prit alors la parole avec vivacité :

— Non, non, mon cher grand-père, nous ne punirons pas davantage ce pauvre garçon. Il faut être juste ! Voilà des étrangers qui tombent un beau jour sur l'alpe, qui le privent pendant des semaines de Heidi, son plus grand bien, un précieux bien, en vérité. Et lui, resté seul, n'a que la vue de ce qui se passe jour après jour ! Non, non, soyons justes, je vous dis. La colère s'est emparée de lui et l'a entraîné à une vengeance un peu absurde, il est vrai, mais la colère ne nous ôte-t-elle pas toujours la raison ?

En disant ces mots, la grand'maman retourna auprès de Pierre toujours immobile et frissonnant de terreur. Elle s'assit sur le banc au pied des sapins et lui parla d'un ton amical :

— Allons, mon garçon, viens ici devant moi, j'ai quelque chose à te dire. Cesse de trembler et d'avoir peur, et écoute-moi, je le veux absolument. Tu as précipité le fauteuil en bas de la montagne pour qu'il fût mis en pièces. C'était une mauvaise action, tu le savais bien, et tu savais aussi que tu méritais une punition. Et afin d'éviter cette punition, tu as dû te donner toute la peine du monde pour que personne ne s'aperçût de ce que tu avais fait. Mais, vois-tu, celui qui fait le mal et qui croit que personne ne le sait se trompe tout à fait. Le bon Dieu, lui, voit et entend tout. Quand il s'aperçoit que quelqu'un cherche à cacher une mauvaise action, il réveille dans son cœur la petite sentinelle qu'il a mise là dès sa naissance et qui dort jusqu'au jour où cet homme fait le mal. La petite sentinelle tient à la main un aiguillon avec lequel elle pique sans cesse le cœur de celui qui a mal fait, et il n'a plus

On se dit adieu et au revoir

un instant de paix. Sa voix aussi tourmente le méchant en lui répétant toujours et toujours : « On va te découvrir ! tu vas être puni ! » Et le méchant vit dans la crainte et l'angoisse, et il ne peut plus jamais être joyeux, plus jamais ! N'est-ce pas ce qui t'est arrivé cette fois, Pierre ?

Pierre, écrasé par ces paroles, fit un signe affirmatif, mais de l'air d'un connaisseur, car c'était exactement comme cela que les choses s'étaient passées pour lui.

— Et puis, tu t'es trompé dans tes calculs d'une autre manière encore, continua la grand'maman. Vois comme le mal que tu as fait s'est changé en bien pour celle à qui tu voulais nuire ! C'est parce que Clara n'avait plus de fauteuil et voulait cependant voir les belles fleurs, qu'elle a fait l'effort nécessaire pour marcher, qu'elle y est parvenue et qu'elle va mieux de jour en jour. Et si elle reste ici, elle finira par monter chaque jour au pâturage, donc bien plus souvent qu'elle n'aurait pu le faire dans son fauteuil. Vois-tu comme tu t'es trompé, Pierre ? C'est ainsi que le bon Dieu peut prendre en main la mauvaise action de l'un et la changer en bien pour l'autre, à qui elle devait nuire ; et alors le méchant seul en porte toute la peine. As-tu bien compris tout cela, Pierre ? Eh bien ! pense-y maintenant. Chaque fois que tu auras la tentation de faire quelque chose de mal, songe à la petite sentinelle que tu as là dans le cœur, avec son aiguillon pointu et sa voix désagréable. Veux-tu faire cela et ne pas l'oublier ?

— Oui, répondit Pierre toujours fort abattu, car il ne savait pas comment tout cela finirait, l'agent de police étant toujours là à côté du Vieux.

— Eh bien, bon ! c'est une affaire entendue, conchit la grand'maman. Mais je veux que tu aies un souvenir des gens de Francfort, quelque chose qui te fasse plaisir. Dis-moi, mon garçon, n'as-tu jamais rien désiré ? Qu'aimerais-tu avoir, voyons ?

Pierre releva la tête et fixa sur la grand'maman le

regard stupéfait de ses gros yeux ronds. Jusque-là il s'était attendu à quelque chose de terrible, et au lieu de cela, voilà qu'il allait recevoir la chose qu'il aimerait le mieux ! Toutes ses idées étaient bouleversées.

— Oui, oui, c'est sérieux, répéta Mme Sesemann ; tu auras ce que tu voudras, quelque chose qui te fasse plaisir, en souvenant des gens de Francfort et comme gage qu'ils veulent oublier ce que tu as fait de mal. Comprends-tu maintenant, mon garçon ?

Peu à peu, en effet, cette pensée se fit jour dans l'esprit de Pierre. Il commença à saisir qu'il n'avait plus aucune punition à redouter, et que cette bonne dame, assise devant lui, l'avait sauvé des mains de l'agent de police. Il en éprouva un soulagement aussi grand que si on lui eût ôté du cœur le poids d'une montagne. Mais comme il venait aussi de comprendre qu'il vaut mieux avouer tout de suite ce qu'on a fait de mal, il dit tout à coup :

— J'ai aussi perdu le papier !

La grand'maman réfléchit un instant, puis elle saisit la liaison de ses idées et dit avec bonté :

— Bon ! bon ! tu as raison de le dire ! Il faut toujours confesser tout de suite ce qui n'est pas bien, alors tout rentre dans l'ordre. Et maintenant, qu'est-ce que tu désires ?

Pierre allait donc pouvoir demander n'importe quoi, et il le recevrait ! Il en eut presque le vertige. Il vit passer devant ses yeux toute la foire de Mayenfeld avec les belles choses qu'il avait souvent contemplées des heures entières, et qui avaient toujours paru inaccessibles à ses moyens ; car la fortune de Pierre n'avait jamais dépassé un sou, et les objets si souvent convoités coûtaient presque toujours le double. Il y avait les beaux fouets rouges, qui lui seraient si utiles pour ses chèvres. Puis ces couteaux à lame arrondie, appelés crapaudins, à l'aide desquels on pouvait faire de fameuses affaires dans les haies de noisetiers. Pierre demeurait plongé dans une profonde méditation, se

demandant lequel, du fouet ou du couteau, était le plus désirable, et il ne parvenait pas à prendre une décision. Il eut enfin une idée lumineuse qui lui permittrait de réfléchir jusqu'à la foire prochaine.

— Deux sous, répondit-il d'un ton bien décidé.

La grand'maman sourit :

— Ce n'est pas un souhait exagéré ! Eh bien ! viens ici.

Elle sortit sa bourse et en tira un gros écu sur lequel elle déposa encore deux pièces de deux sous.

— Maintenant faisons notre calcul, continua-t-elle ; écoute ce que je vais t'expliquer. Cela fait autant de fois deux sous qu'il y a de semaines dans l'année ; de sorte que chaque dimanche de l'année tu pourras dépenser deux sous.

— Toute ma vie ? demanda Pierre fort innocemment.

Cette fois Mme Sesemann eut un tel accès d'hilarité, que son fils et le Vieux interrompirent leur entretien pour écouter ce qui se passait.

— Eh bien ! c'est entendu, mon garçon ! J'en ferai une clause de mon testament. As-tu compris, mon fils ? Cela passera ensuite dans le tien : « A Pierre le chevrier, deux sous par semaine, tant qu'il vivra ! »

M. Sesemann donna en riant son assentiment. Quant à Pierre, il s'assura encore par un regard de la réalité du présent qu'il tenait dans la main, puis il s'écria : « Merci ! » et s'enfuit à toutes jambes, cette fois sans perdre l'équilibre. Ce n'était plus la terreur qui le poussait, mais une félicité qu'il n'avait encore jamais goûtée de toute sa vie : toutes ses angoisses étaient passées, et il allait recevoir deux sous par semaine, sa vie durant ! Plus tard, comme la société réunie devant le chalet de l'alpe avait terminé le joyeux dîner et que la causerie générale se prolongeait sur toutes sortes de sujets, Clara saisit la main de son père, qui était de plus en plus rayonnant, et lui dit avec une animation toute nouvelle chez elle :

— Oh ! papa, si tu savais tout ce que le grand-père a fait pour moi ! tellement, qu'on ne peut pas le raconter. Mais je ne l'oublierai jamais ! Je pense toujours à ce que je pourrais donner au bon grand-père pour lui faire bien plaisir, quand ce ne serait que la moitié autant qu'il m'en a procuré.

— C'est aussi mon plus grand désir, chère enfant, répondit le père. J'ai déjà bien réfléchi à ce que nous pourrions faire pour exprimer en quelque mesure notre gratitude à notre bienfaiteur.

M. Sesemann s'étant levé, s'avança vers le Vieux qui était assis à côté de la grand'maman avec laquelle il s'entretenait. Il se leva à son tour. M. Sesemann lui saisit la main et lui dit de la manière la plus affectueuse :

— Mon cher ami, écoutez-moi, j'ai deux mots à échanger avec vous. Vous me comprendrez si je vous dis que depuis bien des années je n'avais plus goûté une seule vraie joie. Qu'étaient pour moi tous mes biens et tout mon argent, en face de ma pauvre enfant qu'aucune richesse ne pouvait guérir et rendre heureuse ? Après Dieu, c'est vous qui avez rendu à ma fille la santé et une nouvelle vie. Maintenant, dites-moi, comment puis-je vous témoigner ma reconnaissance ? Vous rendre ce que vous avez fait pour nous, c'est impossible. Mais tout ce qui est en mon pouvoir est à votre disposition. Parlez, mon ami, que puis-je faire ?

Le Vieux avait écouté sans mot dire, en regardant l'heureux père avec un sourire de satisfaction.

— Monsieur Sesemann peut bien penser que j'ai aussi ma part de la joie que cette guérison sur notre alpe lui procure ; elle compense bien ma peine, dit le Vieux avec sa fermeté habituelle. Je remercie monsieur Sesemann de ses offres bienveillantes, mais je n'ai besoin de rien ; tant que je vivrai j'aurai assez pour l'enfant et pour moi. Mais j'ai un désir, et s'il pouvait m'être accordé, il ne me resterait plus aucun souci pour cette vie.

— Parlez, parlez, mon cher ami, dit M. Sesemann d'un ton pressant.

— Je suis vieux, continua le grand-père, et je ne resterai plus longtemps ici. Quand je partirai, je n'ai rien à laisser à l'enfant ; elle n'a plus de parents, sauf une seule personne qui chercherait à en tirer profit. Si monsieur Sesemann voulait me donner l'assurance que Heidi ne sera jamais obligée d'aller chez des étrangers gagner son pain, il m'aurait largement rendu ce que j'ai pu faire pour lui et pour sa fille.

— Mais, mon cher ami, il ne pourrait jamais en être question ! s'écria M. Sesemann. Cette enfant est à nous. Demandez à ma mère, à ma fille ; jamais, tant qu'elles vivront, elles ne remettront à d'autres la petite Heidi. Cependant si cela peut vous tranquilliser, mon ami, voici ma main, vous avez ma parole ; jamais cette enfant n'ira chez des étrangers pour gagner son pain. J'y pourvoierai, même au delà de ma vie. Écoutez ce que j'ai encore à vous dire : il est clair que cette petite ne peut pas être pour vivre loin de la maison, quelles que puissent être les circonstances. Nous en avons eu la preuve. Mais elle s'est fait des amis. J'en connais un à Francfort qui dans ce moment met ordre à ses affaires pour pouvoir ensuite aller où il lui plaira et se reposer le reste de ses jours. C'est mon ami le docteur, qui viendra cet automne vous demander conseil pour s'établir dans la contrée, car il s'est plu dans votre société et dans celle de Heidi mieux que nulle part ailleurs. Vous voyez donc que l'enfant aura dorénavant deux protecteurs auprès d'elle. Puissent-ils tous deux lui être conservés encore bien longtemps !

— Dieu le veuille ! ajouta la grand'maman.

Et pour exprimer son assentiment aux paroles de son fils, elle secoua un grand moment la main du Vieux avec beaucoup de cordialité. Puis tout à coup elle passa son bras autour du cou de Heidi, et l'attirant à elle :

— Et toi, ma chère Heidi, il faut que tu dises à ton

tour ce que tu désires. Voyons, n'as-tu pas aussi un souhait que tu aimerais voir accompli ?

— Oh ! oui, j'en ai bien un, répondit-elle avec des yeux brillants de joie.

— Allons, c'est bien, voyons ton souhait. Que voudrais-tu, mon enfant ?

— J'aimerais mon lit de Francfort avec les trois grands oreillers et la couverture épaisse. Alors la grand-mère n'aura plus la tête tout en bas, elle pourra bien respirer, elle aura assez chaud avec la couverture, et elle n'aura plus besoin d'aller au lit avec son châle parce qu'il fait trop froid.

Heidi, dans son ardeur, avait débité tout cela d'une seule haleine.

— Ah ! ma chère enfant, que dis-tu ! s'écria la grand-maman émue. C'est bien que tu me le rappelles. Dans la joie on oublie facilement les choses dont on devrait se souvenir en tout premier lieu. Pourtant quand le bon Dieu nous envoie un bienfait, nous devrions tout de suite penser à ceux qui ont tant de privations. Nous allons télégraphier sur-le-champ à Francfort ; aujourd'hui même M^{lle} Rottemmeier emballera le lit, en deux jours il pourra être ici, et s'il plait à Dieu, la grand-mère y dormira bien !

Heidi, remplie de joie, se mit à gambader autour de M^{me} Sesemann. Mais elle s'arrêta tout à coup en disant :

— A présent il faut que je descende vite vers la grand-mère. Elle s'effrayera si je reste trop longtemps sans y aller.

Heidi ne pouvait plus attendre le moment de lui porter la joyeuse nouvelle, et il lui était aussi revenu à la mémoire combien la grand-mère avait eu peur la dernière fois qu'elle avait été auprès d'elle.

— Non, non, Heidi, à quoi penses-tu ? remarqua le grand-père. Quand on a des visites, on ne s'échappe pas ainsi tout à coup.

Mais M^{me} Sesemann prit le parti de Heidi.

— Mon cher grand-père, dit-elle, cette enfant n'a pas si grand tort. Voilà bien des jours que la pauvre grand-mère n'a pas eu sa part à cause de nous. Nous allons y descendre tous ensemble ; j'attendrai là mon cheval, et nous pourrons repartir tout de suite et télégraphier de Dörfl pour le lit. Qu'en penses-tu, mon fils ?

Jusque-là M. Sesemann n'avait pas encore trouvé le temps de parler de ses plans de voyage. Il pria donc sa mère de s'asseoir un moment et d'attendre, pour exécuter son projet, qu'il eût exprimé ses propres intentions. Il s'était d'abord proposé de faire avec sa mère un petit tour en Suisse et d'essayer si Clara pouvait se joindre à eux pour une partie du chemin. Et maintenant il avait en perspective le plus charmant voyage en compagnie de sa fille ! Mais il fallait pour cela profiter des beaux jours de l'arrière-été. Il avait donc l'idée de passer la nuit à Dörfl, de revenir le lendemain matin chercher Clara à l'alpe pour rejoindre la grand-maman à Ragatz, et de partir de là pour le voyage projeté.

Clara fut un peu interdite à l'annonce d'un départ si soudain de l'alpe. Mais il y avait aussi bien des plaisirs en perspective, et du reste on n'avait pas le temps de s'abandonner aux regrets.

La grand-maman s'était déjà levée et avait pris Heidi par la main pour mettre en train le cortège. Elle se retourna tout à coup.

— Qu'allons-nous donc faire de Clara ? s'écria-t-elle tout effrayée, en s'avisant tout à coup que la descente serait beaucoup trop longue pour elle.

Mais le Vieux avait déjà, comme d'habitude, pris sur son bras sa petite malade, et il suivit d'un pas ferme la grand-maman qui fit, en les voyant, des signes d'approbation. Derrière eux venait M. Sesemann, et tous ensemble se mirent en devoir de descendre la montagne.

Heidi ne cessait de gambader à côté de la grand-

maman, tandis que celle-ci lui posait toutes sortes de questions sur la grand'mère, désirant savoir comment elle vivait, comment les choses allaient chez elle, surtout en hiver, par le grand froid de la montagne. Heidi la renseigna exactement sur tous les points. Elle lui raconta que la grand'mère tremblait de froid dans son coin où elle se tenait toute pelotonnée ; elle dit ce que la pauvre vieille avait et surtout ce qu'elle n'avait pas à manger. Mme Sesemann écoutait avec le plus vif intérêt ce que lui rapportait l'enfant, et tout en devisant de la sorte elles atteignirent la hutte du chevrier.

Brigitte était justement occupée à suspendre au soleil la seconde chemise de Pierre, afin qu'il pût la mettre dès que l'autre aurait été assez portée. Elle aperçut la société qui approchait et se précipita dans la chambre.

— A présent voilà que tout part, mère ! dit-elle. C'est comme une procession ; le Vieux les accompagne, il porte la malade.

— Hélas ! est-ce bien vrai ? soupira la grand'mère. Ainsi donc, ils emmènent Heidi, tu l'as vue ? Si seulement elle osait venir me toucher la main ! Si je pouvais l'entendre encore une fois !

A ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et en trois bonds Heidi fut auprès de la grand'mère qu'elle serra dans ses bras.

— Grand'mère ! grand'mère ! mon lit vient de Francfort, et les trois oreillers, et la grosse couverture ! Il sera là dans deux jours, c'est la grand'maman qui l'a dit.

Heidi ne pouvait assez vite faire son rapport dans l'attente de la joie immense qu'allait éprouver la grand'mère. Celle-ci sourit, mais dit avec une ombre de tristesse :

— Ah ! quelle bonne dame elle doit être ! Je devrais me réjouir qu'elle t'emmène, Heidi, mais je n'y survivrai pas longtemps.

— Quoi donc, quoi donc ? Qui a dit à la bonne grand'

mère quelque chose de pareil ? demanda tout près de la vieille une voix amicale, tandis que sa main était serrée avec cordialité par Mme Sesemann qui venait d'entrer et avait tout entendu. Non, non ! il n'est pas question de cela. Heidi restera auprès de la grand'mère et continuera à faire sa joie. Nous voulons aussi revoir la petite, mais c'est nous qui viendrons chez elle. Nous monterons chaque année à l'alpe, car nous avons des raisons pour renouveler en ce lieu nos actions de grâce à Dieu, qui y a fait un si grand miracle pour notre enfant.

Alors une véritable lueur se répandit sur le visage de la bonne vieille, qui exprima sa muette gratitude en serrant à plusieurs reprises la main de Mme Sesemann, tandis que deux larmes de bonheur coulaient le long de ses vieilles joues. Heidi avait tout de suite remarqué le changement d'expression de la grand'mère, et sa joie fut alors complète.

— Dis donc, grand'mère, dit-elle en se serrant contre elle, c'est arrivé comme je t'ai lu la dernière fois. N'est-ce pas, le lit de Francfort sera bien sûr salubre ?

— Oh ! oui, Heidi ! et encore tant de choses, tant de belles et bonnes choses que le bon Dieu fait pour moi ! répondit la grand'mère avec une profonde émotion. Comment est-il possible qu'il y ait de si bonnes gens qui s'inquiètent d'une pauvre vieille et lui fassent tant de bien ! Rien ne fortifie davantage notre foi à un bon Père céleste qui n'oublie pas la plus chétive de ses créatures, que de voir des gens aussi pleins de bonté et de compassion pour une pauvre vieille femme inutile comme moi.

— Ma bonne grand'mère, répondit Mme Sesemann, devant notre Seigneur qui est au ciel nous sommes tous également misérables et nous avons tous également besoin qu'Il pense à nous. Et maintenant nous allons vous dire adieu et au revoir, car l'année prochaine, dès que nous serons de retour à l'alpe, nous viendrons visiter la grand'mère que nous n'oublierons jamais.

En disant ces mots, M^{me} Sesemann saisit encore une fois la main de la bonne vieille et la secoua cordialement. Mais elle ne s'en alla pas aussi vite qu'elle l'avait cru, car la grand'mère ne cessait de remercier et d'ap-peler sur sa bienfaitrice et sur toute sa maison les plus précieuses bénédictions du bon Dieu.

Après quoi, M. Sesemann et sa mère continuèrent leur descente du côté de la vallée, tandis que le Vieux reprenait avec Clara le chemin du chalet, et que Heidi dansait autour d'eux, à la perspective de ce qui allait arriver à la grand'mère.

Le matin suivant, Clara pleura à chaudes larmes en disant adieu à la belle alpe où elle avait été plus heureuse que jamais encore dans sa vie. Mais Heidi la consola en disant :

— Ce sera bientôt de nouveau l'été, et alors tu reviendras, et ce sera encore plus beau ! Tu pourras marcher depuis le premier jour, et nous pourrons monter tous les matins au pâturage avec les chèvres pour voir les fleurs, et toutes les choses amusantes recommenceront.

Comme il en était convenu, M. Sesemann était monté chercher sa fille. Il était auprès du grand-père auquel il avait encore différentes choses à dire.

Clara essuya ses larmes, un peu consolée par les paroles de Heidi.

— Tu diras encore adieu à Pierre de ma part, reprit-elle, et à toutes les chèvres, surtout à Blanchette. Oh ! j'aimerais pouvoir faire un cadeau à Blanchette ! Elle a tant contribué à me guérir !

— Tu peux très bien lui en faire un, répliqua Heidi ; envoie-lui seulement un peu de sel, tu sais comme elle aime à en lécher, le soir, dans la main du grand-père.

Le conseil plut à Clara.

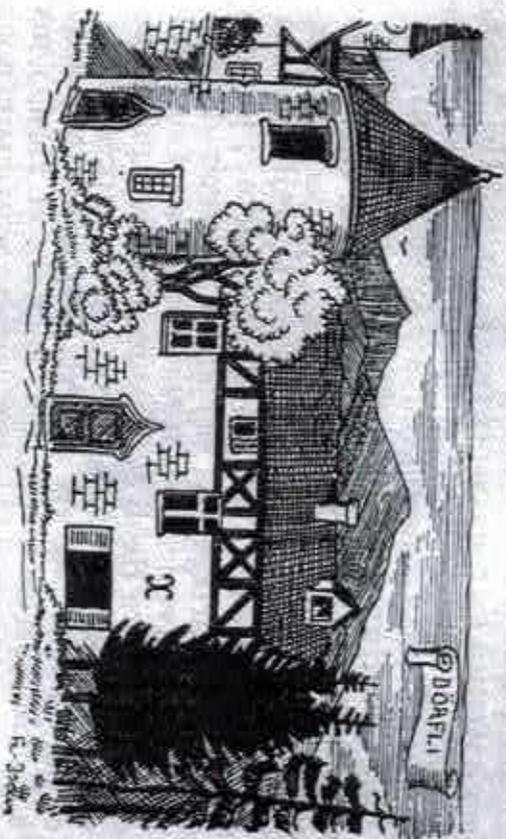
— Oh ! alors, je lui enverrai certainement de Francfort cent livres de sel ! s'écria-t-elle joyeuse. Il faut aussi qu'elle ait un souvenir de moi !

A ce moment, M. Sesemann fit un signe aux enfants,

car il était temps de partir. Cette fois le cheval blanc de la grand'maman était monté chercher Clara qui, pouvant maintenant supporter cette monture, n'avait plus besoin de la chaise à porteurs.

Heidi s'avança jusqu'à l'extrême bord de l'alpe et fit de la main des signes à Clara jusqu'à ce que cheval et amazone eussent complètement disparu à ses yeux.

Le lit est arrivé, et la grand'mère y dort si bien chaque nuit qu'elle prendra certainement de nouvelles



forces. La bonne grand'maman n'a pas oublié le rude hiver sur l'alpe ; elle a envoyé à la hutte du chevrier un grand ballot contenant tant de vêtements chauds, que la grand'mère pourra bien s'envelopper et ne restera plus dans son coin, tremblante de froid.

A Dörfl, on est en train d'élever une grande construction. Le docteur est arrivé et a provisoirement repris son ancien logis. D'après les conseils de son ami, il a acheté le bâtiment dans lequel le Vieux de l'Alpe et Heidi ont passé l'hiver et qui a déjà été une maison de maîtres, comme on peut le voir à la grande salle avec le beau poêle et les boiseries artistiques. Le doc-

teur fait réparer pour son usage cette partie de la maison. L'autre côté sera organisé pour servir de quartier d'hiver au Vieux et à l'enfant. Car le docteur connaît le grand-père pour être un homme indépendant auquel il faut laisser son propre logis. Par derrière, on élèvera une petite étable à chèvres, bien murée et bien chaude, où Blanche et Brunette passeront confortablement la saison d'hiver.

Le docteur et le Vieux de l'Alpe sont de jour en jour meilleurs amis. Lorsqu'ils montent ensemble sur les échafaudages pour surveiller les progrès de la bâtisse, leur entretien les ramène presque toujours à Heidi, car leur plus grande joie à tous deux est de penser qu'ils habiteront cette maison avec leur joyeuse enfant.

— Mon cher ami, disait dernièrement le docteur, debout avec le Vieux au sommet d'un mur, vous devez envisager la chose comme je le fais. Je partage avec vous toute la joie que nous procure la petite, comme si j'étais après vous son plus proche parent ; je veux donc aussi partager les devoirs et pourvoir de mon mieux à son avenir. De cette manière, j'aurai aussi des droits sur notre Heidi et je pourrai espérer qu'elle me soignera dans mes vieux jours et restera auprès de moi, ce qui est mon plus grand désir. Je transmettrai donc à Heidi tous les droits d'un enfant : et ainsi, nous pourrons sans souci la laisser derrière nous quand nous devrons partir, vous et moi.

Le Vieux serra longuement la main du docteur. Il ne dit pas un mot, mais son ami put lire dans ses yeux l'émotion et la joie profonde que ses paroles avaient causées.

Pendant cette conversation, Heidi et Pierre étaient auprès de la grand'mère. L'une avait tant à raconter et l'autre tant à écouter, qu'ils en perdaient presque haleine et se pressaient toujours plus autour de l'heureuse vieille. Heidi communiquait à celle-ci tout ce qui était arrivé à l'Alpe, puisque pendant l'été elle était fort peu descendue à la cabane du chevrier.

Des trois, on n'aurait pu dire lequel était le plus heureux, soit de leur nouvelle réunion, soit de tous les événements merveilleux qui s'étaient passés. Mais le visage de Brigitte témoignait d'une joie, si possible, plus grande encore, car, avec l'aide de Heidi, elle venait pour la première fois de débrouiller l'histoire des deux sous-perpétuels.

Cependant la grand'mère mit fin à toutes les causeries en disant :

— Heidi, lis-moi un cantique d'actions de grâce ! Il me semble que je ne pourrai plus faire autre chose que louer et bénir notre bon Dieu dans le ciel pour tout le bien qu'Il nous a fait !

